



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

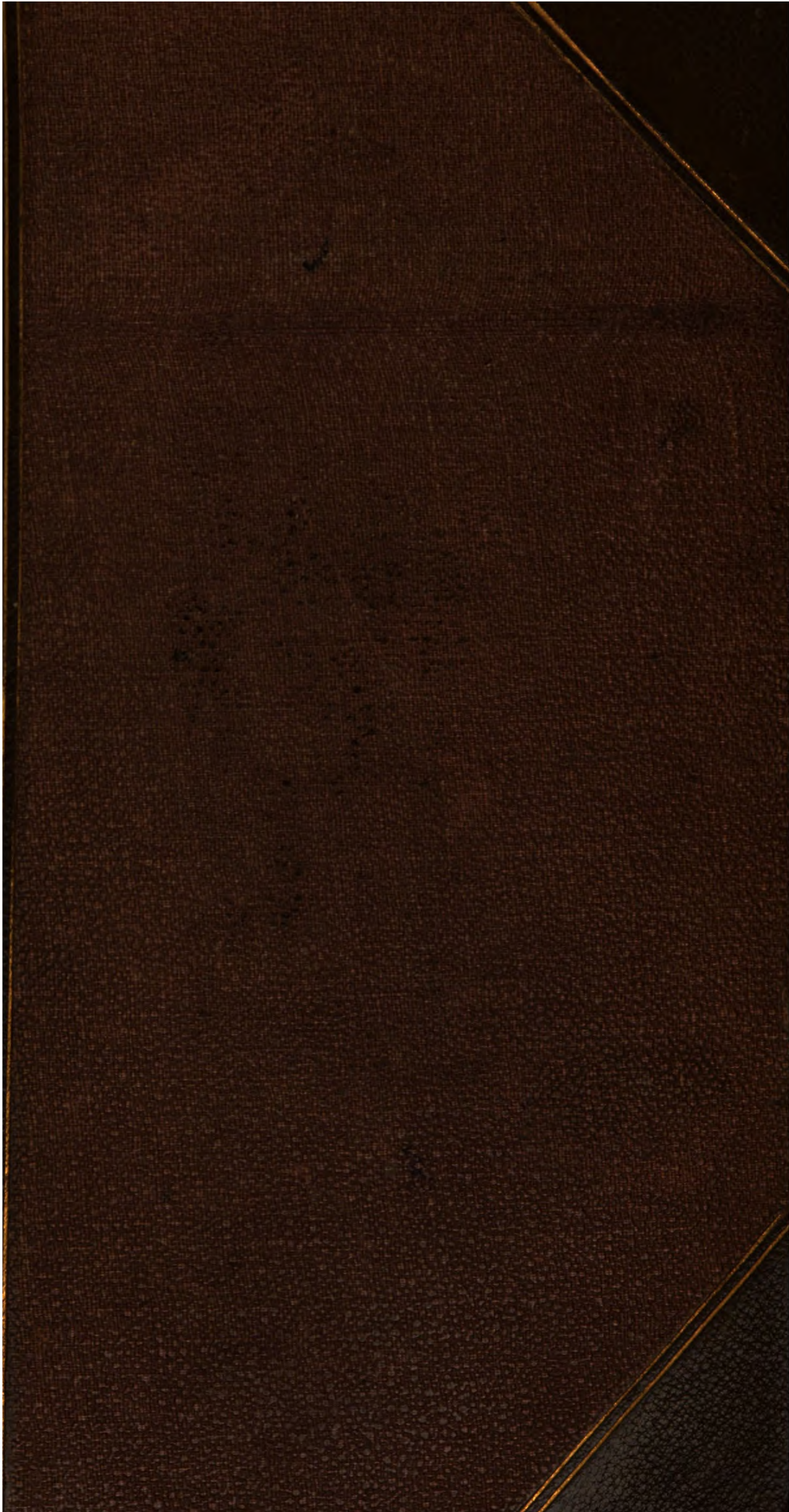
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





*Oeuvres de Clément Marot : Opuscules*

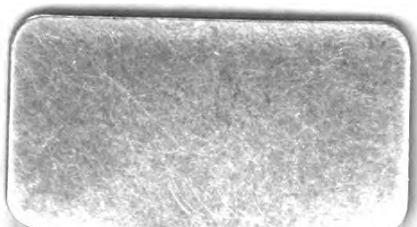
Clément Marot

~~34 h 16~~

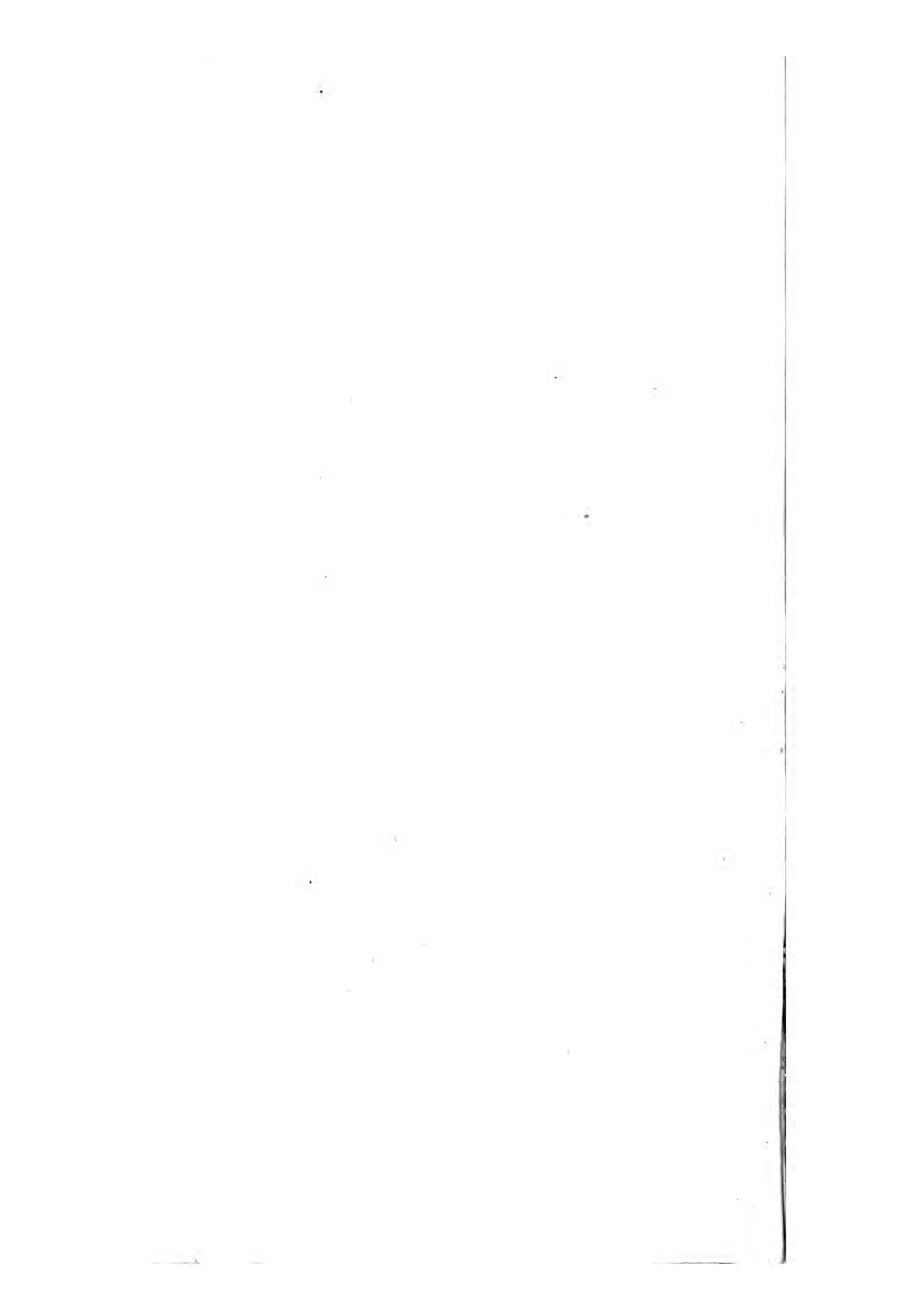


~~17 g 20~~

Vet. Fr. III B. 2007







ŒUVRES  
DE  
CLÉMENT MAROT.



Papier teinté tiré à 150 exemplaires.

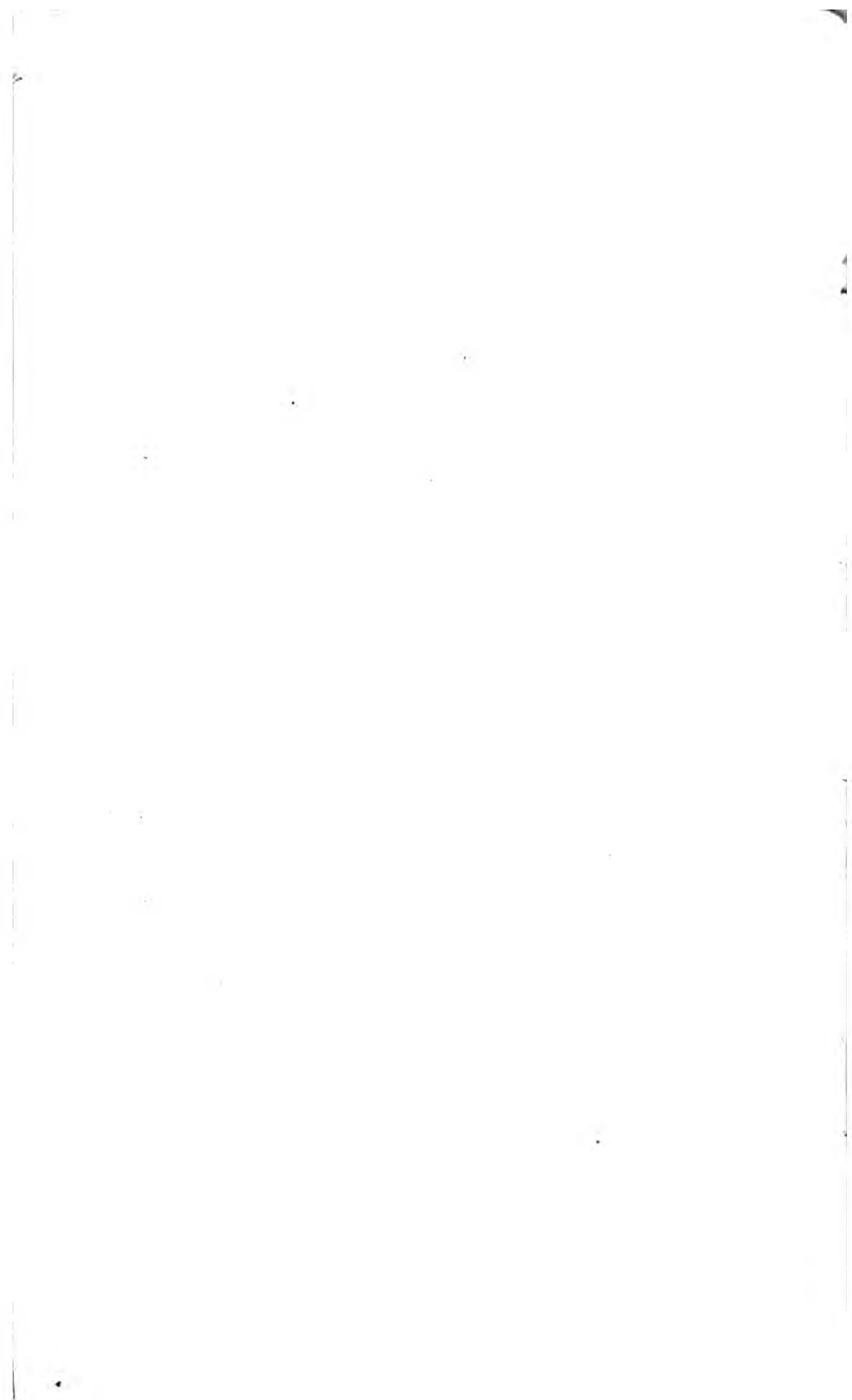
N° 83



*LTON*

IMPRIMERIE LOUIS PERRIN.









OEUVRES  
de  
CLÉMENT MAROT  
DE CAHORS  
*Vallet de chambre*  
DU ROY  
—  
1<sup>er</sup> VOLUME  
\*

LYON  
N. SCHEURING  
1869



## PRÉFACE.

---



Ornerait presque une bibliothèque avec les travaux dont les ouvrages de Clément Marot ont été l'objet. *L'Adolescence Clémentine*, accrue par des suppléments successifs, a déjà été imprimée environ soixante-dix fois depuis l'édition réputée la plus ancienne, celle de Pierre Roffet (Paris, 1532) : une soixantaine datent de la seconde moitié du seizième siècle. Si l'on peut en mentionner d'estimables, qui virent alors le jour à Paris, à Anvers, à Rouen, à Avignon, avant celle que Thomas Portau publia à Niort en 1596, Lyon doit s'enorgueillir d'en avoir fourni un grand nombre : une de Sébastien Gryphe, quatre de François Juste, six de Guillaume Rouille, dix de Jean de Tournes, principalement celle qui parut en 1538, *au logis de Monsieur Dolet*, & que ce savant infortuné a reproduite en 1542 ; mieux encore, celle de 1544, dite *du Rocher* parce qu'elle se vendait à cette enseigne, édition qui est fort appréciée par les bibliophiles & qu'on a adoptée pour base de la réimpression actuelle. Lenglet du Fresnoy, longtemps après, en 1731, à la Haye, en donna deux, l'une in-4° & l'autre in-12, calquées sur celle de Niort & remplies d'une foule d'explications qui ne sont pas toutes exactes ou utiles. D'ailleurs, ce travail important a été plus ou moins imité ou discuté : en 1823,

par M. Auguis; en 1824, par M. Paul Lacroix; en 1826, par MM. Campenon & Després; tout récemment, par M. Charles d'Héricault. En dépit de cette abondance, parfois un peu stérile, le présent éditeur a pensé qu'il restait quelque chose à faire. Il a conçu l'idée d'une publication qui pût compter parmi les plus complètes, & qui fût en même temps d'un format commode & portatif. Il a écarté le lourd appareil de ces notes arbitraires ou diffuses, superflues pour les savants, obscures pour les gens du monde, qui souvent enflent le volume sans éclaircir le texte. Il a cherché à réunir la correction & l'élégance : aussi, d'une part, il a suivi fidèlement un des modèles les plus excellents de la typographie lyonnaise du seizième siècle, &, de l'autre, il en a confié la reproduction à ces presses de Louis Perrin, qui se sont assurés & qui conservent une réputation européenne. Quant à nous, notre modeste tâche consistera à résumer ici brièvement ce que l'on fait de plus certain sur la vie de Marot, ce qu'on a dit de plus essentiel sur son œuvre.

Fils d'un poète, père d'un poète, Clément Marot leur a nuï à tous deux : il a étouffé leurs humbles noms sous sa gloire. Mais si son fils, Michel, qui avait pour devise : *Triste & pensif*, fut effectivement un triste écrivain dont la postérité ne s'est guère avisée de conserver les pensées, son père, Jean, qui prenait comme emblème ces mots : *Ne trop ne trop peu*, n'avait pas été sans valeur. Jean de Mares, des Marets, ou Maret, plus connu sous le nom de Marot (espèce de diminutif analogue à ceux de Perrot, Guillot, Henriot, &c.), était originaire de Normandie, du village de Matthieu, tout près de Caën : on ignore par quel caprice du sort il alla habiter la lointaine province du Quercy, la vieille cité de Cahors, où on le retrouve plus tard en famille. C'est là qu'en 1495, il vit naître cet enfant par qui il devait revivre & s'illustrer. Il devint secrétaire d'Anne de Bretagne, historiographe de

Louis XII, valet de la garde-robe de François I<sup>er</sup> ; il s'escrima en vers, & ses productions : les *Voyages de Gènes & de Venise*, le *Doctrinal des princesses & nobles dames*, des ballades d'amour, d'autres pièces religieuses ou profanes ne sont pas indignes d'être lues. Tout cela ne l'enrichit point. Cependant, à sa mort, on croit qu'il légua à son fils deux domaines voisins de Cahors ; il lui laissa surtout de sa tendresse & de ses soins le plus doux & le plus affectueux souvenir. A dix ans, Clément avait été emmené à Paris, ne sachant que le patois du Quercy : c'était peu pour s'exercer à lutter contre les maîtres du Parnasse français, qui se nommaient Meschinot, Crétin, André de la Vigne, Simon Bourgoing, & autres de même force. Le poète Lemaire de Belges & l'abbé de Saint-Ambroise, Jacques Colin, semblent avoir guidé ses premiers pas à la recherche des Muses. Tour à tour, il fréquente la cour assez grave de Louis XII & les écoles très-bruyantes de la rue du Fouarre, les tavernes en renom & les tréteaux des Enfants sans souci. Tandis qu'il fait semblant d'étudier le droit, il courtise les lingères de la galerie du Palais, improvise des vers pour elles ou contre elles, & s'amuse à *translater* les églogues de Virgile. De dix-huit à vingt ans, il appartient comme page à messire Nicolas de Neuville, seigneur de Villeroy & propriétaire du domaine, depuis si fameux, des Tuileries ; tout en lui versant à boire, il compose ses allégories du *Jugement de Minos* & du *Temple de Cupido*. François I<sup>er</sup>, ce monarque dont l'existence se partagea entre la guerre, les plaisirs & le culte des lettres ou des arts, venait de monter sur le trône : il était jeune, aventureux, prodigue autant que son prédécesseur avait été économe ; l'âge d'or allait se rouvrir pour les *enfants d'Apollon*. Le seigneur de Pothon &, dit-on, le souverain lui-même recommandent le débutant à Marguerite de Valois, cette princesse érudite sans trop de pédantisme & aimable sans trop de licence, dont la petite cour était un des centres les plus brillants & les plus

éclairés de l'époque. En 1518 probablement, Marot y fut admis, en qualité de valet de chambre & de rimeur officiel, &, durant près de vingt années, il fera un des chantres assidus, un des confidants favorisés de cette Marguerite qui, mariée deux fois, & assez mal mariée, au vieux duc d'Alençon & au brutal Henri de Navarre, se consolait en versifiant ou en rêvant, en faisant des contes folâtres ou en priant Dieu en français. Il fuit les maîtres à Reims, à Ardres, à Attigny & dans le Hainaut, par tous les chemins, à travers tous les camps : il les fuit même sur le champ de bataille de Pavie, où le roi est pris, où il est, lui, blessé au bras. C'est à peu près alors qu'il obtint de François I<sup>er</sup> la transmission de l'emploi que son père avait occupé auprès de lui. C'est un peu auparavant qu'il avait commencé, en l'honneur de deux beautés de haut parage, ces interminables séries d'épigrammes ou de madrigaux qui ont tant fait différer les biographes. L'une, qu'il appelle soit *Diane*, soit *Luna*, & aussi *Isabeau*, qu'il célèbre à genoux ou qu'il voue aux divinités infernales, selon son humeur du moment, était-elle Diane de Poitiers? On l'a répété vingt fois, sans que rien le prouve absolument. L'autre, qu'il nomme quelquefois *Anne* & qu'il n'a jamais cessé de louer, était-elle Marguerite de Valois, sa royale patronne? Il n'y a là-dessus nul doute, & le titre de *sœur par alliance* qu'elle prenait avec lui, les privautés foirdisant fraternelles qu'elle lui accordait, le commerce poétique de ballades & de rondeaux qu'ils engagèrent ensemble, s'expliquaient tant bien que mal par des traditions de galanterie platonique, renouvelées des mœurs chevaleresques & des cours d'amour.

On fait qu'elle ne fut pas sa seule protectrice, & les divers morceaux qu'il a consacrés à Louise de Savoie, mère du roi, à Éléonore d'Autriche, sa seconde femme, à Renée, duchesse de Ferrare, au chancelier du Prat, au cardinal de Lorraine, à tant d'autres, démontrent suffisamment combien il reçut &



furtout combien il follicita de faveurs : on fait également que les menées de fes ennemis & fes propres imprudences les lui firent payer cher. Dès 1525, une perfonne influente, qui avait à fe plaindre de lui (on a prétendu que c'était la respectable dame de Saint-Vallier), s'adrefse, nous a-t-il dit, à *je ne ſçais quel papelard*, maître Bouchard, docteur en théologie & inquisiteur pour la foi, & lui crie : *Prenez-le; il a mangé le lard*; ou, en d'autres termes, il a fait gras en Carême; donc il est hérétique & bon à brûler. Il aura beau protester, dans une épître envoyée au fufdit docteur, qu'il n'est *point luthériſte, ne quinglien, & moins anabaptiſte* : les apparences le condamnent. Celui qui éditera le *Roman de la Roſe* & qui retouchera les fatires de Villon n'avait pas toute la vénération défirable envers la Sorbonne : du reſte, la plupart des favants & des lettrés de l'ère de la Renaissance étaient à demi gagnés à la cauſe de la Réforme, & ceux qui entouraient Marguerite de Valois plus que tous les autres. En ſomme, *ſix pendants*, comme il les qualifie, *le ſurprennent finement* & le logent, au nom de Sa Majeſté qui n'en ſavait rien, dans un de ces horribles cachots du Châtelet où Villon l'avait précédé. On le transféra bientôt vers une priſon plus tolérable, celle de l'Aigle, à Chartres, qui appartenait à l'évêque. Quoiqu'il y fût traité humainement, il y compoſa par vengeance ſon *Enfer*, où il flagellait à tour de bras les gens de juſtice d'alors, ces *Chats-fourrés* que Rabelais ne fuſtigera pas moins vertement. En 1526, le captif de Madrid, à peine revenu en France, délivre le captif de Chartres; mais ce ne ſera pas pour bien longtems. Marot avait trop bon cœur : à la fin de 1527, ainſi que l'indique le regiſtre de la Cour des Aides, il ſe précipite à *la reſcouſſe de certains priſonniers* qu'on traînait à la geôle; il entre en rébellion contre les archers du guet, & le voilà repris. Par bonheur, le roi enjoignit à la Cour de relâcher *ſon cher & bien aimé valet de chambre ordinaire*, qui demanda pardon à *ces meſſieurs les*

*juges*, mais n'en demeura pas moins incorrigible. C'est à peu près à cette date qu'il dédia à François I<sup>er</sup> la charmante lettre, où il raconte comment son domestique, un *larronneau de Gascogne*, l'a indignement volé, comment aussi une maladie de trois mois, les sirops & les juleps, & les visites de ses trois illustres médecins, Messieurs *Braillon*, *Le Coq*, *Akasia*, ont achevé de le mettre à sec. C'est vers ce temps pareillement qu'il paraît avoir épousé sa Marion, qui lui donnera plusieurs *petits maroteaux*; mais il ne nous entretiendra guère ni de l'une ni des autres, pas plus que La Fontaine ne nous a parlé de sa femme & de son fils; ces poètes sont si distraits!

Au reste, pour mener déceimment la vie de ménage, sa fantaisie était trop errante & sa carrière bien agitée. Il avait déjà réussi à se mettre à dos le Parlement & la Sorbonne: il eut la témérité, non moins grande, de harceler en vers satiriques les dames de Paris, qui lui en gardèrent soigneusement rancune; on ne pouvait pas défier plus follement la fortune adverse. Le roi, malgré les conseils de sa sœur & ses hésitations personnelles, se décida à poursuivre les seftaires qui en voulaient, selon lui, autant au trône qu'à l'autel. Le conseiller Louis Berquin venait d'être brûlé en Grève; l'érudit Le Fèvre d'Étaples & bien d'autres s'étaient fauvés: les prudents se taifaient; les maladroits étaient en péril. En mars 1531, Marot fut cité par-devant le président Lizet, accusé d'avoir *mengé de la chair durant le temps de Karesme & autres jours prohibez* (c'était chez lui un péché d'habitude), & renvoyé sous caution, grâce à l'entremise de la reine de Navarre. Il retourna à la poésie & publia, pour la première fois, *l'Adolescence Clémentine*, qui contenait tout ce qu'il avait rimé jusque là. Mais, en octobre 1534, un nouvel orage éclate sur sa tête: des pamphlets, où les mystères & les rites du catholicisme étaient violemment outragés, sont affichés au feuil du Palais de Justice & dans les rues de Paris, en divers lieux de la province, même au château

de Blois & sur la porte de la chambre royale. François I<sup>er</sup>, ainsi provoqué, penche définitivement vers l'extrême sévérité : le 21 janvier 1535, il dirige une procession expiatoire, faite par les Parisiens, & une semaine après, soixante-treize suspects sont formés de comparaître à la barre du tribunal ; est-il besoin d'ajouter que maître Clément était du nombre ? Averti en secret, il se hâta de gagner le large, retourna à Blois, puis se cacha en Béarn, & enfin, ne se croyant plus en sûreté dans cette cour de Navarre toute peuplée d'hérétiques, il traversa le Midi d'un bout à l'autre, franchit la muraille des Alpes, & arriva, tout courant, près de Renée de France, fille de Louis XII & duchesse de Ferrare. Le duc Hercule d'Este, allié au pape & soumis à l'empereur, était un excellent catholique ; mais son épouse était une luthérienne obstinée, & une troupe de beaux esprits, de savants latinistes & de penseurs indépendants lui faisaient constamment cortège ; Marot y prit sa place. De là & de Venise, où il lui fallut un instant se réfugier, il expédiait à Paris force bagatelles poétiques : les *Blasons* par trop libres, les bizarres épîtres du *Coq à l'âne*, & une au Dauphin, afin de rentrer en grâce : il y déclarait que l'expérience & le malheur lui avaient appris à *faire bonne mine, à parler peu, à poltroniser*. Comment tenir rigueur à ce vieil enfant, à cet enfant terrible, toujours en faute & toujours repentant ? On consentit à son retour dans sa patrie, pourvu qu'il jurât *qu'on ne l'y prendrait plus*.

Toutefois, une condition grave semble lui avoir été imposée, quand, à la fin de 1536, il traversa Lyon : ce fut d'y renier ses erreurs, en pleine cathédrale, devant le cardinal de Tournon, lieutenant-général du roi pour la province. A cela près, il fut parfaitement accueilli par la jeunesse de cette ville qui comptait tant d'esprits distingués. Il y était venu en 1530 ; il y reviendra en 1537 & en 1538, seul ou à la suite de la Cour. Lors de ces différents passages, il y connut & il y chanta le poète

Maurice Scève, les demoiselles Jane Scève, Jane Faye, Jane Gaillarde, M. de Villeroy, son ancien maître, & Dolet, son savant imprimeur, qui devait mourir sur le bûcher presque en même temps que Clément expirera en exil. Qui n'a lu l'agréable pièce, où il disait adieu à ce *Lyon qui ne mord point, Lyon plus doux que cent pucelles*, & à toutes les dames dont les *faces claires & belles embellissent ce séjour*? Qui n'a lu celle du *Dieu gard'*, dans laquelle, rentré à Paris, il saluait respectueusement le roi, sa femme, ses fils, ses filles & jusqu'au terrible Parlement? Hélas! dès qu'il a remis le pied sur le sol parisien, sa mauvaise étoile recommence à luire. François Sagon, de Rouen, Charles de la Huetterie, qui avait brigué en vain l'office de valet de chambre laissé vacant par Marot, toute une cohorte de zélés & de jaloux l'attaquèrent en vers aussi grossiers qu'injurieux. Il était en fonds pour y répondre; mais la réplique qu'il lança dédaigneusement, sous le nom de son valet Fripelippes, amena le *Rabais du caquet de Marot*, par Sagon. Les querelles, fréquentes de tout temps parmi les littérateurs & les érudits, étaient, au seizième siècle, poussées aux dernières limites de la violence & du ridicule. Le poète s'étant vanté de son rappel, son adversaire se moqua bien haut du *rat pelé*: Sagon l'ayant en outre traité spirituellement de *maraud*, l'autre espéra l'écraser, comme d'un coup de massue, en le flétrissant du sobriquet ingénieux de *sagouin*. De nos jours, entre gens de lettres, on ne s'estime pas toujours davantage, mais on s'injurie plus finement.

Marot jouit ensuite d'un court regain de faveur: un acte, daté de juillet 1539, nous apprend que François I<sup>er</sup>, ayant regard aux bons, continuels & agréables services qu'il lui avait rendus, & afin de lui donner meilleure volonté de persévérer de bien en mieulx, lui octroya, pour lui, ses hoirs & ses ayant-cause, une maison, grange & jardin, le tout enclos de murailles & situé au faubourg Saint-Germain. Ce fut sa satisfaction

suprême; car ses témérités religieuses vinrent encore tout gâter. Vatable, le docte professeur d'hébreu du Collège royal, avait formé le projet, jugé alors périlleux, de traduire les psaumes de David en prose française; convaincu que la forme du vers aiderait beaucoup à les populariser, il engagea notre auteur à se charger de cette besogne. Le roi en approuva d'abord l'essai, & lors du voyage de Charles-Quint en France, on lui présenta trente de ces psaumes, que l'empereur récompensa par un cadeau de deux cents doublons d'or. On se rappelle quelle fut la vogue de cette nouveauté, surtout sous le règne suivant, où un chroniqueur contemporain nous montre ces *Psalmes* répétés par Henri II sur un air de chasse, par M<sup>me</sup> de Valentinois *en volte*, par Catherine de Médicis sur le chant des Bouffons, par Antoine de Navarre *en branle du Poictou*, par les seigneurs & les dames de la Cour sur des refrains de vaudevilles. Mais, pour le moment, Marot, ajoute le même historien, *craignant d'estre mis en cage (car il ne pouvoit contenir sa langue), se réfugia à Genève, où il continua sa version jusqu'à cinquante psaumes*. En effet, c'était à Genève, où il s'était retiré au bruit des protestations de la Sorbonne, qu'ils parurent en 1543 avec une préface de Calvin : en 1545 ils furent même publiés à Rome avec la permission du pape, en 1563 imprimés à Lyon avec un privilège de Charles IX, en 1565 mis en musique par le Franc-Comtois Goudimel; Théodore de Bèze & depuis, Conrard les ont corrigés & réédités à l'usage des églises protestantes. Le poète ne prévoyait guère ces succès posthumes, & de cette œuvre, d'ailleurs médiocre, il ne recueillit que des fruits amers. Il séjourna peu au sein de la puritaine république : on assure que son libertinage d'esprit & de mœurs l'en fit bannir, & il se hâta de fuir en Piémont. Peut-être est-ce là ou pendant son précédent voyage d'Italie qu'il composa plusieurs morceaux qu'on lui attribue, qui furent trouvés à Chambéry *avec ses autres factures* & qui font inti-

tulés : *l'Allégorie du Baladin*, le *Riche en pauvreté*, le *Sermon du bon pasteur*, la *Complainte d'un pastoureau chrétien*; c'est alors du moins qu'il célébra, en bon patriote, la victoire de Cérifoles. Il résidait à Turin, lorsque, durant l'automne de 1544, il fut enlevé par la maladie, à l'âge de quarante-neuf ans, & inhumé dans l'église de Saint-Jean. Après tant de courses & de tempêtes, il se reposait enfin pour la première fois.

Ainsi avait vécu, ainsi était mort cet écrivain, flottant à tous les vents de la passion ou de la fantaisie, tour à tour audacieux & indolent, d'ordinaire railleur & vaniteux, sceptique quelquefois, licencieux trop souvent, *au demeurant le meilleur fils du monde*. Il prétendait ressembler à *l'arondelle qui vole puis çà, puis là*; mais, tout en voltigeant, il arriva à la gloire aussi vite que les plus ambitieux. Au fond, il y comptait bien; *la Mort n'y mord*, telle était la fière devise dont il rehauffait ses ouvrages : ce candide orgueil ne fut pas trompé; sa renommée commença de son vivant & lui a survécu. Les lettrés les plus distingués de son époque, Rabelais en tête, le traitaient en confrère ou en maître : quand il fut attaqué par le fanatisme & l'envie, Bonaventure Despériers & Charles Fontaine le défendirent en rimes françaises; au moindre poème qu'il produisait, des illustres du temps, bien ignorés aujourd'hui, Nicolas Béraud, Briffet, Torin, Bourbonnois de Vandœuvre, le portaient aux nues dans leurs pompeux hexamètres, forgés d'après Horace ou Lucain. Aussitôt qu'il eut disparu, Du Bellay, Lyon Jamet, Jodelle brûlèrent en son honneur l'encens des plus magnifiques épitaphes. Salmon Macrin s'écriait : « S'il eût appris la science des Latins, il fût devenu semblable à Virgile. » Jacques Pelletier ajoutait : « Il n'a autre défaut, sinon de n'avoir voulu grand' chose, ayant pu tout ce qu'il a voulu; homme inimitable en certaines félicités! » Sibilet, Ramus, Etienne Pasquier ne furent pas des admirateurs moins exaltés de son talent.

Si l'école de Ronfard le laissa en route pour se retourner vers

la Grèce & vers Rome, si ensuite Balzac & Naudé le dédaignèrent : le siècle de Louis XIV, si peu curieux pourtant de ses origines littéraires, a été, en général, juste envers lui. La Fontaine avouait les services qu'il avait retirés de sa lecture ; le taciturne Turenne s'égayait en le feuilletant ; des versificateurs aimables, Voiture, Benferade, Chapelle, Charleval, M<sup>m</sup> des Houlières, Chaulieu, le copiaient de leur mieux ; de graves profateurs, tels que Bayle & Baillet, le vantaient hautement. Boileau l'a loué, mais un peu au hasard : il engageait les poètes à *imiter son élégant badinage* ; il aurait dû plutôt leur souhaiter sa naïveté apparente & sa malice très-réelle. Si Marot, jusqu'à un certain point, a *fait fleurir les ballades*, les *mascarades* & les *triolet*s n'ont pas de place dans son œuvre : il n'a nullement à *des refrains réglés affervi les rondeaux*, qu'il tournait tout bonnement à la façon de son père ou de ses devanciers ; & jamais il n'a *montré pour rimer des chemins tout nouveaux*, puisqu'en fait d'allégories il ne dépasse pas toujours Guillaume de Lorris, puisque, sur le chapitre des rimes, des césures & des hiatus, il demeure parfois au-dessous de Lemaire de Belges. La Bruyère a, dans un passage connu, marqué avec plus de précision ses qualités & ses défauts. Voltaire parle trop froidement de celui dont il égale l'aïfance & la gaité en plus d'un endroit de ses poésies fugitives : on en est moins surpris quand on songe que ce n'est point à Marot qu'il en voulait, mais à Jean-Baptiste Rousseau, ce plagiaire glacé du style marotique. La Harpe a consenti à lui reconnaître de la grâce & du charme ; l'érudit La Monnoye, l'avocat Mathieu Marais, le chansonnier Collé le citaient en plein dix-huitième siècle, quand l'espèce de poésie qu'il avait, non pas créée, mais fort améliorée, était évidemment en baisse. De notre temps, tous les bons juges, sans exception, lui ont rendu hommage : il a une de ces gloires douces & fouriantes, sur lesquelles on s'accorde sans peine, & qui ne trouvent guère de rebelles ou d'incrédules.

« Le poète est chose légère, » a dit Platon, qui, étant un peu du métier, devait s'y connaître : le plus grand de nos fabulistes s'appliquait ce mot à lui-même ; mais à qui plus qu'à Marot se rapporterait-il ? Horace, dont il a aussi quelques traits, s'était comparé à l'abeille : c'est avec justesse qu'on en a rapproché encore le chantre du *Oui* & du *Nenny*. De cet insecte ailé, si inconstant & si mobile, il a tout : le vol rapide, l'aiguillon piquant & le miel, miel savoureux & odorant, sinon toujours bien pur. Ayant joyeusement butiné dans les vergers poétiques du moyen-âge, il a laissé après lui une récolte de fucs & de parfums dont l'arôme frais & subtil est loin d'être évaporé. Il avait eu pour ancêtres, en ligne directe, Thibaut de Champagne & Rutebeuf, Jean de Meung & Alain Chartier, Charles d'Orléans & Villon : il eut pour descendants plus ou moins légitimes Baïf, Racan, La Fontaine, Voltaire. Tant que la finesse & l'enjouement plairont en France, c'est-à-dire tant que subsistera le véritable esprit français, on réimprimera, on lira, on goûtera maître Clément.

A. PHILIBERT-SOUPÉ.





LES  
O E V V R E S

DE CLEMENT

MAROT DE CA-

HORS, VALLET

DE CHAMBRE

DV

ROY.

\*

*Plus amples, & en meilleur ordre  
que parauant.*

CONSTANTIA

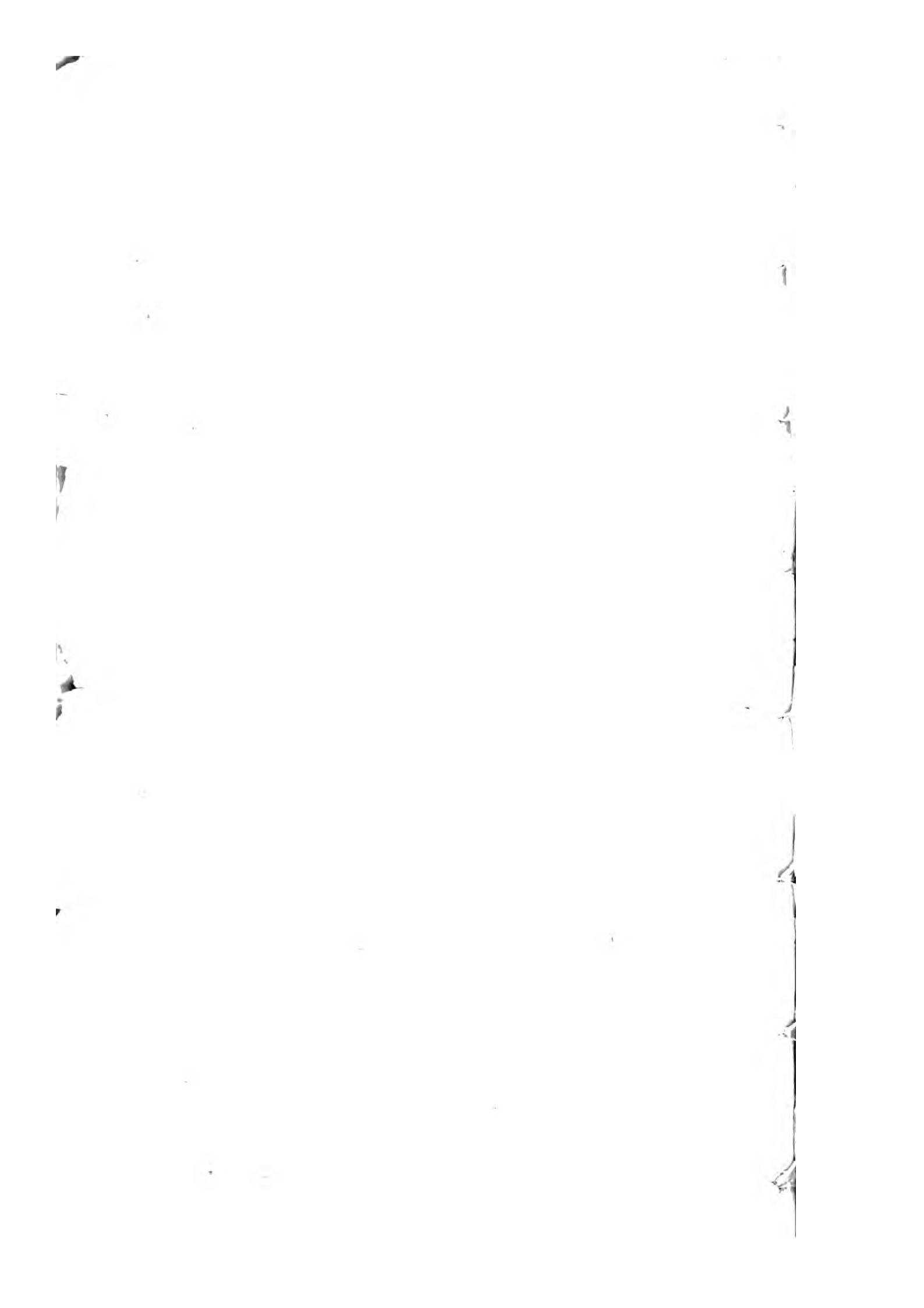


ADVERSIS

DVRAT.

A Lyon, à l'enseigne du Rocher.

1544



## L'IMPRIMEVR

AV LECTEUR.



OVT ainsi, amy lecteur, que toute  
 architecture sans sa disposition  
 rend moins belle son orthogra-  
 phe, tant bien cymmetriée soit  
 elle : pareillement tout œuure tant  
 docte ou plaisant soit il, estant  
 de sa deduction frustré, se monstre, & est de faict,  
 plus desplaisant à tout lecteur, que agreable. Non  
 que ie vueille à aucun authour restraindre sa liberte  
 de disposer & ordōner son labeur à sa voulement : Ne  
 aussi que ie die, qu'en l'estendant en son ordre, il ne  
 l'approche plus pres que vn autre de celle perfection,  
 ou tout ouurier tasche (cōme il doibt) de paruenir le  
 plus qu'il peult. Voyant donc la premiere edition de  
 nostre Marot auoir esté intitulee Adolescence :  
 aucuns des autres Opuscules depuis par luy com-  
 posez, estre appellez Suyte : & autres, auoir autres  
 noms : confusement & sans aucun tiltre, comme vn  
 amas de diuerses pieces, & non differentes : sans  
 distinguer les translations, des propres : les graues,

*des legeres, & facetieuses : ne les prophanes, des religieuses. Et estre au lisant vne trop grande fascherie d'aller requerir vne epistre, ou vn epigramme, d'une partie en l'autre : Je i'ay bien voulu icy rendre chascune chose en meilleur ordre (sous la correction & bon iugemēt toutesfois de l'auteur) mais cest sans la separer de son lieu, cest à dire, que cōbien que tu y treuves Ballades, Châtz royaux, Chançons, Epigrāmes, Epitaphes, Epistres, Elegies, Dialogues, & autres œuvres tant siens, que par luy traduits pour ton soulagemēt, rengez apart : neantmoins tu les trouueras restituēz, ceulx de l'adolescence, sous le tiltre d'Adolescence : ceulx de la suyte, sous le tiltre de Suyte : & ce qui est oultre lesdicts adolescēce & suyte, sous le tiltre de Recueil : entre lesquelz œuvres en trouueras aussi plusieurs autres dudict Marot qui n'ont iusques à present esté imprimez, despartis pareillemēt & distribuez chascun en son ordre. Inuention (à mon aduis) que l'auteur mesmes ne reprouuera. Ce que tu pourras en lisant trop mieux gouster, que moy par parolles le te donner à congnoistre : Et le tout, bening Lecteur, à ta consolation, pourueu que tu le prennes en aussi bonne part, comme curieusement ie i'y ay uoulu complaire.*

*Et à Dieu.*

L'ORDRE DES OEUVRES

DE MAROT.

\*

VOLUME PREMIER.

OPUSCULES.

ELEGIES.

EPISTRES.

BALLADES.

CHANTZ DIVERS.

RONDEAUX.

CHANSONS.

EPIGRAMMES.



## L'AVTHEVR A SON

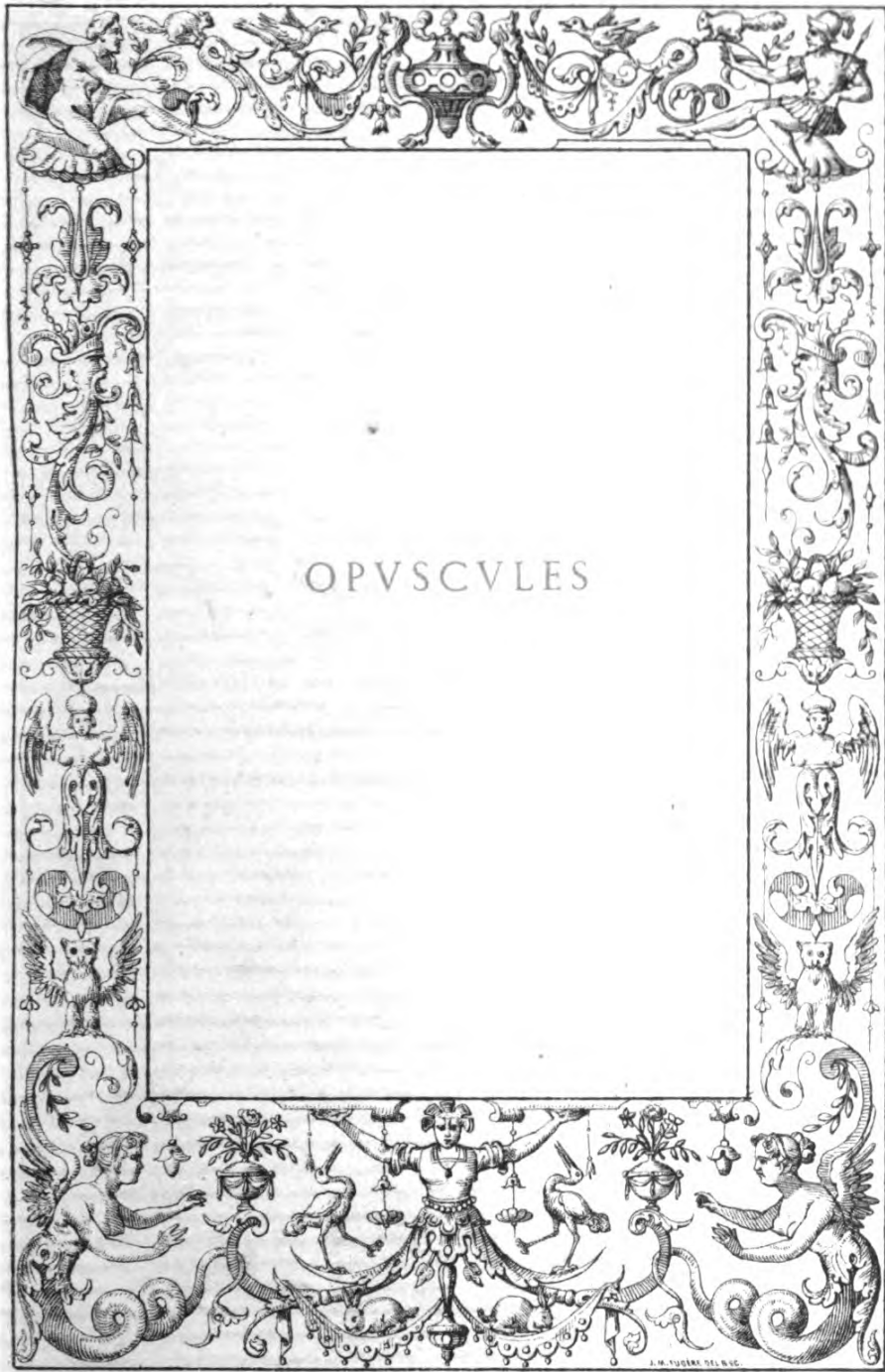
L I V R E.

*Oster ie veulx (approche toy mon Liure)*  
*Vn tas descripts, qui par d'autres sont faiçts.*  
*Or va, c'est faiçt : cours leger, & deliure :*  
*Deschargé i'ay d'un lourd, & pesant faix.*  
*S'ilz font escripts (d'avanture) imparfaiçts,*  
*Te veulx tu faire en leurs faultes reprendre?*  
*S'ilz les font bien, ou mieulx, que ie ne fais,*  
*Pourquoy veulx tu sur leur gloire entreprendre?*  
*Sans eulx (mon liure) en mes vers pourras prendre*  
*Vie apres moy, pour iamais, ou long temps.*  
*Mes œuures donc content te doiuent rendre :*  
*Peuples, & Roys s'en tiennent bien contens.*

A S A D A M E.

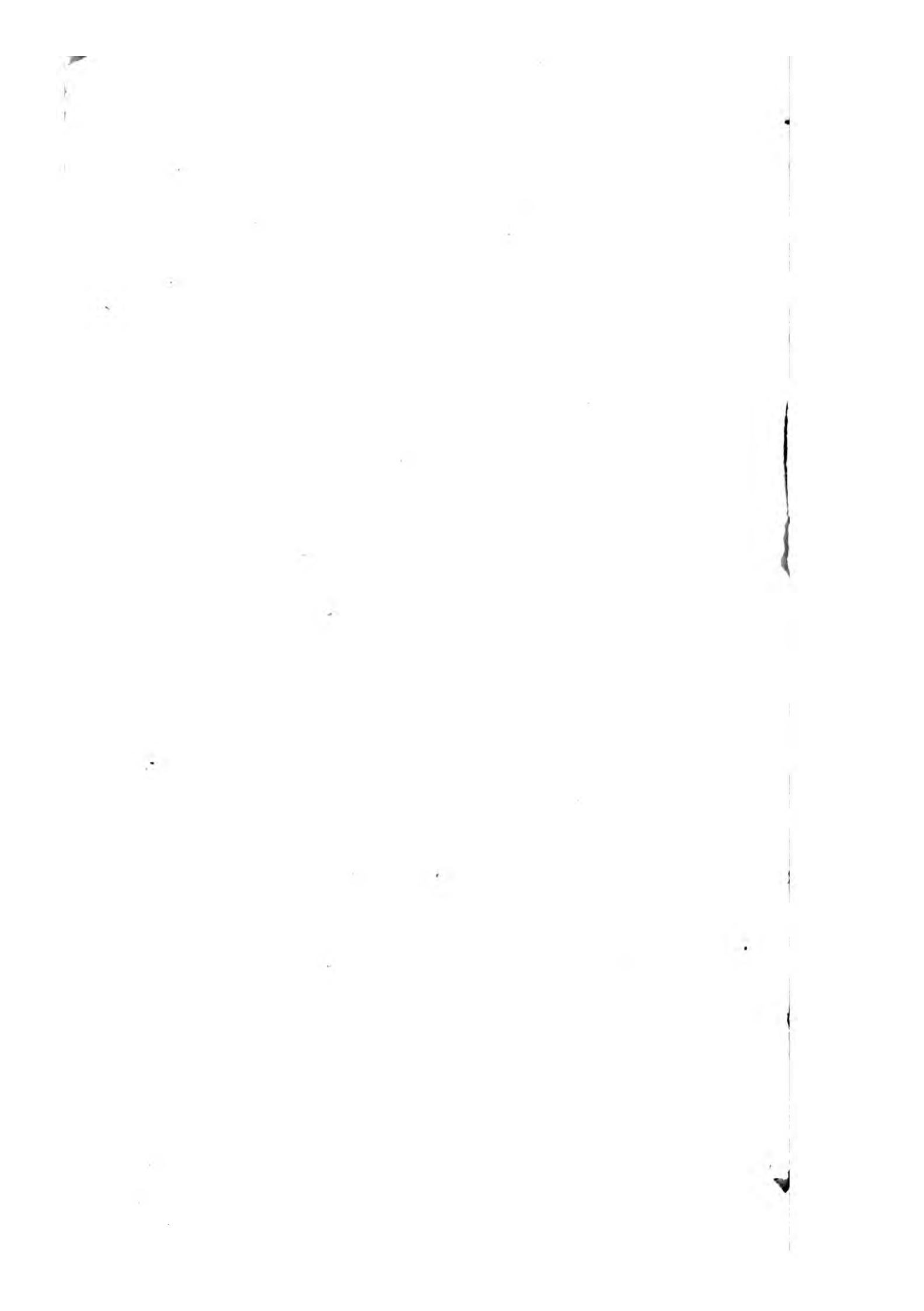
*Tu as pour te rendre amusee,*  
*Ma ieunesse en papier icy.*  
*Quand à ma ieunesse abusee,*  
*Vne autre que toy l'a vsee.*  
*Contente toy de ceste cy.*

LA MORT N'Y MORD.



OPVSCVLES

A. M. PUGNA DEL. & C.





LE

TEMPLE DE CVPIDO.



VR le printemps, que la belle Flora  
Les champs couverts de diuerse  
flour a,  
Et son amy Zephyrus les esuëte,  
Quand doucement en l'air souf-  
pire, & uente,

Ce ieune enfant Cupido, Dieu d'aymer  
Ses yeulx bandez commanda deffermer,  
Pour contempler de son throsne celeste  
Tous les Amans, qu'il attainct, & moleste.

Adonc il ueit au tour de ses charroys  
D'un seul regard maintz uictorieux Roys,  
Haultz Empereurs, Princeffes magnifiques,  
Laides & laidz, uifages deifiqués,  
Filles & filz en la fleur de ieunesse,  
Et les plus fors subiectz à sa haulteffe.

Bref, il congnut, que toute nation  
Ployoit foubz luy, comme au uent le fion.  
Et qui plus est, les plus fouuerains Dieux  
Veit trebucher foubz fes dardz furieux.

Mais ainfi est, que ce cruel Enfant  
Me uoyant lors en aage triumphant,  
Et m'esiouir entre tous fes fouldars,  
Sans point sentir la force de fes dards :  
Voyant auffi, qu'en mes oeuvres, & dicts,  
J'allois blafmant d'amours tous les edicts,  
Delibera d'un affault amoureux  
Rendre mon cueur (pour une) langoureux.

Pas n'y faillit. Car par trop ardante ire  
Hors de fa trouffe une fagette tire  
De bois mortel, empenné de uengeance,  
Portant un fer forgé par desplaisance  
Au feu ardent de rigoureux refus :  
Laquelle lors (pour me rendre confus)  
Il defcocha fur mon cueur rudement.

Qui lors congneuft mon extreme tourment,  
Bien eust le cueur remply d'inimitié,  
Si ma douleur ne l'eust meu à pitié :  
Car d'aucun bien ie ne fuz fecouru  
De celle là, pour qui i'estoys feru :  
Mais tout ainfi que le doux uent Zephyre  
Ne pourroit pas fendre Marbre, ou Porphire,  
Semblablement mes fouspirs, & mes criz,  
Mon doux parler, & mes humbles escriptz

N'eurent pouoir d'amollir le sien cuer,  
Qui contre moy lors demoura uainqueur.

Dont congnoissant ma cruelle maistresse  
Estre trop forte & fiere forteresse  
Pour Cheualier si foible, que i'estoye,  
Voyant aussi, que l'amour, ou iectoye  
Le mien regard, portoit douleur mortelle,  
Deliberay si fort m'elongner d'elle,  
Que sa beauté ie mettrois en oubly :  
Car qui d'amours ne ueult prendre le ply,  
Et a desir de fuyr le danger  
De son ardeur, pour tel mal estranger,  
Befoing luy est d'elongner la personne,  
A qui son cuer enamouré se donne.

Si feiz des lors (pour plus estre certain  
De l'oublier) un uoyage loingtain :  
Car i'entreprins soubz espoir de lieffe,  
D'aller chercher une haulte Deesse,  
Que Iuppiter de ses diuines places  
Iadis transmit en ces regions basses,  
Pour gouverner les esperitz loyaulx,  
Et resider es dommaines Royaulx.

C'est ferme Amour, la Dame pure, & munde,  
Qui long temps a ne fut ueuë en ce monde :  
Sa grand' bonté me fait aller grand' erre  
Pour la chercher en haulte mer, & terre,  
Ainsi que faict un Cheualier errant :  
Et tant allay celle dame querant,

Que peu de temps apres ma departie,  
l'ay circuy du Monde grand' partie,  
Ou ie trouuay gens de diuers regard,  
A qui je dy : Seigneurs, si Dieu uous gard,  
En ceste terre auez uous point congnu  
Vne, pour qui ie suis icy uenu ?  
La fleur des fleurs, la chaste colombelle,  
Fille de paix, du monde la plus belle,  
Qui ferme Amour s'appelle. Helas, seigneurs.  
Si la sçauiez, foyez m'en enseigneurs.

Lors l'un se taist, qui me fantasia.  
L'autre me dict : mille ans ou plus y a,  
Que d'amour ferme en ce lieu ne souuint.  
L'autre me dict : iamais icy ne uint.  
Dont tout foubdain me prins à despiter :  
Car ie pensois que le hault Iuppiter,  
L'eust de la Terre en son trosne rauie.

Ce neantmoins ma pensee affouuie  
De ce ne fut : tousiours me preparay  
De poursuiuir. Et si deliberay,  
Pour rencontrer celle dame pudicque,  
De men aller au temple Cupidicque  
En m'esbatant : car i'euz en esperance,  
Que là dedans faisoit sa demurance,

Ainsi ie pars : pour aller me prepare  
Par un matin lors qu'Aurora separe  
D'auec le jour la tenebreuse nuit,  
Qui aux deuotz pelerins tousiours nuit.

Le droict chemin assez bien ie trouuoye :  
Car çà, & là, pour adreffer la uoye  
Du lieu deuot, les paffans pelerins  
Alloient femant rofes, & romarins,  
Faifans de fleurs mainte belle montioye,  
Qui me donna aucun espoir de ioye.

Et d'autre part, rencontray fur les rangs  
Du grand chemin, maintz pelerins errans  
En fouspirant, difans leur aduanture  
Touchant le fruit d'amoureuse pature :  
Ce qui garda de tant me foudier,  
Car de leur gré uindrent m'affocier,  
Iufques a tant que d'entrer ie fuz prest  
Dedans ce temple, ou le Dieu d'amour est  
Fainct à plusieurs : & aux autres loyal.

Or est ainfi, que fon temple Royal  
Sufcita lors mes ennuyez esprits,  
Car enuiron de ce diuin pourpris  
Y fouspiroit le doux uent Zephirus,  
Et y chantoit le gaillard Tityrus :  
Le grand Dieu Pan avec fes pastoureaux  
Gardant brebis, beufz, vaches, & taureaux.  
Faisoit fonner chalumeaux, cornemufes,  
Et flageoletz, pour efueiller les Mufes,  
Nymphes des boys, & Deeffes haultaines  
Suyuans iardins, bois, fleuves & fontaines.  
Les oyfeletz par grand ioye, & deduyt,  
De leurs gofiers respondent à tel bruyt.

Tous arbres font en ce lieu uerdoyans :  
Petis ruyffeaux y furent undoyans,  
Toufiours faifans au tour des prez herbus  
Vn doux murmure : & quand le cler Phebus  
Auoit droit là fes beaulx rayons espars,  
Telle splendeur rendoit de toutes pars  
Ce lieu diuin, qu'aux humains bien sembloit  
Que terre au Ciel de beauté reffembloit :  
Si que le cueur me dit par preudence,  
Celuy manoir estre la residence  
De ferme amour, que je queroye alors.

Parquoy uoyant de ce lieu le dehors  
Estre si beau, Espoir m'admonnesta  
De poursuyuir, & mon corps transporta  
(Pour rencontrer ce, que mon cueur poursuit)  
Pres de ce lieu basty, comme il s'enfuit.

Ce temple estoit, un clos fleury uerger,  
Passant en tout le ual delicieux,  
Auquel iadis Paris ieune berger  
Pria d'amours Pegasis aux beaulx yeulx :  
Car bien sembloit, que du plus hault des Cieulx  
Iuppiter fust uenu au mortel estre,  
Pour le construire & le faire tel estre,  
Tant reluysoit en exquisite beauté.  
Bref, on l'eust pris pour Paradis terrestre,  
S'Eue, & Adam dedans euffent esté.

Pour ses armes Amour cuyfant  
Porte de gueules à deux traicts :

Dont l'un ferré d'or tresluisant  
 Cause les amoureux attraitz :  
 L'autre dangereux plus que tres,  
 Porte un fer de plomb mal couché,  
 Par la poincte tout rebouché,  
 Et rend l'amour des cueurs estaincte.  
 De l'un fut Apollo touché :  
 De l'autre Daphné fut attaincte.

Si tost que i'euz l'escuffon limité,  
 Leuay les yeulx & proprement ie ueiz  
 Du grand portail sur la sublimité  
 Le corps tout nud, & le gracieux uis  
 De Cupido : lequel pour son deuis  
 Au poing tenoit un arc riche tendu,  
 Le pied marché, & le bras estendu,  
 Prest de lascher une fleche aguysée  
 Sur le premier, fust fol, ou entendu,  
 Droit sur le cueur, & sans prendre uifée.

La beauté partant du dehors  
 De celle maison amoureuse  
 D'entrer dedans m'incita lors,  
 Pour ueoir chose plus sumptueuse :  
 Si uins de pensée joyeuse  
 Vers Bel acueil le bien apris,  
 Qui de sa main dextre m'a pris,  
 Et par un fort estroict sentier  
 Mè fait entrer au beau pourpris  
 Dont il estoit premier portier.

Le premier huis de toutes fleurs uermeilles  
Estoit construiçt, & de boutons yffans,  
Signifiant, que ioyes nompareilles  
Sont à iamais en ce lieu fleuriffans.  
Celuy chemin tindrent plusieurs passans,  
Car Bel acueil en gardoit la barriere :  
Mais Faulx danger gardoit sur le derriere  
Vn portail faict d'espines, & chardons,  
Et dechaffoit les Pelerins arriere,  
Quand ilz uenoient pour gaigner les pardons.

Bel acueil ayant robe uerte  
Portier du Iardin precieux  
Iour & nuict laisse porte ouuerte  
Aux urays Amans & gracieux :  
Et d'un uouloir folatieux  
Les retire soubz sa baniere,  
En chassant (sans grace planiere,  
Ainsi comme il est de raifon)  
Tous ceulx qui sont de la maniere  
Du faulx & desloyal Iason.

Le grand Autel est une haulte Roche,  
De tel' uertu, que si aulcun Amant  
La ueult fuyr, de plus pres s'en approche,  
Comme l'Acier de la pierre d'Aymant.  
Le Ciel, ou Poisle, est un Cedre embasfant  
Les cueurs humains, duquel la largeur grande,  
Coeuure l'Autel. Et là (pour toute offrande)  
Corps, cuer, & biens, à Venus fault liurer.



Le corps la fert, le cueur grace demande,  
Et les biens font grace au cueur deliurer.

De Cupido le Dyademe  
Est de rofes un chapelet,  
Que Venus cueillit elle mefme  
Dedans fon iardin uerdelet :  
Et fur le Printemps nouuelet,  
Le tranfmit à fon cher enfant,  
Qui de bon cueur le ua coiffant.  
Puis donna, pour ces rofes belles,  
A fa mere un Char triumphant,  
Conduict par douze Colombelles.

Deuant l'Autel, deux Cyprez finguliers  
Le ueis fleurir foubz odeur-embafmee :  
Et me dit on, que c'eftoient les pilliers  
Du grand Autel de haulte renommee.  
Lors mille oyfeaulx d'une longue ramee  
Vindrent uoler fur ces uertes courtines,  
Prestz de chanter chanfonnettes diuines.  
Si demanday, pourquoy là font uenus :  
Mais on me dit : Amy, ce font matines,  
Qu'ilz uiennent dire en l'honneur de Venus.

Deuant l'image Cupido  
Brusloit le brandon de deftreffe,  
Dont fut enflamnee Dido,  
Biblis, & Heleine de Grece :  
Iehan de Mehun plein de grand'fageffe,  
L'appelle, en terme faououreux,

Brandon de Venus rigoureux,  
Qui son ardeur iamais n'attrempe :  
Toutesfoys au Temple amoureux  
Pour lors, il seruoit d'une Lampe.

Sainctes & Sainctz, qu'on y ua reclamer,  
C'est Beau parler, Bien celer, Bon rapport,  
Grace, Mercy, Bien seruir, Bien aymer,  
Qui les Amans font uenir à bon port,  
D'autres auffi, ou (pour auoir support  
Touchant le faict d'amoureuses conquestes)  
Tous Pelerins doiuent faire requestes,  
Offrendes, uoeuz, prieres, & clamours :  
Car fans ceulx là, lon ne prent point les bestes,  
Qu'on ua chaffant en la forest d'Amours.

Chandelles flambans, ou estainctes,  
Que tous Amoureux pelerins  
Portent deuant telz Sainctz & Sainctes,  
Ce font bouquetz de Romarins.

Les Chantres, Lynotz, & Serins,  
Et Rossignolz au gay courage,  
Qui sur buyffons de uert boscage,  
Ou branches, en lieu de pulpitres,  
Chantent le ioly chant ramage,  
Pour Verfetz, Responds, & Epiftres.

Les Vitres font de clair & fin Cristal :  
Ou painctes font les gestes autentiques  
De ceulx qui ont iadis de cueur loyal  
Bien obserué d'Amours les loix antiques.

En apres font les treffainctes Reliques,  
Carcans, Anneaulx, aux secretz tabernacles :  
Efcuz, Ducatz, dedans les clos obstacles,  
Grãds chaines d'or, dōt maint beau corps est ceinct :  
Qui en amour font trop plus de miracles,  
Que Beau parler, ce tresglorieux Saint.

Les Voultes furent à merueilles  
Ouures fouuerainement :  
Car Priapus les fait de treilles  
De feuilles de Vigne & Serment.  
Là dependent tant feulement  
Bourgeons & raisins, à plaifance :  
Et pour en planter abondance,  
Bien fouuent y entre Bacchus,  
A qui Amour donne puiffance,  
De meſtre guerre entre bas culs.

Les Cloches font Tabourins, & Doulcines,  
Harpes, & Luz, instrumens gracieux,  
Haultboys, Flageotz, Trompettes, & Buccines,  
Rendans un fon si tres folacieux,  
Qu'il n'est Souldart, tant soit audacieux,  
Qui ne quictast Lances & Braquemars,  
Et ne faillist hors du Temple de Mars,  
Pour estre Moyne au Temple d'Amourettes,  
Quand il orroit fonner de toutes pars  
Le Carrillon de cloches tant doulcettes.

Les Dames donnent aux malades,  
Qui font recommandez au Profnes,

Rys, baifers, regards, & oeillades :  
Car ce font d'Amours les aulmofnes.

Les Prefcheurs, font uieilles Matrones,  
Qui aux ieunes donnent courage  
D'employer la fleur de leur aage  
A feruir Amour le grand Roy,  
Tant que fouuent par beau langage  
Les conuertiffent à la Loy.

Les Fons du Temple eftoit une fontaine,  
Ou decouroit un ruiſſeau argentin :  
Là ſe baignoit mainte Dame haultaine  
Le corps tout nud, monſtrant un dur tetin.  
Lors on euſt ueu marcher ſur le patin  
Poures Amans à la teſte enfumee :  
L'un apportoit à ſa tresbien aymee,  
Eſponge, pigne, & chaſcun appareil :  
L'autre à ſa Dame eſtendoit la ramee,  
Pour la garder de l'ardeur du Soleil.

Le Cimetiere eſt un uert Bois,  
Et les murs, Hayes, & Buyffons :  
Arbres plantez, ce font les Croix :  
De profundis, gayer chanſons.

Les Amans ſurprins de friffons  
D'amours, & attrapez es laqs,  
Deuant quelque huys, triftes & las,  
Pres la tombe d'un trespaffé,  
Chantent fouuent le grand helas,  
Pour requieſcant in pace.

Ouidius, maistre Alain Charretier,  
Petrarque aussi, le Romant de la rose,  
Sont les Meffels, Breuiaire, & Pfaultier,  
Qu'en ce sainct Temple, on list, en rithme & prose.  
Et les leçons, que chanter on y ose,  
Ce font Rondeaulx, Ballades, Vireletz,  
Motz à plaisir, rithmes, & triolletz,  
Lesquelz Venus apprend à retenir,  
A un grand tas d'Amoureux nouueletz,  
Pour mieulx sçauoir Dames entretenir.

Autres manieres de chanfons,  
Leans on chante à uoix contrainctes,  
Ayans casses, & meschans sons,  
Car ce font cris, pleurs, & complainctes.  
Les petites chapelles sainctes,  
Sont chambrettes, & cabinetz,  
Ramées, boys, & iardinetz,  
Ou lon se pert, quand le uerd dure:  
Leurs huys sont faicts de buiffonnetz,  
Et le paué tout de uerdure.

Le benoiftier fut faict en un grand plain,  
D'un lac fort loing d'herbes, plantes, & fleurs:  
Pour eau beneite, estoit de larmes plain,  
Dont fut nommé le piteux lac de pleurs:  
Car les amants deffoubz tristes couleurs  
Y font en uain mainte larme espendans.  
Les fruietz d'amours là ne furent pendans:  
Tout y sechoit tout au long de lannée:

Mais bien est uray, qu'il y auoit dedans,  
Pour aspergez une rose fennée.

Marguerites, lys, & œilletz,  
Passeveloux, roses flairantes,  
Romarins, boutons vermeilletz,  
Lauandes odoriferantes :  
Toutes autres fleurs apparentes  
lettans odeur tresadoulcie,  
Qui iamais un cueur ne soucie,  
Cestoit de ce temple l'encens.  
Mais il y eut de la soucie :  
Voila qui me trouble le sens.

Et si aucun (pour le monde laisser)  
Veult là dedans se rendre moyne, ou prestre,  
Tout autre estat luy conuient delaisser :  
Puis va deuant Genius l'archiprestre,  
Et deuant tous, en leuant la main dextre,  
D'estre loyal fait grand ueuz, & fermentz  
Sur les autelz couuerts de parementz,  
Qui font beaux litz à la mode ordinaire :  
Là ou se font d'amours les sacrements  
De iour, & nuict sans aucun luminaire.

Depuis qu'un homme est la rendu,  
Soit sage, ou sot, ou peu idoyne,  
Sans estre ne raiz, ne tondu,  
Incontinent on le fait moyne.  
Mais quoy? il n'a pas grant effoine  
A comprendre les sacrifices,

Car damourettes les seruices  
 Sont faitz en termes si tresclers,  
 Que les apprentis & nouices  
 En scaiuent plus, que les grans clercs.

De requiem les meffes font aulbades :  
 Cierges, Rameaux, & Sieges, la uerdure,  
 Ou les Amans font Rondeaux, & Ballades.  
 L'un y est gay, l'autre mal y endure :  
 L'une mauidict par angoiffe trefdure  
 Le iour auquel elle se maria :  
 L'autre se plainct, que ialoux mary a.  
 Et les fainctz motz, que lon dict pour les ames,  
 Comme Pater, ou Aue maria,  
 C'est le babil, & le caquet des dames.

Proceffions, ce font morifques  
 Que font amoureux champions,  
 Les hayes d'Alemaigne frisques,  
 Paffepiedz, branfles, tourdions.  
 Là par grans confolations  
 Vn avec une deuifoit,  
 Ou pour Euangiles lifoit  
 L'art d'aymer fait d'art poëtique :  
 Et l'autre fa dame baifoit  
 En lieu d'une faincte relique.

En tous endroiçts ie uifite, & contemple  
 Presques eftant de merueille efgaré :  
 Car en mes ans ne penfe point ueoir temple  
 Tant cler, tant net, ne tant bien preparé.

De chascun cas fût à peu pres paré,  
 Mais toutesfois y eut faulte d'un poinct,  
 Car fus l'autel, de paix n'y auoit point :  
 Raïson pour quoy? tousiours Venus la belle,  
 Et Cupido de sa darde, qui poinct,  
 A tous humains faïct la guerre mortelle.

Ioye y est, & Dueil remply d'ire :  
 Pour un repos, des trauaulx dix :  
 Et brief, ie ne scaurois bien dire,  
 Si c'est Enfer, ou Paradis.  
 Mais par comparaïson, ie dis,  
 Que celuy Temple est une Rose,  
 D'espines & ronces ençlose :  
 Petis plaisirs, longues clamours.  
 Or tafchons à trouuer la chose,  
 Que ie cherche au Temple d'Amours.

Dedans la nef du triumphant domaine  
 Songeant, resuant, longuement me pourmaine  
 Voyant Refuz, qui par dures alarmes  
 Va incitant l'oeil des Amans à larmes,  
 Oyant par tout des cloches les doux fons,  
 Chanter uersetz d'amoreuses leçons,  
 Voyant chasser de Cupido les ferz,  
 L'un à connilz, l'autre à lieures, & cerfz,  
 Lascher Faucons, Leuriers courir au boys,  
 Corner, souffler en Trompes & haultboys :  
 On crie, on prend : l'un chaffe, & l'autre happe,  
 L'un a ia pris, la beste luy eschappe,



Il court apres, l'autre rien n'y pourchasse :  
On ne ueit onc un tel deduit de chaffe,  
Comme cestuy. Or tiens ie tout pour ueu,  
Fors celle là, dont ueux estre pourueu,  
Qui plongé m'a au gouffre de destresse.  
C'est de mon cueur la treschere maistresse,  
De peu de gens au monde renommée,  
Qui Ferme amour est en terre nommée.

Long temps y a, que la cherche, & poursuis,  
Et (qui pis est) en la terre, ou ie fuis  
le ne uoy rien, qui me donne assurance,  
Que son gent corps y face demeurance :  
Et croy, qu'en uain ie la uoys reclamant,  
Car la dedans ie uoy un fol Amant,  
Qui ua choisir une Dame assez pleine  
De grand' beaulté. Mais tant y a qu'à peine  
Eus contemplé son maintien gratieux,  
Que Cupido l'enfant audacieux  
Tendit son arc, encocha sa fagette,  
Les yeux bandez, deffus son cueur la iette  
Si rudement, uoire de façon telle,  
Qu'il y crea une playe mortelle,  
Et lors Amour la iucha sur sa perche :  
Ie ne dis pas celle que tant ie cherche,  
Mais une Amour Venerique, & ardante,  
Le bon renom des humains retardante,  
Et dont par tout le mal estimé fruiçt  
Plus que de l'autre en cestuy Monde bruit.  
Vn' autre Amour fut de moy apperceuë,

Et croy, que fut au temps iadis conceü  
 Par Boreas courant, & variable :  
 Car oncques chose on ne ueit si muable,  
 Ne tant legere en courtz, & autres partz.  
 Le sien pouoir par la terre est espars,  
 Chacun la ueult, l'entretient, & fouhaitte,  
 A la fuiuir tout homme se dehaitte.  
 Que diray plus ? Certes un tel aymer,  
 C'est Dedalus, uoletant sur la mer :  
 Mais tant a bruit, qu'elle ua ternissant  
 De fermeté le nom resplendissant.

Par tel' façon au milieu de ma uoye  
 Affez, & trop ces deux amours trouuoye :  
 Mais l'une fut lubricque, & estrangere  
 Trop à mon uueil : & l'autre si legere,  
 Qu'au grand befoing on la treuue ennemie.  
 Lors bien pensay, que ma loyalle amie  
 Ne cheminoit iamais par les sentiers,  
 Là ou ces deux cheminoient uoluntiers :  
 Par quoy concludz, en autre part tirer,  
 Et de la nef soudain me retirer,  
 Pour rencontrer la Dame tant illustre,  
 Celle de qui iadis le trescler lustre  
 Souloit chasser toute obscure souffrance  
 Faissant regner Paix diuine soubz France :  
 Celle pour uray (sans le blasme d'aucun)  
 Qui de deux cueurs maintesfois ne faict qu'un :  
 Celle par qui Christ, qui souffrit moleste,  
 Laiffa iadis le hault Throsne celeste,

Et habita ceste baffe uallée,  
 Pour retirer Nature maculée  
 De la prifon infernale, & obscure.

A pourfuyuir foubz espoir ie prins cure  
 Iufques au chœur du Temple me transporte :  
 Mon œil s'efpart au trauers de la porte  
 Faicte de fleurs, & d'arbriffeaux tous uerds :  
 Mais à grand' peine euz ie ueu à trauers,  
 Que hors de moy cheurent plainctes, & pleurs,  
 Comme en yuer feiches fueilles, & fleurs.

Trifteffe, & dueil de moy furent abfens,  
 Mon cueur garny de lieffe ie fens,  
 Car en ce lieu un grand Prince ie ueis,  
 Et une Dame excellente de uis :  
 Lequelz portans escuz de fleurs Royalles,  
 Qu'on nomme Lys, & d'Hermines ducales,  
 Viuoient en paix deffoubz celle ramée,  
 Et au milieu Ferme amour d'eux aymée,  
 D'habits ornée à fi grand' auantage,  
 Qu'onques Dido la Royne de Carthage,  
 Lors qu'Aeneas receut dedans fon port,  
 N'eut tel' richeffe, honneur, maintien & port :  
 Combien que lors Ferme Amour avec elle  
 De urays fubiectz euft petite fequelle,

Lors bel Acueil m'a le buyffon ouuert  
 Du chœur du Temple, eftant un pré tout uerd :  
 Si merciay Cupido par merites,  
 Et faluay Venus, & fes Charites :

Puis Ferme Amour, apres le mien falut,  
 Tel me trouua, que de fon gré uolut  
 Me retirer deffoubs fes estandars.  
 Dont ie me teins de tous poures fouldars  
 Le plus heureux : puis luy comptay, comment  
 Pour fon Amour, continuellement  
 l'ay circuy mainte contrée eſtrange,  
 Et que fouuent ie l'ay penſee eſtre Ange,  
 Ou reſider en la court Celeſtine,  
 Dont elle print treffacree origine.  
 Puis l'aduerty, comme en la nef du Temple  
 De Cupido (combien qu'elle ſoit ample)  
 N'ay ſceu trouuer ſa trefnoble facture,  
 Mais qu'à la fin ſuis uenu d'adventure  
 Dedans le chœur, ou eſt ſa manſion :  
 Parquoy concluds en mon inuention,  
 Que Ferme Amour eſt au cueur eſprouee.  
 Dire le puis, car je l'y ay trouee.

#### DIALOGVE DE DEUX AMOVREUX.

LE PREMIER commence en chantant.

**M**ON cueur eſt tout endormy,  
 Refueille moy belle.  
 Mon cueur eſt tout endormy.  
 Refueille le my.

LE SECOND.

He, compagnon.

PREMIER.

He, mon amy,  
Comment te ua?

SECOND.

Par le corps bieu (beau fire)  
Ie ne te le daignerois dire  
Sans t'accoller. Ça ceste eschine :  
De l'autre bras, que ie t'eschine  
De fine force d'accollades.

PREMIER.

Et puis?

SECOND.

Et puis?

PREMIER.

Rondeaux, ballades,  
Chanfons, dizains, propos menus,  
Compte moy, qu'ilz font deuenus,  
Se fait il plus rien de nouveau?

SECOND.

Si fait : mais i'en ay le cerueau  
Si rompu, & si alteré,  
Qu'en effect i'ay deliberé  
De ne m'y rompre plus la teste.

PREMIER.

Pourquoy cela ?

SECOND.

Que tu es beste !

Ne sçais tu pas bien, qu'il y a  
Plus d'un an, qu'amour me lya  
Dedans les prisons de m'amy

PREMIER.

Est ce encor de Barthelemie  
La blondelette ?

SECOND.

Et qui donc ?

Ne sçais tu pas, que ie n'euz onc  
D'elle plaisir, ny un feul bien ?

PREMIER.

Nenny urayment ie n'en fçay rien :  
Mais si tu m'en eusses parlé,  
Ton affaire en fust mieux allé.  
Croy moy, que de tenir les choses  
D'amours si couuertes, & closés,  
Il n'en uient que peine, & regret.  
Vray est, qu'il faut estre secret :  
Et feroit l'homme bien coquart,  
Qui uouldroit appeller un quart :  
Mais en effect il fault un tiers.  
Demande à tous ces uielz routiers,  
Qui ont esté urays Amoureux.

SECOND.

Si est un tiers bien dangereux,  
S'il n'est Amy Dieu sçait combien.

PREMIER.

He mon amy, choisy le bien :  
Et quand tu l'auras bien choysi,  
Si ton cueur se trouue faisi  
De quelque ennuyeuse tristesse,  
Ou bien d'une grande lieffe,  
A l'amy te deschargeras.  
Sçais tu comment t'allegeras ?  
Tout ainsi par le sang sainct George,  
Comme si tu rendois ta gorge  
Le iour d'un Carefme prenant.

SECOND.

Il uault donc mieux desmaintenant,  
Que ie t'en compte tout du long :  
N'est ce pas bien dict ?

PREMIER.

Or la donc.

Mais pour ce, que ie fais des uieux  
En cas d'amours, il uauldra mieux  
Que les demandes ie te face,  
Combien, de qui, en quelle place,  
Des refuz, des parolles franches,  
Des circonstances, & des branches :  
Et des rameaux : car les ay tous

Apprins de mes compagnons doux,  
Allant avec eux à la messe.  
Or uien ça, compte moy, quand est ce,  
Que premierement tu l'aymois?

SECOND.

Il y a plus de feize moys,  
Voire uingt, fans auoir iouy.

PREMIER.

L'aymes tu encores?

SECOND.

Ouy.

PREMIER.

Tu es un fol. Or de par Dieu,  
Comment dois ie dire? en quel lieu  
Fut premier ta pensee esprise  
De fon amour?

SECOND.

En une eglise :  
Là commençay mes passions.

PREMIER.

Voyla de mes deuotions!  
Et quel iour fut ce?

SECOND.

Par fainct Iacques  
Ce fut le propre iour de Pasques.  
(A bon iour bonne œuvre)



## PREMIER.

Et comment ?

Tu uenoys lors tout freschement  
De confesse, & de recevoir.

## SECOND.

Il est uray : mais tu dois sçauoir,  
Que tousiours à ces grans iournees  
Les femmes sont mieux attournees  
Qu'aux autres iours : & cela tente.  
O mon Dieu, qu'elle estoit contente  
De sa personne, ce iour là !  
Auecques la grace qu'elle a,  
Elle uous auoit un corset  
D'un fin bleu, laffé d'un lasset  
Iaulne, qu'elle auoit faict expres.  
Elle uous auoit puis apres,  
Mancherons d'escarlatte uerte,  
Robbe de pers large, & ouuerte,  
(l'entens à lendroict des tetins)  
Chauffes noires, petis patins,  
Linge blanc, ceinture houppee,  
Le chapperon faict en poupee,  
Les cheueux en passfillon,  
Et l'œil gay en esmerillon,  
Souple, & droicte comme une gaille.  
En effect sainct François de Paule,  
Et le plus sainct Italien  
Eut esté prins en son lien,  
S'a la ueoir se fut amusé.

PREMIER.

Je te tiens donc pour excusé  
Pour ce iour là : que fuz tu ?

SECOND.

Pris.

PREMIER.

Quel uifaige as tu d'elle ?

SECOND.

Gris.

PREMIER.

Ne te rit elle iamais ?

SECOND.

Point.

PREMIER.

Que ueux tu estre à elle ?

SECOND.

Ioinct.

PREMIER.

Par mariage, ou autrement :  
Lequel ueux tu ?

SECOND.

Par mon ferment  
Tous deux font bons, & si ne sçay :  
Je l'aymerois mieux à l'effay,  
Auant qu'entrer en mariage.

PREMIER.

Touche là, tu as bon courage,  
 Et si n'es point trop desgoufté.  
 Tu l'auras, & d'autre costé  
 On m'a dit, qu'elle est amyable,  
 Comme un mouton.

SECOND.

Elle est le Diable.  
 C'est par fa teste que i'endure :  
 Elle est par le corps bieu plus dure,  
 Que n'est le pommeau d'une dague.

PREMIER.

C'est signe, qu'elle est bonne bague,  
 Compaignon.

SECOND.

Voicy un mocqueur :  
 l'entens dure parmy le cueur :  
 Car quand au corps n'y touche mye,  
 Des que ie l'appelle mamye :  
 Vostre amyé n'est pas si noire,  
 Faiçt elle. Vous ne scauriez croire,  
 Comme elle est prompte à me desdire  
 Du tout.

PREMIER.

Ainsi.

SECOND.

Laisse moy dire.

Si tost, que ie la ueux toucher,  
Ou feulement m'en approcher,  
C'est peine, ie n'ay nul credit :  
Et sçais tu bien qu'elle me dit ?  
Vn fascheux, & uous cest tout un :  
Vous estes le plus importun  
Que iamais ie uy. En effect,  
I'en uouldrois estre ia deffaict,  
Et m'en croy.

PREMIER.

Que tu es belistre !  
Et n'as tu pas ton franc arbitre  
Pour fortir d'ou tu es entré ?

SECOND.

Arbitre ? c'est bien arbitré :  
Ie le ueux bien, mais ie ne puis.  
Bien un an l'ay laiffée, & puis  
I'ay parlé aux Egyptiennes,  
Et aux forcieres anciennes,  
D'y chercher iusque au dernier point  
Le moyen de ne l'aymer point :  
Mais ie ne m'en puis descoifer.  
Ie pense que c'est un Enfer,  
Dont iamais ie ne fortiray.

PREMIER.

Par mon ame ie te diray :  
Puis qu'il n'est pas en ta puissance

De la laisser, sa iouissance  
Te feroit une grand' recepte.

SECOND.

Sa iouissance ? le l'accepte :  
Amenez la moy.

PREMIER.

Non : attens.

Mais à fin que ne perdons temps,  
Compte moy cy par les menuz  
Les moyens que tu as tenuz  
Pour paruenir à ton affaire.

SECOND.

J'ay fait tout ce qu'on scauroit faire.  
J'ay soupiré, j'ay fait des criz,  
J'ay enuoyé de beaux escriptz,  
J'ay dansé, & ay fait gambades,  
Le luy ay tant donné dœillades,  
Que mes yeux en font tous laffez.

PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.

SECOND.

J'ay chanté, le Diable m'emporte,  
Des nuitz cent fois deuant sa porte,  
Dont nen ueux prendre qu'à tesmoings  
Trois potz à piffer, pour le moins,  
Que sur ma teste on a câffez.

PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.

SECOND.

Quand elle uenoit au monstier,  
Je l'attendois au benoistier  
Pour luy donner de l'eau benifte :  
Mais elle s'enfuyoit plus uiste,  
Que Lieures, quand ilz sont chaffez.

PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.

SECOND.

Je luy ay dit, qu'elle estoit belle,  
J'ay baifé la paix apres elle,  
Je luy ay donné fruitcs nouueaux  
Acheptez en la place aux ueaux,  
Disant, que cestoit de mon creu,  
Je ne scay, si elle l'a creu :  
Et puis tant de bouquetz, & rofes.  
Bref elle a mis toutes ces choses  
Au ranc des pechez effacez.

PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.  
Il falloit estre diligent  
De luy donner.

SECOND.

Quoy?

PREMIER.

De l'argent,  
Quelque chaine d'or bien pesante,  
Quelque esmeraude bien luyfante,  
Quelques patenostres de prix  
Tout soudain cela feroit pris,  
Et en le prenant el' s'oblige.

SECOND.

El' n'en prendroit iamais, te dis ie :  
Car c'est une femme d'honneur.

PREMIER.

Mais tu es un mauvais donneur,  
Ie le uoy tresbien.

SECOND.

Non fais point :  
Mais croy qu'elle nen prendroit point,  
En y eust il plein trois barilz.

PREMIER.

Mon amy elle est de Paris,  
Ne te y fie, car c'est un lieu  
Le plus gluant.

SECOND.

Par le corps bieu  
Tu me comptes de grans matieres.

PREMIER.

Quand les petites uilotieres

Trouuent quelque hardy Amant,  
Qui ueille mettre un dyamant  
Deuant leurs yeux rians, & uers,  
Coac! elles tombent à l'euers.  
Tu ris, maudit foit il, qui erre :  
C'est la grand' uertu de la pierre  
Qui esblouit ainsi les yeux.  
Telz dons, telz presens feruent mieux,  
Que beauté, sçauoir, ne prieres :  
Ilz endorment les chamberieres,  
Ils ouurent les portes fermees,  
Comme s'elles estoient charmees :  
Ilz font aueugles ceux qui uoyent,  
Et taire les chiens, qui aboyent :  
Ne me croys tu pas?

SECOND.

Si fais, si.

Mais de la tienne Dieu mercy  
Compaignon tu ne m'en dy rien.

PREMIER.

Et que ueux-tu? el' m'ayme bien,  
Le n'ay que faire de m'en plaindre.

SECOND.

Il est uray; mais si peut on faindre  
Aucunesfois une amytié,  
Qui n'est pas si grand' la moytié,  
Comme on la demonstre par signes.



PREMIER.

Ouy bien quand aux femmes fines :  
Mais la mienne en si grand' ieunesse  
Ne sçauroit auoir grand' finesse :  
Ce n'est qu'un enfant.

SECOND.

De quel aage ?

PREMIER.

De quatorze ans.

SECOND.

Ho, uoyla rage :  
Elle commence de bonne heure.

PREMIER.

Tant mieux : elle en fera plus feure,  
Car avec le temps on s'affine.

SECOND

Ouy, elle en fera plus fine.  
N'est ce pas cela ?

PREMIER.

Que d'esfroy !  
Entens, que son amour en moy  
Croistra tousiours avec les ans.

SECOND.

Ne faisons pas tant des plaifans :  
Par tout il y a deceuance.  
Dequoy la congnois tu ?

PREMIER.

D'enfance.

D'enfance tout premierement,  
La uoyois ordinairement :  
Car nous estions prochains uoyfins.  
L'esté luy donnois des raisins,  
Des pommes, des prunes, des poires,  
Des pois uertz, des cerifes noires,  
Du pain benift, du pain d'espace,  
Des eschaudez, de la recliffe,  
De bon fucce, & de la dragee.

Et quand elle fut plus agee,  
Le luy donnois de beaux bouquets,  
Vn tas de petis affiquets,  
Qui nestoient pas de grand' ualeur :  
Quelque ceinture de couleur  
Au temps que le Landit uenoit.

Encor de moy rien ne prenoit,  
Que deuant sa mere, ou son pere,  
Disant, que c'estoit uitupere  
De prendre rien sans congé d'eux :  
D'huy à un bon an, ou à deux,  
Luy donneray & corps, & biens  
Pour les mesler avec les siens,  
Et à son gré en disposer.

SECOND.

Tu l'aymes donc pour l'espoufer?

PREMIER.

Ouy, car ie ſçay ſeulement,  
Que ceux, qui ayment autrement,  
Sont uoluntiers tous marmiteux :  
L'un eſt faſché, l'autre eſt piteux,  
L'un bruſſe & art, l'autre eſt tranſi :  
Qu'ay ie que faire d'eſtre ainſi ?  
Ainſi comme i'ayme mamye,  
Cinq, ſix, ſept heures, & demie  
L'entretiendray, uoyre dix ans :  
Sans auoir peur des meſdifans,  
Et fans dangier de ma perſonne.

SECOND.

Corps bieu ta raiſon eſt tresbonne :  
Car d'une bonne intention  
Ne uient doubte, ne paſſion.  
Mais compaignon ie te demande,  
Quelle eſt la matiere plus grande,  
Qu'elle t'a offerte deſia ?

PREMIER.

Ma foy ie ne mentiray ia,  
Ie n'oſe toucher ſon teton :  
Mais ie la prens par le menton,  
Et tout premierement la baiſe.

SECOND.

Ventre ſainct gris, que tu es aife  
Compaignon d'amours !

PREMIER.

Par ce corps,  
Quand il fault, que i'aille dehors,  
Si tost qu'elle en est aduertie,  
Et que c'est loing, ma departie  
La faict pleurer, comme un oignon.

SECOND.

Je puisse mourir compaignon,  
Je croy, que tu es plus heureux  
Cent foys que tu n'es amoureux.  
O', le grand aise, en quoy tu uis!  
Mais pourquoy est ce, à ton aduis,  
Que la mienne m'est si estrange,  
Et qu'elle prise moins, que fange,  
Ma peine, & moy, & mon pourchas?

PREMIER.

C'est signe que tu ne couchas  
Encores iamais avec elle.

SECOND.

Corps bieu tu me la bailles belle :  
l'en deuineroyz bien autant.  
Or si pourfuyuray ie pourtant  
La chaffe, que i'ay entreprinse :  
Car tant plus on tarde à la prinse,  
Tant plus doux en est le repos.

PREMIER.

Vne chanfon avec propos

N'auroit point trop mauuaife grace  
Difons la.

SECOND.

La dirons nous graffe  
De mefme le iour?

PREMIER.

Rien quelconques :  
Honneur par tout.  
Commençons donques.

SECOND.

Languir me fais,  
Content defir?

PREMIER.

A telles ne prens point plaifir,  
Elles fentent trop leurs clamours.

SECOND.

Difons donques, Puis qu'en amours :  
Tu la diz affez uoluntiers.

PREMIER.

Il eft uray, mais il fault un tiers,  
Car elle eft compofee à troys.

VN QUIDAM.

Meffieurs, s'il uous plaift, que ie y foy :  
Ie feruiray d'enfant de cueur.  
Car ie la fçay toute par cueur,  
Il ne s'en fault pas une notte.

SECOND.

Bien uenu par faincte penotte,  
Soys mignon le bien arriué.

PREMIER.

Luy fiet il bien d'estre priué!  
Chantez uous clair?

QVIDAM.

Comme layton :  
Baillez moy feulement le ton  
Et uous uerrez, si ie l'entens.  
Puis qu'en amours a si beau passetemps.

FIN.

## ÉGLOGVE AV ROY

SOVBS LES NOMS DE PAN ET ROBIN.

**V**N Pastoureau, qui Robin s'appelloit,  
Tout à par soy n'aguères s'en alloit  
Parmy fousteaux (arbres qui font umbrage)  
Et là tout seul faisoit de grand courage  
Hault retentir les boys, & l'air ferain,  
Chantant ainsi : O' Pan Dieu fouuerain,  
Qui de garder ne fus onc pareffeux  
Parcs, & brebis, & les maistres d'iceux,

Et remects fus tous gentilz pastoureux,  
 Quand ilz nont prez, ne loges, ne toreaux,  
 le te supply (si onc en ces bas estres  
 Daignas ouyr chanfonnettes champestres)  
 Escoute un peu, de ton uert cabinet,  
 Le chant rural du petit Robinet.

Sur le printemps de ma ieunesse folle,  
 Le ressemblois l'Arondelle, qui uolle  
 Puis çà, puis là : l'aage me conduisoit  
 Sans peur, ne foing, ou le cueur me difoit.  
 En la forest (sans la craincte des loups)  
 le m'en allois fouent cueillir le houx,  
 Pour faire gluz à prendre oyseaux ramages,  
 Tous differens de chantz, & de plumages :  
 Ou me fouloys (pour les prendre), entremettre  
 A faire brics, ou caiges pour les mettre  
 Ou transnouoys les riuieres profondes,  
 Ou r'enforçoys sur le genoil les fondes.  
 Puis d'en tirer droict, & loing i'apprenois  
 Pour chasser Loups, & abbatre des noix.

O quantes foyz aux arbres grimpé i'ay,  
 Pour desnichier ou la Pie, ou le Geay,  
 Ou pour ietter des fruitz ia meurs, & beaux  
 A mes compaings, qui tendoient leurs chappeaux.

Aucunefoys aux montaignes alloye,  
 Aucunefoys aux fosses deualloye,  
 Pour trouuer là les gistes des Fouynes,  
 Des Heriffons, ou des blanches Hermines :

Ou pas à pas le long des buiffonnetz  
Allois cherchant les nids des Chardonnetz,  
Ou des Serins, des Pinsons, ou Lynottes.

Defia pourtant ie faifoys quelques notes  
De chant rustique, & deffoubz les Ormeaux  
Quasi enfant sonnoys des chalumeaux.  
Si ne sçauroys bien dire, ne penser,  
Qui m'enseigna si tost d'y commencer,  
Ou la nature aux Muses inclinee,  
Ou ma fortune, en cela destinee  
A te seruir : si ce ne fut l'un d'eux,  
le suis certain, que ce furent tous deux.

Ce que uoyant le bon lanot mon Pere,  
Voulut gaiger à laquet son compere,  
Contre un ueau gras, deux Aignelletz beffons,  
Que quelque iour ie feroys des Chanfons  
A ta louenge (O' Pan Dieu treffacré)  
Voyre chanfons qui te uiendroyent à gré,  
Et me fouient, que bien souuent aux festes  
En regardant de loing paistre noz bestes,  
Il me fouloit une leçon donner,  
Pour doucement la mufette entonner,  
Ou à dicter quelque chanfon ruralle  
Pour la chanter en mode pastouralle.  
Aussi le soir, que les troupeaux espars  
Estoient ferrez & remis en leurs parcs,  
Le bon uieillart apres moy trauailloit,  
Et à la lampe assez tard me ueilloit,



Ainsi que font leurs Sanfonnetz, ou Pyes  
Aupres du feu bergeres accroupies.  
Bien est il\*uray, que ce luy estoit peine :  
Mais de plaisir elle estoit si fort pleine,  
Qu'en ce faisant sembloit au bon berger,  
Qu'il arroufoit en son petit uerger  
Quelque ieune ente, ou que teter faisoit  
L'aigneau qui plus en son parc luy plaisoit :  
Et le labour qu'apres moy il mit tant,  
Certes c'estoit affin qu'en l'imitant,  
A l'aduenir ie chantaffe le los  
De toy (O' Pan) qui augmentas son clos,  
Qui conseruas de ses prez la uerdure,  
Et qui gardas son troupeau de froidure.

Pan (disoit-il) c'est le Dieu triumpant  
Sur les pasteurs, c'est celuy, (mon enfant)  
Qui le premier les roseaux pertuyfa,  
Et d'en former des flustes s'aduifa :  
Il daigne bien luy mesme peine prendre  
D'user de l'art, que ie te ueux apprendre.  
Appren le donc : affin que montz, & boys,  
Rocz & estangs, appreignent soubz ta uoix  
A rechanter le hault nom apres toy  
De ce grand Dieu que tant ie ramentoy :  
Car c'est celuy, par qui foisonnera  
Ton champ, ta uigne, & qui te donnera  
Plaisante loge entre sacrez ruiffeaulx  
Encourtinez de flairans arbriffeaux.

Là d'un costé auras la grand' closture  
De faulx espez : ou pour prendre pasture  
Moufches à miel la fleur succer iront,  
Et d'un doulx bruit fouuent tendormiront :  
Mesmes alors, que ta fleuste champestre  
Par trop chanter lassé sentiras estre.

Puis tost apres sur le prochain bosquet :  
T'esueillera la Pie en son caquet :  
T'esueillera aussi la Columbelle,  
Pour rechanter encores de plus belle.  
Ainsi soingneux de mon bien me parloit  
Le bon lanot, & il ne m'en chaloit :  
Car foucy lors n'auoys en mon courage  
D'aucun bestail, ne d'aucun pasturage.

Quand printemps fault, & l'esté comparoit  
Adoncques l'herbe en forme, & force croist.  
Aussi quand hors du printemps i'euz esté,  
Et que mes iours uindrent en leur esté,  
Me creut le sens, mais non pas le foucy :  
Si employay l'esprit, le corps aussi  
Aux choses plus à tel aage portables,  
A charpanter loges de boys portables,  
A les rouler de l'un en l'autre lieu,  
A y femer la ionchee au milieu,  
A radouber treilles, buyffons & hayes,  
A proprement entrelasser les clayes,  
Pour les parquets des ouailles fermer,  
Ou à tyffir ( pour frommages former)

Paniers d'osier, & fiscelles de ionc,  
Dont ie fouloys (car ie l'aimoys adonc),  
Faire present à Heleine la blonde.

l'apprins les noms des quatre parts du monde,  
l'apprins les noms des uentz, qui de là fortent,  
Leurs qualitez, & quel temps ilz apportent :  
Dont les oyseaux sages deuins des champs  
M'aduertiffoyent par leurs uolz, & leurs chantz.

l'apprins auffi allant aux pasturages  
A euter les dangereux herbages,  
Et à cognoistre, & guerir plusieurs maulx,  
Qui quelquefoys gastoient les animaulx  
De nos pastiz : mais par fus toutes choses,  
D'autant que plus plaifent les blanches Roses,  
Que l'Aubespın, plus i'aymois à sonner  
De la mufette, & la fy refonner  
En tous les tons, & chantz de Bucolicques,  
En chantz piteux, en chantz melancolicques,  
Si qu'à mes plainctz un iour les Oreades,  
Faunes, Siluans, Satyres, & Dryades,  
En m'escoutant iecterent larmes d'yeux :  
Si feirent bien les plus fouuerains Dieux,  
Si fait Margot bergere, qui tant uault :  
Mais d'un tel pleur esbahyr ne se fault,  
Car ie faifoyz chanter à ma Mufette  
La mort helas, la mort de Loyfette,  
Qui maintenant au ciel prend fes esbats  
A ueoir encor fes troupeaux icy bas.

Vne autre fois, pour l'amour de l'Amye,  
A tous uenans pendency la challemye,  
Et ce iour là, à grand peine on fçauoit,  
Lequel des deux gagné le prix auoit,  
Ou de Merlin, ou de moy : dont à l'heure  
Thony s'en uint sur le pré grand alleure  
Nous accorder, & orna deux Houlettes  
D'une longueur, de force uiolettes :  
Puis nous en fait present pour son plaisir :  
Mais à Merlin ie baillay à choysir.

Et penfes-tu (O' Pan Dieu debonnaire),  
Que l'exercice, & labeur ordinaire,  
Que pour sonner du Flaiolet ie pris,  
Fust feulement pour emporter le prix ?  
Non : mais afin que si bien i'en apprinse,  
Que toy, qui es des Pastoureaux le Prince,  
Prinffes plaisir à mon chant escouter,  
Comme à ouyr la marine flotter  
Contre la riuie, ou des Roches haultaines  
Ouyr tomber contre ual les Fontaines.

Certainement c'estoit le plus grand foing,  
Que i'eusse alors, & en prens à tesmoing  
Le blond Phebus, qui me uoyt, & regarde,  
Si l'espeffeur de ce boys ne l'en garde :  
Et qui m'a ueu trauerfer maint Rocher,  
Et maint torrent pour de toy approcher.

Or m'ont les Dieux celestes & terrestres  
Tant fait heureux : mesmement les filuestres,

Qu'en gré tu prins mes petis fons rustiques,  
Et exaulças mes Hymnes, & Cantiques,  
Me permettant les chanter en ton Temple,  
Là ou encor l'ymage ie contemple  
De ta haulteur, qui en l'une main porte  
De dur Cormier Houlette riche, & forte :  
Et l'autre tient Chalemelle fournye  
De sept tuyaux, faicts felon l'armonye  
Des cieux, où sont les sept Dieux clers, & haulx  
Et denotans les sept Artz liberaulx,  
Qui sont escripts dedans ta teste faincte,  
Toute de Pin bien couronnee, & ceincte.

Ainsi, & donc, en l'esté de mes iours  
Plus me plaifoit aux Champestres seiours  
Auoir faict chose (O' Pan) qui t'agreaft,  
Ou qui l'oreille un peu te recreaft,  
Qu'auoir autant de Moutons, que Tytire :  
Et plus (cent foys) me plaifoit d'ouyr dire,  
Pan faict bon œil à Robin le berger,  
Que ueoir chés nous troys cens Beufz heberger :  
Car foucy lors n'auoys en mon courage,  
D'aucun bestail, ne d'aucun pasturage.

Mais maintenant, que ie suis en l'autonne,  
Ne sçay quel foing inufité m'estonne,  
De tel' façon, que de chanter la ueine  
Deuient en moy (non point laffe, ne uaine)  
Ains triste, & lente, & certes bien fouuent  
Couché sur l'herbe, à la frescheur du uent,

Voy ma mufette à un arbre pendue  
Se plaindre à moy, qu'oyfiue l'ay rendue :  
Dont tout à coup mon defir fe refueille,  
Qui de chanter uolant faire merueille,  
Trouue ce foing deuant fes yeux planté,  
Lequel le rend morne, & espouenté :  
Car tant eft foing bafanné, laid, & pafle,  
Qu'à fon regard la Mufe pastoralle,  
Voyre la Mufe heroyque, & hardie  
En un moment fe trouue refroidie,  
Et deuant luy uont fuyant toutes deux,  
Comme Brebis deuant un Loup hydeux.

I'oy d'autre part le Pyuert iargonner,  
Siffler l'Escouffle, & le Buttor tonner,  
Voy l'Estourneau, le Heron, & l'Aronde  
Eftangement uoller tout à la ronde,  
M'aduertiffans de la froide uenue  
Du trifte yuer, qui la terre defnue.

D'autre costé, i'oy la bife arriuer,  
Qui en foufflant me prononce l'yuer :  
Dont mes troupeaux cela craignans, & pis,  
Tous en un tas fe tiennent accroupis :  
Et diroit-on, à les ouyr beller,  
Qu'auèques moy te ueulent appeller  
A leur fecours, & qu'ilz ont congnoiffance,  
Que tu les as nourris dés leur naiffance.

Je ne quiers pas (O' bonté fouuëraïne)  
Deux mille arpents de pafiz en Touraine,

Ne mille beufz errants par les herbis  
Des montz d'Auuergne, ou autant de brebis :  
Il me fuffit, que mon troupeau preferues  
Des Loups, des Ours, des Lyons, des Loucerues,  
Et moy du froid, car l'yuer, qui s'appreste,  
A commencé à neiger fur ma teste.

Lors à chanter plus foing ne me nuyra,  
Ains deuant moy plus uifte s'enfuyra,  
Que deuant luy ne uont fuyant les Mufes,  
Quand il uerra, que de faueur tu m'ufes.

Lors ma mufette à un cheſne pendue,  
Par moy fera promptement descendue,  
Et chanteray l'yuer à feureté  
Plus hault (& cler) que ne feiz onc l'esté.

Lors en ſcience, en muſique, & en fon  
Vn de mes uers uauldra une chanſon,  
Vne chanſon, une eglogue ruſtique,  
Et une eglogue, une œuure bucolique.

Que diray plus? uienne ce qui pourra.  
Plus toſt le Roſne encontremont courra,  
Plus toſt feront haultes foreſtz ſans branches,  
Les Cygnes noirs, & les Corneilles blanches,  
Que ie t'oublie (O' Pan de grand Renom)  
Ne que ie ceſſe à louer ton hault nom.

Sus mes brebis, troupeau petit, & maigre  
Autour de moy faultez de cueur allaigre,  
Car deſia Pañ, de ſa uerte maifon,  
M'a faiçt ce bien d'ouyr mon oraifon.

## L'ENFER.

C O M M E douleurs de nouuel amaffees.  
Font fouuenir des lieffes paffees :  
Ainsi plaisir de nouuel amaffé  
Faiçt fouuenir du mal, qui est paffé.

Je dy cecy, mes treschers Freres, pource  
Que l'amytié, la chere non rebourse,  
Les paffetemps & consolations,  
Que ie reçooy par uisitacions  
En la prifon claire, & nette de Chartres,  
Me font recors des tenebreufes chartres,  
Du grand chagrin, & recueil ord, & laid,  
Que je trouuay dedans le Chastellet.

Si ne croy pas, qu'il y ait chose au monde,  
Qui mieux reffemble un Enfer tres immonde :  
Je dy Enfer, & Enfer puis bien dire :  
Si l'allez ueoir, encor le uerrez pire.  
Aller hélas ! ne uous y uueillez mettre :  
J'ayme trop mieux le uous defcrire en metre,  
Que pour le ueoir aucun de uous foit mys  
En telle peine. Efcoutez donc Amys.

Bien auez leu, fans qu'il s'en faille un A,  
Comme ie fus par l'instinct de Luna



Mené au lieu plus mal fentant, que fouldphre,  
Par cinq, ou six ministres de ce gouffre :  
Dont le plus gros iufques là me transporte.

Si rencontray Cerberus à la porte :  
Lequel drefsa fes trois testes en hault,  
A tout le moins une, qui trois en uault.  
Lors de trauers me uoit ce Chien pouffif,  
Puis m'a ouuert un huys gros & massif :  
Du quel l'entree est si eftroicte & basse,  
Que pour entrer faillut que me courbaffe.

Mais ains, que fuffe entré au gouffre noir,  
Le ueoy à part un autre uieil manoir  
Tout plein de gens, de bruiçt, & de tumulte :  
Parquoy auec ma Guyde ie consulte,  
En luy difant : Dy moy, s'il t'en fouuient,  
D'ou, & de qui, & pourquoy ce bruiçt uient.

Si me respond. Sans croyre le rebours,  
Saiche qu'icy font d'Enfer les faubourgs,  
Ou bien fouuent s'eslieue ceste feste :  
Laquelle fort plus rude, que tempefte,  
De l'estomac de ces gens, que tu uois :  
Qui fans cesser se rompent teste, & uoix  
Pour appoinçter faulx & chetifs Humains,  
Qui ont debatz, & debatz ont eu maints.

Hault deuant eux le grand Minos se sied,  
Qui fur leurs diçts fes sentences affied.  
C'est luy qui iuge, ou condamne, ou deffend,  
Ou taire faicçt, quand la teste luy fend.

Là les plus grans les plus petis destruisent :  
Là les petis peu, ou point, aux grans nuisent :  
Là trouue lon façon de prolonger  
Ce, qui se doit, & se peult abreger :  
Là sans argent poureté n'a raison :  
Là se destruiçt mainte bonne maison :  
Là biens sans cause en causes se despendent :  
Là les causeurs les causes s'entreuendent :  
Là en public on manifeste, & diçt  
La mauuaistié de ce monde maudiçt,  
Qui ne sçauroit sous bonne conscience  
Viure deux iours en paix, & patience :  
Dont i'ay grand' ioye avecques ces mordans.  
Et tant plus font les hommes discordans,  
Plus à discord esmouons leurs courages  
Pour le prouffiçt, qui uient de leurs dommages :  
Car s'on uiuoit en paix, comme est mestier,  
Rien ne uaudroit de ce lieu le mestier :  
Pource qu'il est de foy si anormal,  
Qu'il fault expres qu'il commence par mal,  
Et que quelcun à quelque autre mefface,  
Auant que nul iamais prouffiçt en face.

Bref, en ce lieu ne gagnerions deux pommes,  
Si ce nestoit la mauuaistié des hommes.  
Mais par Pluton le Dieu, que dois nommer,  
Mourir de faim ne sçaurions, ne chommer :  
Car tant de gens, qui en ce parc s'affaillent,  
Affez, & trop de besongne nous taillent :  
Affez pour nous, quand les biens nous en uiennent :

Et trop pour eux, quand poures en deuiennent.  
Ce nonobstant, O' nouveau prisonnier,  
Il est besoing de pres les manier :  
Il est besoing (croy moy) & par leur faulte,  
Que deffus eux on tienne la main haulte :  
Ou autrement les bons bonté fuyroient,  
Et les mauuais en empirant iroyent.

Encor (pour uray) mettre on n'y peult tel ordre,  
Que tousiours l'un l'autre ne ueille mordre :  
Dont raison ueult, qu'ainsi on les embarre,  
Et qu'entre deux soit mys distance, & barre,  
Comme aux cheuaux, en l'estable hargneux.

Minos le Iuge est de cela soingneux,  
Qui deuant luy, pour entendre le cas,  
Faiçt deschiffrer telz noisifz altercas  
Par ces crieurs : dont l'un soustient tout droict  
Droict contre tort : l'autre tort contre droict :  
Et bien souuent par cautelle subtile  
Tort bien mené rend bon droict inutile.

Prens y esgard, & entens leurs propos :  
Tu ne ueis onc si differens suppostz.  
Approche toy pour de plus pres le ueoir,  
Regarde bien : ie te fais affauoir,  
Que ce mordant, que l'on oyt si fort bruyré :  
De corps, & biens ueult son prochain destruire.  
Ce grand criart, qui tant la gueulle tort,  
Pour le grand gain tien du riche le tort.  
Ce bon uieillart (sans prendre or, ou argent)

Maintient le droit de maincte poure gent.  
 Celuy qui parle, illec fans s'esclatter,  
 Le Iuge assis ueult corrompre, & flatter.  
 Et cestuy là, qui fa teste descœuure,  
 En playderie a faict un grand chef d'œuure :  
 Car il a tout destruiet son parentage  
 Dont il est crainct, & prisé d'auantage  
 Et bienheureux celuy se peult tenir,  
 Duquel il ueult la cause soustenir.

Amy, voyla quelque peu des menees,  
 Qui aux faulbourgs d'Enfer sont demenees,  
 Par noz grans loups rauiffans, & famys,  
 Qui ayment plus cent foulz, que cent amys):  
 Et dont pour uray le moindre & le plus neuf,  
 Trouueroit bien à tondre sur un œuf.

Mais puis que tant de curiosité  
 Te meult à ueoir la sumptuosité  
 De noz manoirs : ce que tu ne uis onques,  
 Te feray ueoir. Or saches, Amy, donques  
 Qu'en cestuy parc, ou ton regard espands,  
 Vne maniere il y a de Serpents  
 Qui de petis uiennent grans, & felons,  
 Non point uollans : mais trainans, & bien longs :  
 Et ne font pas pourtant Couleures froides,  
 Ne uerds Lezards, ne Dragons forts, & roydes :  
 Et ne font pas Cocodrilles infaiets,  
 Ne Scorpions tortuz, & contrefaiets :  
 Ce ne font pas Vipereaux furieux,

Ne Basilics tuans les gens des yeux :  
Ce ne font pas mortiferes Aspics,  
Mais ce font bien Serpents, qui uallent pis.

Ce font Serpents enflez, enuenimez,  
Mordans, maudicts, ardans, & animez,  
Iettans un feu, qu'à peine on peult estaindre,  
Et en piquant dangereux à l'attaindre.  
Car qui en est piqué, ou offensé,  
En fin demeure chetif, ou insensé :  
C'est la nature au Serpent plein d'exces,  
Qui par son nom est appellé Proces.  
Tel est son nom, qui est de mort une ombre :  
Regarde un peu, en uoyla un grand nombre  
De gros, de grans, de moyens, & de gresles,  
Plus mal faifans, que tempestes, ne gresles.

Celuy, qui iecte ainsi feu à planté,  
Veult enflammer quelque grand' parenté :  
Celuy qui tire ainsi hors sa languette,  
Destruira bref quelcun, s'il ne s'en guette :  
Celuy, qui siffle, & a les dens si drues,  
Mordra quelqu'un, qui en courra les rues :  
Et ce froid la, qui lentement se traine,  
Par son uenin a bien sceu mettre hayne  
Entre la mere, & les mauuais enfans :  
Car Serpents froids font les plus eschaufans.  
Et de tous ceux qui en ce parc habitent,  
Les nouveaux nez, qui s'enflent & despitent,  
Sont plus subiects à engendrer icy,

Que les plus uieux. Voyre, & qu'il soit ainfi,  
 Ce uieil Serpent fera tantost creué,  
 Combien qu'il ait mainct lignage greué.  
 Et cestuy là plus antique, qu'un Roc,  
 Pour reposer s'est pendu à un croc.  
 Mais ce petit plus mordant, qu'une Louue,  
 Dix grans Serpens deffoubs sa pance couue :  
 Deffoubs sa pance il en couue dix grans,  
 Qui quelque iour feront plus denigrans  
 Honneurs, & biens, que cil, qui les couua :  
 Et pour un feul, qui meurt, ou qui s'en ua,  
 En uiennent sept. Donc ne fault t'estonner :  
 Car pour du cas la preuue te donner,  
 Tu dois sçauoir, qu'iffues sont ces bestes  
 Du grand Serpent Hydra, qui eut sept testes :  
 Contre lequel Hercules combattoit,  
 Et quand de luy une teste abbattoit,  
 Pour une morte en reuenoit sept uiues.

Ainfi est-il de ces bestes noysiuës.  
 Ceste nature ilz tiennent de la race  
 Du grand Hydra, qui au profond de Thrace,  
 Ou il n'y a, que guerres & contends  
 Les engendra des l'aage, & le temps  
 Du faulx Cayn. Et si tu quiers raison,  
 Pourquoi Proces sont si fort en faison :  
 Sçache, que c'est faulte de charité  
 Entre Chrestiens. Et à la Uerité,  
 Comment l'auront dedans leur cœur fichee,  
 Quand partout est si froidement preschee ?

A escouter uoz prescheurs bien souuent,  
Chapitre n'est, que donner au Couuent.  
Pas ne diront, combien Proces differe  
Au uray Chrestien, qui de tous se dict frere.  
Pas ne diront, qu'impossible leur semble  
D'estre Chrestien & plaideur tout ensemble.  
Ainçois feront eulx mesmes à plaider  
Les plus ardans. Et à bien regarder,  
Vous ne uallez de guere mieux au Monde,  
Qu'en nostre Enfer, ou toute horreur abonde.  
Donques, Amy, ne t'esbahy, comment  
Sergens, Proces, uiuent si longuement :  
Car bien nourris font du laiçt de la Lyffe,  
Qui nommee est du Monde la malice :  
Toufiours les a la Louue entretenus,  
Et pres du cueur de son uentre tenus.  
Mais si ne ueulx ie à ses faitts contredire :  
Car c'est ma uie. Or plus ne t'en ueulx dire :  
Passe cest huys barré de puiffant fer.

A tant se teut le Ministre d'Enfer,  
De qui les mots uoluntiers escoutoye :  
Point ne me laisse, ains me tient & costoye,  
Tant qu'il m'eust mys (pour mieux estre à couuert)  
Dedans le lieu par Cerberus ouuert,  
Où plusieurs cas me furent ramentus :  
Car lors allay deuant Rhadamantus  
Par un degré fort uieil, obscur, & falle.

Pour abreger : je trouue en une falle  
Rhadamantus (Iuge assis à son aise)

Plus enflammé, qu'une ardante fournaise,  
Les yeux ouverts, les oreilles bien grandes,  
Fier en parler, cauteleux en demandes,  
Rebarbatif, quand son cueur il descharge :  
Bref, digne d'estre aux Enfers en sa charge.  
Là deuant luy uient mainte Ame damnee :  
Et quand il dict, telle me foyt menee :  
A ce seul mot un gros marteau carré  
Frappe tel coup contre un portal barré,  
Qu'il faict crofler les tours du lieu infame.

Lors à ce bruiçt, là bas n'y a poure Ame,  
Qui ne fremisse, & de frayeur ne tremble,  
Ainsi qu'au uent fueille de Chefne, ou Tremble :  
Car la plus feure a bien crainte, & grand' peur  
De se trouuer deuant tel attrappeur,  
Mais un Ministre appelle, & nomme celle,  
Que ueult le Iuge. Adonques s'auance elle,  
Et s'y en ua tremblant, morne, & pallie.

Des qu'il la uoyt, il mitigue & pallie  
Son parler aigre : & en faincte douceur  
Luy dict ainsi : Vien ça, fay moy tout feur,  
Ie te supply, d'un tel crime & forfait,  
Ie croiroys bien, que tu ne l'as point faict,  
Car ton maintien n'est, que des plus gaillards :  
Mais ie ueulx bien congnoistre ces paillards,  
Qui avec toy feirent si chaude esmorche.  
Dy hardyment : as tu peur quon t'escorche ?  
Quand tu diras qui a faict le peché,



Plus tost feras de nos mains depesché.  
Dequoy te fert la bouche tant fermée,  
Fors de tenir ta personne enfermée?  
Si tu dys uray, ie te iure & promets  
Par le hault Ciel, où ie n'iray iamais,  
Que des Enfers sortiras les brifées,  
Pour t'en aller aux beaux champs Elysées,  
Ou liberté faict uiure les esprits,  
Qui de compter uerité ont appris.  
Vault il pas mieux donques, que tu la comptes,  
Que d'endurer mille peines, & hontes?  
Certes si faict. Auffi ie ne croy mye,  
Que soys menteur, car ta phyzonomie  
Ne le dict point : & de mauuais affaire  
Seroit celuy, qui te uouldroit meffaire.  
Dy moy, n'ays peur. Tous ces mots allefchans  
Font souuenir de l'oyfelleur des champs,  
Qui doucement faict chanter son sublet,  
Pour prendre au bric l'oyseau nyce, & foyblet,  
Lequel languit, ou meurt à la pippée :  
Ainsi en est la poure Ame grippée.  
Si tel' douceur luy faict rien confesser,  
Rhadamantus la faict pendre, ou fesser :  
Mais si la langue elle refraind, & mord,  
Souuentefoys eschappe peine, & mort.

Ce nonobstant, si tost qu'il uient à ueoir,  
Que par douceur il ne la peut auoir,  
Aucune foys encontre elle il s'irrite.  
Et de ce pas selon le demerite,

Qu'il sent en elle, il uous la faict plonger  
Au fons d'Enfer : ou luy faict alonger  
Veines, & nerfs : & par tourments s'efforce  
A esprouer, s'elle dira par force  
Ce, que douceur n'a fceu d'elle tirer.

O chers Amys, i'en ay ueu martyrer,  
Tant que pitié m'en mettoit en esmoy.  
Parquoy uous pry de plaindre avecques moy  
Les innocens, qui en tels lieux damnables  
Tiennent souuent la place des coupables.

Et uous enfans fuyans mauuaife vie  
Retirez uous : ayez au cueur enuie  
De uiure autant en façon estimee,  
Qu'avez uescu, en façon deprimée.  
Quand le bon trein un peu esprouerez,  
Plus doux que l'autre en fin le trouuerez,  
Si que par bien le mal fera uaincu,  
Et du regret d'auoir si mal uescu  
Deuant les yeulx uous uiendra honte honneste,  
Et n'en hairrez cil, qui uous admonneste :  
Pource qu'alors ayans discretion  
Vous uous uerrez hors la subiection  
Des infernaulx, & de leurs entrefaictes :  
Car pour les bons les Loix ne font point faictes.

Venons au point. Ce Iuge tant diuers  
Vn fier regard me iecta de trauers,  
Tenant un port trop plus cruel que braue :  
Et d'un accent imperatif, & graue

Me demandant ma naissance, & mon nom,  
Et mon estat : Iuge de grand renom,  
Respons ie alors, à bon droict tu poursuis,  
Que ie te dye orendroit, qui ie suis :  
Car incongneu suis des Vmbres iniques, y  
Incongneu suis des Ames Plutoniques,  
Et de tous ceulx de ceste obscure uoye,  
Ou pour certain iamais entré n'auoye :  
Mais bien congneu suis des Vmbres Celiques,  
Bien congneu suis des Vmbres angeliques  
Et de tous ceulx de la trefclaire uoye,  
Ou Iuppiter les desuoyez auoye :  
Bien me congneut, & bien me guerdonna,  
Lors qu'a fa Seur Pallas il me donna :  
Ie dy Pallas la si sage & si belle :  
Bien me congnoist la prudente Cybelle :  
Mere du grand Iuppiter amyable.

Quant à Luna diuerse & variable,  
Trop me congnoist son faulx cueur odieux.

En la mer suis congneu des plus haults Dieux,  
Iusque aux Tritons, & iusque aux Nerëides :  
En terre aussi des Faunes, & Hymnides  
Congneu ie suis. Congneu ie suis d'Orphée,  
De mainte Nymphes, & mainte noble Fée :  
Du gentil Pan, qui les flustes manie :  
De Eglé, qui danse au ton de l'harmonie,  
Quand elle ueoit les Satyres fuyans :  
De Galathee, & de tous les feruans,

Jusqu'à Tityre, & ses brebis camufes :  
 Mais par sus tout fuis congneu des neuf Mufes,  
 Et d'Apollo, Mercure & tous leurs filz  
 En uraye amour, & science conficts.  
 Ce font ceulx là (Iuge) qui en brefs iours  
 Me mettront hors de tes obscurs feiours,  
 Et qui pour uray de mon ennuy se deulent.  
 Mais puis qu'enuie, & ma fortune ueulent,  
 Que congneu foies, & faify de tes laqs,  
 Sçache de uray, puis que demandé l'as,  
 Que mon droict nom ie ne te ueulx point taire :  
 Si t'aduertis, qu'il est à toy contraire,  
 Comme eau liquide au plus sec element :  
 Car tu es rude, & mon nom est Clement :  
 Et pour monstrier, qu'a grand tort on me triste,  
 Clement n'est point le nom de Lutheriste :  
 Ains est le nom (à bien l'interpreter),  
 Du plus contraire ennemy de Luther :  
 C'est le sainct nom du Pape, qui accolle  
 Les chiens d'Enfer (s'il luy plaist) d'une estolle.  
 Le crains tu point ? C'est celuy, qui afferme,  
 Qu'il ouure Enfer, quand il ueult, & le ferme :  
 Celuy, qui peult en feu chauld martyrer  
 Cent mille esprits, ou les en retirer.

Quant au furnom, aussi uray qu'Euangile,  
 Il tire à cil du Poëte Vergile,  
 Iadis chéry de Mecenas à Romme :  
 Maro s'appelle, & Marot ie me nomme :  
 Marot ie fuis, & Maro ne fuis pas,

Il n'en fut onc depuis le sien trespas :  
Mais puis qu'auons un uray Mecenas ores,  
Quelque Maro nous pourrons ueoir encores.

Et d'autre part (dont noz iours font heureux)  
Le beau uerger des lettres plantureux  
Nous reproduict ses fleurs & grans ionchees  
Par cy deuant flaiſtries, & ſechees  
Par le froid uent d'ignorance, & fa tourbe,  
Qui hault ſçauoir perfecute, & deſtourbe :  
Et qui de cueur eſt ſi dure, ou ſi tendre,  
Que uerité ne ueult, ou peult entendre.  
O Roy heureux, fous lequel font entrez  
(Preſque periz) les Lettres, & Lettrez!

Entens apres (Quant au poinct de mon eſtre)  
Que uers midy les haults Dieux m'ont faiçt naiſtre,  
Ou le Soleil non trop exceſſif eſt :  
Parquoy la terre avec honneur s'y ueſt  
De mille fruitçs, de mainte fleur, & plante :  
Bacchus auffi fa bonne uigne y plante  
Par art ſubtil ſur montaignes pierreuſes  
Rendans liqueurs fortes, & fauoureuſes.  
Mainte fontaine y murmure, & undoye,  
Et en tous temps le Laurier y uerdoye  
Pres de la uigne : ainſi comme deſſus  
Le double mont des Muſes Parnaffus :  
Dont s'ebahyſt la mienne fantaſie,  
Que plus d'eſprits de noble Poëſie  
N'en font yſſuz. Au lieu que ie declaire,

Le fleuve Lot coule fon eau peu claire,  
Qui maints rochers trauerse & enuironne,  
Pour s'aller ioindre au droict fil de Garonne.

A bref parler, c'est Chaors en Quercy,  
Que ie laiffay pour uenir querre icy  
Mille malheurs : aufquelz ma destinee  
M'auoit submis. Car une matinee  
N'ayant dix ans en France fus mené :  
Là ou depuis me suis tant pourmené,  
Que i'oublaiy ma langue maternelle,  
Et groffement apprins la paternelle,  
Langue Françoisse, es grands Courts estimee :  
Laquelle enfin quelque peu s'est limee,  
Suyuant le Roy François premier du nom,  
Dont le sçauoir excede le renom.

C'est le seul bien, que i'ay acquis en France  
Depuis uingt ans en labeur, & souffrance.  
Fortune m'a entre mille malheurs  
Donné ce bien de mondaines ualeurs.  
Que dis ie las ? O parole soudaine !  
C'est don de Dieu, non point ualeur mondaine :  
Rien n'ay acquis des ualeurs de ce Monde,  
Qu'une maistresse, en qui gift, & abonde  
Plus de sçauoir, parlant, & escriuant,  
Qu'en autre femme en ce Monde uiuant.  
C'est du franc Lys l'yffue Marguerite,  
Grande sur terre, enuers le Ciel petite :  
C'est la Princeffe à l'esprit inspiré,

Au cueur esleu, qui de Dieu est tiré  
 Mieux (& m'en croys) que le festu de l'Ambre :  
 Et d'elle fuis l'humble Valet de chambre.  
 C'est mon estat. O' Iuge Plutonique :  
 Le Roy des francs, dont elle est Seur unique,  
 M'a faict ce bien : & quelque iour uiendra,  
 Que la Seur mesme au frere me rendra.

Or fuis ie loing de ma Dame, & Princeffe,  
 Et pres d'ennuy, d'infortune, & destresse :  
 Or fuis ie loing de sa tresclere face.  
 S'elle fut pres (O' cruel) ton audace  
 Pas ne se feust mise en effort de prendre  
 Son seruiteur, qu'on n'a point ueu mesprendre :  
 Mais tu uois bien (dont ie lamente, & pleure)  
 Qu'elle s'en ua (helas) & ie demeure  
 Auec Pluton, & Charon nautonnier :  
 Elle ua ueoir un plus grand prisonnier.  
 Sa noble mere ores elle accompagne  
 Pour retirer nostre Roy hors d'Hespaigne,  
 Que ie fouhaitte en ceste compagnie  
 Auec ta laide, & obscure mesgnie :  
 Car ta prison liberté luy feroit,  
 Et, comme Christ, les Ames pouleroit  
 Hors des Enfers, sans t'en laisser une Vmbre :  
 En ton aduis ferois ie point du nombre ?  
 S'ainfi estoit, & la mere, & la fille  
 Retourneroient, sans qu'Hespaigne, & Castille  
 D'elles receust les filz au lieu du pere.

Mais quand ie pense à si grand impropere,

Qu'est il befoing, que foye en liberté,  
Puis qu'en prifon mon Roy eft arresté?  
Qu'est de befoing, qu'ores ie foys fans peine,  
Puis que d'ennuy ma maiftresse eft fi pleine?  
Ainsi (peu pres) au Iuge deuifay :  
Et en parlant un Griffon i'aduisay,  
Qui de fa croche, & rauiffante pate  
Escriuoit là l'an, le iour, & la date  
De ma prifon : & ce, qui pouoit duyre  
A leur propos, pour me fâcher, & nuyre :  
Et ne sceut onc bien orthographier  
Ce qui seruoit à me iustifier.

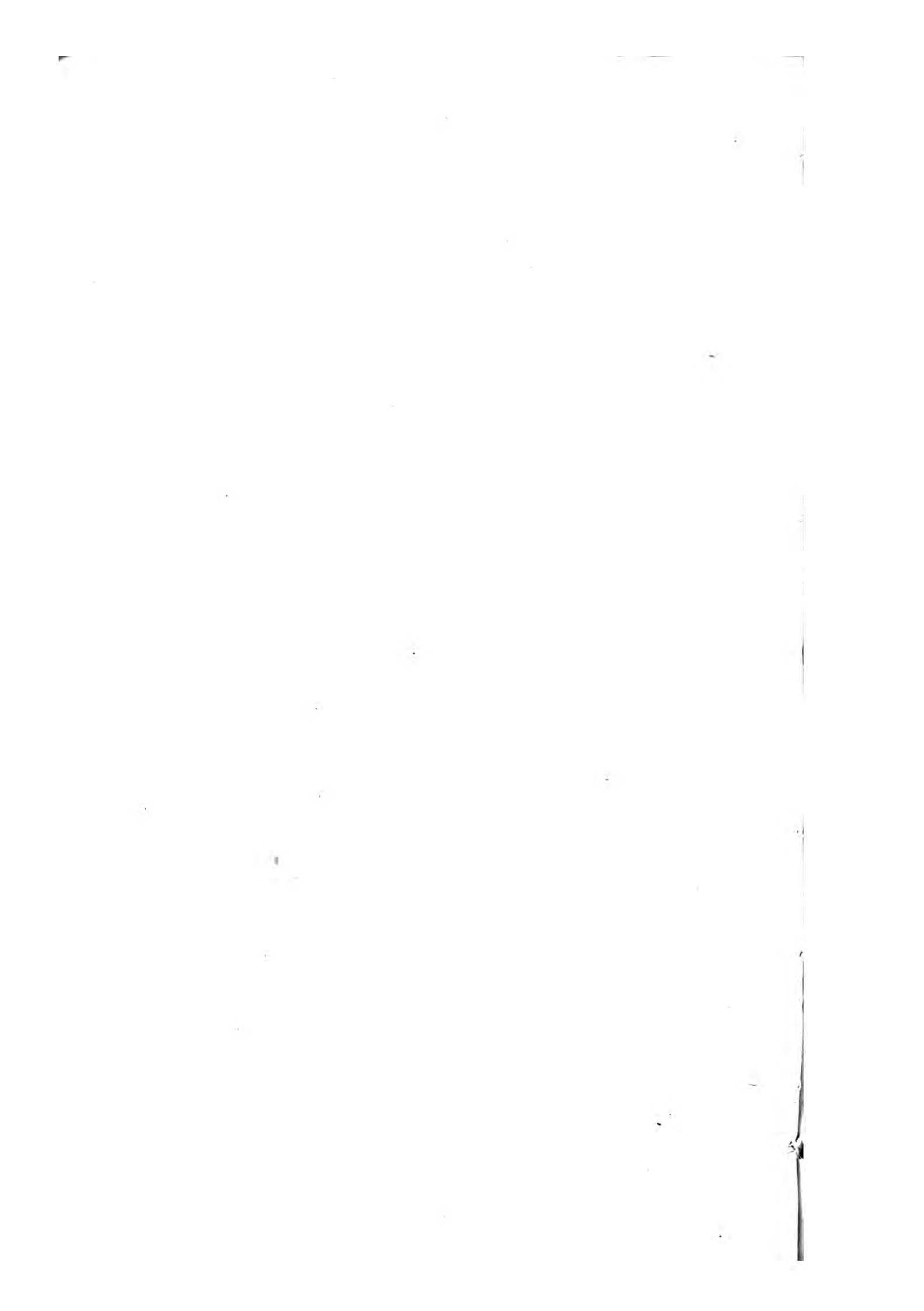
Certes, Amys, qui cherchez mon recours,  
La coustume est des Infernales courts,  
Si quelque esprit de gentille nature  
Vient là dedans tesmoingner d'aventure  
Aucuns propos, ou moyens, ou manieres  
Iustifians les Ames prifonnieres,  
Il ne fera des Iuges escouté,  
Mais lourdement de son dict rebuté :  
Et escouter on ne refusera  
L'esprit maling, qui les accusera.  
Si que celuy, qui plus fera d'encombres  
Par ses rapports, aux malheureuses Vmbres,  
Plus receura de recueil, & pecunes :  
Et si tant peult en accuser aucunes,  
Qu'elles en foyent pendues, ou bruslees,  
Les infernaux feront faults, & hullees,  
Chaines de fer, & crochets sonneront,

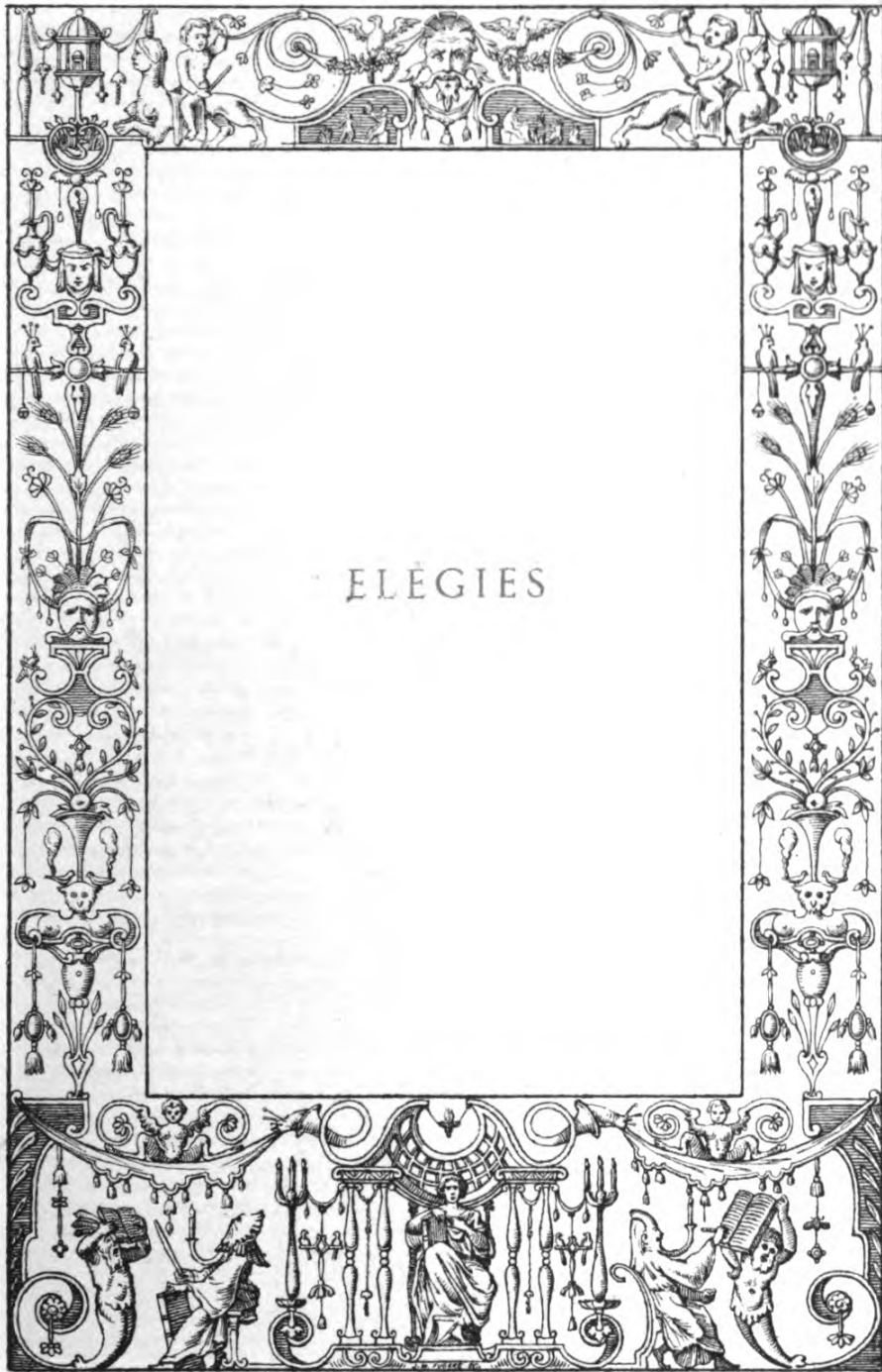


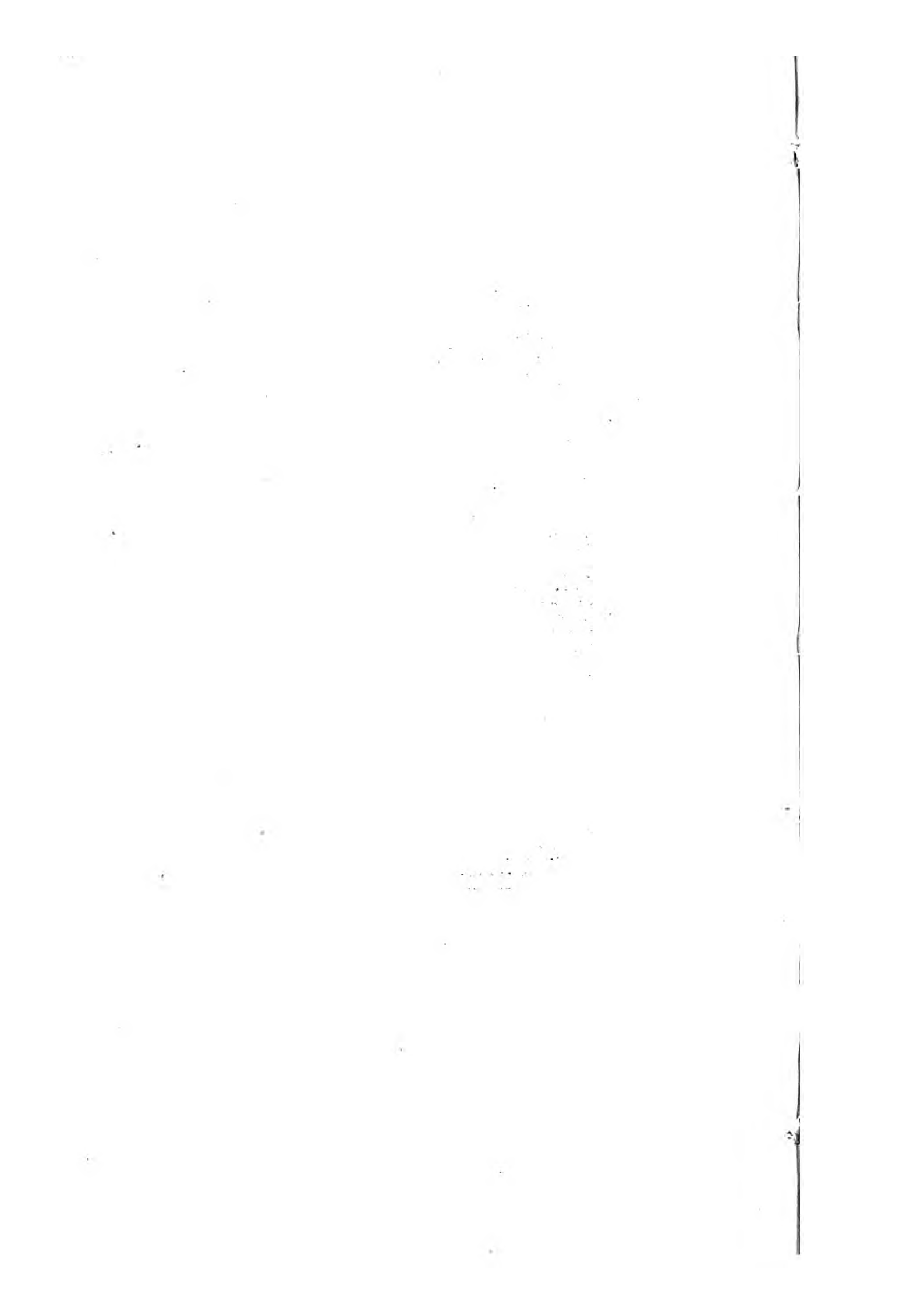
Et de grand' ioye ensemble tonneront  
En faisant feu de flamme sulphuree  
Pour la nouvelle ouyr tant malheuree.

Le Griffon donc en son Liure doubla  
De mes propos ce, que bon luy sembla :  
Puis se leua Rhadamantus du siege,  
Qui remener me feit au bas colliege  
Des malheureux par la uoye, ou ie uins.  
Si les trouuay à milliers, & à uingts :  
Et avec eulx feis un temps demourance,  
Fasché d'ennuy, consolé d'esperance.









## ELEGIE PREMIERE.

---



VAND i'entreprins t'escrire ceste  
lettre,  
Auant qu'un mot à mon gré sceuffe  
mettre,  
En cent façons elle fut commen-  
cee :

Plustost escripte, & plustost effacee :  
Soudain fermee, & tout soudain desclofe,  
Craignant auoir oublié quelque chose,  
Ou d'auoir mys aucun mot à refaire :  
Et brefuement, ie ne sçauoys que faire,  
De l'enuoyer uers toy (mon reconfort)  
Car (pour certain) Doubte aduertiffoit fort  
Le mien esprit de ne la commencer,  
Ne deuers toy en chemin l'aduancer.

Inceffamment uenoit Doubte me dire,  
Homme abusé, que ueulx tu plus escrire ?

Tous tes escriptz enuoyez à fiance,  
Sont mys au fons du coffre d'oubliance.  
N'as tu point d'yeulx? ne uoys tu pas, que celle,  
Ou tu escriis, fes nouvelles te celle?  
Si tes enuoyz luy fuffent agreables,  
Elle t'eust fait responcez amyables,  
Croy moy, Amy, que les choses peu plaissent,  
Quand on les uoyt, si les uoyans se taisent.

Ainsi disoit Doubte pleine d'esfroy :  
Mais Ferme amour, qui estoit avec moy,  
Me dit (Amant) il fault, que tu t'affeures :  
Tè conuient il doubter en choses feures?  
Sçais tu pas bien, qu'en cueur de noble Dame  
Loger ne peult ingratitude infame?  
S'elle a de toy quelque escript apperceu,  
Croy, qu'a grand' ioye aura esté receu,  
Leu, & releu, baissé, & rebaisé,  
Puis mys à part, comme un thresor prisé.

Et si pour tøy ne mect lettres en uoye,  
Crainte ne ueult, que uers toy les enuoye :  
Car bien fouuent lettres, & messagers  
Les dames font tomber en gros dangers.  
Par quoy, amy, ne laisse point à prendre  
La plume en main, en luy faisant apprendre,  
Que quand iamais elle ne t'escriroit,  
Ia pour cela t'amour ne periroit.  
Si par amour le fais (comme ie pense)  
Mal n'en uiendra, mais plustost recompense :

Pource, que chose estant d'amour uenue  
Voluntiers est par amour recongneue.  
Recongnois donc, que celle, ou tu t'adresses,  
D'honnesteté congnoist bien les adresses.

Voyla comment Amour ferme t'excuse  
De ce, de quoy Doubte si fort t'accuse :  
Et m'ont tenu longuement en ce poinct.  
L'un dict, escry : l'autre dict, n'escry point :  
Puis l'un m'attraiçt : puis l'autre me reboute :  
Mais à la fin Amour a uaincu Doubte.

Doubte uouloit lyer de sa cordelle  
Ma langue, & main : mais tout en despit d'elle  
Amour a faicçt ma langue desployer,  
Et ma main dextre à t'escire employer,  
Pour t'aduertir, que puis le mien depart,  
Tant de malheurs, dont i'ay receu ma part,  
Tombez sur nous, n'ont point eu la puissance  
De te iecter hors de ma congnoissance :  
Voyre, & combien, qu'au Camp il n'y eust ame  
Parlant d'amours, de Damoyfelle, ou Dame,  
Mais feulement de courfes, & Cheuaults,  
De fang, de feu, de guerre, & de trauaults :  
Ce nonobstant auecques son contraire  
Amour uenoit en mon cueur se retraire  
Par le record, qui de toy m'aduenoit.  
D'autre (pour uray) tant peu me fouuenoit,  
Que si de toy cela ne fust uenu,  
Certes iamais ne me fust fouuenu

D'amour, de Dame, ou Damoyfelle aucune :  
Car tu es tout (quant à moy) & n'es, qu'une.

Que diray plus du combat rigoureux ?  
Tu fçays affes, que le fort malheureux  
Tomba du tout sur nostre nation :  
Ne fçay, si c'est par destination,  
Mais tant y a, que ie croy, que Fortune  
Desiroit fort de nous estre importune.

Là fut percé tout oultre rudement  
Le bras de cil, qui t'ayme loyaument :  
Non pas le bras, dont il a de coustume  
De manier ou la lance, ou la plume :  
Amour encor le te garde, & referue,  
Et par escripts ueult que de loing te ferue.

Finablement, avec le Roy mon maistre  
Dela les monts prisonnier se ueit estre  
Mon triste corps, nauré en grand'souffrance.  
Quand est du cueur, long temps y a, qu'en France  
Ton prisonnier il est fans mesprison.  
Or est le corps forty hors de prifon :  
Mais quand au cueur, puis que tu es la garde  
De sa prifon, d'en fortir il n'a garde :  
Car tel prifon luy semble plus heureuse,  
Que celle au corps ne sembla rigoureuse :  
Et trop plus ayme estre serf en tes mains,  
Qu'en liberté parmy tous les humains.

Auffi fut prins maint Roy, maint Duc, & Conte



En ce conflict, dont ie laisse le compte:  
Car que me uault d'inuenter, & de querre  
En cas d'amours tant de propos de guerre?  
I'en laisseray du tout faire à Espagne,  
De qui la main en nostre fang se baigne.  
C'est à ses gens à coucher par hystoires,  
D'un stile hault triumphes, & uictoires :  
Et c'est à nous à coucher par escripts  
D'un piteux stile infortunes, & crys.  
Ainsi diront leurs uictoires apertes,  
Et nous dirons noz malheureuses pertes.  
Les dire (helas) il uault trop mieux les taire,  
Il uault trop mieux en un lieu solitaire,  
En champs, ou boys plains d'arbres, & de fleurs,  
Aller dicter les plaisirs, ou les pleurs,  
Que lon reçoit de sa Dame cherie.  
Puis pour oster hors du cueur fascherie,  
Voller en plaine, & chasser en forests,  
Descoupler Chiens, tendre toilles, & rhets :  
Aucunefoys apres les longues courses  
Se uenir feoir pres des ruyffeaux, & Sources,  
Et s'endormir au fon de l'eau, qui bruyt :  
Ou escouter la Musique, & le bruyt  
Des Oyfelets painctz de couleurs estranges,  
Comme Mallars, Merles, Mauuiz, Mefanges,  
Pinfons, Piuers, Passes, & Passerons,  
En ce plaisir le temps nous passerons :  
Et n'en fera (ce croy ie) offensé Dieu,  
Puis que la guerre à l'amour donne lieu.

Mais s'il aduient, que la guerre s'esbranle,  
Lors conuiendra danfer d'un autre branle :  
Laiffer faudra boys, Sources, & Ruyffeaux,  
Laiffer faudra chaffe, Chiens, & Oyfeaux,  
Laiffer faudra d'Amours les petis dons,  
Poursuyure aux champs Estendars, & Guydons :  
Et lors chascun fes forces reprendra,  
Et pour l'amour de s'Amye tendra  
A recouurer gloire, honneur, & butins,  
Faisant congnoistre aux Espaignols mutins,  
Que longuement Fortune uariable  
En un lieu seul ne peult estre amyable.  
Tant plus les a Fortune autorifez,  
Tant moins feront en fin fauorifez,  
Car la Fortune est pour un uerre prise,  
Qui tant plus luyft, plus tost se casse, & brife.  
Voyla, comment avecques Dieu i'espere,  
Que nous aurons la Fortune prospere.  
Si ne sçay plus, que t'escire, ou mander,  
Fors seulement de te recommander  
Cil, qui uers toy ceste lettre transmeçt :  
Et si pour luy ta main blanche ne meçt  
La plume en œuure, au moins (quoy qu'il aduienne)  
Fais, que de luy quelque foy te souuienne.

S'il t'en fouuient, lors que tu trouueras  
De mes amys, si dure ne feras,  
A mon aduis, que de moy ne t'enquieres :  
Et, qui plus est, que tu ne les requieres  
De t'aduertir, en quel poinçt ie me porte :

Lors ce seul mot, si on me le rapporte,  
 Allegera la grand'douleur des coups,  
 Dont i'ay esté en deux fortes secoux.

Amour a faict de mon cueur une bute,  
 Et Guerre m'a nauré de haquebute :  
 Le coup du bras le monstre à ueuë d'œil :  
 Le coup du cueur se monstre par son dueil :  
 Ce nonobstant celuy du bras s'amende,  
 Celuy du cueur ie le te recommande.

---

ELEGIE II.

---

**P**VIS qu'il te fault desloger de ce lieu,  
 Il m'est bien force (helas) de dire adieu  
 Par escripture au corps, qui s'en ira,  
 Veü, que la Bouche à peine le dira.  
 O quel despart plein de dueil, ou lieffe !  
 Certes, croy moy (ma terrestre Deesse)  
 Que ton depart a uertu, & pouoir  
 De me laisser ou uie, ou desespoir.  
 Quand ta promesse auant partir tiendras,  
 En tout plaisir ton amy maintiendras :  
 Mais si mon cueur ne uient à son entente  
 A ce coup cy, ie n'y ay plus d'attente :  
 Et si ie pers icelle attente toute,  
 Vser mes iours en desespoir ie doute.

Pour ton amour i'ay souffert tant d'ennuys  
Par tant de iours, & tant de longues nuycts,  
Qu'il est aduis à lespoir qui me tient,  
Que defespoir le cours du Ciel retient,  
A celle fin, que le iour ne s'approche  
De l'attendue, & desiree approche.

Vn an y a, que par toy commencee  
Fut l'amytié : & sçachant ta pensee,  
Esclaeue, & serf d'Amour fus arresté  
Ce qui deuant iamais n'auoit esté.  
Vn an y a (ou il s'en fault bien peu)  
Que par toy fuis d'esperance repeu.  
O moys de May pour moy trop sec, & maigre !  
O doux acueil tu me feras trop aigre,  
Si ma Maistresse, auant son departir,  
En autre gouft ne te ueult conuertir.

S'ainfi n'aduiet, à tel Moys de l'annee,  
Bien me duyra couleur Noire, ou Tannee,  
A un tel moys, qu'on doit danser, & rire,  
Raifon uouldra, que d'ennuy ie fouspire,  
Veu qu'en ce temps fut faicte l'alliance,  
Dont ie perdray la totale fiance.

Mais s'il te plaift, à tel Moys de l'annee  
Ne me duyra couleur Noire & Tannee,  
A un tel Moys, qu'on doibt s'esbatre, & rire  
Raifon uouldra, que point ie ne fouspire,  
Veu qu'en ce temps fut faicte l'alliance,  
Dont i'obtiendray la totale fiance.

Las s'il t'eust pleu, bien ie l'eusse obtenue  
Depuis le temps de la tienne uenue :  
Mais ie congnois, que ton amour de glace  
Pres de mon feu du tout se fond, & passe.  
Ne me dy point, que peur te faict refraindre,  
Ie sçay, que n'as occasion de craindre :  
Puis craincte, & peur retarder ne font point  
Le cueur d'aucun, quand uraye Amour le poinct.

Que diray plus? au tour, dont ie t'accuse  
Ne trouueras bien suffisante excuse.  
Qu'il soit ainsi, plus tost huy que demain  
(Si ton bon sens y ueult mettre la main)  
Maugré Fortune, & tout en despit d'elle,  
Tu me rendras content, & toy fidelle.  
Bref, rien n'y fault, si non que ton plaisir  
Soit accordant à mon ardant desir.

Or uoy ie bien, que tu n'as pas enuie  
De me laisser ton cueur toute ta uie :  
Car s'ainsi fust ton Seruant allié  
Par iouyffance eusses desia lié,  
Veu, que souuent tu t'es dicte affeuree,  
Que loyaulté auroit en luy duree.

Ce non obstant quand ton cueur uouldras prendre,  
Pour t'obeir, ie suis prest à le rendre.  
Quand est du mien, tu le tiens enferré  
En tes prisons, & si n'a point erré :  
Que pleust à Dieu ne t'auoir iamais ueüe :  
Ou, que ma uie encores fust pourueüe

De sa franchise : ou que ton propre uueil  
 Fust reffemblant à ton si bel acueil.  
 Ha chere Amye, onc iour de mon uiuant  
 Ne me trouuay de tel forte escriuant.  
 Mon Sens se trouble, & lourdement rithmoie,  
 Mon cueur se fend, & mon poure OEil larmoie,  
 Bien preuoyans qu'apres le tien depart,  
 Des biens d'Amour ilz n'auront iamais part.

Donques auant que partir, te fupplie  
 Qu'enuers moy foit ta promesse accomplie.  
 Ne pers l'amy, qui ne t'a point forfait,  
 Donne remede au mal que tu as fait.  
 Si tu le fais, bien heureux me tiendray :  
 Si ne le fais, patience prendray,  
 M'efiouiffant uoyant ma foy promife  
 Mener la tienne en Triumphe submife.

✓

-----

ELEGIE III.

—

P VIS, que le iour de mon depart arriue,  
 C'est bien raifon, que ma main uous escriue  
 Ce, que ne puis uous dire fans trifteffe.  
 C'est affauoir, or adieu ma Maiftrefte,  
 Donques adieu ma Maiftrefte honoree  
 Iufque au retour, dont trop la demeuree  
 Me tardera : toutesfois ce pendant

Il uous plaira garder un cueur ardant,  
Que ie uous laisse au partir pour hostage,  
Ne demandant pour luy autre aduantage,  
Fors, que uueillez contre ceulx le deffendre,  
Qui par desir uouldront sa place prendre.

S'il a mal fait, qu'il en soit hors iecté :  
S'il est loyal, qu'il y soit bien traicté.  
Que pleust à Dieu, qu'en ce cueur peussiez lire,  
Vous y pourriez mille choses eslire ;  
Vous y ueriez uostre face au uif paincte,  
Vous y ueriez ma loyaulté empraincte,  
Vous y ueriez uostre nom engraué,  
Auec le dueil, qui me tient aggraué  
Pour ce depart : & en uoyant ma peine  
Certes ie croy (& ma foy n'est point uaine)  
Qu'en souffririez pour le moins la moytié  
Par le moyen de la nostre amytié,  
Qui ueult aussi, que la moytié ie fente  
Du dueil, qu'aurez d'estre de moy absente.

N'ayez donc peur, deffiance, ne doute,  
Qu'autre iamais hors de mon cueur uous boute.  
Ie suis à uous : & depuis ma nayffance  
Du feu d'amour n'ay eu tel' congnoissance :  
Car aussi tost, que la Fortune bonne  
Eut à mes yeulx monstré uostre personne,  
Nouueaulx focycs, & nouuelles pensees  
En mon esprit ie trouuay amassees.  
Tant que (pour uray) mon franc, & plein desir,

Qui en cent lieux alloit pour son plaisir,  
En un seul lieu s'arresta tout à l'heure,  
Et y fera iusques à ce, qu'il meure.

Oublyrez vous donc apres ce depart  
Ce, qui est uostre ? hélas, quant à ma part,  
Des que mon œil de loing uous a perdue,  
Il me uient dire, o' personne esperdue  
Qu'est deuenu ceste claire lumiere,  
Qui me donnoit lieffe coustumiere ?

Incontinent d'une uoix basse, & sombre  
Le luy respons, œil, si tu es en l'ombre,  
Ne t'esbahis : le Soleil est caché,  
Et pour toy est en plein midy couché :  
C'est asçauoir, ceste face si claire,  
Qui te fouloit tant contenter, & plaire,  
Est loing de toy. Ainsi mamye, & Dame,  
Mon œil, & moy sans nul reconfort d'ame  
Nous complaignons, quand uient à uostre absence,  
En regrettant uostre belle presence.

Et puis i'ay peur, quand de uous ie suis loing,  
Que ce pendant Amour ne prenne soing  
De desbander ses deux aueuglez yeulx,  
Pour contempler les uostres gracieux,  
Si qu'en uoyant chose tant singuliere,  
Ne prenne en uous amytié familiere,  
Et qu'il ne m'oste à l'aïse, & en un iour,  
Ce que i'ay eu en peine, & long feiour.

Certainement si bien ferme uous n'estes,



Head for Amstoney.

Amour uaincra uoz responfes honnestes.  
Amour est fin, & fa parole farde,  
Pour mieulx tromper : donnez uous en donc garde,  
Car en fa bouche il n'y a rien, que miel :  
Mais en fon cueur il n'y a rien, que fiel.

S'il uous promet, & s'il uous fait le doux,  
Respondez luy, Amour, retirez uous :  
l'en ay choysi un, qui en mainte forte  
Merite bien, que dehors moy ne forte.

Quand est de moy, uienne Helaine, ou Venus,  
Viennent uers moy m'offrir leurs corps tous nuds,  
le leur diray, retirez uous Déesses,  
En meilleur lieu i'ay trouué mes lieffes.

Ainsi tous deux tant comme nous uiurons,  
De Fermeté le grand Guydon fuyurons,  
Lequel (pour uray) Fermeté a fait paindre  
De noir obscur, qui ne se peult destaindre,  
Signifiant à tous ceulx, qui conçoquent  
Amour en eulx, qu'estaindre ne la doiuent.

Cestuy Guydon, & triumpante enseigne  
Nous debuons fuyure. Amour le nous enseigne.  
Et s'il aduient, qu'Enuieux, & Enuie,  
Reçoquent dueil de nostre heureuse uie,  
Que nous en chault? en douleur ilz mourront,  
Et noz plaisirs tousiours nous demourront.

ELEGIE IV.  
—

SALUT, & mieulx, que ne sçauriez eslire,  
Vous doit Amour : ie uous supply de lire  
Ce mien escript, auquel trouuer pourrez  
Vn nouveau cas, ainsi que uous orrez.

Mon cueur entier en uoz mains detenu,  
N'a pas long temps, uers moy est reuenu,  
Tout courroucé sans nulz plaisirs quelzconques :  
Et toutesfois aussi bon, quil fut onques,  
Si me uint dire en plaincte bien dolente.

Homme loyal, ton amour uiolente  
M'a mys es mains d'une, que fort ie prise,  
Et qui (pour uray) ne peult estre reprise  
Fors seulement d'un feul, & simple poinct,  
Qui trop au uif (sans fin) me touche, & poinct,  
C'est que sans cause est en oubly mettant  
Moy ton las cueur, & toy, qui l'aymes tant.

N'est ce point là trop ingrante oubliance ?  
Certes i'auoys d'elle ceste fiance,  
Que l'on ueroit Ciel & Terre finir  
Plustoft, qu'en moy son ferme souuenir.

Or ne se peult la chose plus nier :  
Regarde moy, ie semble un prisonnier,  
Qui est forty d'une prison obscure,  
Ou l'on n'a eu de luy ne foing, ne cure.

Eschappé fuis d'elle secrement,  
Et fuis uenu uers toy apertement  
Te supplier, que mieulx elle me traicte,  
Ou que uers toy ie face ma retraicte.

Ie fuis ton cueur, qu'elle tient en esmoy,  
Ie fuis ton cueur, ayes pitié de moy :  
Et si pitié n'as de mon dueil extreme,  
A tout le moins prens pitié de toy mesme,  
Car apres moy, uif tu ne demourroys,  
Quand en fes mains mal traicté ie mourroys,  
Reçoy moy donc, & ton estomac ouure,  
A celle fin, que dedans toy recouure  
Mon premier lieu, duquel tu m'as osté,  
Pour estre (helas) en seruice bouté.

Ainsi parloit mon cueur plein de martyre,  
Et ie luy dy, mon cueur, que ueulx tu dire?  
D'elle tu as uoulu estre amoureux,  
Et puis te plains, que tu es douloureux.  
Sçais tu pas bien, qu'Amour a de coustume  
D'entremesler ses plaisirs d'amertume,  
Ne plus ne moins, comme Espines poingnantes  
Sont par nature au beau Rosier ioingnantes?  
Ne ueille aucun Damoyelles aymer,  
S'il ne s'attend y auoir de l'amer.  
Refus, oubly, ialousie, & langueur  
Suyuent amours : & pour ce donc mon cueur  
Retourne t'en, car ie te fais sçauoir,  
Que ie ne ueulx icy te receuoir,

Et ayme mieulx, qu'en peine là feiournes,  
Que pour repos deuers moy tu retournes.

Voyla, comment mon cueur ie uous renuoye.  
Brief, puis le temps qu'il print sa droicte uoye  
Par deuers uous, ie n'ay eu le desir  
De l'en tirer pour apres m'en faisir :  
Et toutesfois à dire ne ueulx craindre,  
Qu'il n'a point eu aucun tort de se plaindre,  
Car mys l'avez hors de uostre pensee,  
Sans uous auoir (que ie sçache) offensee.

Quand force fut d'aupres de uous partir,  
Plus d'une foys me uinstes aduertir,  
Qu'au fouuenir de uous ie me fiaffe,  
Me requerant, que ne uous oubliasse :  
Ce que ie feis : mais uous, qui m'aduertistes,  
La fouuenance en oubly conuertistes,  
Si qu'au retour i'ay en uous esprouué  
Ce, que craingniez en moy estre trouué.  
Las tous Amans au departir languissent,  
Et retournans tousiours se refiouyffent :  
Mais au contraire ay eu plus de tourment  
A mon retour, qu'a mon departement :  
Car uostre face excellente, & tant claire  
S'est faicte obscure à moy, qui luy ueulx plaire :  
Vostre gent corps de moy se part, & emble :  
Vostre parler au premier ne ressemble,  
Et uoz beaulx yeulx, qui tant me consoloient,  
Ne m'ont point rys ainsi, comme ilz fouloient.

Las qu'ay ie faict? le uous pry, qu'on me mande  
La faulte mienne, affin que ie l'amende,  
Et que d'y cheoir deormais ie me garde.

Si rien n'ay faict, au Cueur, qu'auiez en garde  
Vueillez offrir traictemens plus humains :  
Car s'il mouroit loyal entre uoz mains,  
Tort me feriez, & de ce Cueur la perte  
Seroit à uous (trop plus qu'à moy) aperte,  
D'autant qu'il est (& uous le sçauiez bien)  
Beaucoup plus uostre (en effect) qu'il n'est mien.

---

ELEGIE V.

---

**S**i ta promesse amoureusement faicte  
Estoit uenue à fin uraye & parfaicte,  
Croy (chere Sœur) qu'en ferme loyauté  
Ie seruiroys ta ieunesse, & beauté,  
Faisant pour toy de corps, d'esprit, & d'ame  
Ce, que Seruant peult faire pour sa Dame.

Ie ne dy pas, que de ta bouche forte  
Mot, qui ne soit de ueritable forte :  
Mais quand à l'œil uoy ta belle stature  
Et la grandeur d'une telle aduature,  
Qui ne se peult meriter bonnement,  
Ie ne sçauois croire, qu'aucunement  
Ie peusse attaindre à un si hault degré,  
S'il ne me uient de ta grace, & bon gré.

Puis que ton cueur me ueulx donc presenter,  
 Et qu'il te plaist du mien te contenter,  
 le louë Amour. Or euitons les peines,  
 Dont les Amours communement sont pleines :  
 Trouuons moyen, trouuons lieu, & loisir  
 De mettre à fin le tien, & mien desir.

Voicy les iours de l'An les plus plaisans,  
 Chascun de nous est en ses ieunes ans :  
 Faisons donc tant, que la fleur de nostre aage  
 Ne suiue point de tristesse l'oultrage :  
 Car temps perdu, & ieunesse passée  
 Estre ne peult par deux foys amassée.

Le tien office est, de me faire grace :  
 Le mien sera, d'aduifer que ie face  
 Tes bons plaisirs, & sur tout regarder  
 Le droict chemin pour ton honneur garder.  
 Si te supply, que ta Dextre m'annonce  
 De c'est escript la finale responce,  
 A celle fin, que ton dernier uouloir  
 Du tout me face esiouyr, ou douloir.

---

ELEGIE VI.

---

**L**E plus grand bien, qui soit en amytié,  
 Apres le don d'amoureuse pitié,  
 Est s'entrescrire, ou se dire de bouche,  
 Soit bien, soit dueil, tout ce, qui au cueur touche :

Car si c'est dueil, on s'entereconforte :  
Et si c'est bien, fa part chascun emporte.  
Pourtant ie ueulx (Mamy, & mon desir)  
Que uous ayez uostre part d'un plaisir,  
Qui en dormant l'autre nuict me furuint.

Auis me fut, que uers moy tout seul uint  
Le Dieu d'Amours, auffi cler qu'une Estoille,  
Le corps tout nud, fans drap, linge, ne toille,  
Et si auoit (afin que l'entendez)  
Son Arc alors, & fes yeulx desbendez,  
Et en fa main œluy traict bien heureux,  
Lequel nous fait l'un de l'autre amoureux.

En ordre tel s'approche, & me ua dire :  
Loyal Amant, ce que ton cueur desire,  
Est affeuré : celle, qui est tant tienne,  
Ne t'a rien dit (pour uray) qu'elle ne tienne :  
Et qui plus est, tu es en tel credit,  
Qu'elle a foy ferme en ce, que luy as dit.

Ainsi Amour parloit : & en parlant  
M'affeura fort. Adonc en esbranlant  
Ses esles d'or en Lair s'en est uolé :  
Et au refueil ie fuz tant consolé,  
Qu'il me sembla, que du plus hault des Cieulx  
Dieu m'enuoya ce propos gratieux.

Lors prins la plume, & par escript fut mis  
Ce songe mien que ie uous ay transmis,  
Vous suppliant pour me mettre en grand heur  
Ne faire point le Dieu d'amours menteur :

Mais tout ainſi qu'il m'en donne aſſurance,  
 En uoſtre dire auoir perfeuerance :  
 Croyant touſiours, que les propos, & termes  
 Que uous ay ditz, font aſſurez, & fermes.

En ce faiſant pourray bien ſouſtenir,  
 Que ſonge peult ſans menſonge aduenir :  
 Et ſi diray la Couche bien heureuſe,  
 Ou ie ſongeay choſe tant amoureuſe.

O combien donc heureuſe elle fera,  
 Quand ce gent corps dedans repoſera !

---

ELEGIE VII.

---

Q'AY ie meſfaict, dictes ma chere Amye?  
 Voſtre Amour ſemble eſtre toute endormye.  
 Ie n'ay de uous plus lettres, ne langage,  
 Ie n'ay de uous un ſeul petit meſſage,  
 Plus ne uous uoy aux lieux acouſtumez :  
 Sont ia eſtains uoz defirs allumez,  
 Qui avec moy d'un meſme feu ardoient?

Ou font ces yeulx leſquelz me regardoyent  
 Souuent en ris, ſouuent avecques larmes?  
 Ou font les motz, qui tant m'on faict d'alarmes :  
 Ou eſt la bouche auſſi, qui m'appaiſoit,  
 Quand tant de foyz, & ſi bien me baiſoit?



Ou est le cueur, qu'irreuocablement  
 M'auetz donné? Où est semblablement  
 La blanche main, qui bien fort m'arrestoit,  
 Quand de partir de uous befoing m'estoit?

Helas (Amans) hélas se peult il faire,  
 Qu'amour si grand' se puisse ainsi deffaire?  
 le penferoys plus tost, que les Ruiffeaux  
 Feroient aller encontremont leurs eaux,  
 Considerant, que de faict, ne pensée  
 Ne l'ay encor (que ie sçache) offensée.

Donques Amour, qui couues soubz tes esles  
 Iournallement les cueurs des Damoyelles,  
 Ne laisse pas trop refroidir celuy  
 De celle la, pour qui i'ay tant d'ennuy.  
 Ou trompe moy en me faisant entendre,  
 Qu'elle a le cueur bien ferme, & fust il tendre.

---

 ELEGIE VIII.
 

---

**D**ICTES, pourquoy uostre amytié s'efface  
 O cueur ingrat soubz Angelique face?  
 Dictes le moy, car sçauoir ne le puis.  
 Toufours loyal ay esté, & le suis :  
 Il est bien uray, qu'ardant est mon seruice,  
 Mais d'auoir faict en seruant un seul uice,

Il n'est uiuant, lequel me sceust reprendre,  
Si trop aymer pour uice ne ueult prendre.

Las pourquoy donc' laissez uous le cueur pris  
D'amour si grand' ? Auez uous entrepris  
De mettre fin à sa dolente uie ?  
Mieux eust ualu (puis qu'en auez enuie)  
Que consumé l'eussiez à uous seruir,  
Qu'en le laissant, fans point le deseruir.

Mais qui a meu du monde la plus belle  
A me laisser ? est ce amytié nouvelle ?  
Le croy, que non. Qui uous fait donc changer  
Si bon propos ? Seroit ce point Danger ?  
C'est luy pour uray. Danger par ialousie  
Chasse l'amour de uostre fantasie,  
Et en son lieu toute craincte y ueult mettre :  
Ce que ne doit un gentil cueur permettre.  
Craincte est obscure, Amour est nette & blanche :  
Craincte est seruile, Amour est toute franche :  
Amour fait uiure, & craincte fait mourir.  
Si uous souffrez en elle uous nourrir.  
Ceste beauté de Vertu acueillie  
Se passera, comme une fleur cueillie.  
Mais quand Amour de uous ne partira,  
Telle beauté plus en plus florira.

Et d'autre part en est il, qui frequentent  
Le train d'Amours, fans que l'affault ilz sentent  
De ces ialoux ? Ou pensez uous qu'ilz soient ?  
Si pour cela toutes Dames laissoient

Leurs seruiteurs, ainsi comme uous faictes,  
Toutes Amours par tout feroient deffaictes.

Ce n'est pas tout, que d'aymer seulement,  
Il fault aymer perpetuellement :  
Et lors que plus Ialousie se fume,  
Lors que Danger plus fa cholere allume,  
Et que Rapport plus se mect à blasmer,  
Lors se doit plus uraye amour enflammer,  
Pour leur monstrier, qu'amour est plus puiffante,  
Que leur rigueur n'est amere & cuyfante.

Ce neantmoins uostre plaisir soit faict :  
Il est en uous de me faire (en effect)  
Souffrir à tort, mais en uostre puiffance  
N'est pas d'oster la grande obeyffance,  
Et l'amytié, qu'ay en uous commencee :  
Plustost mourir, que changer ma pensee.

---

ELEGIE IX.

---

**L**A grand'amour, que mon las cueur uous porte,  
Incessamment me conseille, & enhorte  
Vous consoler en uostre ennuy extreme :  
Mais (tout bien ueu) ie trouue, que moy mesme  
Ay bon befoing de consolation  
Du dueil que i'ay de uostre affliction.  
I'en ay tel dueil, qu'a peine eusse sceu mettre

Sur le papier un tout feul petit metre,  
 Si le defir, qu'ay à uofre feruice,  
 N'eust esté grand, & plein d'amour fans uice.

O Dieu du ciel, qu'amour est forte chose !  
 Sept ans y a, que ma main se repose  
 Sans uolenté d'efcrire à nulle femme,  
 M'eust elle aymé foubz trefardante flamme :  
 Et maintenant (las) une Damoyfelle,  
 Qui n'a fus moy affection, ne zele,  
 Me faiçt pour elle employer encre, & plume,  
 Et fans m'aymer, d'un feu nouveau m'allume.

Or me traictez ainfi qu'il uous plaira :  
 En endurent mon cueur uous feruira :  
 Et ayme myeulx uous feruir en triftesse,  
 Qu'aymer ailleurs en ioye, & en lieffe.

D'ou uient ce point ? Certes il fault bien dire,  
 Qu'en uous ya quelque grace, qui tire  
 Les cueurs à foy. Mais laquelle peult ce estre ?  
 Seroit ce point uofre port tant adextre ?  
 Seroit ce point les traictez de uoz beaulx yeulx,  
 Ou ce parler tant doux, & gratieux ?  
 Seroit ce point uofre bonté tant fage,  
 Ou la haulteur de ce tant beau corfage ?  
 Seroit ce point uofre entiere beauté,  
 Ou ceste douce honnefte priuaulté ?  
 C'est ceste là (ainfi comme il me femble)  
 Ou fi ie faulx, ce font toutes enfemble.

Quoy que ce soit, de vostre amour fuis pris :  
 Encor ie loue Amours en mes esprits,  
 De mon cueur mettre en un lieu tant heureux,  
 Puis qu'il falloit, que deuinse amoureux.

Donc puis qu'Amour m'a uolu arrester  
 Pour uous seruir, plaife uous me traicter,  
 Comme uouldriez uous mesme estre traictee,  
 Si uous estiez par Amour arrestee.

## ELEGIE X.

**A**MOVR me fait escrire au Moys de May  
 Nouveau refrain, par lequel uous nommay  
 (Comme sçauiez) la plus belle de France :  
 Mais ie failly, car ueu la suffisance  
 De la beauté, qui deffus uous abonde,  
 Dire deuois, la plus belle du Monde.  
 Ce qui en est, & qu'on en uoit, m'accuse  
 De telle faulte, & vostre amour m'excuse  
 Qui troubla tant mes douloureux esprits,  
 Que France alors pour le Monde ie pris.

O donques uous du Monde la plus belle,  
 Ne cachez pas un Cueur dur, & rebelle  
 Soubz tel' beaulté : ce feroit grand dommage.  
 Mais à mon cueur, qui uous uient faire hommage,  
 Faictes recueil : ie uous en fais present.

Voyez le bien, il est (certes) exempt  
 De faulx penser, fainctise ou trahison :  
 Il n'a sur luy faulte ne mesprison,  
 En luy ne font aucunes amours uaines.  
 Tout ce, qu'il a de mauuais, ce font peines,  
 Qui de par uous y ont esté boutees,  
 Et qui sans uous n'en peuuent estre ostees.

Si uous supply, Mamy, & mon recours,  
 Belle, en qui gist ma mort, ou mon secours,  
 Prenez mon cueur, que ie uous uiens offrir,  
 Et s'il est faulx, faictes le bien souffrir :  
 Mais s'il est bon, & de loyalle forte,  
 Arrachez luy tant de peines qu'il porte.

---

 ELEGIE XI.
 

---

**P**OUR à plaisir ensemble deuifer,  
 On ne scauroit meilleur temps aduifer,  
 Que de Noel la Mynuiet, & la Veille.  
 En ceste nuit le Dieu d'Amour refueille  
 Ses seruiteurs, & leur ua commandant  
 De ne dormir, mais rire, ce pendant  
 Que faulx Dangier, Maubec, & Ialoufie  
 Sont endormis au liect de Fantasie.  
 O nuit heureuse, o douce noire nuit !  
 Ta noireté aux Amans point ne nuyt,

Plus tost endort les langues serpentines :  
 Si que faingnant d'aller droit à Matines,  
 Plusieurs Amans peuuent bien (ce me femble)  
 En lieu secet se rencontrer ensemble.

Les Prebftres lors bien hault chantent, & crient :  
 Et les Amans tout bas leurs Dames prient,  
 Et puis entre eulx comptent de leurs fortunes,  
 En mauldissant les langues importunes,  
 Ou en difant chofes, qui mieulx leur plaifent.

Puis les feruans par coups leurs Dames baifent,  
 Et en baifant, à elles ilz se deulent  
 Pour auoir mieulx. Lors fi les Dames ueulent,  
 Maulgré Danger, & toute fa puiffance,  
 A leurs Amys donneront iouyffance :  
 Car noyre nuyct, qui des Amans prend cure,  
 Les courira de fa grand' Robe obscure :  
 Et fi rendra (ce pendant) endormys  
 Ceulx, qui d'Amours font mortelz ennemys.  
 Qu'en dictes uous ma maiftresse, & Mamyé ?  
 Si uous uoulez n'estre point endormye  
 Ceste nuit là, de ueiller fuis content  
 Auecques uous, car mon uouloir ne tend  
 Qu'à uous complaire. Or pour nous refiouyr,  
 Si uous uoulez les Matines ouyr,  
 Là où fçauuez, il n'est chambre fi bonne,  
 Ne fi bon lict, que du tout n'abandonne  
 Pour m'y trouuer : car pour final propos,  
 Dedans un lict ne gift point mon repos :

Il gift en uous, & en uous ie le quiers :  
 Donnez le moy donques, ie uous requiers.

ELEGIE XII.

**L**E iuste dueil remply de fâcherie,  
 Qu'eustes arfoir par la grand' resuerie  
 De l'homme uieil, ennemy de playfir,  
 M'a mis au Cueur un si grand desplaisir,  
 Que toute nuyct repoz ie n'ay sçeu prendre :  
 Aussi feroit à blasmer, & reprendre  
 Le Seruiteur, qui porter ne sçauroit  
 Le mesme dueil, que sa Maistresse auroit.  
 Certainement ma Nymphé, ma Deesse,  
 Quand ioye auez, ie suis plein de lyeffe :  
 Et quand douleur au cueur uous touche, & poinct,  
 Ie ne reçoÿ de plaisir un seul poinct.

Toute la nuyct ie disois aparmoy,  
 Helas, fault il, qu'elle soit en esmoy  
 Par le parler, & par la langue amere  
 D'un, qui la trouue & mere, & plus que mere ?  
 Que pourra il faire à ses Ennemys,  
 Quand il ueult nuyre à ses meilleurs Amys ?

Ainsi disoÿs, ayant grand' confiance,  
 Que uostre Cueur bien armé de constance  
 Plus grans assaulx sçauroit bien soustenir,  
 Et que le mal, qui en pourroit uenir,



Ne pourroit pas tumber que sur la teste  
Du mal parlant, qui trop se monstra beste.

Et quand i'euz bien uiré, & reuiré  
Dedans mon lict, & beaucoup fouspiré,  
Le priay fort Amour, qui m'affailloit,  
Laisser dormir mon esprit, qui ueilloit:  
Mais lors Amour de rigueur m'a usé :  
Car le dormir du tout m'a refusé,  
Me commandant de composer, & tistre  
Toute la nuyct ceste petite Epistre,  
Pour au matin un peu uous conforter  
Du dueil, qu'arfoir il uous conuint porter.

Or ay ie fait le sien commandement :  
Si uous requiers (ma maistresse) humblement,  
Que uostre cueur tant noble, & gratieux,  
Chasse dehors tout ennuy foudieux.  
En le chassant, le mien uous chasserez :  
Priant Amour, qu'en tous lieux, ou ferez,  
Vienne plaisir, & tristesse s'enfuye,  
Et que Vieillard iamais ne uous ennuye.

---

ELEGIE XIII.

---

L'ESLOIGNEMENT, que de uous ie ueulx faire,  
N'est pour uouloir m'exempter, & deffaire  
De uostre amour, encor moins du seruice :  
C'est pour tirer mon loyal cueur fans uice

Du feu, qui l'ard par trop grand' amytié :  
Et est befoing, qu'il treuve en moy pitié,  
Veu que de uous pour toute recompense  
N'a que rigueur, & mieulx trouuer n'y pense :  
Car de uous n'ay encor ouy responce,  
Qui un feul brin de bon espoir m'annonce.

Si fault il bien, que uostre cueur entende,  
Qu'il n'y a chose au Monde, qui ne tende  
A quelque fin. Homme ne fuyt la guerre,  
Que pour honneur, ou prouffit y acquerre :  
Qui ces deux poinçts de la Guerre osteroit,  
A y seruir nul ne se bouteroit.  
Homme ne fuyt le train d'Amours auffi,  
Que soubz espoir d'auoir don de mercy :  
Et qui ce poinçt en osteroit, en somme,  
D'amour seruir ne se mesleroit homme.

Ce nonobstant, uostre ie demourray :  
Mais ce fera le plus loing, que pourray :  
Car que me uault ueoir de pres & congnoistre  
Tant de beauté, fors d'attiser & croistre  
Mon nouveau feu ? l'ay tousiours ouy dire,  
Qui plus est pres, plus ardamment desire :  
Parquoy pour moins ardamment desirer,  
Raison me dit, qu'il me fault retirer,  
En m'affeurant (si ie croy son propos)  
Que mon esprit par temps aura repos :  
Et si promet rendre à ma triste uie  
La liberté, que luy auez rauie :

Et uostre amour (helas) ne me promet  
Fors desespoir, qui au Tombeau me met.

Ay ie donc tort, si raison ie ueulx croire  
Plustost, qu'amour, qui en mes maulx prend gloire?  
Las, s'en ouurant ceste bouche uermelle,  
Vous eussiez mis en mon cueur par l'oreille  
Vn mot d'espoir: trauaulx, ennuyz, & peines  
M'eussent (pour uous) semblé lyesses pleines:  
Car doulx espoir conforte la pensee,  
Qui bien s'attend d'estre recompensee,  
Et moy, qui n'ay espoir, ne seule attente,  
Comment feray ma pensee contente,  
Fors en fuyant la cause de son dueil?

Là, & au temps gist l'espoir de mon uueil.  
Le temps (pour uray) efface toutes choses:  
Au long aller mes tristesses enclofes  
Effacera: toutesfois attendant  
Remede tel, i'endure ce pendant:  
Dont maintefoys uostre face tant belle  
Mauldis tout seul d'auoir cueur si rebelle.  
Que pleust à Dieu ne l'auoir onc peu ueoir,  
Ou souuenir iamais d'elle n'auoir.

Croyez de uray, que ma presente plaincte  
N'est composee en courroux, ny en faincte:  
Faindre n'est point le naturel de moy:  
Parquoy uous pry n'en prendre aucun esmoy,  
Ne me hayr, si ie fuy mon contraire,  
A qui ie ueulx, plus que iamais, complaire:

Mais c'est de loing : & pour en faire espreue,  
 Commandez moy. Pour uous, certes, ie treue  
 Facile chose à faire, un impossible :  
 Et fort aisee à dire, un indicible.  
 Commandez donc, car ie l'accompliray,  
 Et sur ce poinct un A Dieu uous diray,  
 Partant du cueur de uostre amour attainct,  
 Et qui s'attend d'en ueoir le feu estainct  
 Par s'esloingner, puis qu'on ne ueult l'estaindre  
 Par eau de grace, ou bien uouldroit atteindre.

ELEGIE XIII.

**S**i ma complaincte en uengeance estoit telle,  
 Comme tu es en abus, & cautelle,  
 Croy, que ma plume amoureuse, & qui t'a  
 Tant fait d'honneur, dont tresmal s'acquita,  
 Croy, qu'elle auroit desia iecté fumee  
 Du style ardent, dont elle est allumee,  
 Pour du tout rendre aussi noir que charbon  
 Le tien bon bruit, si tu en as de bon.  
 Mais pas ne suis assez uindicatif  
 Pour un tel cueur si faulx, & deceptif :  
 Et neantmoins si me fault il changer  
 Mon naturel, pour de toy me uenger,  
 A celle fin que mon cueur se descharge  
 Du pesant faix, dont ta ruse le charge :

Aussi affin de te faire sçauoir,  
Qu'a trop grand tort m'as uolu deceuoir,  
Veu qu'en mon cueur ta basse qualité  
N'a ueu qu'amour & liberalité.

Sus donc ma Plume, ores foys ententiue  
D'entrer en feu d'aigreur uindicatiue :  
Mon iuste dueil t'en requiert, pour tout feur,  
Ne cherche pas termes pleins de douceur :  
Ne trouue Azur, ny Or, en ton chemin,  
Ne fin papier, ne uierge parchemin :  
Pour mon propos escrire rien ne ualent.  
Cherche des mots, qui tout honneur raualent,  
Trouue de l'encre espeffe & fort obscure,  
Auec papier si gros qu'on n'en ayt cure :  
Et la deffus escriis termes mordans  
D'un traict lifible à tous les regardans  
Pour (à bon droict) rendre celle blasmee,  
Qu'a bien grand tort tu as tant estimee.

Incontinent, desfloialle femelle,  
Que i'auray fait, & escript ton libelle,  
Entre les mains le mettray d'une femme,  
Qui appellee est Renommee, ou Fame,  
Et qui ne fert qu'a dire par le monde  
Le bien, ou mal de ceulx, ou il abonde.

Lors Renommee auec ses esles painctes  
Ira uolant en bourgs, & uilles maintes,  
Et fonnera sa trompette d'argent,  
Par autour d'elle affembler toute gent :

Puis hault, & cler de cent langues, qu'elle a,  
Dira ta uie : & puis deça, & là  
Ira chantant les fins tours, dont tu ufes,  
Tes laschetes, tes meschances, & rufes.  
Ainsi fera publié ton renom,  
Sans oublier ton nom, & ton furnom,  
Pour, & affin, que toute fille bonne  
Ne hante plus ta mauuaife personne.

Filles de bien n'en ueuillez approcher,  
Fuyez, d'autant comme honneur uous est cher,  
Fuyez du tout, fuyez la Garfe fine,  
Qui fous beaulx dicts un uray Amant affine :  
Et si au iour de ses nopces elle a  
Cheueulx au uent, ne souffrez pas cela :  
Ou si au chef luy trouuez attaché  
Chappeau de fleurs, qu'il luy foit arraché :  
Car il n'affiert à Garfes diffamees  
Vfer des droicts de Vierges bien famees.  
Vray est, qu'elle est un ieune personnage,  
Mais fa malice outrepasse fon aage.

Donc que fera ce au temps de ta uieilleffe ?  
Tiendras tu pas escoles de finesse ?  
Certes ouy. Car Medee, & Circé,  
Si bien, que toy, n'en ont l'art exercé.  
Vray est, qu'auant que tu fois definee,  
Par affiner te uerras affinee :  
Si que desia commence à me uenger,  
Voyant de loing uenir ton grand danger.

Qui te mouuoit, lasche cueur dangereux,  
A m'enuoyer tant d'escripts amoureux?  
Par tes escripts feu d'amour attifoys,  
Par tes escripts mourir pour moy disoys,  
Par tes escripts tu me donnois ton cueur :  
O don confict en mauuaife liqueur !  
M'as tu pas fait par escripture entendre,  
Que tout uenoit à point, qui peult attendre?  
Veulx tu nyer, que par là n'accordaffes  
A mon uouloir, & que ne te obligeaffes,  
Lors qu'à mes dons ta main prompte estendoys?  
Tu sçauois bien la fin, ou ie tendoys :  
Mais ton faulx cueur trouua l'inuention  
De uarier à mon intention :  
Car mariage en propos uins dresser,  
Pour qui à moy ne te fault adresser :  
Ce n'est pas toy, que chercher ie uouldroye,  
En cest endroit de beaucoup me tordroye :  
Et en la sorte encor que ie t'ay quise,  
Ie m'en repens, congnoissant ta faintise.  
Mon cueur loyal, que ie t'auois donné,  
Par deuers moy tout triste est retourné :  
Et m'a bien sceu reprocher, que i'ay tort  
De l'auoir mis en un logis tant ord.  
Si qu'à present ne prend autre allegeance,  
Qu'au passetemps de sa iuste uengeance  
Que ie feray, tant que ieune feras :  
Mais quand uerray, que tu te passeras,  
Ie cefferay ceste uengeance extreme :

Car lors de toy me uengeras toy mesme  
 Par le regret, que ton cueur esperdu  
 Aura d'auoir un tel Amy perdu.

ELEGIE XV.

**T**ON gentil cueur si haultement assis,  
 Ton sens discret à merueille raffis,  
 Ton noble port, ton maintien affeuré,  
 Ton chant si doux, ton parler mesuré,  
 Ton propre habit, qui tant bien se conforme  
 Au naturel de ta tresbelle forme :  
 Brief, tous les dons, & graces, & uertus,  
 Dont tes espritz sont ornez, & uestus,  
 Ne m'ont induict à t'offrir le seruice  
 De mon las cueur plein d'Amour fans malice.  
 Ce fut (pour uray) le doux traict de tes yeulx,  
 Et de ta bouche aucuns motz gracieux,  
 Qui de bien loing me uindrent faire entendre  
 Secretement, qu'a m'aymer uoulois tendre.

Lors tout rauy (pour ce que ie pensay,  
 Que tu m'aymoys) à t'aymer commençay :  
 Et pour certain aymer ie n'eusse sceu,  
 Si de l'amour ne me fuisse apperceu :  
 Car tout ainsi que flamme engendre flamme,  
 Fault, que m'amour par autre amour s'enflamme.

Et qui droit, que tu as fait la faincte



Pour me donner d'amour aucune estraincte,  
Le dy, que non, croyant que mocquerie  
En si bon lieu ne peult estre cherie.  
Ton cueur est droict, quoy qu'il soit rigoureux,  
Et du mien (las) feroit tout amoureux,  
Si ce n'estoit fascheuse deffiance  
Qui à grand tort me pourchasse oubliance.  
Tu crains (pour uray) que mon affection  
Soit composee avecques fiction.  
Esprouue moy. Quand m'auras esprouué,  
L'ay bon espoir qu'autre feray trouué.  
Commande moy iusques à mon Cueur fendre,  
Mais de t'aymer ne me uien point deffendre.  
Plustost fera Montaigne sans uallee,  
Plustost la Mer on uerra deffalee,  
Et plustot Seine encontremont ira,  
Que mon amour de toy se partira.

Ha Cueur ingrat! Amour, qui uaines les Princes,  
T'a dict cent foys, que pour Amy me prinfes.  
Mais quand il uient à cela t'inspirer,  
Tu prens alors peine à t'en retirer.  
Ainsi Amour par toy est combatu,  
Mais garde bien d'irriter sa uertu :  
Et si m'en croys, fay ce qu'il te commande :  
Car si sur toy de cholere il desbande,  
Il te fera par aduventure aymer  
Quelque homme sot, desloyal, & amer,  
Qui te fera mauldire la iournee,  
De ce qu'a moy n'auras t'amour donnee.

Pour fuyr donc' tous ces futurs ennuy,  
 Ne me fuy point. A quel' raison me fuy?  
 Certes tu es d'estre aymee bien digne,  
 Mais d'estre aymé ie ne fuis pas indigne.  
 L'ay en trefor ieunes ans, & fanté,  
 Loyalle amour, & franche uolenté,  
 Obëiffance, & d'autres bonnes chofes,  
 Qui ne font pas en tous hommes enclofes,  
 Pour te feruir, quand il te plaira prendre  
 Le cueur, qui ueult fi hault cas entreprendre.

Et quand le bruyt courroit de l'entreprise,  
 Cuyderois tu en estre en rien reprise?  
 Certes pluftoft tu en auroys louenge,  
 Et diroit lon, puis que cestuy se renge  
 A ceste Dame, elle a beaucoup de graces :  
 Car long temps a, qu'il fuyt en toutes places  
 Le train d'Amour : celle, qui l'a donc pris,  
 Fault qu'elle foit de grand' estime, & prix.

Ilz diront uray. Que ne faisons nous donques  
 De deux cueurs un? Brief, nous ne feifmes onques  
 Oeuure si bon. Noz constellations,  
 Auffi l'accord de noz conditions  
 Le ueult, & dit. Chascun de nous ensemble  
 En mainte chose (en effect) se reffemble.  
 Tous deux aymons gens pleins d'honnesteté,  
 Tous deux aymons honneur, & netteté,  
 Tous deux aymons à d'aucun ne mesdire,  
 Tous deux aymons un meilleur propos dire,

Tous deux aymons à nous trouver en lieux,  
 Ou ne sont point gens melancolieux,  
 Tous deux aymons la musique chanter,  
 Tous deux aymons les liures frequenter :  
 Que diray plus ? Ce mot là dire i'ose,  
 Et le diray, que presque en toute chose  
 Nous ressemblons : fors, que i'ay plus d'esmo  
 Et que tu as le Cueur plus dur, que moy :  
 Plus dur ( helas ) plaïse toy l'amollir,  
 Sans ton premier bon propos abolir :  
 Et en uoulant en toymesme penser,  
 Qu'Amour se doit d'Amour recompenser,  
 Las ueille moy nommer dorefnauant  
 Non pas Amy, mais treshumble Seruant,  
 Et me permets allegeant ma destresse,  
 Que ie te nomme (entre nous) ma Maïstresse.

S'il ne te plaïst, ne laisseray pourtant  
 A bien aymer : & ma douleur portant  
 Ie demourray ferme, & plein de bon zelle,  
 Et toy par trop ingrate Damoyfelle.

---

 ELEGIE XVI.
 

---

QVI eust pensé, que lon peust concevoir  
 Tant de plaïfir pour lettres recevoir ?  
 Qui eust cuydé le desir d'un cueur franc

Estre caché deffoubz un papier blanc ?  
Et comment peult un œil au cueur eslire  
Tant de confort par une lettre lire ?

Certainement Dame treshonoree  
I'ay leu des faincts la Legende doree,  
I'ay leu Alain le trefnoble Orateur,  
Et Lancelot le tresplaisant menteur :  
I'ay leu aussi le Romant de la Rose,  
Maistre en amours, & Valere, & Orose  
Comptans les faicts des antiques Rommains :  
Bref, en mon temps i'ay leu des Liures maints,  
Mais en nulz d'eulx n'ay trouué le plaisir,  
Que i'ay bien sceu en uoz lettres choisir.  
I'y ay trouué un langage bening,  
Rien ne tenant du stile femenin :  
I'y ay trouué fuite de bon propos,  
Auec un mot, qui a mis en repos  
Mon cueur estant trauaillé de tristesse,  
Quand me souffrez uous nommer ma maistresse.  
Dieu nous doint donc, ma maistresse tresbelle  
(Puis qu'il uous plaist, qu'ainsi ie uous appelle)  
Dieu nous doint donc amoureux appetit  
De bien traicter uostre seruant petit.  
O moy heureux d'auoir maistresse au monde,  
En qui uertu soubz grand' beauté abonde !  
Tel est le bien qui me fut apporté  
Par uostre lettre, ou me suis conforté,  
Dont ie maintiens la plume bien heuree,  
Qui escriuit lettre tant desiree :

Bien heureuse est la main, qui la ploya,  
Et qui uers moy (de grace) l'enuoya :  
Bien heureux est, qui apporter la sceut,  
Et plus heureux celuy qui la receut.

Tant plus auant ceste lettre lifoye  
En aise grand', tant plus me deduisfoye :  
Car mes ennuy sur le champ me laisserent,  
Et mes plaisirs d'augmenter ne cefferent  
Tant que i'euz leu un mot, qui ordonnoit,  
Que ceste lettre ardre me conuenoit.

Lors mes plaisirs d'augmenter prindrent cefse :  
Pensez, adonc en quelle doubte, & presse  
Mon cueur estoit. L'obëiffance grande,  
Que ie uous doy, brusler me la commande :  
Et le plaisir que i'ay de le garder,  
Me le deffend, & m'en uient retarder.

Aucunefoys au feu ie la boutoye  
Pour la brusler : puis soudain l'en ostoye,  
Puis l'y remis, & puis l'en recullay,  
Mais à la fin (à regret) la bruslay  
En disant, Lettre (apres l'auoir baifée)  
Puis qu'il luy plaist, tu feras embrasée :  
Car j'ayme mieulx dueil en obëiffant,  
Que tout plaisir en desobëiffant.  
Voyla comment pouldre, & cendre deuint  
L'ayse plus grand qu'a moy onques aduint.

Mais si de uous i'ay encor quelque lettre,  
Pour la brusler, ne la faudra que mettre

Pres de mon cueur : là elle trouuera  
Du feu assez, & si esprouuera,  
Combien ardante est l'amoureuse flamme,  
Que mon las cueur pour uoz uertus enflamme.

Au moins en lieu des tourmens, & ennuyz,  
Que uostre amour me donne iours, & nuycts,  
Le uous supply de prendre (pour tous mets)  
Vn cristallin Miroyr, que uous transmets.  
En le prenant, grand' ioye m'aduiendra,  
Car (comme croy) de moy uous souuiendra,  
Quand là dedans mirerez ceste face,  
Qui de beauté toutes autres efface.

Il est bien uray, & tiens pour feureté :  
Qu'il n'est Miroyr, ne fera, n'a esté,  
Qui sceust au uif monstrier parfaictement  
Vostre beauté : mais croyez feurement,  
Si uoz yeulx clers plus que ce cristallin  
Veissent mon cueur feal, & non malin,  
Ilz trouueroient là dedans imprimee  
Au naturel uostre face estimee.

Semblablement avec uostre beauté  
Vous y uerriez la mienne loyauté,  
Et la uoyant uostre gentil courage  
Pourroit m'aymer quelque point d'aduantage :  
Pleust or à Dieu donques, que peussiez ueoyr  
Dedans ce cueur, pour un tel heur auoir :  
C'est le feul bien, ou ie tends, & aspire.

Et pour la fin rien ie ne uous desire,

Fors que cela, que uous uous defirez,  
Car mieulx que moy uoz defirs choysirez.

ELEGIE XVII.

Tous les humains, qui estes sur la terre,  
D'aupres de moy retirez uous grand'erre :  
N'oyez le dueil, que mon las cueur reçoit.  
Ie ne ueulx pas, que d'ame entendu foyt,  
Fors feulement de ma feule Maistresse,  
A qui pourtant ma plaincte ne s'adresse :  
Car quand pour elle en langueur ie mourroys,  
D'elle (pour uray) plaindre ne me pourroys.

D'elle, & d'Amour ne me plains nullement,  
Mais Amour doys mercier doublement :  
Et doublement à luy ie suis tenu,  
Quand double bien par luy m'est aduenu,  
De me submettre en lieu tant estimé,  
Et d'auoir faict, que là ie suis aymé.

Pourquoy d'ennuy fuis ie donques tant plain ?  
A trop grand tort (ce fsemble) me complain,  
Veu que plaisir plus grand on ne peut dire,  
Que d'estre aymé de celle, qu'on desire.

A dire uray, ce m'est grande lyeffe,  
Mais à mon cueur trop plus grand ennuy est ce  
De ce que n'ose user de priuauté  
Vers une telle excellente beauté.

Amour ueult bien me donner ce credit :  
Mais pour certain Danger y contredit,  
Nous menaffant de nous faire reproche,  
Si l'un de nous trop pres de l'autre approche.

O Dieu puiffant, quelle grande merueille!  
Est il douleur a la mienne pareille?

A ma grand'foif la belle eau se presente,  
Et si conuient, que d'en boyre m'exempte.  
Bref, on me ueult le plus grand bien du monde,  
Et tout ce bien plus à mal me redonde,  
Que si ma Dame estoit uers moy rebelle,  
Veu que semblant n'ose faire à la belle,  
De qui lamour (par sa grace) est à moy :  
Ainsi ie semble en peine, & en esmoy  
A cil, qui a tout l'or, qu'on peult comprendre,  
Et n'oseroit un seul denier en prendre.

Ce neantmoins, puis que s'amour me baille,  
La feruiray, quelque ennuy, qui m'affaille :  
Et ayme mieulx en s'amour auoir peine,  
Que fans s'amour auoit lieffe pleine.

Helas de nuyct elle est mieulx que gardee,  
Et sur le iour de cent yeulx regardee,  
Plus, que iadis n'estoit Io d'Argus,  
Qui eut au chef cent yeulx clers, & agus.  
Si ne fault pas s'esbahyr grandement,  
Si on la garde ainsi songneusement,  
Car uolentiers la chose pretieuse  
Est mise à part en garde soucieuse.



Or est ma Dame une Perle de prix  
Inestimable à tous humains esprits  
Pour sa valeur. Que diray d'avantage?  
C'est le tresor d'un riche parentage :  
Que pleust à Dieu, que la fortune aduint,  
Quand ie uouldrois, que Bergere deuint.

S'ainfi estoit, pour l'aller ueoir feulette,  
Souuent ferois de ma Lance Houlette,  
Et conduiroys, en lieu de grans armées,  
Brebis aux champs costoyez de ramees.  
Lors la uerrois feant sur la uerdure,  
Si luy dirois la peine, que i'endure  
Pour son amour, & elle orroit ma plaincte  
Tout à loysir, sans de nul auoir crainte :  
Car loing feroient ceulx qui de nuyct la gardent,  
Et les cent yeulx, qui de iour la regardent,  
Ne la uerroient. Le faulx traistre Danger  
Vers elle aux champs ne se uiendroit renger.  
Toufours se tient en ces maisons Royalles,  
Pour faire guerre aux personnes loyalles.

Ainsi estant en liberté champestre  
La requerrois d'un baifer. Et peult estre  
Me donneroit : pour du tout m'appaifer,  
Quelque autre don par deffus un baifer :  
Si me uauldroit l'estat de Bergerie  
Plus, que ma grande, & noble Seigneurie.

O uous Amans, qui ayez en lieu bas,  
Vous auez bien en amours uoz esbats.

Si n'ay ie pas enuie à uostre bien :  
 Mais en amours auoir ie uouldrois bien  
 La liberté à la uostre semblable.

Qu'en dictes uous ma Maistresse honorable ?  
 Ces miens souhairs uous desplaisent ilz point ?  
 Ie uous supply ne les prendre qu'a pointct,  
 Recongnouissant, que l'amour que uous porte,  
 Faiçt que mon cueur en desirs se transporte.

Et pour fermer ma complaincte accomplie,  
 Treshumblement uostre grace supplie,  
 Perseuerer en l'amour commencee,  
 Et ne l'oster de si noble pensee.  
 Quant est à moy, seule uous seruiray  
 Tout mon uiuant, & pour uous souffriray  
 Iusques au iour, que Fortune uouldra,  
 Que par mercy ma grand'peine fauldra.

---

ELEGIE XVIII.

---

**F**ILZ de Venus uoz deux yeulx desbendez,  
 Et mes escripts lisez, & entendez,  
 Pour ueoir comment,  
 D'un desloyal seruie me rendez :  
 Las punissez le, ou bien luy commandez  
 Viure autrement.

Je l'ay receu de grace honnestement,  
 De moy mesdit par tout iniustement,

Et me blafonne.

Helas fault il, qu'apres bon traictement,  
Vn Seruiteur blasme indiscretement

Sa Dame bonne ?

Que feront ceulx, qu'on chaffe, & abandonne,  
Si ceulx, à qui le bon recueil on donne,

Viuent ainfi ?

Il fault, Amour, que peine on leur ordonne :

Car plus à uous, qu'à nulle autre perfonne,

Touche cecy.

Si à telz gens faictes grace, & mercy,  
Noir deuiendra uostre Regne esclercy,

Et fans police.

Et n'y aura femme, ne fille auffi,

Qui ose aymer craignant d'auoir foucy

Par leur malice.

La mauuaife herbe il fault qu'elle periffe,

Et la Brebis mal faine fault qu'elle yffe,

Hors des troupeaux.

Iettez donc hors de l'amoureux seruice

Ce mesdifant, qu'il n'apprenne son uice

A uoz feaulx.

Certes on uoit aux champs les Pastoureaux

Leur foy garder mieulx, que leurs gras Toreaux,

Sans nul mal dire.

Mais en Palais, grans Villes, & Chasteaux

Foy n'y est rien, langues y font cousteaux

Par trop mesdire.

Las qu'ay ie dit? Pardonnez à mon ire :

Tous ne font telz : i'en ay bien fceu eslire  
Vn tresfloyal :  
A qui mon cueur se lamente & fouspire  
Des maux que i'ay par l'autre, qui est pire,  
Que desfloyal.  
À l'un (pour uray) l'autre n'est pas egal :  
L'un est bon fruit, & l'autre Reagal,  
Poison mortelle.  
L'un est d'esprit, l'autre est gros animal :  
L'un parle en bien, l'autre tousiours dit mal :  
Sa langue est telle.  
De l'un reçooy tourment dur, & rebelle :  
De l'autre i'ay consolation belle,  
Dieu fçait combien.  
Bref, amytié n'a point peine eternelle :  
Après le mal i'ay rencontré en elle  
Singular bien.  
O toy mon cueur ! bien heureux ie te tien,  
D'auoir trouué un tel Seruiteur tien,  
Qui te conforte.  
Et à bon droict ie me complains tresbien,  
Que ie ne l'ay plus tost retenu mien,  
Congnu fa forte.  
Las, de mon cueur luy ay fermé la porte,  
Pour à celuy, qui mal de moy rapporte,  
Mon cueur unir.  
Grand mal ie feis, aussi peine i'en porte :  
Et croy, que Dieu me l'enuoye ainsi forte,  
Pour m'en punir.

Par ses faulx tours me suis ueu aduenir  
 Vn grand uouloir de ne me fouuenir  
 D'homme, qui uiue.

Mais pour les faulx les bons ne fault bannir :  
 Et puis d'aymer on ne se peult tenir,  
 Quoy qu'on estriue.

Tel ueult fuyr, qui plus pres en arriue :  
 Si louë Amour, qui plus qu'à femme uiue,  
 M'a faict cest heur

De me monstrier la malice excessiue  
 D'un faulx Amant, & la bonté nayfue  
 D'un Seruiteur.

---

ELEGIE XIX.

---

**T**ANT est mon cueur au uostre uny, & ioinct,  
 Qu'impossible est, que l'ennuy, qui uous poinct,  
 Ne sente au uif : mais si uostre constance  
 Venoit à faire à l'ennuy resistance,  
 Lors fortiriez de desolation,  
 Et i'entreroys en consolation,  
 En uous uoyant n'estre plus desolee.  
 Si n'ay ie emprisi uous rendre consolee  
 En cest escript, pour seulement oster  
 Le mal, que i'ay de uous ueoir mal porter.  
 Plus tost uouldrois, certes, qu'il fust permis,  
 Que uostre dueil avec le mien fust mis,  
 Aymant plus cher auoir double destresse,

Que d'en ueoir une en ma Dame, & Maistresse :  
 Mais le moyen plus fouuerain feroit,  
 Quand par uertu tel ennuy cefferoit.

La uertu propre en cestuy cas, c'est Force,  
 Qui dueil abat, & les tourmens efforce.  
 Je ne dy point force de corps, & bras :  
 S'ainfi estoit, les Toreaux gros, & gras,  
 Lyons puiffans, Elephans monstrueux  
 Seroient beaucoup (plus que nous) uertueux :  
 Ce que i'entens, c'est force de courage  
 Pour soustenir d'infortune l'Orage,  
 Et resister à furuenans malheurs.

N'est elle point parmy uoz grans ualeurs  
 Ceste uertu ? Si est abondamment :  
 Veuillez la donc monstrier euidentement  
 En cest ennuy. Les estoilles celestes  
 Iamais ne font, que de nuyct manifestes :  
 Aussi constance en nous ne peult bien luire,  
 Qu'au temps obscur, que douleur nous uient nuyre.  
 Aux grans affaults acquiert on les honneurs,  
 Et tant plus font aigres ses Blafonneurs,  
 Plus le Constant a de loz meritoire.  
 Si ne fault point sur eulx chercher uictoire :  
 Ilz se uaincront, tant font ilz malheureux,  
 Faifant tumber tous les blasmes sur eulx.

Mais, qui est cil, ne celle en cestuy Monde,  
 En qui douleur par faulx rapport n'abonde ?  
 Auant, que nul iamais soit icy né,  
 A ceste peine il est predestiné :

Et tant plus est la personne excellente,  
Plus est subiecte à l'aigreur uiolente  
De telz affaults. Vous donques accomplie  
De dons exquis, dictes ie uous supplie,  
Cuydez uous bien fuyr les uiolences  
Des mesdifans avec uoz excellences ?

Si uous uoulez, qu'on n'ayt sur nous enuie,  
Ne foyez plus de uertueuse uie :  
Ostez du corps ceste exquisite beauté,  
Ostez du cueur ceste grand'loyauté :  
Ne foyez plus sur toutes estimee,  
Ne des loyaulx Seruiteurs bien aymee :  
Ayez autant de choses uitieuses,  
Que uous auez de uertus precieuses,  
Lors se tairont. Ha chere, & feule amye  
Voulez uous estre enuers Dieu endormie,  
De receuoir tant de graces de luy,  
Et ne uouloir porter un seul ennuy ?  
Ennuy (pour uray) n'est pas la pire chose,  
Qui soit au cueur des personnes enclose :  
Petit ennuy, un grand ennuy appaise.  
Bref, sans ennuy trop fade feroit l'aïse :  
Et tout ainsi, que les fades uiandes  
Avec aigreur on trouue plus friandes :  
Ainsi plaisir trop doux, & uigoureux  
Meflé d'ennuy, semble plus fauoureux.

Et d'autre part, raison nous faict sçauoir,  
Qu'impossible est de non tristesse auoir,

Veu que tous ceulx, qui le plus fort s'appuyent  
 Sur leurs plaisirs, de leurs plaisirs s'ennuyent :  
 Et deuiendroit fascheuse leur lieffe,  
 Si quelque fois n'entreuenoit tristesse :  
 Laquelle en fin se perd avec le temps,  
 Dont en apres sont plus gays, & contens.

Or si ce dueil n'abbatez par uertu,  
 Si fera il par le temps abbatu :  
 Mais la uertu de uous croire me faict,  
 Que ia le temps n'aura l'honneur du faict.  
 Le temps est bon pour les douleurs deffaire  
 De ceulx, qui n'ont constance pour ce faire :  
 Mais uous, Amye, auez en corps de Dame  
 Vn cueur uiril pour uous oster de l'ame  
 Vostre douleur mieulx, qu'autre creature,  
 Ne que le temps, ne que mon escripture.

---

ELEGIE XX.

---

**E**N est il une en ceste terre basse,  
 Qui en tourment de tristesse me passe,  
 Ou qui en foyt autant, comme moy, pleine ?  
 Faire se peult : mais ie croy, qu'à grand'peine  
 Se trouuera femme en lieu, ne faison,  
 Qui de se plaindre ayt si grande raison.

Deffoubz la grand'lumiere du Soleil  
 Ne trouue point le Phenix son pareil :



Et auffi peu ie trouue ma pareille  
En iuste dueil, qui la mort m'appareille.

Le Phenix fuis des dames langoureuſes  
A trop grand tort, uoyre des malheureuſes :  
Et cil, qui m'a tous ces mauſx auancez,  
Eſt le Phenix des hommes infenſez.

Las ie me pleins, non point comme Dido  
Frappee au Cueur du dard de Cupido :  
Ia ne m'orriez alleguer en mes plainctes  
Le mien Amant, comme Sappho, & maintes :  
Mais mon mary, dont plus mon cueur ſe deult :  
Car les Amans abandonner on peult,  
Et les marys c'eſt force qu'ilz demeurent  
(Bons, ou mauſvais) iuſques à ce, qu'ilz meurent.

Non que par moy luy ſoit mort deſiree,  
Pluſtoſt uouldrois ſa penſee inſpiree  
A me traicter, ainſi qu'il eſt licite,  
Ou comme il doit, ou comme ie merite :  
Veu que mon cueur l'ayme, l'honnore, & fert,  
Comme il conuient, & non comme il deſſert.

Pas ne deſſert auoir à ſa commande  
Ceſt en bon poinct, & ceſte beauté grande,  
Que m'a donné Nature à plein deſir :  
Pas ne merite au chaſte lict gefir  
De celle là, qui tant luy eſt feable.

Il ne fault pas, qu'un œil tant agreable  
Luy ſoit riant, ne que bouche tant belle  
En le baiſant, mary, n'amy l'appelle :

Et neantmoins, fuyuant Dieu & sa Loy,  
De mon franc uueil tous ces poinctz a de moy.

Mais cest ingrat tout mal pour bien me baille.  
Il a de moy le bon grain pour la paille,  
Humble douceur pour fiere cruaulté,  
Loyalle foy pour grand'desloyauté,  
Et pour chagrin toute amoureuse approche,  
Sans amollir son cueur plus dur que roche.

Le fier Lyon deffus le Chien ne mect  
Patte, ne dent, quand à luy se submect :  
Les forts Rommains, quand ilz s'humilierent  
Soubz Atilla, son cueur felon plierent :  
Le noir Pluton, à fleschir mal ayfé  
Fut (par douceur) d'Orpheus appaifé.

Tout s'amollist par douceur tresbenigne :  
Et toutefois la douceur feminine,  
Qui les douceurs de ce Monde surpasse,  
Deuant les yeulx de mon dur Mary passe  
Sans l'esmouuoir : & tant plus me submets  
Tant plus me sert d'estranges & durs mets.  
Par ainsi passe en cruaultez iniques  
Lyons, Tyrans, & Monstres Plutoniques.

Certes quand bien ie pense à mon malheur,  
Il me souuient du Champestre Oyseleur,  
Lequel apres que l'Oyfellet des champs  
Il a fceu prendre avec fainctz, & doux chantz,  
Le tue, & plume : ou si uif le retient,  
Le mect en Cage, & en langueur le tient :

Ainsi (pour uray) fuz prinse & arrestee,  
Et tout ainsi (helas) ie fuis traictee.  
Or si l'Oyseau maudit en son langage  
(Comme dit Meung) cil qui le tient en Cage :  
Pourquoy icy donques ne me plaindray ie  
De ce cruel, qui chascun iour r'engrege  
Mes longs ennuyz? Le dueil qui est celé,  
Griefue trop plus, que s'il est reuelé.  
Parquoy le mien donc reuelé fera,  
Ma Bouche au Cueur ce grand plaisir fera.  
Et à qui las? Sera ce à mon Mary,  
Que descharger iray mon cueur marry?  
Non certes, non : rien ie n'y gaigneroye,  
Fors qu'en mes pleurs plaisir luy donneroye.  
Et à qui donc? Doy ie par amours faire  
Vn Seruiteur, duquel en mon affaire  
l'auray conseil, & qui par amytié  
De mes douleurs portera la moytié?  
L'occasion le conseille, & le dit :  
Mais avec Dieu honneur y contredit.  
Pourtant plaideurs aux amoureuses questes  
Allez ailleurs presenter uoz requestes :  
Ie ne feray ne Seruiteur n'Amy,  
Mais tiendray foy, à mon grand Ennemy.  
Donques à qui feray ma plaincte amere?  
A uous ma chere, & honnoree Mere,

C'est à uous feule, à qui s'offre, & presente  
Par uray deuoir la complaincte presente.  
Et deuers uous s'enuollent mes pensees

De grand ennuy (à grand tort) offensees,  
 Pour y chercher allegeance certaine.  
 Comme le Cerf, qui court à la Fontaine  
 Querant remede à la foif, qui le presse :  
 Nature auffi ne ueult, que ailleurs m'adresse,  
 Et si m'a dict, si pour moy en ce Monde  
 Y a confort, qu'en uous feule il abonde.  
 S'il est en uous (las) si m'en secourez.

S'il n'est en uous, auécques moy pleurez  
 En mauldissant Fortune, & fes alarmes :  
 Et en mes pleurs entremeslez uoz larmes,  
 Pour arroufer la fleur, qu'avez produicte,  
 Qui s'en ua toute en feiche herbe reduicte.

---

 ELEGIE XXI.
 

---

De la mort d'Anne L'hulier.

**Q**VICONQUES foys, qui ueulx, que ie confesse,  
 Que Venus est la plus belle Deesse,  
 Il fault auffi, que de rien tu ne doubtes,  
 Qu'elle ne soit la plus male de toutes :  
 Car quelque don, qui d'elle soit donné,  
 (Tant soit il doux) il est enuironné  
 De plus maulx, que la Rose d'Espines :  
 Et (qui pis est) si ses fraudes Vulpines  
 On sçait fuyr, ou si un chaste cueur  
 D'aenture est de sa flamme uainqueur,

Elle (foudain) deuiet tout enragee :  
Et tout ainſi, que ſ'on l'eufft outragee,  
En prend uengeance. Helas piteuſe preuue  
Toute recente à ce propos ſe treuue  
D'Anne, qui fut iadis Orleanique.

Le cas eſt tel. La Deeffe impudique  
De ſon brandon (qui maintes femmes damne)  
Iamais ne ſceut eſchauffer le cueur d'Anne.  
Dont par deſpit ſur le corps ſe uengea,  
Et pour ce faire à Vulcan ſe renga :  
Car le pouoir de Venus eſt petit  
Pour ſe uenger ſelon ſon appetit.

A Vulcan donc ſon dueil elle declaire :  
Qui tout ſubit (pour à Venus complaire)  
De ſon chault feu (bien autre qu'amoureux)  
Vint allumer par un ſoir malheureux  
D'Anne le liſt chaſte, & immaculé :  
Et en dormant ſon beau corps a bruſlé,  
Duquel adonc l'ame noble ſ'oſta,  
Et toute gaye au Ciel luyſant faulta,  
Sans ſe ſentir du feu de Vulcanus,  
Encores moins de celluy de Venus.

Or uit ſon Ame, & le Corps eſt pery  
Par feu ardant. Mais, qui de ſon Mary  
Eufft eu alors les larmes, qu'eſpandues  
Il a depuis, pas ne ſuffent perdues,  
Comme elles ſont, car de ſes yeulx fortir  
En fait aſſez pour ce feu amortir.

## ELEGIE XXII.

Du riche infortuné Jaques de Beaune, Seigneur de  
Semblançay.

**E**N son gyron iadis me nourriffoit  
Doulce Fortune, & tant me cheriffoit,  
Qu'a plein fouhait me faisoit deliurance  
Des hauls Honneurs, & grans Trefors de France :  
Mais ce pendant sa main gauche treforde  
Secretement me filoit une Corde,  
Qu'un de mes Serfz pour fauluer sa ieunesse  
A mise au col de ma blanche uieilleffe.  
Et de ma mort tant laide fut la uoye,  
Que mes Enfans, lesquelz (helas) i'auoye  
Hault esleuez en honneur, & pouoir,  
Hault esleué au Gibet m'ont peu ueoir.

Ma gloyre donc, que i'auoys tant cherie,  
Fut auant moy deuant mes yeulx perie.

Mes grans Trefors, en lieu de secourir,  
Honteusement me menerent mourir :

Mes Seruiteurs, mes Amys, & Parens  
N'ont peu seruir, que de pleurs apparens.

I'eus (en effect) des plus grans la faueur,  
Ou au befoing trouuay fade faueur :  
Mesmes le Roy son Pere m'appella :  
Mais tel' faueur Iustice m'esbranla :  
Car elle ayant le mien criminel uice

*l'Amour et*

Mieux espluché, que mon passé seruice,  
 Pres de rigueur, loing de misericorde  
 Me prononça honte, misere, & corde:  
 Si qu'a mon los n'est chose demouree,  
 Qu'une constance en face couloree,  
 Qui iusqu'au pas de mort m'accompaigna,  
 Et qui les cueurs du peuple tant gaigna,  
 Qu'estant meslee auecques mes ans uieux  
 Feit larmoyer mes propres Enuieux.

Certainement ma triumpante uie  
 Iadis mettoit en grand tourment Enuie :  
 Mais de ma mort or doit estre contente.  
 Je qui auoys ferme entente, & attente  
 D'estre en Sepulchre honorable estendu,  
 Suis tout debout à Montfaulcon pendu.  
 Là ou le uent, quand est fort & nuyfible,  
 Mon corps agite : & quand il est paisible,  
 Barbe, & Cheueulx tous blancs me fait branler,  
 Ne plus ne moins, que feuilles d'Arbre en l'air.  
 Mes yeulx iadis uigilans de nature,  
 Des uieux Corbeaulx font deuenus pasture:  
 Mon col, qui eut l'accol de Cheualier,  
 Est accollé de trop mortel collier.  
 Mon corps iadis bien logé, bien uestu,  
 Est à present de la Grefle battu,  
 Laué de Pluye, & du Soleil feché,  
 Au plus uil lieu, qui peult estre cherché.

Or pour finir les regretz doloireux

Partans du cueur du Riche Malheureux,  
 Roys, & Subiectz, en moy ueuillez apprendre,  
 Que uault grand' charge à bailler & à prendre.

En mon uiuant ne fut merueille à ueoir  
 (Veu mon credit) si i'acquis grand auoir :  
 Mais à ma mort on peult bien ueoir adonques  
 Vn des grans tours, que Fortune fait onques.

Lon temps me fait appeller Roy de Tours,  
 Mais puis qu'elle a usé de ses destours  
 Sur moy Vieillard chetif & miserable,  
 Priez à Dieu (O Peuple uenerable)  
 Que l'Ame foyt traictee fans esmoy  
 Mieulx, que le corps : & congnoissez par moy,  
 Qu'or, & argent, dont tous plaifirs procedent,  
 Caufent douleurs, qui tous plaifirs excedent.

ELEGIE XXIII.

De Iehan Chauuin Menestrier.

CHAVVIN sonnant sur Seine les aulbades,  
 Donna tel aise aux gentilles Naiades,  
 Que l'un pour tous des aquatiques Dieux  
 Parla ainsi. Le son melodieux  
 De ce Chauuin, Freres, nous pourroit nuyre  
 Par traict de temps, & noz femmes seduire  
 Iusqu'a les faire yffir de la clere unde,  
 Pour habiter la Terre large, & ronde.



Ne fait au chant de son Pfalterion  
Sortir des eaux les Daulphins Arion ?  
Ne tira pas Orpheus Eurydice  
Hors des Enfers? Cela nous est indice,  
Que cestuy cy : qui mieulx, que ces deux, sonne,  
Et qui tant est gratieuse personne,  
Nous pourroit bien noz Nymphes suborner.

Ces motz finiz, se prindrent à tourner  
Ces Dieux ialoux au tour de la Naffelle  
Du bon Chauuin, & renuerfans icelle  
L'ont en leurs eaux plongé, & suffoqué :  
Puis chascun d'eulx des Nymphes s'est moqué  
En leur difant, uenez, Dames uenez,  
Voicy Chauuin, que si cher uous tenez.  
Commandez luy, que danfer il uous face.

Lors le baifant ainfi mort en la face  
Toutes sur luy de leurs yeulx espendirent  
Nouvelles eaux, & apres le rendirent  
Dessus la Terre es mains de ses Amys,  
Qui l'ont ensemble en sepulture mys,  
Et d'instrumens de Musique diuers  
Au Roy du Ciel, & du Monde uniuers  
Ont rendu gloire, & immortelles graces  
De l'auoir mys hors des terrestres places  
Pleines de maulx, pour le loger en lieu  
Ou plus n'endure, & plus n'offense Dieu.

## ELEGIE XXIV.

**G**ENTE Danes de Iuppiter aymee  
Dedans la Tour d'Arain bien enfermee,  
Puis que Fortune aduerse de tout bien  
Est maintenant enuieuse du mien,  
Puis que de l'œil elle m'a destourné  
Le beau present, qu'elle m'auoit donné :  
Puis que parler à uous ne puis, & n'ose,  
Que puis ie faire orendroit autre chose,  
Fors par escript nouvelles uous mander  
De mon ennuy, & uous recommander  
Le cueur de moy, dont auez iouyffance?  
Le cueur, sur qui nulle autre n'a puissance,  
Le cueur; qui feut de franchise interdit,  
Quand prisonnier en uoz mains se rendit,  
Et de rechef prisonnier confirmé  
Auecques uous en la Tour enfermé.  
Ie uous supply par celuy dur tourment,  
Que nous souffrons pour aymer loyaument.  
Qu'entre uoz mains il face sa demeure,  
Iusques à tant, que l'un, ou l'autre meure.  
Tandis Fortune avec cours temporel  
Se changera fuyuant son naturel :  
Et ne nous est si dure, & mal prospere,  
Comme paisible, & bonne ie l'espere.

Parquoy, Amye, or uous reconfortez  
En cest espoir, & constamment portez

L'une moytié de l'infortune forte :  
 L'autre moytié croyez que ie la porte.  
 Mais ou font ceulx, qui ont eu leur desir  
 En amytié, sans quelque desplaisir ?  
 Il n'en est point certes, & n'en fut onques,  
 Et n'en fera. Ne uous estonnez donques :  
 Car i'apperçoy de loing uenir le temps,  
 Que nous ferons plus, que iamais, contens :  
 Et que de moy ferez encor feruie,  
 Sans nul danger, & en despit d'enuie.

ELEGIE XXV.

Pour Monsieur de Barroys à ma Damoyfelle de Huban.

**L**E Seruiteur de uous chere Maistresse,  
 D'un triste cueur cest escript uous adresse  
 Pour salut humble, & pour uous aduertir,  
 Qu'il m'est befoing d'aupres de uous partir :  
 Mais ie ne puis bien uous rendre aduertie,  
 Combien de dueil i'ay de la departie :  
 Parquoy uault mieulx à uoz penfers remettre  
 Ce que n'en puis par escripture mettre :  
 Ce neantmoins, puis qu'à l'heure presente  
 Encre, & Papier deuant moy se presente,  
 Compter uous uueil un debat, qui m'esueille.

Toutes les foyz, que ie dors, ou sommeille,  
 Dire me uient (d'une part) mon Deuoir,

Qu'il m'est befoing, pour long temps ne uous ueoir,  
Me remonstrant que i'ay certain affaire :  
Que trop ie laisse à poursuiure, & à faire,  
Et que pour tost chose pressée ouurer,  
Laisser on doit ce, qu'on peut recouurer.  
De l'autre part Desir uient contredire  
A mon Deuoir, & luy uient ainsi dire.  
Fascheux Deuoir, ueulx tu, qu'un seruiteur,  
Qui quant à l'œil iamais ne se ueit heur  
Tel qu'a present, ores il abandonne  
Ce bien exquis, que uraye amour luy donne ?  
Laissera il celle, qui est pourueüe  
De tant de dons ? laissera il la ueüe  
De ce regard de douceur accomply,  
Soubz le hazard d'estre mis en oubly ?  
Ainsi Desir, & mon Deuoir me preschent :  
Vous aduisant, que tous deux tant m'empeschent  
Que ie ne sçay, auquel i'obëiray :  
Parquoy, Maistresse, icy uous suppliray,  
De m'aduertir, qu'il conuient, que ie face.

Mon Deuoir ueult, qu'eflongne uostre face,  
Desir me ueult pres de uous retenir,  
Mais à nul d'eulx ie ne me ueulx tenir,  
Et n'en feray fors cela seulement,  
Qu'ordonnera uostre commandement,  
Qui dessus moy autant a de puissance,  
Que seruiteurs doiuent d'obëissance.

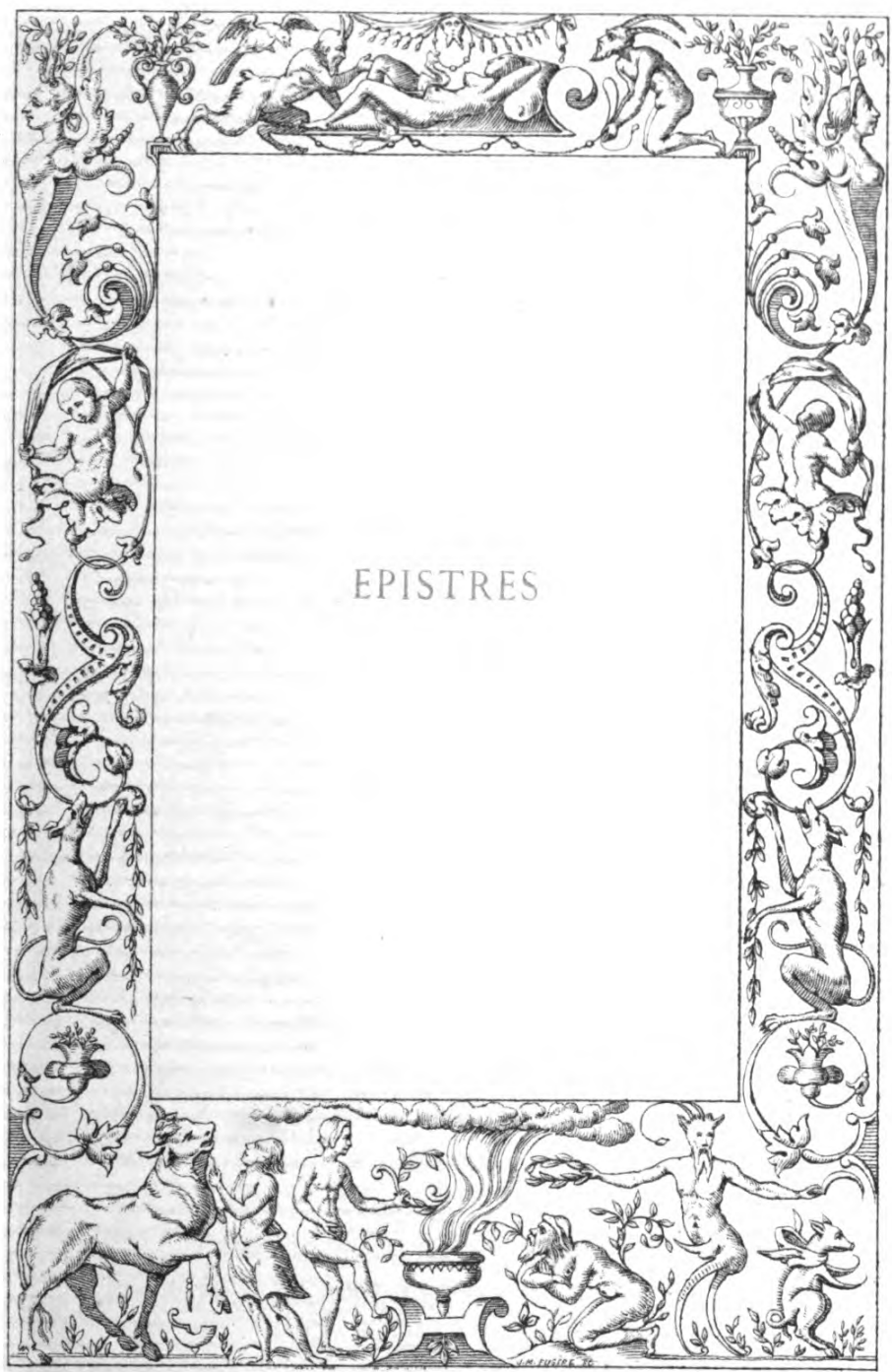
## ELEGIE XXVI.

—  
A une, qui refusa un present.

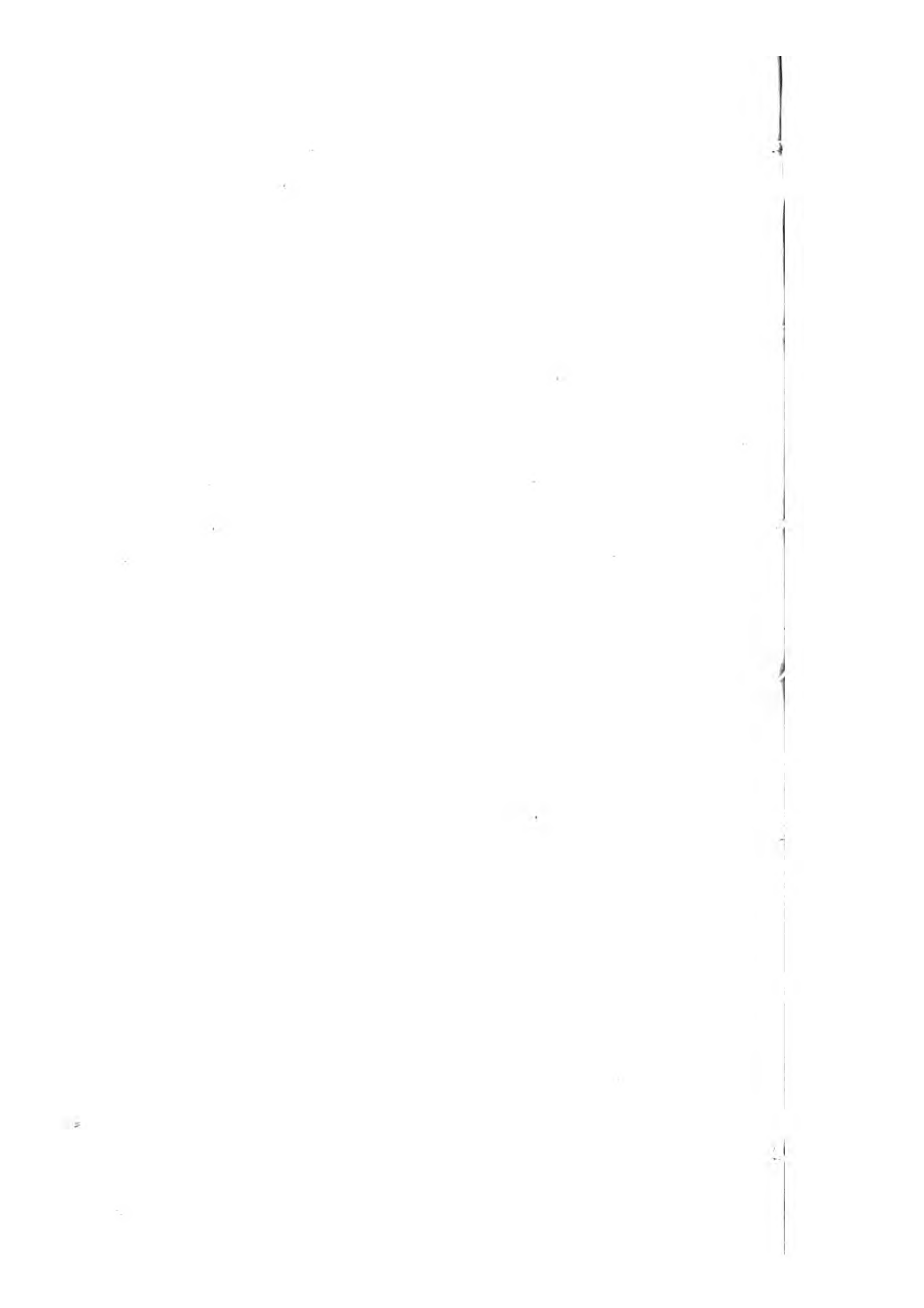
**Q**VAND ie uous dy (sans penser mal affaire)  
 l'ay, chere Sœur, un present à uous faire,  
 Le prendrez uous? des que m'eustes ouy,  
 Dit ne me fut le contraire d'ouy :  
 Parquoy, ma Sœur, si en uous l'enuoyant  
 Y a forfait, chascun fera croyant,  
 Que non de moy, mais de uous uient l'offense.  
 Et pour renfort de ma iuste deffense,  
 (Sans me uanter) ce mot bien dire i'ose,  
 Qu'en maint bon lieu i'ay donné mainte chose,  
 Que lon prenoit, sans penser le donneur  
 Pretendre rien du prenant, que l'honneur.  
 Que n'avez uous de moy ainsi pensé?  
 Iamais me suis ie en termes aduancé  
 Aupres de uous, qu'honneur, & Dieu ensemble  
 N'y fussent mis? quelque fois, ce me semble,  
 Ie uous ay dict (si bien uous en fouuient)  
 Treschere Sœur, si seruice uous uient  
 De mon costé, ie uous supply n'entendre,  
 Que ie uous ueille obliger le me rendre.  
 Bref, mes propos tenuz d'affection,  
 Seront tesmoings de mon intention :  
 Vous afferant, que l'estime immuable,  
 Que i'ay de uous, est si grande, & louable,  
 Que rien par uous n'y peult estre augmenté,  
 En reffusant un offre presenté.

Il n'est pas dit (certes) que tous donneurs  
Voyent cherchant (par tout) les deshonneurs :  
Et n'est pas dit, que les Dames, qui prennent,  
Font toutes mal, & qu'en prenant mesprenent :  
Ce nonobstant, prendre m'exaulceray  
En mon escript, & si confefferay,  
Que bien fouuent, quand à femme lon donne,  
Le refuser est chose honneste, & bonne :  
Mais bien fouuent (à dire uerité)  
Il peult tourner en inciuilité.

Le sçay assez, que de rien n'avez faulte :  
Le sçay, combien de cueur uous estes haulte :  
Ce neantmoins (pour nourrir amytié)  
N'est mal feant, s'abbaïffer de moytié.  
Quand tout est dict, nette sens ma pensée  
D'auoir faict cas, ou foyez offensee :  
Plustost deueroys me sentir offensé  
Du mal, qu'avez (peult estre) en moy pensé :  
Veu, que l'offrir, dont i'ay uoulu user,  
En cas d'honneur uault bien le refuser.  
Et croy, de faict, que si ce n'eust esté  
La Foy, que i'ay de uostre honnesteté,  
L'eusse pensé proceder mon default  
De n'auoir faict mon present assez hault :  
Mais Dieu me gard d'estre si transgresseur  
De l'amytié d'une si bonne Sœur,  
Qui congnoistra, que Frere ne se treuue  
Plus uray, que moy, me mettant à l'espreuue.



EPISTRES





MAGVELONNE

*A son amy Pierre de Prouence.*

SUSCRIPTION.

Messager de Venus prens ta haulte uollee,  
Cherche le feul Amant de ceste defolee :  
Et quelque part qu'il rie, ou gemisse à present,  
De ce piteux escript fais luy vn doux present.



A plus dolente, & malheureuse  
femme,  
Qui onc entra en l'amoureuse  
flamme  
De Cupido, mect ceste Epistre  
en uoye,

Et par icelle (amy) falut t'enuoye,  
Bien congnoissant, que despite Fortune,  
Et non pas toy, à present m'infortune:  
Car si tristesse avecques dur regret  
M'a faict iecter maint gros souspir aigret,  
Certes ie sçay, que d'ennuy les alarmes  
T'ont faict iecter maintefoys maintes larmes.

O' noble cueur, que ie uoulus choysir  
Pour mon Amant, ce n'est pas le plaisir,  
Qu'eufmes alors, qu'en la maison Royale  
Du Roy mon Pere à t'amyne loyalle  
Parlamentas d'elle tout uis à uis :  
Si te prometz, que bien m'estoit aduis,  
Que tout le bien du Monde, & le deduit  
N'estoit que dueil, pres du gracieux fruit  
D'un des baisers, que de toy ie receuz :  
Mais noz esprits par trop furent deceuz,  
Quand tout soudain la fatale Deesse  
En dueil mua nostre grande lieffe,  
Qui dura moins, que celle de Dido :  
Car tost apres, que l'enfant Cupido  
M'eust faict laisser mon pere puissant Roy,  
Vinsmes entrer seulets en defarroy  
En un grand boys, ou tu me descendis,  
Et ton manteau dessus l'herbe estendis,  
En me disant, mamyne Maguelonne,  
Reposons nous sur l'herbe, qui fleuronne,  
Et escoutons du Rossignol le chant.

Ainsi fut faict. Adonc en arrachant  
Fleurs, & boutons de beauté tresinsigne,  
Pour te monstrier de uraye Amour le signe,  
Je les iettoys de toy à lenuiron,  
Puis deuisant m'affis sur ton giron :  
Mais en comptant ce, qu'auions en pensee  
Sommeil me print, car i'estois bien lassée.  
Finablement m'endormy pres de toy,

Dont contemplant quelque beauté en moy,  
Et te sentant en ta liberté franche,  
Tu descouris ma poitrine assez blanche,  
Dont de mon sein les deux pommes pareilles  
Veis à ton gré, & tes lèvres uermilles  
Baiferent lors les miennes à desir.

Sans uilenie, en moy prins ton plaisir  
Plus que rauy, uoyant ta douce amye  
Entre tes bras doucement endormie.  
Là tes beaulx yeulx ne se pouoient faouler :  
Et si difois (pour plus te consoler)  
Semblables motz en gemiffante alaine.

O beau Paris, ie ne croy pas qu'Helaine,  
Que tu ravis paruenue dedans Grece,  
Eust de beauté autant, que ma maistresse :  
Si on le dit, certes ce font abus.

Difant ces motz, tu uis bien, que Phebus  
Du hassle noir rendoit ma couleur taincte,  
Dont te leuas, & couppas branche mainte,  
Que tout au tour de moy tu uins estendre  
Pour preferuer ma face ieune, & tendre.  
Helas Amy, tu ne sçauoys que faire  
A me traicter, obëir, & complaire,  
Comme celuy, duquel i'auoys le cueur.

Mais ce pendant, ò gentil Belliqueur,  
Ie dormoys fort, & Fortune ueilloit :  
Pour nostre mal (las) elle trauailloit.  
Car quand ie fuz de mon repos lassée,

En te cuydant donner une embrassee,  
Pour mon las cueur grandement consoler,  
En lieu de toy (las) ie ueins accoler  
De mes deux bras la flairante ramee,  
Qu'autour de moy auoys mise, & femee,  
En te difant, mon gracieux Amy,  
Ay ie point trop à uostre gré dormy?  
N'est il pas temps, que d'icy ie me leue?

Ce proferant, un peu ie me foubleue,  
Ie cherche; & cours, ie reuiens, & puis uoys,  
Autour de moy ie ne uey que les boys:  
Dont maintefois t'appellay Pierre, Pierre,  
As tu le cueur endurcy plus que pierre,  
De me laisser en cestuy boys absconse?

Quand de nully n'euz aucune responce,  
Et que ta uoix point ne me reconforte,  
A terre chez, comme transie, ou morte:  
Et quand apres mes langoureux esprits  
De leur uigueur furent un peu surpris,  
Semblables motz ie dis de cueur, & bouche.

Helas Amy de proueffe la fouche,  
Ou es allé? Es tu hors de ton fens,  
De me liurer la douleur, que ie fens  
En ce boys plein de bestes inhumaines?  
M'as tu osté des plaifances mondaines,  
Que ie prenoys en la maison mon Pere,  
Pour me laisser en ce cruel repaire?  
Las qu'as tu fait, de t'en partir ainsi?

Penfes tu bien, que puiſſe uiure icy ?  
Que t'ay ie faiçt, ó cueur laſche, & immunde ?

Se tu eſtoys le plus noble du Monde,  
Ce uilain tour ſi rudement te bleſſe,  
Qu'oſter te peult le tiltre de nobleſſe.

O cueur remply de fallace, & fainçtife,  
O cueur plus dur, que n'eſt la roche biſe,  
O cueur plus faux, qu'onques naſquit de mere.

Mais reſponds moy à ma complainçte amere.  
Me promis tu en ma chambre paree,  
Quand te promis fuiure iour, & feree,  
De me laiſſer en ce boys en dormant ?  
Certes tu es le plus cruel Amant,  
Qui onques fut, d'ainſi m'auoir fraudee.  
Ne fuis ie pas la ſeconde Medee ?  
Certes ouy, & à bonne raiſon  
Dire te puis eſtre l'autre laſon.

Difant ces motz, d'un animé courage,  
Te uoys querant, comme pleine de rage,  
Parmy les boys, fans doubter nulz trauaulx :  
Et ſur ce poinçt rencontray noz cheuaulx  
Encor liez, payffans l'herbe nouvelle,  
Dont ma douleur renforce, & renouuelle :  
Car bien congneus, que de ta uoulençté  
D'auèques moy ne t'eſtoys abſenté.  
Si commençay, commé de douleur tainçte,  
Plus que deuant faire telle complainçte.

Or uoy ie bien (Amy) & bien appert,  
Que maulgré toy en cestuy boys defert  
Suis demouree. O Fortune indecente :  
Ce n'est pas or, ne de l'heure presente,  
Que tu te prens à ceulx de haulte touche,  
Et aux loyaulx. Quel' rancune te touche?  
Es tu d'enuie entachee, & pollue,  
Dont nostre amour n'a esté diffolue.  
O' cher amy, ò cueur doux, & bening,  
Que n'ay ie prins d'Atropos le uenin  
Auecques toy? uouloys tu, que ma uie  
Fust encor plus cruellement rauie?  
Ie te prometz, qu'onques à creature  
Il ne suruint si piteuse aduventure.  
Et à tort t'ay nommé, & sans raison  
Le desloyal, qui conquit la toyson :  
Pardonne moy, certes ie m'en repens.

O' fiers Lyons, & uenimeux Serpens,  
Crapaulx enflez, & toutes autres bestes  
Courez uers moy, & foyez toutes prestes  
De deuorer ma ieune tendre chair,  
Que mon amy n'a pas uoulu toucher  
Qu'auec honneur. Ainsi morne demeure  
Par trop crier, & plus noire, que meure,  
Sentant mon cueur plus froid, que glace, ou marbre :  
Et de ce pas montay deffus un arbre  
A grand labour. Lors la ueuë s'espart  
En la forest : mais en chascune part

le n'entendy, que les uoix treshydeufes,  
Et hurlemens des bestes dangereufes.

De tous costez regardois, pour sçauoir,  
Si le tien corps pourroye apperceuoir :  
Mais ie ne uy, que celuy boys faulage,  
La Mer profonde, & perilleux riuage,  
Qui durement fait mon mal empirer.

Là demouray (non pas fans fouspirer)  
Toute la nuyct : ò uierge treshaultaine,  
Raïson y eut, car ie suis trescertaine,  
Qu'oncques Thysbee, qui à la mort s'offrit  
Pour Piramus, tant de mal ne souffrit.

En euitant, que les Loups d'aduenture  
De mon corps tien ne feissent leur pasture,  
Toute la nuyct ie passay fans dormir  
Sur ce grand arbre, ou ne feis que gémir :  
Et au matin, que la clere Aurora  
En ce bas Monde esclercy le iour a,  
Me descendy, triste, morne, & pallie,  
Et noz cheuaultx en plorant ie deslye  
En leur difant : ainsi comme ie pense,  
Que uostre maïstre au loing de ma presence  
S'en ua errant par le Monde en esmoy,  
C'est bien raïson, que (comme luy, & moy)  
Alliez feulets par boys, plaine, & campagne.

Adonc rencontre une haulte montaigne :  
Et de ce lieu, les Pelerins errans  
le pouuoys ueoir, qui tiroient sur les reings,

Du grand chemin de Romme faincte, & digne.  
Lors deuant moy uey une Pelerine,  
A qui donnay mon Royal uestement  
Pour le sien poure : & des lors promptement  
La tienne amour si m'incita grand'erre  
A te chercher en haulte Mer, & Terre :  
Ou maintefois de ton nom m'enqueroie,  
Et Dieu tout bon fouuent ie requeroie,  
Que de par toy ie feuffe rencontree.

Tant cheminay, que uins en la contree  
De Lombardie, en foucy trefamer :  
Et de ce lieu me iectay sur la Mer,  
Ou le bon uent si bien la nef auance,  
Qu'elle aborda au pays de Prouence :  
Ou mainte gent, en allant, me racompte  
De ton depart : & que ton pere Conte  
De ce pays durement s'en contrifte :  
Ta noble mere en a le cueur si triste,  
Qu'en defespoir luy conuiendra mourir.

Penses tu point donques nous fecourir ?  
Veux tu laisser ceste poure loyalle  
Nee de fang, & femence Royale  
En ceste simple & miserable uie ?  
Laquelle encor de ton amour rauie,  
En attendant de toy aucun rapport,  
Vn Hospital a basty sur un port  
Dict de fainct Pierre, en bonne fouenance  
De ton hault nom : & là prend sa plaifance



A gouverner, à l'honneur du hault Dieu,  
 Poures errans malades en ce lieu :  
 Ou i'ay basty ces miens tristes escripts  
 En amertume, en pleurs, larmes, & crys,  
 Comme peulx ueoir, qu'ilz font faictz, & tyffus :  
 Et si bien ueoys la main, dont font yffus,  
 Ingrat feras, si en cest Hospital,  
 Celle qui t'a donné son cueur total,  
 Tu ne uiens ueoir : car uirginité pure  
 Te gardera, fans aucune rompure :  
 Et de mon corps feras seul iouyffant.

Mais s'ainfi n'est, mon aage fleuriffant  
 Confumeray fans ioye singuliere  
 En poureté, comme une Hospitaliere.

Donques (amy) uiens moy ueoir de ta grace :  
 Car tiens toy feur, qu'en ceste poure place  
 le me tiendray, attendant des nouvelles  
 De toy, qui tant mes regretz renouuelles.

---

 LE DESPOVRVEV.
 

---

*A ma Dame la Duchesse d'Alençon, & de Berry,  
 Sœur ynique du Roy.*

**S**i i'ay emprys en ma simple ieunesse  
 De uous escrire, ò treshaulte Princeffe,  
 le uous supply, que par douceur humaine  
 Me pardonnez : car Bon uouloir, qui meine

Le mien desir, me donna esperance,  
 Que uostre noble, & digne preference  
 Regarderoit par un sens tresillustre,  
 Que petit feu ne peult iecter grand lustre.

Autre raison, qui m'induit, & inspire  
 De plus en plus le mien cas uous escrire,  
 C'est qu'une nuyct tenebreuse, & obscure,  
 Me fut aduis, que le grand Dieu Mercure  
 Chef d'Eloquence, en partant des hauls cieulx  
 S'en uint en Terre apparoitre à mes yeulx,  
 Tenant en main sa uerge, & Caducee  
 De deux Serpens par ordre entrelaffee :  
 Et quand il eut sa face celestine  
 (Qui des humains la memoire illumine)  
 Tournee à moy, contenance, ne geste  
 Ne peuz tenir, uoyant ce corps celeste,  
 Qui d'une amour entremeslee de ire  
 Me commença semblables motz à dire.

## MERCURE.

Mille douleurs te feront souspirer,  
 Si en mon art tu ne ueulx inspirer  
 Le tien esprit par cure diligente :  
 Car bien peu fert la Poësie gente,  
 Si bien, & loz on n'en ueult attirer.

Et s'autrement tu n'y ueulx aspirer,  
 Certes, Amy, pour ton dueil empirer,  
 Tu souffriras des foys plus de cinquante  
 Mille douleurs.

Donc si tu quiers au grand chemin tirer  
D'honneur, & bien, uueille toy retirer  
Vers d'Alençon la Duchesse excellente,  
Et de tes faicts, tels qu'ilz font, luy presente,  
Car elle peult te garder d'endurer  
Mille douleurs.

## L'AVTHEVR.

Après ces motz, ses aefles esbranla,  
Et uers les cours celestes s'en alla  
L'eloquent Dieu : mais à peine futil  
Monté au Ciel par son uoller subtil,  
Que dedans moy (ainfi qu'il me sembla)  
Tout le plaisir du Monde s'affembla.

Les bons propos, les raisons fingulieres  
Le uoys cherchant, & les belles matieres,  
A celle fin de faire œuure duifante  
Pour Dame, tant en uertus reluifante.

Que diray plus ? Certes les miens esprits  
Furent des lors comme de ioye esprits  
Bien disposez d'une ueine subtile,  
De uous escrire en un fouuerain stile.  
Mais tout foudain, Dame tresuertueuse,  
Vers moy s'en uint une uieille hideuse,  
Maigre de corps, & de face blefmie,  
Qui se disoit de fortune ennemye :  
Le cœur auoit plus froid, que glace, ou marbre,  
Le corps tremblant, comme la feuille en l'arbre,  
Les yeulx baiffes, comme de paour estraincte,

Et s'appelloit par son propre nom Crainte :  
 Laquelle lors d'un uoloir inhumain  
 Me feit faillir la plume hors la main :  
 Que sur papier tost ie uolois coucher,  
 Pour au labour mes esprits empescher :  
 Et tous ces mots de me dire print cure  
 Mal confonans à ceulx du Dieu Mercure.

## CRAINTE.

Trop hardiment entrepens, & mesfaicts,  
 O toy tant ieune : oses tu bien tes faicts  
 Si mal bastiz presenter deuant celle,  
 Qui de sçauoir toutes autres precelle?  
 Mal peult aller, qui charge trop grand faix.

Tous tes labeurs ne font que contrefaicts  
 Aupres de ceulx des Orateurs parfaicts,  
 Qui craignent bien de s'adresser à elle  
 Trop hardiment.

Si ton sens foible aduifoit les forfaicts  
 Aifez à faire en tes simples effects,  
 Tu diroys bien, que petite Nasselle  
 Trop plus souuent, que la grande, chancelle.  
 Et pour autant, regarde, que tu fais  
 Trop hardiment.

## L'AVTHEVR.

Ces motz finiz, demeure mon semblant  
 Triste, transi, tout terny, tout tremblant,  
 Sombre, songeant, sans feure soustenance,  
 Dur d'esperit, desnüé desperance.

Melancolic, morne, marry, mufant,  
Passe, perplex, paoureux, pensif, pensant,  
Foible, failly, foulé, fafché, forclus,  
Confuz, courcé. Croyre Crainte concluz  
Bien congnoiffant, que uérité difoit  
De celle là, que tant elle prifoit :  
Dont ie perdz cueur, & audace me laiffe,  
Crainte me tient, Doubte me mene en laiffe,  
Plus dur deuient le mien esprit, qu'enclume.  
Si ruay ius encre, papier, & plume,  
Voire, & de faict propofois de non tiltre  
Iamais pour uous Rondeau, Lay, ou Epiftre,  
Si n'eust esté, que fur ceste entreprife  
Vint arriuer (à tout fa barbe grife)  
Vn bon Vieillard, portant chere ioyeufe,  
Confortatif, de parolle amoureuse,  
Bien reffemblant homme de grand renom,  
Et s'appelloit Bon Espoir par fon nom :  
Lequel uoyant ceste femme tremblante  
Autre qu'humaine (à la ueoir) reffablante  
Vouloir ainfi mon malheur pourchaffer,  
Fort rudement s'efforce à la chaffer,  
En me incitant d'auoir hardy courage  
De befoingner, & faire à ce coup rage.  
Puis folle Crainte amye de Soucy  
Irrita fort, en s'escriant ainfi.

## BON ESPOIR.

Va t'en ailleurs, faulce Vieille dolente,  
Grande ennemie à Fortune, & bon Heur,

Sans foruoyer par ta parolle lente  
Ce poure humain hors la uoye d'honneur :  
Et toy Amy, croy moy, car guerdonneur  
le te feray, si craintif ne te fens :  
Croy donc Mercure, emploie tes cinq fens,  
Cueur, & esprit, & fantasie toute  
A composer nouueaulx motz, & recens,  
En dechassant crainte, foucy, & doubte.

Car celle là, uers qui tu as entente  
De t'adresser, est pleine de liqueur  
D'humilite, ceste uertu patente,  
De qui iamais uice ne fut uainqueur.  
Et oultre plus : c'est la Dame de cueur  
Mieux excusant les esperits, & fens  
Des Escriuains tant soient ilz innocens,  
Et qui plus tost leurs miserres deboute.  
Si te supply, à mon uueil condescens,  
En dechassant crainte, foucy, & doubte.

Est il possible, en uertu excellente  
Qu'un corps tout seul puisse estre possesseur  
De trois beaulx dons, de Iuno l'opulente,  
Pallas, Venus? ouy : car ie suis seur,  
Qu'elle a prudence, auoir, beauté, douceur,  
Et de Vertus encor plus de cinq cens.  
Parquoy, amy, si tes dictz sont decens,  
Tu congnoistras (& de ce ne te doubte)  
A quel honneur uiennent Adolescens  
En dechassant crainte, foucy, & doubte.

## ENVOY.

Homme craintif, tenant rentes, & cens  
Des Muses, croy, si iamais tu descends  
Au ual de paour, qui hors d'espoir te boute,  
Mal t'en ira : pource à moy te confens  
En dechaffant crainte, foucy, & doubte.

## LE DESPOVRREV.

En ce propos grandement trauaillay,  
Iusques à tant qu'en surfault m'esueillay,  
Vn peu deuant qu'Aurora la fourriere  
Du cler Phebus commençast mettre arriere  
L'obscurité nocturne sans feiour,  
Pour esclarcir la belle Aulbe du jour.

Si me fouuint tout accoup de mon songe,  
Dont la pluspart, n'est fable ne mensonge,  
A tout le moins pas ne fut mensonger  
Le bon Espoir, qui uint à mon songer :  
Car uerité fait en luy apparoiſtre  
Par les uertus, qu'en uous il disoit estre.  
Or ay ie fait au uueil du Dieu Mercure,  
Or ay ie prins la hardieſſe, & cure  
De uous escrire à mon petit pouoir,  
Me confiant aux parolles d'Espoir,  
Le bon Vieillard, uray confort des craintifz,  
A droit nommé repaiſſeur des chetifz,  
Car repeu m'a touſiours ſoubz bonne entente  
En la foreſt nommée longue Attente:  
Voire, & encor de m'y tenir s'attend,

Sí uostre grace enuers moy ne s'estend.  
Parquoy conuient, qu'en esperant ie uiue,  
Et qu'en uiuant tristesse me poursuyue.

Ainsi ie suis poursuy, & poursuiuant  
D'estre le moindre, & plus petit seruant  
De uostre hostel (magnanime Princeffe)  
Ayant espoir que la uostre noblesse  
Me receura, non pour aucune chose,  
Qui soit en moy pour uous seruir enclose :  
Non pour prier, requeste, ou rhetorique,  
Mais pour l'amour de uostre Frere unique,  
Roy des François, qui à l'heure presente  
Vers uous m'enuoye, & à uous me presente  
De par Pothon, gentil homme honorable.

En me prenant, Princeffe uenerable,  
Dire pourray, que la Nef opportune  
Aura tiré de la Mer d'infortune,  
Maulgré les uentz : iusque en l'Isle d'honneur  
Le Pelerin exempté de bon heur :  
Et si auray par un ardent desir  
Cueur, & raison de prendre tout plaisir  
A esueillir mes esperitz indignes  
De uous seruir, pour faire œuures condignes,  
Telz qu'il plaira à uous, treshaulte Dame,  
Les commander : priant de cueur, & d'ame  
Dieu tout puissant, de tous humains le pere,  
Vous maintenir en fortune prospere :  
Et dans cent ans prendre l'ame à mercy  
Partant du corps fans douleur, ne soucy.



*Du Camp d'Atigny, à madicte Dame d'Alençon.* 3

SVSCRIPTION.

Lettre mal faiçte, & mal escripte  
 Volle de par cest escriuant  
 Vers la plus noble Marguerite,  
 Qui foit point au Monde uiuant.

**L**A main tremblant deffus la blanche carte  
 Me uoy fouuent : la Plume loing s'escarte,  
 L'encre blanchift, & l'esperit prend cefse,  
 Quand i'entreprens (tresilluftre Princeffe)  
 Vous faire escriptz : & n'euffe prins l'audace,  
 Mais Bon uouloir, qui toute paour efface,  
 M'a dict, crains tu à escrire foudain  
 Vers celle là, qui onques en defdain  
 Ne print tes faiçts? ainsi à l'estourdy  
 Me fuis monftre (peult eftre) trop hardy,  
 Bien congnoiffant neantmoins, que la faulte  
 Ne uient finon d'entreprise trop haulte :  
 Mais ie m'attens, que foubz uofre recueil  
 Sera congneu le zele de mon uueil.

Or eft ainsi, Princeffe magnanime,  
 Qu'en hault honneur, & triumphe fublime  
 Eft fleuriffant en ce Camp, ou nous fommes,  
 Le conquerant des cueurs des gentilz hommes :  
 C'est Monfeigneur par fa uertu loyalle  
 Efleu en chef de l'armee Royale :

Ou lon a ueu de guerre maints esbatz,  
Aduenturiers esmouoir gros combatz  
Pour leur plaisir fur petites querelles,  
Glaiues tirer, & briser allumelles,  
Sentrenaurans de façon fort estrange :  
Car le cueur ont si treshault, qu'en la fange  
Plustoft mourront que fuyr à la lice.  
Mais Monseigneur, en y mettant police,  
A deffendu de ne tirer espee,  
Si on ne ueult auoir la main coupee.

Ainsi Pietons n'ofent plus desgayner,  
Dont font contrains au poil s'entretrainer,  
Car fans combatre ilz languissent en uie :  
Et croy (tout feur) qu'ilz ont trop plus d'enuie  
D'aller mourir en guerre honnestement,  
Que demourer chez eulx oysiement.

Ne pensez pas, Dame, ou tout bien abonde,  
Qu'on puisse ueoir plus beaulx hommes au Monde :  
Car (à uray dire) il semble que Nature  
Leur ayt donné corpulence, & facture  
Ainsi puiffante, avec le cueur de mesmes,  
Pour conquerir sceptres, & dyadesmes  
En mer, à pied, sur Courriers, ou Genetz :  
Et ne desplaise à tous noz Lansquenetz,  
Qui ont le bruit de tenir aulcun ordre,  
Mais à ceulx cy n'a point tant à remordre.

Et qui d'entreulx l'honesteté demande,  
Voyse orendroit ueoir de Mouy la bande

D'aduenturiers yffus de nobles gens :  
Nobles font ilz, pompeux, & diligens,  
Car chascun iour au Camp foubz leur enseigne  
Font exercice, & l'un à l'autre enseigne  
A tenir ordre, & manier la picque,  
Ou le uerdun, fans prendre noife, ou picque.

De l'autre part, foubz fes fiers estandars  
Meine Boucal mille puiffans fouldars,  
Qui ayment plus debatz, & grosses guerres,  
Qu'un Laboureur bonne paix en fes terres.  
Et qu'ainfi soit, quand rudement se battent,  
Auis leur est proprement, qu'ilz s'esbattent.  
D'autre costé, uoyt on le plus souuent  
Lorges iecter fes enseignes au uent,  
Pour fes Pietons faire usiter aux armes,  
Lors que uiendront les perilleux uacarmes :  
Grans hommes font en ordre triumphans,  
Ieunes, hardis, roydes, comme Elephans,  
Fort bien armez corps, testes, bras, & gorges :  
Aussi dit-on, les Hallecretz de Lorges.

Puis de Mouy, les nobles, & gentilz :  
Et de Boucal les hommes peu craitifz :  
Bref, Hercules, Montmoreau, & Danieres  
Ne font pas moins triumper leurs bannieres :  
Si que deça on ne sçauroit trouuer  
Homme, qui n'ayt desir de s'esprouuer,  
Pour acquerir par hault œuure bellique  
L'amour du Roy, le uostre Frere unique.

Et par ainsi, en bataille, ou affault  
N'y aura cil, qui ne prenne cueur hault,  
Car la pluspart si hardiment yra,  
Que tout' la reste au choc s'enhardira.  
De iour en iour une Campaigne uerte  
Voit on icy de gens toute couuerte,  
La picque au poing, les trenchantes espees  
Ceinctes à droit, chauffeures decoupees,  
Plumes au uent, & hauls fiffres sonner  
Sus gros tabours, qui font l'air retonner :  
Au son desquelz, d'une fiere façon,  
Marchent en ordre, & font le limaçon,  
Comme en bataille, affin de ne faillir,  
Quand leur fauldra deffendre, ou affaillir,  
Toufiours crians, les Ennemys font nostres :  
Et en tel point font les six mil Apostres  
Deliberez soubz l'espee Sainct Pol,  
Sans qu'aucun d'eulx se monstre lasche, ou mol.

Souuentefois par deuant la maison  
De Monseigneur uiennent à grand' foison  
Donner l'aulbade à coups de Hacquebutes,  
D'un autre accord qu'Espinettes, ou Flustes.

Après oyt on sur icelle praerie  
Par grand' terreur bruire l'Artillerie,  
Comme Canons doubles, & racoursiz,  
Chargez de pouldre, & gros boulets maffisz,  
Faisans tel bruit, qu'il semble, que la Terre  
Contre le Ciel ueille faire la guerre.

Voyla comment (Dame tresrenommee)  
Triumphamment est conduicte l'Armee,  
Trop mieulx ayant combatre à dure oultrance,  
Que retourner (fans coup ferir) en France.

De Monseigneur, qui escrire en uouldroit,  
Plus cler esprit, que le mien, y fauldroit:  
Puis ie fens bien ma Plume trop ruralle  
Pour exalter sa maison liberalle,  
Qui à chascun est ouuerte, & patente.

Son cueur tant bon gentilzhommes contente,  
Son bon uouloir gens de guerre entretient,  
Sa grand' uertu bonne iustice tient,  
Et sa iustice en guerre la paix faict.

Tant que chascun ua difant (en effect)  
Voicy celuy tant liberal, & large,  
Qui bien merite auoir Royalle charge.  
C'est celuy là, qui tousiours en ses mains  
Tient, & tiendra l'amour de tous humains:  
Car puis le temps de Cesar dict Auguste,  
On n'a point ueu Prince au Monde plus iuste.

Tel est le bruit qui de luy court fans cesse  
Entre le peuple, & ceulx de la noblesse,  
Qui chascun iour honneur faire luy uiennent  
Dedans sa chambre, ou maints propos se tiennent,  
Non pas d'Oyseaulx, de Chiens, ne leur aboys:  
Tous leurs deuis, ce font Haches, Gros boys,  
Lances, Harnoys, Estandars, Gouffanons,  
Salpestre, Feu, Bombardes, & Canons:

Et femble aduis a les ouyr parler,  
Qu'onques ne fust memoire de baller.

Bien escriroys encores autre chose,  
Mais mieulx me uault rendre ma lettre close  
En cest endroit : car les Muses entendent  
Mon rude stile, & du tout me deffendent  
De plus rien dire, affin qu'en cuydant plaire,  
Trop long escript ne cause le contraire.  
Et pour autant (Princesse cordialle,  
Tige partant de la fleur Lilialle)  
le uous supply ceste Epistre en gré prendre,  
Me pardonnant de mon trop entreprendre,  
Et m'estimer (si peu que le deffers)  
Toufiours du reng de uoz treshumbles serfsz.

Priant celuy, qui les ames heurees  
Faiçt triumpber aux maisons Syderees,  
Que son uouloir, & fouuerain plaisir  
Soit mettre à fin uostre plus hault desir.

*A ladiçte Dame touchant l'Armee du Roy en Haynault.*

**I**cy ueoit on (tresillustre Princesse) du Roy la  
triumphâte armee : qui un mercredy (cōme  
sçauetz) s'attendant auoir la bataille, par parolles per-  
suadentes à le bien seruir esleua le cueur de ses gens  
à si uoluntaire force, qu'alors ilz eussent non seule-  
ment combatu, mais fouldroyé le reste du Monde

pour ce iour : auquel fut ueü la haultesse de cueur de maintz Cheualiers, qui par ardant desir uoulurēt poulsen en la flotte des Ennemys, lors qu'en diffamee fuyte tournerent, laissant grand nombre des leurs ruynez en la Campaigne par impetueux oraige d'Artillerie : dont fut atteint le Bastard d'Aimery, si au uif, que le lēdemain fina ses iours à Vallenciennes. Apres peult on ueoir des anciēs Capitaines la rufee conduicte : de leurs gens d'armes la discipline militaire obseruee : l'ardeur des Aduenturiers, & l'ordre des Suyffes, avec le triumphe general de l'armee Gallicane : dont la ueü feulement a meurtry l'honneur de Haynault, comme le Basilisque premier uoyant l'homme mortel. Autre chose (ma fouueraine Dame) ne uoyons nous, qui ne soit lamentable, cōme poures femmes desolees errantes (leurs enfans au col) au trauers du pays despouillé de uerdure par le froid yuernal, qui ia les commence à poindre : puis s'en uont chauffer en leurs Villes, Villages & Chasteaux mis à feu, combustion, & ruine totale, par uengeance reciproque : uoie uengeance si confuse, & uniuerselle, que noz Ennemys propres font passer pitié deuāt noz yeulx. Et en telle miserable façon, ceste impitoyable serpēte, la Guerre, a obscurcy l'air pur, & net, par pouldre de terre seche, par salpestre, & pouldre artificielle, & par fumee causee du boys mortel ardāt en feu (sans eaue de grace) inextinguible. Mais nostre espoir par deça est, que les prieres d'entre uous nobles Princeffes monteront si auāt es cham-

bres celestes, qu'au moyen d'icelles, la treffacree fille de Iesu Christ, nōmee Paix, descēdra trop plus luyfante, que le Soleil, pour illuminer les regiōs Gallicques. Et lors fera uostre noble fang hors du danger d'estre espendu sur les mortelles plaines. D'autre part aux cueurs des ieunes Dames, & Damoyelles entrera certaine esperance du retour desiré de leurs Marys, & uiuront pources Laboueurs seuremēt en leurs habitacles, comme Prelatz en chambres bien nattees. Ainsi bienheuree Princeesse, esperons nous la non assez soudaine uenue de Paix : qui toutesfois peult finalement reuenir en despit de Guerre cruelle : Cōme tesmoinne Minfant en sa Comedie de fatalle destinee, disant :

Paix engendre Prosperité :  
 De Prosperité, uient Richeffe :  
 De Richeffe, Orgueil, Volupté :  
 D'orgueil, Contention sans cesse :  
 Contention la Guerre adresse :  
 La Guerre, engendre Poureté :  
 La Poureté, Humilité :  
 D'humilité reuient la Paix :  
 Ainsi retournent humains faitts.

Voyla cōment (au pis aller, dont Dieu nous gard) peult reuenir celle precieuse Dame souuent appellee par la nation Françoise, dedans les Temples diuins, chantans : Seigneur, donne nous Paix. Laquelle nous ueille de bref enuoyer iceluy Seigneur, & Redempteur Iesus : qui uous doit heureuse uie transitoire, & en fin eternelle.



*A la Damoyfelle negligente de uenir ueoir fes Amys.*

5

—

**N**E penfe pas, tresgente Damoyfelle,  
Ne penfe pas, que l'amour, & uray zelle,  
Que te portons, iamais finiffe, & meure  
Pour ta trop longue, & fafcheufe demeure.  
Fafcheufe eft elle, au moins en noz endroits:  
Mais ores quand quarante ans te tiendroys  
Loing de noz yeulx, fi auroit on (pour uoir)  
Records de toy, & dueil de ne te ueoir:  
Car le long temps, ne l'abfence loingtaine  
Vaincre ne peut l'amour uraye, & certaine.

Si t'aduifons, noftre Amye treschere,  
Que par deça ne fe faict bonne chere,  
Que de t'auoir on ne face un fouhait.  
Si l'un s'en rit, fi l'autre eft à fon hait,  
Si l'un s'esbat, fi l'autre se recree,  
Si toft qu'on tient propos, qui nous agree,  
Tant que le cueur de plaifir nous fautelle,  
Pleuft or à Dieu (ce dit on) qu'une telle  
Fuft or icy. L'autre dit, pleuft à Dieu,  
Qu'un Ange l'euft transportee en ce lieu:  
Mais pleuft à Dieu (dit l'autre) qu'Aftarot  
L'apportast faine, auffi toft qu'un garrot.  
Voyla comment pour ta fort bonne grace,  
Il n'y a cil, qui fon fouhait ne face  
D'estre avec toy : & ne pouons fçauoir,

Pourquoy ne viens tes Amys deça ueoir :  
Le chemin n'est ny fascheux, ny crotté,  
En moins d'auoir dict un Obsecrote,  
En noz quartiers tu seroys arriuee :  
Pourquoy donc es de nous ainsi priuee ?  
Possible n'est, que bien t'excuser sceusses.  
Bref, nous uouldrions, qu'aussi hault uoller peusses,  
Que le hault mont d'Olympe, ou Parnafus :  
Ou qu'eusses or le Cheual Pegafus,  
Qui te portast uollant par les Prouinces :  
Ou qu'à present à ton uouloir tu tinfes  
Par le licol, par queue, ou par collet  
Le bon Cheual du gentil Pacollet :  
Ou que ton pied fust aussi legier donques,  
Que Bische, ou Cerf, que le Roy chassa onques :  
Ou que de là iusque icy courust eau,  
Qui deuers nous te menast en Bateau.  
Lors n'auroys tu bonne excuse iamais,  
Mais sçauroit on si en oubly tu mets  
Les tiens Amys. Car adonc ne tiendrait,  
Fors seulement au bon uouloir, & droit,  
Et à l'Amour, qui aux gens donne foing  
De uenir ueoir les Amys au befoing :  
Quoy qu'enuers toy n'auons paour qu'elle faille,  
Mais prions Dieu, qu'excuse te defaille,  
Affin qu'Amour, qui onc ne te laiffa,  
A noz defirs t'amene par deça.

*Des lartieres blanches.*

**D**E mes couleurs, ma nouvelle Alliee :  
Estre ne peult uostre iambe liee,  
Car couleurs n'ay, & n'en porteray mye,  
Iusques à tant, que i'auray une Amye,  
Qui me taindra le seul blanc, que ie porte,  
En ses couleurs de quelque belle forte.  
Pleust or à Dieu, pour mes douleurs estaindre,  
Que uous eussiez uoloir de les me taindre :  
C'est qu'il uous pleust pour Amy me choisir  
D'aussi bon cueur, que i'en ay bon desir :  
Que dy ie Amy? Mais pour humble seruant,  
Quoy que ne foye un tel bien defferuant.  
Mais quoy? au fort, par loyaulment seruir  
Ie tafcheroye à bien le defferuir.  
Bref, pour le moins, tout le temps de ma uie  
D'une autre aymer ne me prendroit enuie.  
Et par ainsi quand ferme ie feroys,  
Pour prendre noir, le blanc ie laisseroys :  
Car fermeté c'est le noir par droiciture,  
Pour ce que prendre il ne peult sa taincture.  
Or porteray le blanc, ce temps pendant  
Bonne Fortune en amour attendant.  
Si elle uient elle fera receuë  
Par loyaulté dedans mon cueur conceuë :  
S'elle ne uient, de ma uolenté franche,  
Ie porteray tousiours liuree blanche.

C'est celle là, que i'ayme le plus fort  
 Pour le present : uous aduifant au fort,  
 Si i'ayme bien les blanches ceinturettes,  
 I'ayme encor mieulx Dames qui font brunettes.

*Au Roy.*

7

**E**N m'esbatant ie faiz Rondeaulx en Rithme,  
 Et en rihmant bien souuent ie m'enrime :  
 Bref, c'est pitié d'entre uous Rithmaillieurs,  
 Car uous trouuez asses de rithme ailleurs,  
 Et quand uous plaist, mieulx, que moy, rithmaffez,  
 Des biens auez, & de la rithme affez :  
 Mais moy à tout ma rithme, & ma rithmaille  
 Ie ne soustiens (dont ie suis marry) maille.

Or ce me dit (un iour) quelque Rithmart, }  
 Viença, Marot, treuues tu en Rithme art, }  
 Qui serue aux gens, toy qui as rithmaffé ?  
 Ouy urayement (dy ie) Henry Macé.  
 Car uoys tu bien la personne rithmante,  
 Qui au Iardin de son sens la rithme ente,  
 Si elle n'a des biens en rithmoyant,  
 Elle prendra plaisir en rithme oyant :  
 Et m'est aduis, que si ie ne rithmoys,  
 Mon poure corps ne seroit nourry moys,  
 Ne demy iour. Car la moindre rithmette  
 C'est le plaisir, ou fault que mon rys mette.

Si uous supply, qu'a ce ieune rithmeur

Faciez auoir un iour par sa rithme heur.  
 Affin qu'on die, en prose, ou en rithmant,  
 Ce Rithmailleur, qui s'alloit enrimant,  
 Tant rithmassa, rithma, & rithmonna,  
 Qu'il a congneu, quel bien par rithme on a.

*Pour le Capitaine bourgeois à Monsieur de la Rocque.*

COMME à celluy en qui plus fort i'espere,  
 Et que ie tiens pour pere, & plus que pere,  
 A uous me plains par cest escript leger,  
 Que ie ne puis de Paris desloger,  
 Et si en ay uouloir tel, comme il fault :  
 Mais quoy? c'est tout : la reste me deffault,  
 l'entens cela, qui m'est le plus duysant.  
 Mais que me uault d'aller tant deuysant?  
 Venons au poinct : uous sçauiez sans reproche,  
 Que suis boyteux, au moins, comme ie cloche :  
 Mais ie ne sçay si uous sçauiez, comment  
 le n'ay Cheual, ne Mulle, ne lument.  
 Parquoy Monsieur, ie le uous fais sçauoir,  
 A celle fin que m'en faciez auoir :  
 Ou il faudra (la chose est toute seure)  
 Que uoyse à pied, ou bien que ie demeure :  
 Car en finer ie ne m'attendz d'ailleurs,  
 Raison pourquoy? Il n'est plus de bailleurs,  
 Sinon de ceulx, lesquelz dormiroyent bien.

Si uous supply, le trescher Seigneur mien,  
Baillez affez, mais ne ueillez dormir.

Quand Defespoir me ueult faire gemir,  
Voicy comment bien fort de luy me mocque :  
O Defespoir, croy, que soubz une rocque,  
Rocque bien ferme, & pleine d'affurance,  
Pour mon secours est cachee Esperance :  
Si elle en fort, te donnera carriere,  
Et pour ce donc reculle toy arriere.

Lors Defespoir s'en ua faingnant du nez,  
Mais ce n'est rien, si uous ne l'eschinez :  
Car autrement iamais ne cessera  
De tourmenter le bourgeon, qui fera  
Toufiours bourgeon, fans raisin deuenir,  
S'il ne uous plaist de luy uous souuenir.

—  
*Pour le Capitaine Raisin, audict Seigneur de la Rocque.*

9  
**E**N mon uiuant ie ne te feis sçauoir  
Chose de moy, dont tu deusses auoir  
Ennuy ou dueil : mais pour l'heure presente,  
Trescher Seigneur, il fault que ton cueur sente  
Par amytié, & par ceste escripture  
Vn peu d'ennuy de ma male aduenture.  
Et m'attens bien, qu'en maint lieu, ou iras,  
A mes amys ceste Epistre liras.  
Ie ne ueulx pas aussi, que tu leur celes :

Mais leur diras, Amys, i'ay des nouvelles  
D'un malheureux, que Venus la Deesse  
A forbanny de foulas, & lieffe.  
Tu diras uray, car maux me font uenus  
Par le uouloir d'impudique Venus,  
Laquelle fait tant par Mer, que par terre  
Sonner un iour contre femmes la guerre :  
Ou trop tost s'est maint cheualier trouué,  
Et maint grand homme à son dam esprouué,  
Maint bon Courtault y fut mis hors d'alaine,  
Et maint Mouton y laiffa de sa laine.  
Bref, nul ne peult (soit par feu, fang, ou mine)  
Gagner prouffit en guerre feminine :  
Car leur ardeur est aspre le possible :  
Et leur harnois hault, & bas inuincible.

Quant est de moy, ieunesse poure, & fotte  
Me fait aller en ceste dure flotte  
Fort mal garny de lances, & escus.  
Semblablement le gentil Dieu Bacchus  
M'y amena accompagné d'andoilles,  
De gros iambons, de uerres, & gargoilles,  
Et de bon uin uersé en maint flascon :  
Mais ie y receuz si grand coup de Faulcon,  
Qu'il me fallut soudain faire la poulle,  
Et m'en fuyr (de peur) hors de la foulle.

Ainsi nauré ie contemple, & remire,  
Ou ie pourrois trouuer souuerain Mire :  
Et prenant cueur autre que de malade

Vins circuir les limites d'Archade,  
La Terre neufue, & la grand' Tartarie,  
Tant qu'a la fin me trouuay en Surie :  
Ou un grand Turc me uint au corps faisir,  
Et fans auoir à luy faict desplaisir,  
Par plusieurs iours m'a si tresbien frotté  
Le Dos, les Reins, les Bras, & le Costé,  
Qu'il me conuint gesir en une couche  
Criant les dents, le Cueur, aussi la bouche,  
Disant (helas) ò Bacchus puiffant Dieu,  
M'as tu mené expres en ce chault lieu,  
Pour ueoir à l'œil moy le petit Raisin  
Perdre le goust de mon proche Cousin ?  
Si une foys puis auoir allegeance,  
Certainement i'en prendray bien uengeance,  
Car ie feray une armee legere,  
Tant feulement de lances de fougere,  
Camp de Tauerne, & pauoys de lambons,  
Et Bœuf fallé, qu'on trouue en mengeant bons,  
Tant que du choc rendray tes Flascons uides,  
Si tu n'y metz grand' ordre, & bonnes guydes.

Ainsi i'esleue enuers Bacchus mon cueur,  
Pour ce qu'il m'a priué de sa liqueur,  
Me faisant boyre en chambre bien ferree  
Fade Tifane, avecques eau ferree,  
Dont fouuent fais ma grand' foif estancher.

Voyla comment (ò Monseigneur tant cher)  
Soubz l'estendard de Fortune indignee,



Ma uie fut iadis predestinee.  
 En fin d'escript, bien dire le te uueil,  
 Pour adoucir l'aigreur de mon grand dueil :  
 Car dueil caché en desplaisant courage,  
 Cause trop plus de douleur, & de rage,  
 Que quand il est par parolles hors mis,  
 Ou declairé par lettre à ses Amys.  
 Tu es des miens le meilleur esproué :  
 A Dieu celuy, que tel i'ay bien trouué.

*A Monsieur Bouchard Docteur en Theologie.*

**D**ONNE responce à mon present affaire,  
 Docte Docteur. Qui t'a induict à faire  
 Emprisonner depuis six iours en ça,  
 Vn tien amy, qui onc ne t'offensa?  
 Et uouloir mettre en luy crainte, & terreur  
 D'aigre iustice, en disant, que l'erreur  
 Tiens de Luther? Point ne suis Lutheriste,  
 Ne Zuinglien, & moins Anabaptiste :  
 Je suis de Dieu par son filz Iesuchrist.

Je suis celuy, qui ay faict maint escript,  
 Dont un seul uers on n'en sçauroit extraire,  
 Qui à la Loy diuine soit contraire.  
 Je suis celuy, qui prens plaisir, & peine  
 A louer Christ,, & sa Mere tant pleine  
 De grace infuse : & pour bien l'esprouer,  
 On le pourra par mes escripts trouuer.

Bref, celuy fuis, qui croit, honore & prise  
 La faincte, uraye, & catholique Eglise.  
 Autre doctrine en moy ne ueulx bouter :  
 Ma Loy est bonne, & si ne fault doubter,  
 Qu'a mon pouuoir ne la prise, & exaulse,  
 Veu qu'un Payen prise la sienne faulse.  
 Que quiers tu donc, ò Docteur catholique?  
 Que quiers tu donc? As tu aucune picque  
 Encontre moy? ou si tu prens faueur  
 A me trister deffoubz autruy faueur?

Le croy que non, mais quelque faulx entendre  
 T'a faict sur moy telle rigueur estendre.  
 Donques refrains de ton courage l'ire.  
 Que pleust à Dieu, qu'ores tu peusses lire  
 Dedans ce corps de franchise interdict :  
 Le cueur uerrois autre, qu'on ne t'a dict.

A tant me tais, cher Seigneur nostre maistre,  
 Te suppliant, à ce coup amy m'estre.  
 Et si pour moy à raison tu n'es mis,  
 Fais quelque chose au moins pour mes Amys,  
 En me rendant par une horsboutee  
 La liberté, laquelle m'as ostee.

*A son amy Lyon. //*

**I**E ne t'escry de l'amour uaine & folle,  
 Tu uoys assez, s'elle fert, ou affolle :  
 Je ne t'escry ne d'armes, ne de guerre,

Tu uoys, qui peult bien, ou mal y acquerre :  
le ne t'escry de Fortune puiffante,  
Tu uoys assez, s'elle est ferme, ou gliffante :  
le ne t'escry d'abus trop abusant,  
Tu en sçais prou, & si n'en uas ufant :  
le ne t'escry de Dieu, ne sa puiffance,  
C'est à luy seul t'en donner congnoissance :  
le ne t'escry des Dames de Paris,  
Tu en sçais plus, que leurs propres Maris :  
le ne t'escry, qui est rude, ou affable,  
Mais ie te ueulx dire une belle Fable :  
C'est affauoir du Lyon, & du Rat.

Cestuy Lyon plus fort, qu'un uieil Verrat,  
Veit une fois, que le Rat ne sçauoit  
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il auoit  
Mengé le lard, & la chair toute crue :  
Mais ce Lyon (qui iamais ne fut Grue)  
Trouua moyen, & maniere, & matiere  
D'ongles, & Dens, de rompre la ratiere :  
Dont maistre Rat eschappe uistement :  
Puis meit à terre un genouil gentement,  
Et en ostant son bonnet de la teste,  
A mercié mille foys la grand' Beste :  
Iurant le Dieu des Souris, & des Ratz,  
Qu'il luy rendroit. Maintenant tu uerras  
Le bon du compte. Il aduint d'aenture,  
Que le Lyon pour chercher sa pasture,  
Saillit dehors sa cauerne, & son siege :

Dont (par malheur) se trouua pris au piege,  
Et fut lié contre un ferme posteau.

Adonc le Rat, sans serpe, ne cousteau,  
Y arriua ioyeux, & esbaudy.  
Et du Lyon (pour uray) ne s'est gaudy :  
Mais despita Chatz, Chates, & Chatons,  
Et prifa fort Ratz, Rates, & Ratons,  
Dont il auoit trouué temps fauorable  
Pour secourir le Lyon secourable :  
Auquel a dit, tays toy Lyon lyé,  
Par moy feras maintenant desflyé :  
Tu le uaulx bien, car le cueur ioly as.  
Bien y parut, quand tu me desflyas.  
Secouru m'as fort Lyonneusement,  
Or secouru feras Rateusement.

Lors le Lyon fes deux grans yeulx uestit,  
Et uers le Rat les tourna un petit,  
En luy difant, ò poure uermyniere,  
Tu n'as sur toy instrument, ne maniere,  
Tu n'as cousteau, serpe, ne serpillon,  
Qui sceust couper corde, ne cordillon,  
Pour me iecter de ceste estroicte uoye.  
Va te cacher, que le chat ne te uoye.  
Sire Lyon (dit le filz de Souris)  
De ton propos (certes) ie me soubris :  
l'ay des Cousteaulx assez, ne te foucie,  
De bel os blanc plus trenchans, qu'une Sye :  
Leur gaine c'est ma genciue, & ma bouche :

Bien couperont la Corde, qui te touche  
De si trespres : car i'y mettray bon ordre.

Lors Sire Rat ua commencer à mordre  
Ce gros lien : uray est, qu'il y songea  
Affez long temps, mais il le uous rongea  
Souuent, & tant, qu'a la parfin tout rompt :  
Et le Lyon de s'en aller fut prompt,  
Disant en soy : nul plaisir (en effect)  
Ne se perd point, quelque part ou soit fait.  
Voyla le compte en termes rithmaffez :  
Il est bien long, mais il est uieil affez,  
Tefmoing Esope, & plus d'un million.

Or uiens me ueoir, pour faire le Lyon :  
Et ie mettray peine, fens, & estude  
D'estre le Rat, exempt d'ingratitude :  
l'entens, si Dieu te donne autant d'affaire,  
Qu'au grand Lyon : ce qu'il ne uueille faire.

---

*Excuses d'auoir fait aucuns Adieux.*

---

SVSCRIPTION.

Clement Marot aux gentils Veaulx,  
Qui ont fait les Adieux nouveaulx.

---

**S**ATYRIQUES trop enuieux  
Escruians de Plume lezarde,  
Vous auez fait de beaux Adieux,  
Le feu Saint Antoine les arde :

Puis uostre langue se hazarde  
De femer, que ie les ay faic̄ts.  
Ainsi le Coulpable se garde,  
Et l'Innocent porte le faix.

Si mentez uous bien par la gorge,  
Sur Dames ne fuis animé :  
Et ne fortit onc de ma Forge  
Vn ouurage si mal lymé :  
Et ne sera mien estimé  
Par ceulx, qui congnoissent ma ueine.  
Bref, il est un peu mal rithmé,  
Mais la raison en est bien uaine.

Et en cela plus sotz, que fins,  
Vous uous montrez apertement :  
Car pour bien uenir à uoz fins,  
Befongner falloit autrement.  
Si parlé eussiez seulement  
De fix, qui Hayne m'ont uoué,  
On uous eust creu facilement,  
Et i'eusse le tout aduoué.

Mais un chascun iuger peult bien,  
Que parler ne uouldroys des femmes,  
Qui ne m'ont offensé en rien,  
Et qui n'eurent iamais diffames.  
Et puis uous y meslez les Dames,  
Qui sçaiuent, que fuis leur seruant :  
C'est tresmal entendu uoz games,  
Pour mettre uoz chants en auant.

Bien, ne mal n'ay uoulu escrire  
De tant honnestes Damoyfelles.  
Et quand d'elles uouldroys rien dire,  
Ie ne feroys point faulx Libelles :  
Plustoft leurs louenges tresbelles  
Diroyz en mon petit sçauoir,  
Pour aquerir la grace d'elles,  
Que chascun meët peine d'auoir.

Dames, ou n'y a que reprendre,  
Et qui tenez l'honneur trescher,  
A moy ne uous en ueillez prendre,  
Onques ne pensay d'y toucher.  
Vueillez uous donques attacher  
Aux meschans, & foz Blafonneurs,  
Qui n'ont sceu, comment me fascher,  
Sinon en touchant uoz honneurs.

De Tigne espeffe de six doigts,  
D'un OEil hors du Chef arraché,  
De Membres aussi secz, que boys,  
D'un Nez de fins Clous attaché,  
De tout cela soit entaché,  
Qui telz beaulx Adieux a fait naistre.  
Quand il fera ainsi marché,  
Il fera aisé à congnoistre.

*Aux Dames de Paris, qui ne uoloient prendre les  
precedentes excuses en payement.*

13 ✓

**P**UIS qu'au partir de Paris ce grand lieu  
On uous a dit trop rudement Adieu,  
Dire uous ueulx maulgré chascun Langard,  
A l'arriuer doucement Dieu uous gard.

Dieu uous gard donc mes Dames tant Poupines.  
Qui uous faict mal? trouuez uous des Espines  
En ces Adieux? Ces beaux Rethoriqueurs  
Ont ilz au uif touché uos petis cueurs?  
Croyez de uray que le grand Lucifer  
S'en chauffera un iour en son Enfer:  
Car ce n'est point ieu de petis Enfans,  
D'ainfi toucher uoz honneurs triumphans.

Or puis qu'aduient, que ce mal uous auez,  
Guerissez uous, si guerir uous sçauetz:  
Quant est de moy, ie ne sçay Medecine,  
Emplastre, Vnguent, ny Herbe, ne Racine,  
Qui sceust au uray l'aigreur diminuer  
De uostre mal, qui ueult continuer:  
Mais ie sçay bien, comme il ne croistra point,  
Et ne poindra par moy non plus, qu'il point.  
Tant seulement fault, que plus ne croyez,  
Qu'il uient de moy: car certaines foyez,  
Que si ma Plume endroit uous se courrouffe,  
Il n'y aura Blanche, Noire, ny Rouffe,  
Qui bien ne sente augmenter son angoisse,



Et qui au doit, & à l'œil ne congnoiffe,  
Combien mieux picque un Poëte de Roy,  
Que les Rithmeurs, qui ont fait le defroy.  
Non que ce soit de picquer ma coustume,  
Mais il n'est boys si uert, qui ne s'allume.  
Tant plus me fuis par escript excusé,  
Tant plus m'avez de parole accusé,  
Vfant en moy de menaffes follettes :  
Puis quand fentez uoz puiffances foyblettes,  
Allez querant aux hommes allegeance :  
En leur chantant, faictes m'en la uengeance.

O foyble gent, qui ne se peult (en fomme)  
D'homme uenger finon par fecours d'homme :  
Bon est l'ouurier, qui ne fait pas egalle  
Vostre puiffance à la uolunté male,  
Puis qu'en tout cas, & en toute faison  
Vostre appetit furmonte la raifon.

Ces motz ne uont iufques aux Vertueufes.  
Mais dictes moy uous autres bien Fafcheufes,  
Quand des Adieux i'euffe aduoué l'affaire  
Sans m'excuser, qu'euffiez uous fceu pis faire ?  
Vous me tenez termes plus rigoureux,  
Que le Drappier au Berger douloureux.

Si n'est il Loup, Louue, ne Louueton,  
Tigre, n'Aspic, ne Serpent, ne Luthon,  
Qui iamais eust fur moy la dent boutée,  
Si mon excuse il eust bien escoutée.  
Auez uous donc les cueurs moins Damoyfeaulx,

Qu'Aspicz, ne Loups, & telz gentilz Oyseaulx?  
 Je croy, que non : par tout auez louanges  
 D'humble parler, & de uifages d'Anges :  
 Et de ma part me semblent uoz façons  
 Sucre en douceur, & en froideur glaçons.  
 Si trompé fuis, ie dy, que la Couleuure  
 En uoz Iardins soubz douces fleurs se cueuure.

Certes ie croy, que uous cuydez (sans faincte)  
 Que i'ay basty mes excuses par crainte.  
 Bien peu s'en fault, que ne dye en mes uers  
 Propos de uous, qui monstre le reuers.  
 Ma Muse ardante autre chose ne quiert,  
 L'encre le ueult, la Plume m'en requiert :  
 Et ie leur dy, que rien de uous ne sçay :  
 Mais Dieu uous gard, que i'en face l'effay.

N'ay ie passé ma ieunesse abusée  
 Autour de uous? laquelle i'eusse usée  
 En meilleur lieu (peult estre en pire aussi)  
 Rien ne diray, n'ayez aucun foucy :  
 Et si en sçay, bien ie l'ose affeurer,  
 Pour faire rire, & pour faire pleurer.  
 Mais que uauldroit d'en trauailler mes doigts  
 Sur le papier? Mores, Turcz, & Medoys  
 Sçaiuent uoz cas : la Terre n'est semée,  
 Sinon du grain de uostre renommée.  
 Bref, pour escrire y a bien d'autres choses  
 Dedans Paris trop longuement encloses.  
 Tant de Broillis, qu'en Iustice on tolere,

Je l'escrirois, mais ie crains la Colere :  
L'oysuete des Prebftres, & Cagotz  
Je la dirois, mais garde les Fagotz :  
Et des abuz, dont l'Eglife est fourree,  
l'en parlerois, mais garde la Bourree.  
De tout cela, & de uous me tairoye,  
Et en chemin plus beau me retrairoye,  
Quand me uiendroit d'escire le desir.

Je blasmerois Guerre, qui faiçt gefir  
Iournellement par terre en grand' oultrance  
Les uieulx Souldars, & les ieunes de France.

Ou emplirois la mienne blanche carte  
Du bien de Paix, la priant, qu'elle parte  
Du hault du Ciel pour uenir uifiter  
Princes Chrestiens, & entre eulx habiter.

Ou dirois loz meritoire de ceulx,  
Qui bien feruans n'ont l'esprit pareffeux  
A la chercher, tafchans (comme loyaulx)  
Tirer deça les deux Enfans Royaulx.

Ou parlerois (ufant de plus hault stile)  
De maint conflict cruel, dur, & hostile,  
Ou lon a ueu charger, & preffes fendre  
Nostre bon Roy, pour uous autres deffendre,  
Ce temps pendant, que preniez uoz delictz  
(Sans nul danger) en uoz chambres, & licetz.

Ou compteris de luy maint grand orage  
De grand fortune, & fon plus grand courage,  
Qui foubz le faix n'a esté ueu ployer.

Voyla les pointz, ou uouldrois m'employer,  
Sans m'amuser à rithmer uoz Adieux.  
Et faictes moy mines de groingz, & d'yeulx,  
Tant que uouldrez : onques ne prins uisee  
Pour uous lascher un seul traict de rifee,  
Et m'en croyez : mais les langues qui sonnent,  
Comme un cliquet, tousiours le bruyt me donnent  
De tous escripts, tant soient lourdement faicts :  
Ainsi soustiens des Afnes tout le faix.

Or estes uous dedans Paris six femmes,  
Qui un escript tout farfy de diffames  
M'auuez transmis : & quand aucun se boute  
A l'escouter, luy semble, qu'il escoute,  
En plein marché six ordes harengeres  
lecter le feu de leurs langues legeres  
Contre quelcun. Va uilain Farcereau,  
Marault, Belistre, Yurongne, Macquereau,  
Comme une Pie en cage iniurieufe.

En uostre Epistre aussi tant furieuse  
M'auuez reprins, que ie ueulx faire bragues  
Dessus l'Amour, fans Chaines, & fans Bagues.  
Ha (dy ie lors) il fault, que chascun croye,  
Qu'a tout Oyseau il souuient de sa proye.  
Voz grans Faulcons, qui furent Faulconneaux,  
Vollent tousiours pour Chaines, & Anneaux,

Puis uous touchez & les mortz & les uifz.  
Respondez moy, pourquoy en uoz deuis  
Blafmez uous tant feu mon Pere honoré,

Qui uostre fexe a tant bien decoré  
 Au Liure dict, des Dames l'aduocate?  
 l'estimeroyz la recompense ingrata,  
 Si pour uous six eust trauaillé sa teste :  
 Mais il parla de toute femme honneste :  
 Non que sur uous ie treuue que redire,  
 Ainçois chascun uous doit nommer, & dire  
 Auant la mort les six Canonisees,  
 Ou (pour le moins) les six Chanoinisees,

Quant au Refueur, qui pour telz uieulx Registres  
 Print tant de peine à faire des Epistres  
 Encontre moy, pour tous les menuz droicts  
 De son labeur, seulement ie uouldroys,  
 Qu'il eust couuert de uous six la plus faine :  
 Il auroit beau se lauer d'eau de Seine  
 Apres le coup. Ha le uil Blafonneur,  
 C'est luy, qui fait, sur les Dames d'honneur  
 Tous les Adieux : & uous six l'en priaistes :  
 Puis deffus moy le grand Haro criaistes,  
 Sçachans de uray, que pour uous seulement  
 On n'eust crié deffus moy nullement.

Et de bon heur prinistes un Secretaire  
 Propre pour uous : Onques ne se sceut taire  
 De composer en iniure, & meschance :  
 Je le congnoys. Or prenons autre chance.

Je suis d'aduis, que ueniez appoinctant  
 Quant au courroux, en moy n'en a point tant,  
 Que pour le bien de uous six ie ne ueille.

Et qu'ainfi soit, en Amy uous confeille,  
Que deformais uofre bec teniez coy.  
Car uofre honneur reffemble un ne fçay quoy,  
Lequel tant plus on le ua remuant,  
Moins il fent bon, & tant plus eft puant.

Et quand orrez ces miens prefens alarmes,  
Ayez bon cueur, & contenez uoz larmes,  
Que uous auez pour les Adieux rendues.  
Las, mieulx uauldroit les auoir efpandues  
Deffus les piedz de Chrif, les effuyans  
De uoz Cheueulx, & uoz pechez fuyans,  
Par repentance avecques Magdaleine.

Qu'attendez uous? Quand on eft hors d'alaine,  
La force fault. Quand uous ferez hors d'aage,  
Et que uoz nerfz fembleront un cordage,  
Plus de uoz yeulx larmoyer ne pourrez,  
Car fans humeur feiches uous demourrez:  
Et quand uoz yeulx pourroient pleurer encores,  
Ou prendrez uous les Cheueulx, qu'auuez ores,  
Pour effuyer les piedz du Roy des Cieulx?  
Croyez, qu'a tel myftere precieux  
Ne ferez lors du bon Ange appellees,  
Pour ce que trop ferez uieilles pellees:  
Defia uous prend icelle maladie.

Vous uoulez faire, & ne uoulez, qu'on dye.  
Ceffez ceffez toutes occafions,  
Si prendront fin toutes derifions:  
C'eft le droit point pour clorre les passages

Aux mal difans. Et uous autres bien fages,  
Qui des Adieux ne fustes point touchees,  
Et uous auffi, que lon y a couchees,  
Et qui pourtant compte n'en feistes mye,  
Nulle de uous ne me soit ennemye,  
Le uous supply, pour telles bourgeoifettes,  
Qui uont cherchant des noifes pour noifettes.

On ueoit affez, que uous estes entieres  
De n'auoir prins à cueur telles matieres.  
Auffi n'est il blafon, tant soit infame,  
Qui sceuft changer le bruyt d'honneste femme :  
Et n'est blafon, tant soit plein de louenge,  
Qui le renom de folle femme change.  
On a beau dire, une Colombe est noire,  
Vn Corbeau blanc : pour l'auoir dit, fault croire,  
Que la Colombe en rien ne noircira,  
Et le Corbeau de rien ne blanchira.

Certainement les uertus, qui s'espèdent  
Dessus uoz cueurs, si fort uostre me rendent,  
Que pour l'amour de uous n'eusse iamais  
Contre elles fait ceste presente : mais  
Tant m'ont pressé d'escire, & me contraignent,  
Qu'il semble au uray, que plaisir elles preignent  
En mes propos : & ont bien ce credit,  
Que si ie n'ay affez à leur gré dict,  
Le leur feray un liure de leurs gestes  
Intitulé, Les six uieilles Digestes :  
Et si n'auray de matiere default.

l'en ay encor plus, qu'il ne leur en fault :  
 Mais pour ceste heure elles prendront en gré,  
 Car au propos, ou elles m'ont ancré,  
 Veulx mettre fin, & auant que l'y mette,  
 Vostre Clement uous prie en ceste Lettre,  
 Dames d'honneur, que ces femmes notees  
 Soient deormais d'autour de uous ostees  
 Ne plus, ne moins qu'on oste mauuaise herbe  
 D'avec l'Espy, dont on faict bonne Gerbe :  
 Vous aduisant, que trop plus font nuyfantes  
 A uoz honneurs, que les Rithmes cuyfantes  
 Des foz Adieux : & toutesfois, affin  
 Que mon escript ne les fasche à la fin,  
 Je leur uoys dire un Adieu fans rancune.

A Dieu les six, qui n'en uallez pas une,  
 A Dieu les six, qui en ualez bien cent.  
 Qui ne uous ueoit, de bien loing on uous sent.

*A la Royne Eleonor  
 à son arriuee d'Espaigne avec Messieurs les Enfans.*

**P**uis que les Champs, les Montz, & les Vallees,  
 Les Fleques doux, & les Vndes fallees  
 Te font honneur à la uenuë tienne  
 Princeffe illustre, & Royne treschrestienne :  
 Puis que Clerons, & Bombardes tonnantes,  
 Chantres, Oyfeaulx de leurs uoix resonnantes

114 ✓



Tous à l'enuy maintenant te faluent,  
Feray ie mal, si de ma plume fluent  
Vers mesurez, pour faluer auffi  
Ta grand' haulteur, qui rompt nostre foucy ?  
Certes le fon de ma Lettre n'a garde  
D'estre si dur comme d'une Bombarde :  
Et si n'est point mortel en Terre, comme  
Voix de Clerons, ou d'Oyfellet, ou d'Homme :  
Parquoy ie croy, que de toy fera pris  
Autant à gré. Donques Perle de prix,  
Par qui nous est tant de ioye aduenuë,  
Tu foys la bien (& mieulx, que bien) uenuë.  
Pourquoy as faict si longue demouree ?  
Certainement ta uenuë honoree  
De tarder tant tous languir nous faisoit :  
Mais bien sçauons, que trop t'en desplaisoit.

N'est ce pas toy, qui du Roy fus esprinse  
Sans l'auoir ueu ? mesmes apres sa prinse :  
Ou tellement aux armes laboura,  
Que le corps pris, l'honneur luy demoura.  
N'est ce pas toy, qui sentis plus fort croistre  
L'amour en toy, quand tu uins à congnoistre  
Et ueoir son port, forme, sens, & beauté  
Qui ne sent rien que toute Royaulté ?  
N'est ce pas toy, qui songeoyz nuyct, & iour  
A la remettre en son priué seiour ?  
Et qui depuis en prison si amere  
A ses Enfans feis office de mere,  
Iusque à donner à ton cher Frere Auguste

Doubte de toy? uoire doubte trefiuste:  
Car ie croy bien, si euffes eu l'ufage  
Des artz subtilz de Medee la fage,  
Qu'en blancs uieillards tu euffes transformez  
Ces ieunes corps tant beaux, & bien formez  
Pour les mener fecrettement en France,  
Et puis rendu leur euffes leur enfance.

Or (Dieu mercy) amenez les as tu  
Sans Nygromance, ou magique uertu:  
Ains par le uueil de Dieu, qui tout preuoit,  
Et qui defia deftinee t'auoit  
Femme du Roy, duquel & iours & nuyctz  
Tu as porté la moytié des ennuiz:  
Dont raifon ueult, & le droict d'amytié  
Que maintenant reçoyses la moytié  
De fa grand' ioye, & du regne puiffant,  
Et de l'amour du Peuple obéiffant.

O Royne donc, de tes fubiectz loyaulx  
Vien receuoir les hauls honneurs Royaulx:  
Veoir te conuient ton Royaume plus loing:  
Tu n'en as ueu encor qu'un petit coing,  
Tu n'as rien ueu, que la Doue, & Gironde,  
Bien toft uerras la Cherante profonde,  
Loyre au long cours, Seine au port fructueux:  
Sone, qui dort, le Rofne impetueux:  
Auffi la Somme, & force autres Riuieres,  
Qui ont les bortz de force Villes fieres,  
Dont la plusgrande eft Paris fans pareille.

Là, & ailleurs desia on t'appareille  
Mysteres, ieux, beaux paremens de Rues,  
Sur le paué fleurs espeffes, & drues,  
Par les quantons Theatres, Colifees.  
Bref, s'on pouoit faire champs Elifees,  
On les feroit pour mieulx te recevoir.

Mais que ueult lon encor te faire ueoir ?  
Pourroit on bien augmenter tes plaisirs ?  
N'as tu pas ueu le grand de tes desirs  
Ton cher espoux, nostre souuerain Roy ?  
Si as tresbien : mais encores ie croy,  
Qu'en gré prendras, & uerras uolentiers  
Les appareilz du peuple en maintz quartiers.  
Et qui plus est, en cela regardant  
Tu congnoistras le zele trefardant,  
Qu'en toy on a : ce que ie te supplie  
Congnoistre en moy, Royne trefaccomplie :  
Car Apollo, ne Clyo, ne Mercure  
Ne m'ont donné secours, ne foing, ne cure  
En cest escript. Le zele, que ie dy,  
L'a du tout faict, & m'a rendu hardy  
A te l'offrir, tel que tu le uoys estre.  
Puis ton espoux est mon Roy, & mon maistre :  
Donques tu es ma Royne & ma maistresse,  
Voyla, pourquoy mes escriptz ie t'adresse.

*A Monseigneur de Lorraine luy presentant le premier  
Liure translaté de la Metamorphose.*

15

**S**IL y a rien, Prince de hault pouuoir,  
 Qui par deça face mal son deuoir  
 De receuoir ta haultesse honoree,  
 Ce ne fera, que ma plume efforee,  
 Qui entreprend de te donner Salut,  
 Et pour ce faire onc assez ne ualut,  
 Ains trop est lourde, & de style trop mince,  
 Pour s'adresser à tant excellent Prince:  
 Ce neantmoins sçachant, que tu as pris  
 Par maintefoys plaisir en mes escripts,  
 l'ayme trop mieulx t'escire lourdement,  
 Que de me taire à ton aduenement,  
 Car i'ay espoir, que la uolunté tienne  
 Congnoistra bien en cest escript la mienne:  
 Qui est, & fut, & fera, de sçauoir  
 Faire aucun cas, ou tu puiffes auoir  
 Quelque plaisir. Premier donc ie falue  
 Treshumblement ta haultesse, & ualue:  
 Puis à celuy, qui est Prince des Anges,  
 Rends de bon cueur immortelles louanges,  
 De l'heureux poinct de ta noble uenue,  
 Qui est le temps de la Paix aduenue:  
 Par qui tu uoys les deux Enfans de France  
 Hors des lyens de captiue souffrance.

Graces aussy luy fault rendre des pertes:

Vray est, que trop font lourdes, & apertes  
A un chascun: mesme ta Maiefté  
Participante aux malheurs a esté,  
En y perdant foubz la fleur de ieunesse  
Deux Freres pleins d'honneur, sens, & prouesse.  
Qui est celuy (si bien le congnoissoit)  
Qu'en y pensant, plein de douleur ne foyt?  
Si conuient il en douleur, & ennuy  
Nostre uouloir conformer à celuy  
Du tout puissant: autrement on resiste  
A sa bonté. Ce propos dur, & triste  
En cest endroit rompray pour le present,  
Et te supply prendre en gré le present,  
Que ie te fays de ce tranflaté Liure,  
Lequel (pour uray) hardiment ie te liure,  
Pour ce, que point le sens n'en est yffu  
De mon cerueau: ains a esté tyffu  
Subtilement par la Muse d'Ouide:  
Que pleust à Dieu l'auoir tout mis au uuyde  
Pour t'en faire offre. Or si ce peu t'agree,  
Heureux seray, que ton cueur s'y recree  
Ce temps pendant qu'en France tu seiournes,  
Et attendant, qu'en ta Duché retournes,  
Duché puiffante, & Duché souueraine,  
Duché de biens, & de Paix toute pleine,  
Duché, de qui par tout le nom s'estend,  
Là ou ton Peuple à ceste heure t'attend  
Aussi fasché de ta loingtaine absence,  
Que toy ioyeux de la noble presence

De nostre Roy, de ses Enfans ayez,  
 Et des treshaults Princes tant renommez :  
 Entre lesquelz de tes Freres la reste  
 Tu uoys fleurir en honneur manifeste,  
 Cheriz du Roy, & du Peuple honorez.

Or a ces deux, que Mort a deuorez,  
 Dieu doit repos : & aux troys, qui demeurent,  
 Que de cent ans (bien comptez) ilz ne meurent.

*A Monseigneur le grand Maistre de Montmorency,  
 luy enuoyant un petit Recueil  
 de ses Oeuures avec recōmandation du porteur.*

**E**N attendant le moyen, & pouuoir,  
 Que honnestement ie me puisse mouuoir  
 De ce pays, il m'est pris le courage,  
 De mettre à part reposer un Ourage,  
 Qui pour le Roy sera tost mis à fin :  
 Puis ay choysi une autre plume, affin  
 De uous escrire en Rithme la presente :  
 De par laquelle orendroit uous presente  
 Salut treshumble : & un Liure petit,  
 Ou i'ay espoir que prendrez appetit :  
 Car long temps a, qu'il uous a pleu me dire,  
 Et commander, que le uous feisse escrire.

C'est un amas de choses espendues,  
 Qui (quant à moy) estoyent si bien perdues,

Que mon esprit n'eut onc à les ouurer  
 Si grand labeur, comme à les recouurer,  
 Mais comme ardent à faire uostre uueil,  
 I'ay tant cherché, qu'en ay fait un recueil,  
 Et un Iardin garny de fleurs diuerfes,  
 De couleur iaulne, & de rouges, & perfes.  
 Vray est, qu'il est fans arbre ne grand fruit :  
 Ce neantmoins ie ne uous l'ay construit  
 Des pires fleurs, qui de moy font sorties.  
 Il est bien uray, qu'il y a des Orties :  
 Mais ce ne font que celles, qui picquerent  
 Les Mufequins, qui de moy se mocquerent.

Vostre Esprit noble en ce petit Verger  
 Aucunesfoys se pourra foulager,  
 Quand trauaillé aura au bien publique  
 Auquel tousiours foingneusement s'applique.

Donc (Monseigneur) plus que treshumblement  
 Ie uous supply de cordialement  
 Le receuoir, & du Porteur de luy  
 Auoir pitié. C'est encores celuy  
 Petit Tailleur entre tous les Tailleurs,  
 Dont à Bourdeaux, à Coignac, & ailleurs,  
 Ie uous parlay par escript, & de bouche.  
 Enrichy n'est : il se leue, & se couche  
 Soir, & matin aussi mal fortuné,  
 Que quand pour luy fustes importuné.

Iadis feruit la haulte Seigneurie  
 De la feu Royne en sa noble escuyrie :

Mais son estat deffoubz la dure lame  
 Fut enterré avec la bonne Dame.  
 Or ne peut plus reuiure sa maistresse :  
 Quant à l'estat maulgré la mort traistresse  
 Vous le pouez refaire aussi uiuant,  
 Et aussi beau, qu'il estoit par auant.  
 Las (Monseigneur) faictes ce beau miracle,  
 Il est aisé. Et si par quelque obstacle  
 Ne peut rauoir son estat de Tailleur,  
 Il ne le fault que tromper d'un meilleur.  
 Si uous haulsez son estat, & son bien,  
 Il le prendra : car ie le congnois bien.  
 Au pis aller, pour conclurre l'affaire,  
 le uous supply, comme aux autres luy faire :  
 Et s'il n'en a (autant comme eulx) befoing,  
 le suis content, qu'on n'en prenne le foing.

Priant celuy, lequel uous a faict naistre,  
 Que cent bons ans uous maintienne grand maistre,  
 Ou qu'il uous monte en plus digne degré,  
 Affin que plus luy en sçachez de gré.

*Pour Pierre Uuyart à Madame de Lorraine.*

**I**E ne l'ay plus liberalle Princeffe,  
 Ie ne l'ay plus, par mort il a prins cesse  
 Le bon Cheual, que i'eus de uostre grace.  
 N'en sçauroit on recouurer de la race ?  
 Certainement tandis, que ie l'auoye,



Je ne trouuoys rien nuysant en la uoye.  
En le menant par boys, & par taillis  
Mes yeulx n'estoyent de branches affaillis.  
En luy faisant grauir Roc, ou Montaigne  
Autant m'estoit que trotter en campagne.  
Autant m'estoit torrents, & grandes eaux  
Passer sur luy, comme petis ruyffeaux,  
Car il sembloit, que les pierres s'ostassent  
De tous les lieux, ou ses piedz se boutassent.

Que diray plus? onc uoyage ne fait  
Auecques moy, dont il ne uint prouffit:  
Mais maintenant toutes choses me greuent,  
Branches au boys les yeulx quasi me creuent:  
Car le Cheual que ie pourmaine, & maine,  
Est malheureux, & brunche en pleine plaine:  
Petis ruyffeaux, grans riuieres luy semblent:  
Pierres, cailloux en son chemin s'assemblent,  
Et ne me donne en uoyages bon heur.

O Dame illustre, ò parangon d'honneur,  
Dont proceda le grand bon heur secret  
Du Cheual mort, ou i'ay tant de regret?  
Il ne uint point de Cheual, ne de selle:  
l'ay ceste Foy, qu'il proceda de celle  
Par qui ie l'euz. Or en fuis desmonté,  
La Mort l'a pris, la Mort l'a surmonté:  
Mais c'est tout un, uostre bonté naïfue  
Morte n'est pas: ainçois est si tresuiue,  
Qu'elle pourroit non le resusciter,  
Mais d'un pareil bien me faire heriter.

S'il aduient donc, que par la bonté uostre  
 Monseigneur face un de ses Cheualx nostre,  
 Treshumblement le supply, qu'il luy plaife  
 Ne me monter doucement, & à l'aïse.  
 Je ne ueulx point de ces doulcetz Cheualx,  
 Tant que pourray endurer les trauaulx :  
 Je ne ueulx point de Mule, ne Mulet,  
 Tant que ie foys ueillard blanc, comme laiçt :  
 Je ne ueulx point de blanche Hacquenee,  
 Tant que ie foys Damoyfelle attournee.

Que ueulx ie donc? un Courtault furieux,  
 Vn Courtault braue, un Courtault glorieux,  
 Qui ait en l'air ruade furieuse,  
 Glorieux trot, la bride glorieuse.  
 Si ie l'ay tel, fort furieusement  
 Le piqueray, & glorieusement.

Conclusion, si uous me uoulez croyre,  
 D'homme, & Cheual ce ne fera, que gloire.

---

*Epistre, qu'il perdit à la Condemnade contre les couleurs  
 d'une Damoyfelle.*

---

**J**E l'ay perdue : il fault que ie m'acquitte.  
 En la payant, au fort me uoyla quitte :  
 Prenez la donc l'Epistre, que sçauetz,  
 Et si dedans peu d'eloquence auez,  
 Si elle est fotte, ou aspre, ou à reprendre,  
 Au composeur ne uous en ueillez prendre.

Prenez vous en aux fascheuses, qui prindrent  
Vostre party, & qui lors entreprendrent  
De haultement leurs caquetz redoubler  
Durant le ieu, affin de me troubler :  
Prenez vous en à ceulx, qui me trompoyent,  
Et qui mon ieu à tous coups me rompoyent :  
Prenez vous en à quatre pour le moins,  
Qui contre moy furent tous faulx tesmoings  
Prenez vous en à vous mesmes aussi,  
Qui bien uouliez, qu'ilz feissent tous ainsi.

Si on ne m'eust troublé de tant de baue,  
Vous eussiez eu une Epistre fort braue,  
Qui eust parlé des Dieux, & des Deesses,  
Et des neuf Cieulx, ou sont toutes lieffes.  
Sur ces neuf Cieulx, ie vous eusse esleuee,  
Et eusse fait une grande leuee,  
De Rhetorique, & non pas de Bouclier :  
Puis eusse dit, comment on oyt crier  
Au fons d'Enfer plein de peines, & pleurs  
Ceulx qui au ieu furent iadis trompeurs :  
Donnez vous garde. Or bref (sans m'eschauffer)  
l'eusse descript tout le logis d'Enfer,  
Là ou iroint (si bref ne se reduysent)  
Les urays Trompeurs, qui ce Monde feduyfent.  
Puis qu'on m'a donc l'esprit mis en mal aise,  
Excusez moy, si l'Epistre est mauuaise,  
Vous affeurant, si l'eussiez bien gaignee,  
Qu'elle eust esté (pour uray) bien besongnee :  
Mais tout ainsi, que vous auez gaigné,

Par mon ferment ainsi i'ay besongné :  
 Non qu'a regret ainsi faicte ie l'aye,  
 Ne qu'a regret aussi ie la uous paye.  
 Tous mes regrets, toutes mes grans douleurs  
 Viennent (sans plus) de ce, que les couleurs  
 N'ay sceu gagner d'une tant belle Dame,  
 A qui Dieu doit repos de Corps, & d'Ame.

*A une ieune Dame, laquelle un Vieillard marié uouloit  
 espoufer, & deceuoir.*

**N**ON pour uouloir de rien uous requerir,  
 Non pour plus fort uostre grace acquerir,  
 Non pour distraire aucune uostre empreinte  
 l'ay le papier, l'encre, & la plume prinse,  
 Et deuers uous ce mien escript transmis :  
 Mais pour autant, qu'il affiert aux Amys,  
 Et Seruiteurs, iamais ne celer rien  
 A leurs ayez, soit de mal, ou de bien,  
 l'ay bien uoulu uous escrire (ma Dame)  
 Chose, qui n'est en congnoissance d'ame,  
 Fors que de moy, Et de uous n'est point sceuë :  
 Parquoy pourriez en fin estre deceuë :  
 Et ie ne ueulx uous laisser deceuoir,  
 Tant que mon œil pourra l'appercevoir.

Or est ainsi, que me trouuant au lieu,  
 Ou i'esperoys uous pouoir dire Adieu,  
 Triste deins, sçachant uostre haultesse

Desia partie. Et adonques l'Hostesse  
Me ua monstrier Lettres de uostre main,  
Là ou teniez propos doux, & humain  
A un Vieillard, à qui uous les transmistes.  
Lors à mon cueur soudainement uous mistes  
Deux pensemens, uoyant uostre ieune aage  
Fauorifer un si uieil personnage.

Mon pensement premier au cueur me dit,  
Que par Amour il n'a uers uous credit,  
Car ie sçay bien, que Venus ieune, & coincte,  
Du uieil Saturne en nul temps ne s'accointe.

Mon pensement second me fait comprendre,  
Que pour Espoux le pourriez uouloir prendre :  
Et ne ueulx pas de ce uous diuertir,  
Mais ie ueulx bien au uray uous aduertir,  
Que (long temps a) il fut mis soubz le iou  
De Mariage au bas pays d'Aniou,  
Et est encor. Si uoulez (toutesfoys)  
Il s'y mettra pour la seconde foys :  
Combien pourtant, que bien foible me semble  
Pour labourer à deux terres ensemble.

Donc si uoulez uostre blonde ieunesse  
Ioindre, & lyer à sa grise uieilleffe,  
Il fera bon uous enquerir auant,  
Si i'ay parlé du cas, comme sçauant,  
En ceste Epistre assez mal composee,  
Vous suppliant l'auoir pour excusee,  
Si elle n'est en termes elegans :

Et receuoir ueillez auffi les Gants,  
 Que de bon cueur uous transmets pour l'Estraine  
 De l'An present. La chose est bien certaine,  
 Que uoz deux mains tant blanches de nature  
 Meritent bien plus digne couuerture :  
 Mais s'ilz ne sont a uoz mains comparez,  
 Du bon du cueur (pour le moins) les aurez.

Ainsi rendray mon propos accompli  
 En cest endroict. Et auant uous supply,  
 Si rencontrez rien dur en cest Epistre,  
 De l'oublier, & n'en tenir registre :  
 Car bien à tard uouldroit l'homme desplaire,  
 (S'il n'est trop fainct) qui met peine à complaire.

*A celuy, qui l'iniuria par escript, & ne s'osa nommer.*

Q VICONQUES foys, tant foys tu braue,  
 Qui ton orde, & puante baue  
 Contre moy as esté crachant,  
 Tu es sot, craintif, & meschant.

Ta sottise on uoyt bien parfaicte  
 En l'Epistre, que tu as faicte  
 Sans art, & fans aucun sçauoir :  
 Toutesfois tu cuydes auoir  
 Chanté en Rossignol ramage :  
 Mais un Corbeau de noir plumage,  
 Ou un grand Afne d'Arcadie  
 Feroit plus douce melodie.

Et pour uenir au demourant,  
Tu crains fort, ó poure ignorant,  
Tu crains, qu'enuers toy ie m'allume,  
Tu crains la fureur de ma Plume.  
Pourquoy crains tu? Il fault bien dire,  
Qu'en toy y a fort à redire:  
Car il est certain, si tu fuffes  
Homme de bien, & que tu n'euffes  
Quelque marque, ou mauuais renom,  
Tu ne craindroys dire ton nom.

Quant est de ta meschanceté,  
Elle uient de grand' lascheté  
D'iniurier celuy, qui onques  
Ne te fait offense quelconques:  
Et quand ie t'auroys faict offense,  
Es tu de si peu de deffense,  
Si couard, & si babouyn,  
De n'oser parler, que de loing?

L'epistre uenue de moy  
Pour femme, qui uault mieulx, que toy,  
N'est autre cas, qu'une rifee,  
Ou personne n'est desprisee.  
Mais toy Lourdault mal entendu,  
En ta responce m'as rendu  
Pour une rifee une iniure.  
Si ie te congnoissoys (i'en iure)  
Tu sentiroys, si mes Lardons  
Reffemblent Roses, ou Chardons.

*Pour un gentilhomme de la Court escriuant aux Dames  
de Chasteaudun.*

D'VN cueur entier, Dames de grand' ualue,  
Par cest escript uostre Amy uous salue,  
Bien loing de uous : & grandement se deult,  
Que de plus pres saluer ne uous peult.  
Car le record de uoz grandes beautez,  
Le fouuenir des doulces priuautez,  
Qui sont en uous soubz honneste recueil,  
Cent foys le iour font souhaitter mon œil  
A uous reueoir : mais la grand' seruitude  
De ceste Court, ou est nostre habitude,  
M'oste souuent par force le plaisir,  
Dessus lequel s'affied tout mon desir :  
Et m'esbahy, que ueu uostre amytié  
N'aeuz souuent de nous plus grand' pitié,  
En nous uoyant pour noz Princes, & Maistres  
Aller, uenir parmy ces boys Champaitres :  
Puis s'arrester en Villages, & Bourgs,  
Dont le meilleur ne uault pas uoz Faulxbourgs.  
Et là Dieu sçait, si en maisons Bourgeoises  
Sommes logez : ces grosses Villageoises  
Là nous trouuons. Les unes font Vacheres  
En gros estat, & les autres Porcheres :  
Qui nous diront (s'il nous ennuye, ou fasche)  
Quelque propos de leur pays de Vache.

Lors ces propos, qui mes maulx point n'appaisent,



Me font penser aux uostres, qui me plaisent :  
Disant en moy, douce Vierge honoree,  
Férons nous cy la longue demouree ?  
Prendrons nous point bien tost le droict sentier  
De Chasteaudun ? Là gist mon cueur entier :  
Non pour le lieu, mais pour meilleure chose,  
Qui au dedans de uoz murs est enclose.

Ainsi me plains : & si tost qu'on depart,  
Il m'est aduis, qu'on tire celle part.  
Dont suis deceu : car (peult estre) ce iour  
Prendrons d'affault quelque rural seiour,  
Ou les plus grans logeront en Greniers  
De toutes pars percez comme Paniers.  
Encor posé, que fussions arrestez  
Dedans Paris, & tousiours bien traictez,  
Si qu'a souhait eussions plusieurs delices,  
Comme en Cheualx courir en pleines lices,  
Chasser aux boys, uoller aux grans praeries,  
Ouyr des Chiens les abboys, & brayries :  
Et autre maint beau passetemps honneste,  
Si me uient il tousiours en cueur, ou teste  
Vn grand regret de uous perdre de ueuë,  
Et un desir de prochaine reueuë :  
Car le plaisir, que ie prens à uous ueoir,  
Passe tous ceulx, que ie pourroye auoir :  
Et si n'estoit espoir de bref retour,  
Ennuy pourroit me faire un mauuais tour,  
Se transmuant en pire maladie :  
Vous aduisant (puis qu'il fault, que le dye)

Que me deuez d'Amour grand' recompense :  
 Car il n'est iour qu'en uous autres ne pense :  
 Et ne se passe une nuyct, qu'un beau songe  
 De uous ne face. Encores (sans menfonge)  
 L'autre nuyctee en dormant fuz rauy,  
 Et me sembla que toutes ie uous uy  
 Dessus un Pré faire cent beaux esbas  
 En cotte simple, & les robbes à bas.

Les unes uey, qui danfoient foubz les fons  
 Du Tabourin : les autres aux Chanfons :  
 L'autre en apres, qui estoit la plus forte,  
 Prend sa compaigne, & par terre la porte,  
 Puis de sa main de l'herbe uerde fauche,  
 Pour l'en fesser dessus la cuyffe gauche :  
 L'autre, qui ueit sa compaigne outrager,  
 Laissa la Danse, & la uint reuenger.  
 De l'autre part, celles qui se laisserent,  
 En leur feant sur le Pré s'amasserent,  
 Et dirent là une grand' Letanie  
 De plaifans mots. Et ieu sans uillanie.  
 Que diray plus? L'autre un banquet de creme  
 Faifoit porter pour la chaleur extreme,  
 Au moins pour ceulx, qui deuoyent banqueter.  
 Lors me sembla, que ne sceuz m'arrester,  
 Que deuers uous ne courusse en cest estre :  
 Mais sur ce poinct uoicy une fenestre  
 De mon logis, qui tombant fait tel bruit,  
 Que m'esueillant mon plaisir a destruiet.

Ha (dy ie lors) fenestre malheureuse  
Trop m'a esté ta cheute rigoureuse.  
I'alloys baifer leur bouche douce, & tendre,  
L'une apres l'autre : & tu n'as sceu attendre.  
Si m'esueillay tout fasché, & m'en uins  
Faire exposer mon beau songe aux Deuins :  
Entre lesquelz un grand Frere Mineur  
Ie rencontray excellent Deuineur,  
Qui m'affeura, que de troys choses l'une  
Me diroit uray. A minuyct à la Lune,  
Va faire en terre un grand cerne tout rond,  
Guigne le Ciel, fa corde coupe, & rompt,  
Faict neuf grans tours, entre les dents barbotte  
Tout à par luy, d'Agios une botte.  
Puis me ua dire, Amy trescher, ie tien  
Vray à peu pres l'effect du songe tien :  
Si tu uas ueoir la Ville desiree,  
Garde n'auras de trouuer empiree  
La compaignie des Dames, & la chere.  
Va donques ueoir ceste Ville tant chere  
Mieux que par songe. Alors le Deuin sage  
Va alleguer la deffus maint passage  
De Zoroast, d'Hermes, de la Sibylle,  
De Raziél, & de maint autre habile  
Nigromanceur. Puis ie luy dy, Beaupere  
Vous dictes uray. Ainsi Dames i'espere,  
Qu'apres auoir bien couru, & ueillé  
Par la Campaigne, & beaucoup trauaillé,  
Nostre retour uers Chasteaudun fera :

Là ou mon œil se recompenferà  
 De fon plaisir perdu si longuement.  
 Mais en tandis ie uous prie humblement,  
 Prendre la Plume, & faire en Prose, ou Metre  
 Quelque responce à ma grossiere Lettre.

*A Guillaume du Tertre, Secretaire de Monsieur de  
 Chasteaubriant.*

Q VAND les Escriptz, que tu m'as enuoyez,  
 Seroient de Rithme, & Raifon defuoyez:  
 Quand ton uouloir (lequel trop plus i'estime,  
 Que tes escripts, ta raifon, ne ta rithme)  
 Seroit tout autre : & quand le Secretaire  
 De Monteian n'eust rien faict, que se taire,  
 Sans me donner de t'escire appetit,  
 Ia pour ces poinctz (Monsieur du Montpetit)  
 N'eusse laiffé la responce transmettre:  
 Car la maison, ou Dieu t'a uoulu mettre,  
 Digne te rend, & plus que digne au Monde,  
 Non que Marot, mais Maro, te responde.  
 Que pleust à Dieu, que tant il me fait d'heur,  
 Qu'ores ie peusse escire au Seruiteur  
 Propos, qui fust si fort plaifant au Maistre,  
 Que mal plaifant ne peust à la Dame estre.  
 Certes alors me tiendroys affeuré,  
 Que cest Escript (tant soit mal mesuré)

Pourroit combattre avecques ton Enuoy :  
 Mais fans cela rien en luy ie ne uoy  
 Pour le fauer, qu'il ne se trouuast moindre  
 Aupres du tien, quand uiendroit à les ioindre.  
 Or tel qu'il est, en gré le uueilles prendre :  
 Plus escriroys, plus me feroys reprendre.

*Pour un Vieil gentilhomme respondant à la lettre  
 d'un sien Amy.*

VENVS uenuste, & celeste Deesse  
 Ne fentit onc au cueur si grand' lieffe,  
 En receuant par Paris Iuge esleu  
 La Pomme d'or, comme moy, quand i'ay leu  
 Ta Lettre douce, & d'amour toute pleine :  
 Tant coule doux, tant naifue a la ueine,  
 Tant touche bien noz ieunesses muees,  
 Qu'elle a (pour uray) les cendres remuees  
 De mon uieil aage : & de faict en icelles  
 Il s'est encor trouué des estincelles  
 Du feu passé, toutesfoys non ardentes :  
 Car quant à moy, les raifons sont patentés,  
 Qu'ardemment plus ne suis amoureux :  
 Par consequent moins triste, & douloureux.

Mais quoy, que peu à present ie m'en mesle,  
 Quand de la Done à la poignant mammelle  
 Ie uins à lire, autant fuz refiouy,

Que de propos qu'en mon uiuant ouy :  
Si fuz ie bien de celle de Grenoble.

O qu'elle est belle, & qu'elle a le cueur noble !  
Il n'est Amant, qui se sceust exempter  
De son seruice à elle presenter :  
Et ne croy pas (ou tu es impassible)  
Qu'a ta ieunesse il ayt esté possible  
En regardant si parfaicte beauté  
De non sentir sa douce cruauté.  
Bien croy, qu'au faict onc ne t'esuertuas :  
Car celle amour, qu'en toy party tu as,  
Ta foy loyalle, & tes façons pudiques  
Vaincroient d'un coup cent dardes Cupidiques.

Ta lettre m'a maint plaisir faict sentir,  
Mais le plus grand (il n'en fault point mentir)  
C'est le rapport de la bonne uinee  
De pardelà : car par chascune annee  
Me conuiendra luy liurer les affaultz,  
Puis qu'en Amours i'ay iecté mes grans faultz.

A dire uray, ie deuiens uieille lame,  
Et ne puis bien croire, qu'aucune Dame  
(Tant que tu dys) s'enquiere, & se foucie  
De mon estat : neantmoins te mercie,  
Si quelquefois de moy tiennent ensemble  
Aucun propos : car par cela me semble  
Que Cupido, fans de rien me prifer,  
En uieil Souldart me ueult fauorifer,  
Or si tu m'as, ainsi comme ie pense,

Mys en leur grace, aucune recompense  
 Fors que d'amour à toy n'en fera faicte :  
 Mais dy leur bien qu'a toutes ie souhayte,  
 Que les souhaytz, qui d'elles feront faictz,  
 Deuient tous accomplys, & parfaictz.

Te suppliant donner Salut pour moy  
 A celles là desquelles fans esmoy  
 Nous deuifions, passant melancolie  
 Sur le chemin des Alpes d'Italie.

Et pour l'adieu de ma lettre, t'affirme  
 Que nonobstant, que nostre amitié ferme  
 Toufiours fleurisse en sa uerdeur frequente,  
 Certes encor ton Epistre eloquente  
 Pres du Ruyfseau Caballin composee,  
 Luy a feruy d'une douce roufee,  
 Qui reuerdir la faict, & esleuer  
 Comme la Rose au plaifant temps de Ver.

*Du Coq à l'Asne. A Lyon lamet.*

**I**E t'enuoye un grand million  
 De salutz, mon amy Lyon :  
 S'ilz estoient d'or ilz ualdroient mieulx,  
 Car les François ont parmy eulx  
 Toufiours des nations estranges.  
 Mais quoy? nous ne pouons estre Anges  
 C'est pour uenir à l'equiuoque :

Pour ce qu'une femme se mocque,  
Quand son Amy son cas luy compte.  
Or pour mieulx te faire le compte,  
A Romme font les grans pardons.  
Il fault bien, que nous nous gardons  
De dire, qu'on les appetisse:  
Excepté que gens de lustice  
Ont le temps apres les chanoynes.  
|| Je ne uey iamais tant de moynes,  
Qui uiuent, & si ne font rien.  
L'empereur est grand terrien,  
Plus grand, que Monsieur de Bourbon.  
On dit, qu'il faict à Chambourg bon,  
Mais il faict bien meilleur en France:  
Car si Paris auoit souffrance,  
Montmartre auroit grand desconfort.  
Aussi depuis qu'il gele fort,  
Croyez, qu'en despit des ialoux,  
On porte fouliers de ueloux,  
Ou de trippe, que ie ne mente.  
Je suis bien fol, ie me tourmente  
Le cueur, & le corps d'un affaire,  
Dont toy, & moy n'auons que faire.  
Cela n'est qu'irriter les gens:  
Tellement que douze Sergens  
Bien armez iusques au collet,  
Battront bien un homme feulet:  
Pourueu que point ne se deffende.  
Iamais ne ueulent, qu'on les pende:



Si difent les uieulx quolibetz,  
Qu'on ne ueoit pas tant de gibetz  
En ce monde, que de larrons.

Porte bonnetz carrez, ou rondz,  
Ou chapperons fourrez d'ermes,  
Ne parle point, & fais des mines,  
Te uoyla fage, & bien difcret.  
Lyon Lyon, c'est le fecret,  
Apprens tandis que tu es uieulx :  
Et tu uerras les enuieux  
Courir comme la Chananee,  
En difant qu'il est grand'annee  
D'amoureuſes, & d'amoureux,  
De dolens, & de langoureux,  
Qui meurent le iour quinze foyſ.  
Samedy prochain toutesfoys  
On doit lire la loy ciuile :  
Et tant de ueaulx, qui uont par uille,  
Seront bruflez fans faulte nulle,  
Car ilz ont cheuauché la mulle,  
Et la cheuauchent tous les iours.  
Tel faiçt à Paris long feiours,  
Qui uouldroit eſtre en autre lieu.  
Laquelle choſe de par Dieu  
Amours finiffent par couſteaulx.  
Les troys dames des blancs manteaulx  
S'habillent toutes d'une forte.  
Il n'est pas poſſible, qu'on forte  
De ces cloiftres aucunement,

Sans y entrer premierement,  
C'est un argument de Sophiste :  
Et qu'ainsi soit, un bon Papiste  
Ne dit iamais bien de Luther,  
Car s'ilz uenoyent à disputer,  
L'un des deux feroit Heretique.  
Oultre plus, une femme Ethique  
Ne sçauroit estre bonne bague :  
D'auantaige, qui ne se brague,  
N'est point prisé au temps present :  
Et qui plus est, un bon present  
Sert en amours plus, que babilz.  
Et puis la façon des habitz,  
Dedans un an fera trop uieille.  
Il est bien uray, qu'un Amy ueille,  
Pour garder l'autre de diffame.  
Mais tant y a, que mainte femme  
S'efforce à parler par escript.  
Or est arriué l'Antechrift,  
Et nous l'auons tant attendu.  
Ma Dame ne m'a pas uendu,  
C'est une Chanfon gringottee,  
La Musique en est bien notee,  
Ou l'affiette de la clef ment.  
Par la mort bieu, uoyla Clement,  
Prenez le, il a mengé le lard.  
Il faict bon estre Papelard,  
Et ne courroucer point les fees.  
Toutes choses, qui sont coiffées,

Ont moult de lunes en la teste.  
Escriuez moy, s'on faict plus feste  
De la Lingere du Palays,  
Car maistre Iean du Pont Alays  
Ne fera pas si outrageux,  
Quand uiendra à iouer ses ieux,  
Qu'il ne uous face trestous rire.  
Vn homme ne peult bien escrire,  
S'il n'est quelque peu bon lifart.  
La chanson de frere Grifart  
Est trop falle pour ces Pucelles,  
Et si faict mal aux cueurs de celles,  
Qui tiennent foy à leurs marys.

Si le grand rithmeur de Paris  
Vient un coup à ueoir ceste lettre,  
Il en uouldra oster, ou mettre,  
Car c'est le Roy des Corrigears.  
Et ma plume d'Oye, ou de Iars  
Est ia plus escroupionnee  
Qu'une uieille bas enconnee,  
D'escrire auiourd'hui ne cessa.

Des nouvelles de pardeça,  
Le Roy ua souuent à la chaffe,  
Tant qu'il fault descendre la Chaffe  
Saint Marceau pour faire plouuoir.

Or Lyon, puis qu'il t'a pleu ueoir  
Mon Epistre iusques icy,  
Je te supply m'excuser, si

Du Coq à l'Asne uoys faultant,  
 Et que ta plume en face autant  
 Affin de dire en petit metre  
 Ce, que i'ay oublié d'y mettre.

*Au Chancelier du Prat, nouvellement Cardinal.*

**S**i officiers en l'estat seurement  
 Sont tous couchez fors le poure Clement,  
 Qui comme un arbre est debout demeuré,  
 Qu'en dictes uous Prelat treshonoré?  
 Doit son malheur estre estimé offense?  
 le croy que non. Et dy pour ma deffense,  
 Si un Pasteur qui a fermé son parc,  
 Trouue de nuyct loing cinq, ou six traictz d'arc  
 Vne Brebis des siennes esgaree,  
 Tant qu'il soit iour, & la nuyct separee,  
 En quelque lieu la doit loger, & paistre:  
 Ainsi a fait nostre bon Roy, & maistre,  
 Me uoyant loing de l'estat ia fermé,  
 Iusques au iour, qu'il sera deffermé.  
 Ce temps pendant, à pasturer m'ordonne,  
 Et pour trouuer plus d'herbe franche, & bonne,  
 M'a adressé au Pré mieulx fleurissant  
 De son Royaume ample, large, & puissant.

Là, sans argent, ie rithmaille, & compose,  
 Et quand suis las, sur ce Pré me repose,  
 Là ou le trefle en sa uerdeur se tient,

Et ou le lys en uigueur se maintient :  
 Là ie m'attends, là mon espoir ie fiche,  
 Car si feellez mon acquiët, ie suis riche.  
 Raïson me dit, puis que le Roy l'entend,  
 Que le ferez. Mon espoir, qui attend,  
 Me dit apres, pour replique finale,  
 Que de la grand' dignité Cardinalle  
 Me sentiray. Car ainfi que les Roys,  
 De nouveau mis en leurs nobles arroys,  
 Mettent dehors en pleine deliurance  
 Les Prifonniers uiuans en esperance :  
 Ainfi i'espere, & croy certainement,  
 Qu'a ce beau rouge, & digne aduenement,  
 Vous me mettez (fans difference aucune)  
 Hors des Prifons de faulte de pecune.

Puis qu'en ce donc tous autres precellez,  
 Ie uous fupply (tresnoble Pré) feellez  
 Le mien acquiët : pourquoy n'est il feellé ?  
 Le Parchemin a long, & affez lé :  
 Diëttes (fans plus) il fault, que le feellons,  
 Seellé fera fans faire proces longs.

S'on ne le ueult d'adventure feeller,  
 Ie puis bien dire (en effect) que c'est l'Air,  
 L'Eau, Terre, & Feu, qui tout bon heur me celent,  
 Confideré, que tant d'autres se feellent :  
 Mais fi ie touche argent par la feelleure,  
 Ie beniray des foys plus de fept l'heure,  
 Le Chancellier, le Seau, & le Seelleur,  
 Qui de ce bien m'auront prochassé l'heur.

C'est pour Marot, uous le congnoissez ly,  
 Plus legier est, que Volucres Cœli,  
 Et a fuiuy long temps Chancellerie  
 Sans prouffiter rien touchant feellerie.  
 Bref, Monseigneur, ie pense, que c'est là,  
 Qu'il faut seeller, si iamais on seella :  
 Car uous sçauuez, que tout acquiêt sans feel,  
 Sert beaucoup moins qu'un potage sans sel,  
 Qu'un arc sans corde, ou qu'un Cheual sans selle.

Si prie à Dieu, & fa trefdoulce ancelle,  
 Que dans cent ans en fanté excellent  
 Vous puisse ueoir de mes deux yeulx feellant.

*Audiēt Seigneur. Pour se plaindre du Tresorier  
 Preudhomme.*

PVISSANT Prelat, ie me plains grandement  
 Du Tresorier qui ne ueult croyre en cire,  
 En bon acquiêt, en expres mandement,  
 En Robertet, n'en François nostre Syre :  
 Si ne sçay plus, que luy faire, ne dire,  
 Fors paindre Dieu en mon acquiêt fufdict :  
 Adonc s'il est si preudhomme, qu'on dict,  
 Il y croira, car en Dieu fault il croire.  
 Encor ay peur, que Dieu ne soit defdit,  
 Si ne mettez l'homme en bonne memoire.

*Au Roy. Pour le deliurer de prison.*

**R**oy des François, plein de toutes bontez,  
 Quinze iours a (ie les ay bien comptez)  
 Et des demain feront iustement feize,  
 Que ie fuz fait confre au diocese  
 De sainct Marry, en l'eglise sainct Pris:  
 Si uous diray, comment ie fuz surpris,  
 Et me desplait, qu'il fault que ie le die.

Trois grans pendars uindrent à l'estourdie,  
 En ce palais, me dire en defarroy,  
 Nous uous faisons prisonnier par le Roy.  
 Incontinent, qui fut bien estonné,  
 Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné.  
 Puis m'ont monsté un parchemin escrit,  
 Ou n'y auoit feul mot de Iesuchrist:  
 Il ne parloit tout que de playderie,  
 De conseillers, & d'emprisonnerie.

Vous fouient il (ce me dirent ilz lors)  
 Que uous estiez l'autre iour là dehors,  
 Qu'on recourut un certain prisonnier  
 Entre noz mains? Et moy de le nier:  
 Car foyez seur, si i'eusse dict ouy,  
 Que le plus sourd d'entre eulx m'eust bien ouy:  
 Et d'autre part i'eusse publiquement  
 Esté menteur. Car pourquoy, & comment  
 Eusse ie peu un autre recourir,  
 Quand ie n'ay sceu moymesmes fecourir?

Pour faire court, ie ne sceu tant prescher,  
Que ces paillars me uoulsissent lascher.  
Sur mes deux bras ilz ont la main posee:  
Et m'ont mené ainsi qu'une Espousee,  
Non pas ainsi, mais plus royde un petit:  
Et toutesfois i'ay plus grand appetit  
De pardonner à leur folle fureur,  
Qu'à celle là de mon beau procureur:  
Que male mort les deux iambes luy casse:  
Il a bien prins de moy une Beccaffe,  
Vne Perdrix, & un Leurault aussi:  
Et toutesfois ie suis encor icy.  
Encor ie croy, si i'en enuoyois plus,  
Qu'il le prendroit: car ilz ont tant de glus  
Dedans leurs mains, ces faiseurs de pipee,  
Que toute chose, ou touchent est grippee.

Mais pour uenir au poinct de ma fortie:  
Tant doucement i'ay chanté ma partie,  
Que nous auons bien accordé ensemble:  
Si que n'ay plus affaire, ce me semble,  
Sinon à uous. La partie est bien forte:  
Mais le droit poinct, ou ie me reconforte,  
Vous n'entendez proces, non plus que moy:  
Ne plaidons point, ce n'est que tout esmoy.  
Ie uous en croy, si ie uous ay mesfaict.  
Encor posé le cas, que l'eusse faict,  
Au pis aller n'y cherroit, qu'une amende.  
Prenez le cas, que ie la uous demande,  
Ie prens le cas, que uous me la donnez:



Et si plaideurs furent onc estonnez,  
 Mieulx que ceulx cy, ie ueulx qu'on me deliure,  
 Et que soudain en ma place on les liure.

Si uous supply (Syre) mander par lettre,  
 Qu'en liberté uoz gens me uueillent mettre :  
 Et si i'en fors, i'espere qu'a grand'peine  
 M'y reuerront, si on ne m'y rameine.

Treshumblement requerant uostre grace,  
 De pardonner à ma trop grand' audace,  
 D'auoir emprins ce fot escript uous faire :  
 Et m'excusez, si pour le mien affaire  
 Ie ne suis point uers uous allé parler :  
 Ie n'ay pas eu le loisir d'y aller.

*Au Reuerendissime Cardinal de Lorraine.*

L'HOMME, qui est en plusieurs fortes bas,  
 Bas de stature, & de ioye, & d'esbas,  
 Bas de sçauoir, en bas degré nourry,  
 Et bas de biens, dont il est bien marry,  
 Prince tresnoble, à uostre aduis, comment  
 Vous pourroit il saluer haultement ?  
 Fort luy seroit, car petite clochette  
 A beau branler, auant qu'un hault son iecte :  
 Puis qu'il n'a donc que humble, & basse ualuë,  
 Par un bas stile humblement uous saluë.

Mais qui est il ce gentil salueur,  
 Qui ose ainsi approcher sa lueur

Du cler Soleil, qui la peult effacer ?  
C'est un Marot : lequel uient pour chasser  
Vn traict uerbal de uostre bouche exquisite,  
Pour bien tirer droict au blanc, ou il uise.

Ce, qu'il attend en ceste court, gist là,  
Et ce pendant pour tous trefors il a  
Non reuenu, banque, ne grand' pratique,  
Mais seulement sa plume Poëtique :  
Vn don Royal, ou ne peult aduenir :  
Et un espoir (en uous) d'y paruenir.

Touchant la plume, elle uient de la Muse,  
Qui à rithmer aucunesfoys m'amuse :  
Le don<sup>e</sup> Royal uient (certes) d'un octroy,  
Plus liberal, que de nul autre Roy :  
Quant à l'espoir, que i'ay en uous bouté,  
D'ailleurs ne uient, que de uostre bonté,  
En qui me fie : & bref, telle fiance  
Mettra ma peine au gouffre d'oubliance,  
L'entens pourueu, que Monsieur le grand Maistre  
Vueillez prier uouloir fouenant estre  
De mon affaire à ces nouveaulx estats,  
Car on y uoit un si grand nombre, & tas  
De poursuyuans, que grand' peur au cueur ay ie  
De demourer aussi blanc comme neige.  
Et puis Fortune en l'oreille me souffle,  
Qu'on ne préd point en court telz chats fans moufle,  
En me disant, qu'a cause du rebout,  
Souuent se fault tenir ferme debout,

Et qu'aux estatz des Roys on ne se couche  
Facilement, comme en liçt, ou en couche.

Soubz ces propos Fortune l'insensee  
Languir me faict sans l'auoir offensee:  
Mais bon Espoir, qui ueult estre uainqueur,  
Iusques chez moy uient uisiter mon cueur,  
En m'asseurant, qu'une seule parolle  
De uous me peult faire coucher au rolle.

Plaife uous donc noble fleuron Royal,  
Plaife uous donc à ce Baron loyal,  
En dire un mot, pour ma protection,  
Accompagné d'un peu d'affection:  
Si uous pourray donner ce loz (si i'ose)  
De m'auoir faict de neant quelque chose.  
Mais d'ou prouient, que ma Plume se mesle  
D'escrire à uous? ignore, ou presume elle?  
Non pour certain, motif en est Mercure:  
Qui long temps a de me dire print cure,  
Que uous estiez des bien ayez amans,  
Des dictz dorez, & de rithmez Rommants:  
Soit de science ou diuine, ou humaine.

C'est le motif, qui mon Epistre maine  
Deuant uoz yeulx, esperant, que bien prinfe  
Sera de uous, sans en faire reprinfe:  
Non que dedans rien bon y puisse auoir,  
Fors un desir de mieulx faire sçauoir:  
Et nonobstant, si petit que i'en sçay,  
Quand me uouldrez pour uous mettre à l'effay,

Et que mon sens ie congnoiffe trop mince  
 Pour fatisfaire à tant excellent Prince,  
 Le m'en iray par boys, prez, & fontaines  
 Pour prier là les neuf Muses haultaines,  
 De uouloir estre à mon escript propices,  
 Affin de mieulx accomplir uoz seruices.

*Au Roy. Pour auoir esté desrobé.*

**O**N dict bien uray, la mauuaise Fortune  
 Ne uient iamais, qu'elle n'en apporte une,  
 Ou deux, ou trois auecques elle (Syre)  
 Vostre cueur noble en sçauroit bien que dire :  
 Et moy chetif, qui ne suis Roy, ne rien  
 L'ay esprouué. Et uous compteray bien,  
 Si uous uoulez, comment uint la besongne.

l'auoys un iour un Valet de Gascongne,  
 Gourmant, Yurongne, & affeuré Menteur,  
 Pipeur, Larron, lueur, Blasphemateur,  
 Sentant la Hart de cent pas à la ronde,  
 Au demeurant, le meilleur filz du Monde,  
 Prifé, loué, fort estimé des Filles  
 Par les Bordeaulx, & beau ioueur de Quilles.

Ce uenerable Hillot fut aduerty  
 De quelque argent, que m'auiez departy,  
 Et que ma bourse auoit grosse apostume :  
 Si se leua plustot, que de coustume,

Et me ua prendre en tapinoys icelle :  
 Puis la uous meit tresbien foubz fon effelle,  
 Argent & tout (cela se doit entendre)  
 Et ne croy point, que ce fust pour la rendre,  
 Car onques puis n'en ay ouy parler.

Bref, le Villain ne s'en uolut aller  
 Pour si petit : mais encor il me happe  
 Saye, & bonnet, chausses, pourpoint, & cappe :  
 De mes habits (en effect) il pilla  
 Tous les plus beaux : & puis s'en habilla  
 Si iustement, qu'a le ueoir ainsi estre,  
 Vous l'euffiez prins (en plein iour) pour son maiftre.

Finablement, de ma chambre il s'en ua  
 Droit à l'estable, ou deux cheuaults trouua :  
 Laisse le pire, & fur le meilleur monte,  
 Pique, & s'en ua. Pour abreger le compte,  
 Soyex certain, qu'au partir dudiect lieu  
 N'oublia rien, fors à me dire Adieu.

Ainsi s'en ua chatouilleux de la gorge  
 Lediect Valet, monté comme un fainct George :  
 Et uous laiffa Monsieur dormir son faoul :  
 Qui au refueil n'eust sceu finer d'un foul :  
 Ce Monsieur là (Syre) c'estoit moymesme :  
 Qui fans mentir fuz au matin bien blesme,  
 Quand ie me uey fans honnefte uesture,  
 Et fort fasché de perdre ma monture :  
 Mais de l'argent, que uous m'auiez donné,  
 le ne fuz point de le perdre estonné,

Car uostre argent (tresdebonnaire Prince)  
Sans point de faulte est subiect à la pince.

Bien tost apres ceste fortune là,  
Vne autre pire encores se messa  
De m'affaillir, & chascun iour m'affault,  
Me menaçant de me donner le fault,  
Et de ce fault m'enuoyer à lenuers,  
Rithmer soubz terre, & y faire des uers.

C'est une lourde, & longue maladie  
De trois bons moys, qui m'a toute eslourdie  
La poure teste, & ne ueult terminer,  
Ains me contrainct d'apprendre à cheminer,  
Tant affoibly m'a d'estrange maniere :  
Et si m'a fait la cuyffe heronniere,  
L'estomac sec, le uentre plat, & uague :  
Quand tout est dit, aussi mauuaise bague  
(Ou peu s'en fault) que femme de Paris,  
Saulue l'honneur d'elles, & leurs maris.

Que diray plus? au miserable corps  
(Dont ie uous parle) il n'est demouré fors  
Le poure esprit, qui lamente, & fouspire,  
Et en pleurant tasche à uous faire rire.

Et pour autant (Syre) que suis à uous,  
De troys iours l'un uiennent taster mon poulx  
Messieurs Braillon, le Coq, Akaquia,  
Pour me garder d'aller iusque à quia.

Tout consulté ont remis au Printemps  
Ma guerison : mais à ce que i'entens,

Si ie ne puis au Printemps arriuer,  
Ie fuis taillé de mourir en Yuer,  
Et en danger, si en Yuer ie meurs,  
De ne ueoir pas les premiers raisins meurs.

Voyla, comment depuis neuf moys en ça  
Ie fuis traicté. Or ce, que me laiffa  
Mon Larronneau, long temps a, l'ay uendu,  
Et en Sirops, & Iulez despendu :  
Ce neantmoins ce, que ie uous en mande,  
N'est pour uous faire ou requeste, ou demande :  
Ie ne ueulx point tant de gens ressembler,  
Qui n'ont soucy autre, que d'affsembler.  
Tant qu'ilz uiuront, ilz demanderont eulx,  
Mais ie commence à deuenir honteux,  
Et ne ueulx plus à uoz dons m'arrester.

Ie ne dy pas, si uoulez rien prester,  
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur  
(S'il ueult prester) qui ne face un debteur.  
Et sçaez uous (Syre) comment ie paye ?  
Nul ne le sçait, si premier ne l'effaye.  
Vous me deurez (si ie puis) de retour :  
Et uous feray encores un bon tour,  
A celle fin, qu'il n'y ayt faulte nulle,  
Ie uous feray une belle Cedulle,  
A uous payer (sans ufure il s'entend)  
Quand on uerra tout le Monde content :  
Ou, si uoulez, à payer ce fera,  
Quand uostre loz, & renom cessera.

Et si fentez, que foys foible de reins  
Pour uous payer, les deux Princes Lorrains  
Me plegeront. Je les pense si fermes,  
Qu'ilz ne fauldront pour moy à l'un des termes.  
Je sçay assez, que uous n'avez pas peur,  
Que ie m'en fuye, ou que ie foys trompeur :  
Mais il faict bon affeurer ce, qu'on preste.  
Bref, uostre paye, ainsi que ie l'arreste,  
Est aussi seure, aduenant mon trespas,  
Comme aduenant, que ie ne meure pas.

Aduifez donc, si uous auez desir .  
De rien prester, uous me ferez plaisir :  
Car puis un peu, i'ay basty à Clement,  
Là ou i'ay faict un grand desboursement :  
Et à Marot, qui est un peu plus loing :  
Tout tombera, qui n'en aura le soing.

Voyla le poinct principal de ma Lettre,  
Vous sçaez tout, il n'y fault plus rien mettre :  
Rien mettre, las? Certes & si feray,  
Et ce faisant, mon stile i'enfleray,  
Disant, ò Roy amoureux des neuf Muses,  
Roy, en qui font leurs sciences infuses,  
Roy, plus que Mars, d'honneur enuironné,  
Roy, le plus Roy, qui fut onc couronné,  
Dieu tout puissant te doint, pour t'estrener,  
Les quatre Coings du Monde gouverner,  
Tant pour le bien de la ronde machine,  
Que pour autant que sur tous en es digne.



*A un sien amy, sur ce propos.*

**P**vis que le Roy a desir de me faire  
 A ce besoing quelque gracieux prest,  
 l'en suis content : car i'en ay bien affaire,  
 Et de signer ne fuz onques si prest.  
 Parquoy uous pry sçauoir, de combien c'est  
 Qu'il ueult cedula, affin qu'il se contente :  
 le la feray tant seure (si Dieu plaist)  
 Qu'il n'y perdra, que l'argent, & l'attente.

*A un, qui calumnia l'epistre precedente.*

**L**e Rithmeur, qui affailly m'a,  
 En mentant contre moy rithma :  
 Car ie ne blasme point Gascoingne.  
 De toutes tailles bons Leuriers,  
 Et de tous arts mauuais ouuriers,  
 Son epistre assez le tesmoingne.  
 Il fault dire, puis qu'ainsi hoingne,  
 Que ie luy ay gratté sa roingne  
 En quelque mot, qu'il trouua laid.  
 Pourquoi d'ailleurs uouldroit il guerre ?  
 Ie uouldroys uolentiers m'enquerre,  
 S'il est parent de mon ualet.

Si ie congnoissois le follet,  
 Ie produiroys en mon rollet  
 De sa uie assez de tesmoings.

Quel qu'il soit, il n'est point poëte,  
 Mais filz aîné d'une Chouette,  
 Ou aussi larron, pour le moins.

Pinfeur pinfant, entre autres poinctz  
 le t'ay pinfé de ce mot, pinfe :  
 Les bons n'y font pinfez, ny poinctz,  
 Mais les mefchans, dont tu es prince.

*Au Lieutenant Gontier.*

**S**i maladie au uifage blefmy  
 N'eust perturbé le fens à ton amy,  
 Long temps y a (Gontier) que ta femonce  
 Eust eu de moy la prefente refponfe,  
 Qui ne deuroit refponfe fe nommer.

Quant à tes faictz, qui feront renommer  
 Ton nom par tout, & apres la mort uiure,  
 Si en cest art ueulx ta poincte pourfuiure :  
 Tes poinctz font grans, tes metres mefurez,  
 Tes dictz tous d'or, tes termes azurez,  
 Voire si hauls, & arduz à tout prendre,  
 Que mon esprit traueille à les comprendre.

Quand tout est dit, les louenges donnees  
 De toy à moy, doiuent estre ordonnees  
 (Sans de nully uouloir bleffer l'honneur)  
 A Iean le Maire, ou au mefme donneur.

Il te falloit un esprit poëtique,  
 Non pas ma plume efforee, & ruftique,

Pour te respondre. Or ay ie mis estude  
A n'estre point notté d'ingratitude.

Tu m'as escript, ie te respons aussi :  
Et si tu n'as beaucoup de uers icy,  
Supporte moy : les Muses me contraignent  
Penfer ailleurs : & fault, que mes uers plaignent  
La dure mort de la mere du Roy  
Mon Mecenas. Et si quelque desroy  
On treuve icy, ou refuerie aucune,  
Tu n'as, Gontier, pour moy excuse, qu'une,  
C'est, que celuy pour refueur on prendra,  
Qui un resuant, en fiebure, reprendra.

*A Vignals Thouloufan.*

QVAND Dieu m'auroit aussi bien presenté  
Le bon loysir, & l'entiere fanté,  
Que le uouloir : ta responce alongee  
Seroit du tiers, & beaucoup mieulx songee :  
Ce neantmoins, Vignals, ie pense bien,  
Que tu congnois, que le fouuerain bien,  
De l'amytié ne gist en longues lettres,  
En motz exquis, en grand nombre de metres,  
En riche rithme, ou belle inuention,  
Ains en bon cueur, & uraye intention,  
Donc ie m'attends, qu'excusé ie feray  
De ton bon sens. Or à tant cefferay.  
Ma muse foible à peine peult chanter :

Mais pour le moins tu te peulx bien uanter,  
 Que de Marot tu as à ta commande  
 Petite epistre, & amytié bien grande.

*A Monseigneur de Guise passant par Paris.*

**V**A tost epistre, il est uenu, il passe,  
 Et part demain des Princes l'outrepasse :  
 Il le te fault saluer humblement,  
 Et dire ainsi. Vostre humble serf Clement  
 (Prince de pris) luy mesmes fust uenu,  
 Mais maladie au list l'a retenu  
 Si longuement, qu'onques ne fut si mince,  
 Passe, & deffaict. Vray est, illustre Prince,  
 Qu'en ce corps maigre est l'esprit demouré,  
 Qui autresfois a pour uous labouré,  
 Non bien sçachant, combien il y doit estre :  
 Parquoy, tandis qu'il uit en ce bas estre,  
 Seruez uous en. Ainsi diras epistre  
 A cil, qui est digne de Royal tiltre :  
 Puis te tairas, car tant debile suis,  
 Que d'un seul uers alonger ne te puis.

*Au Roy. Pour succeder en l'estat de son pere.*

**N**ON que par moy soit arrogance prinse,  
 Non que ce soit par curieuse emprinse  
 D'escire au Roy : pour tout cela ma plume

D'ardant desir de uoller ne s'allume.  
Mon iuste dueil, seulement, l'a contraincte  
De faire à uous, & non de uous, complaincte.  
Il uous a pleu, Syre, de pleine grace  
Bien commander, qu'on me mist en la place  
Du pere mien, uostre serf humble mort:  
Mais la Fortune, ou luy plaist, rit, & mord.  
Mors elle m'a, & ne m'a uoulu rire,  
Ne mon nom faire en uoz papiers escrire:  
L'estat est fait, les personnes renees,  
Le parc est clos, & les brebis logees  
Toutes, fors moy le moindre du troupeau,  
Qui n'a toyson, ne laine sur la peau.

Si ne peut pas grand los Fortune acquerre,  
Quand elle meine aux plus foybles la guerre.  
Las pourquoy donc à mon bon heur s'oppose?  
Certes mon cas pendoyt à peu de chose,  
Et ne falloit, Syre, tant seulement,  
Qu'effacer Iean, & escrire Clement.  
Or en est Iean par son trespas hors mis,  
Et puis Clement par son malheur obmis:  
C'est bien malheur, ou trop grand' oubliance.  
Car quant à moy, i'ay ferme confiance,  
Que uostre dire est un diuin Oracle,  
Ou nul uiuant n'oseroit mettre obstacle.  
Telle tousiours a esté la parolle  
Des Roys, de qui le bruyt aux astres uolle.

Je quiers fans plus, Roy de los eternal,

Estre heritier du seul bien paternel.  
 Seul bien ie dy, d'autre n'en eut mon pere,  
 Ains s'en tenoit si content, & prospere,  
 Qu'autre oraison ne faisoit iceluy,  
 Fors : que peussiez uiure par deffus luy :  
 Car uous uiuant, tousiours se fentoit riche,  
 Et uous mourant, sa terre estoit en friche.

Si est il mort ainsi, qu'il demandoit :  
 Et me fouient, quand sa mort attendoit :  
 Qu'il me disoit, en me tenant la dextre :  
 Filz, puis que Dieu t'a faict la grace d'estre  
 Vray heritier de mon peu de sçauoir,  
 Quiers en le bien, qu'on m'en a faict auoir :  
 Tu congnois, comme user en est decent.  
 C'est un sçauoir tant pur, & innocent,  
 Qu'on n'en sçauroit à creature nuire.

Par preschemens le peuple on peult seduire :  
 Par marchander, tromper on le peult bien :  
 Par plaiderie on peult manger son bien :  
 Par medecine on peult l'homme tuer :  
 Mais ton bel art ne peult telz coups ruer :  
 Ains en sçauras meilleur Ouurage tistre.  
 Tu en pourras dicter Lay, ou Epistre,  
 Et puis la faire à tes Amys tenir,  
 Pour en l'amour d'iceulx t'entretenir.

Tu en pourras traduyre les uolumes  
 Iadis escripts par les diuines plumes  
 Des uieulx Latins, dont tant est mention.

Après tu peulx de ton inuention  
Faire quelque Oeuure à iecter en lumiere:  
Dedans lequel en la fueille premiere  
Dois inuoquer le nom du tout puiffant:  
Puis descriras le bruyt resplendissant  
De quelque Roy, ou Prince, dont le nom  
Rendra ton Oeuure immortel de renom:  
Qui te fera, peult estre, si bon heur,  
Que le prouffit sera ioinct à l'honneur.

Donc pour ce faire, il faudroit que tu prinfes  
Le droiçt chemin du seruice des Princes.  
Mesmes du Roy, qui cherit, & practique  
Par son hault sens ce noble art Poëtique.  
Va donc à luy, car ma fin est presente,  
Et de ton faiçt quelque œuure luy presente,  
Le suppliant, que par sa grand' douceur,  
De mon Estat te face successeur.  
Que pleures tu, puis que l'aage me presse?  
Cesse ton pleur, & ua, ou ie t'adresse.

Ainsi disoit le bon Vieillard mourant:  
Et aussi tost, que uers uous fuz courant,  
Plus fut en uous liberalité grande,  
Qu'en moy desir d'impetrer ma demande.  
Ie l'impetray, mais des fruitz ie n'herite:  
Vray est aussi, que pas ne les merite,  
Mais bien est uray, que i'ay d'iceulx besoing.

Or si le cueur, que i'ay de prendre soing  
A uous seruir, si ceste Charte escripte,

Ou du defunct quelque faueur petite  
 Ne uous esmeult (ò Syre) à me pourueoir,  
 A tout le moins uous y uueille esmouuoir  
 Royal' promesse, en qui toute assurance  
 Doit consister. Là gist mon esperance,  
 Laquelle plus au defunct ne peult estre,  
 Combien qu'il eut double bien, cōme un Prebstre :  
 C'est affauoyr Spiritualité,  
 Semblablement la Temporalité.  
 Son Art estoit son bien Spirituel :  
 Et uoz bienfaictz estoient son Temporel.

Or m'a laiffé son Spirituel bien :  
 Du Temporel iamais n'en auray rien,  
 S'il ne uous plaist le commander en forte,  
 Qu'obëissance, à mon prouffit, en forte.

*Pour la petite Princeſſe de Nauarre.  
 A Madame Marguerite.*

**V**OYANT, que la Royne ma Mere  
 Trouue à present le Rithme amere,  
 Ma Dame, m'est prins fantasie  
 De uous monſtrer, qu'en Poëſie  
 Sa Fille fuis. Arriere Proſe,  
 Puis, que rithmer maintenant i'ose.

Pour commencer donc à rithmer,  
 Vous pouez, ma Dame, eſtimer,



Quel' ioye à la Fille aduenoit,  
Sçachant que la Mere uenoit :  
Et quelle ioye est aduenüe  
A toutes deux à sa uenuë.

Si uous n'en sçauiez rien, i'espere,  
Qu'au retour du Roy uostre Pere  
Semblable ioye sentirez,  
Puis des nouvelles m'en direz.

Or felon que i'auoys enuye,  
Par eau iusque icy l'ay fuyue  
Auecques mon bon Perroquet  
Vestu de uert, comme un bouquet  
De mariolaine. Et audict lieu  
M'a fuyue mon Escurieu,  
Lequel tout le long de l'annee  
Ne porte que robbe Tanee,

I'ay auffi pour faire le tiers  
Amené Bure en ces quartiers.  
Qui monstre bien à son uifage,  
Que des troys n'est pas la plus fage.

Ce font là des nouvelles nostres :  
Mandez nous, s'il uous plaist, des uostres,  
Et d'autres nouvelles auffy :  
Car nous en auons faulte icy.  
Si de la Court aucun reuient,  
Mandez nous (s'il uous en fouient)  
En quel estat il la laiffa.

Des nouvelles de pardeça :  
Loyre est belle, & bonne Riuiere,  
Qui de nous reueoir est si fiere,  
Qu'elle en est enflee, & grossie,  
Et en bruyant nous remercie.

Si uous l'eussiez donc abordee,  
Je croy qu'elle fust desbordee :  
Car plus fiere seroit de uous,  
Qu'elle n'a pas esté de nous :  
Mais Dieu ce bien ne m'a donné,  
Que uostre chemin adonné  
Se soit icy : & fault, que sente  
Parmy ceste ioye presente  
La tristesse de ne uous ueoir.

Ioye entiere on ne peult auoir,  
Tandis, que lon est en ce Monde :  
Mais affin que ie ne me fonde  
Trop en Raïson, icy ie mande  
A uous, & à toute la Bande,  
Qu'Estienne ce plaisant Mignon  
De la danse du compaignon,  
Que pour uous il a compassee,  
M'a ia faict maistresse passee,  
De fine force, par mon ame,  
De me dire, tournez ma dame.  
Si tost qu'ensemble nous ferons,  
Si Dieu plaist, nous la danferons.

Ce temps pendant soit loing, soit pres,

Croiez, que ie suis faicte expres  
 Pour uous porter obëiffance,  
 Qui prendra tousiours accroiffance,  
 A mesure que ie croiftray :  
 Et sur ce la fin ie mettray  
 A l'escript de peu de ualuë  
 Par qui humblement uous saluë  
 Celle, qui est uostre sans cesse  
 Iane de Nauarre princeffe.

*Au general Preuost.*

**I**E l'ay receu ton gracieux enuoy,  
 Trescher Seigneur, te promettant en foy  
 D'homme non fainct, que leu, & regardé  
 L'ay plusieurs foys, & si fera gardé,  
 Tout mon uiuant, parmy toutes les choses,  
 Que i'ay au cueur par souuenir enclofes,  
 Que ie crains perdre, & dont i'ay cure, & foing.

Ce tien escript, certes, fera tesmoing  
 A tousiours mais de l'amytië ouuerte,  
 Laquelle m'as de si bon cueur offerte,  
 Que la reçoÿ : & par ceste presente  
 De mesme cueur la mienne te presente.  
 Bien est il uray, que la tienne amytië  
 Passe en pouoir la mienne de moytië :  
 Mais de retour, ie t'offre le seruice,

Qui ne fault de faire son office,  
En & par tout, ou uouldras l'employer.

Et sur ce point uoyz ma lettre ployer,  
Pour me remettre aux choses ordonnees,  
Que pour t'escire auoye abandonnees.

*A Alexis Iure de Quiers en Piedmont.*

**A**MY Iure  
Le te iure,  
Que desir,  
Non loisir,  
l'ay d'escire.  
Or de dire,  
Que tes uers  
Me font uerts,  
Durs, ou aigres,  
Ou trop meigres,  
Qui l'a dit,  
A mesdit:  
Toutesfoys  
le m'en uoyz  
Dire en sens,  
Que i'en sens.

Ton uouloir  
Fait ualoir  
Tes escripts,

Que i'ay pris  
En gré, comme  
Si docte homme  
Chastelain,  
Ou Alain  
Les eust faitz.

De leurs faitz  
Sans reproches  
Tu n'approches:  
Mais il fault  
Ton deffault  
Raboter  
Pour oster  
Les gros nœudz,  
Lourds, & neufz  
Du langage  
Tout ramage:  
Et que limes,  
Quand tu rithmes,

Tes mesures,  
Et cesures.

Alors maistre  
Pourras estre.  
Car ta ueine  
N'est point uaine:  
Mais d'icelle  
Le bon zelle  
D'amytié  
La moytié  
Plus i'estime,  
Que ta rithme:  
Qui un iour

A feiour  
Sera faicte  
Plus parfaicte.

Ce pendant  
Attendant,  
Que te uoye,  
le t'enuoye  
Iusque en France  
Affeurance,  
Que ie quiers  
Congnoiffance  
D'un de Quiers.

*A une Damoyfelle malade.*

**M**A mignonne  
Le uous donne  
Le bon iour.  
Le feiour  
C'est prifon:  
Guerifon  
Recourez:  
Puis ouurez  
Vostre porte  
Et qu'on sorte  
Viftement:

Car Clement  
Le uous mande.  
Va friande  
De ta bouche,  
Qui se couche  
En danger  
Pour manger  
Confitures:  
Si tu dures  
Trop malade,  
Couleur fade

Tu prendras,  
Et perdras  
L'embonpoint.

Dieu te doint  
Santé bonne  
Ma mignonne.

*A deux Damoyelles.*

SVSCRIPTION.

Sus lettre, il fault que tu desfoges :  
Par toy faluer ie pretens  
La nouvelle Espouse Bazoges :  
Aussi Trezay, qui perd son tēps.

**M**ES Damoyelles  
Bonnes, & belles,  
Ie uous enuoye  
Mon feu de ioye :  
Si i'auoys mieulx,  
Deuant uoz yeulx  
Il feroit mys.  
A fes Amys  
Bien, tant soit cher,  
Ne fault cacher.

Or est befoing,  
Quand on est loing,  
De s'entrescrire.  
Cela faict rire,  
Et chaffe esmoy.

Escriuez moy

Donc ie uous prie :  
Car l'enfant crie,  
Quand on luy fault.

S'il ne le uault,  
Il le uauldra.  
Et ne faudra  
D'estre à iamais  
Tout uostre : mais  
Dieu sçait, combien  
Il uouldroit bien  
Vous supplier  
Ne l'oublier.

Ailleurs, ne là  
Rien que cela,  
Il ne demande.  
Me recommande.

*A ceulx, qui apres l'Epigramme du beau Tetin  
en feirent d'autres.*

—

**N**OBLES Esprits de France Poëtiques,  
Nouueaulx Phebus surpaffans les antiques,  
Graces uous rends, dont auez imité  
Non un Tetin beau par extremité,  
Mais un Blafon, que ie feis de bon zelle  
Sur le Tetin d'une humble Damoyfelle.

En me fuyuant uous auez blafonné:  
Dont haultement ie me fens guerdonné.  
L'un de fa part, la Cheuelure blonde:  
L'autre le Cueur : l'autre la Cuiffe ronde:  
L'autre la Main defcripte proprement:  
L'autre un bel OEil defchiffre doctement:  
L'autre un Esprit, cherchant les Cieulx ouuers:  
L'autre la Bouche, ou font plusieurs beaux uers:  
L'autre une Larme : & l'autre a faict l'Oreille:  
L'autre un Sourcil de beauté non pareille.

C'est tout cela, qu'en ay peu recouurer:  
Et fi bien tous y auez fceu ouurer,  
Qu'il n'y a cil, qui pour uray ne deferue  
Vn prix à part de la main de Minerue:  
Mais du Sourcil la beauté bien chantee  
A tellement noftre Court contentee,  
Qu'a fon autheur noftre Princeffe donne  
Pour cefte foy de laurier la couronne:

Et m'y consens, qui point ne le congnois,  
Fors qu'on m'a dict, que c'est un Lyonnois.

O fainct Gelais creature gentile,  
Dont le sçavoir, dont l'esprit, dont le stile,  
Et dont le tout rend la France honoree,  
A quoy tient il, que ta plume doree  
N'a fait le sien? Ce mauvais uent qui court,  
T'aurait il bien poulsé hors de la Court?  
O Roy François, tant qu'il te plaira pers le,  
Mais si le pers, tu perdras une Perle,  
Sans les susdictz Blafonneurs blafonner,  
Que l'Orient ne te sçauroit donner.

Or chers Amys, par maniere de rire  
Il m'est uenu uolunté de descrire  
A contrepoil un Tetin, que i'enuoye  
Vers uous, affin que suyuiez ceste uoye.  
Ie l'eusse painct plus laid cinquante foyes,  
Si i'eusse peu : tel qu'il est toutesfoys,  
Protester ueulx, affin d'euter noyse,  
Que ce n'est point un Tetin de Françoyse,  
Et que uoulu n'ay la bride lascher  
A mes propos, pour les Dames fascher :  
Mais uoluntiers, qui l'esprit exercite,  
Ores le blanc, ores le noir recite :  
Et est le painctre indigne de louange,  
Qui ne sçait paindre aussi bien Diable, qu'Ange.  
Après la course, il fault tirer la barre :  
Après bemol, fault chanter en becarre.



Là donc Amys, celles qu'avez louees,  
Mieux qu'on n'a dict, font de beauté douees :  
Parquoy n'entens, que uous uous desdiez  
Des beaulx blafons à elles dediez :  
Ains, que chascun le rebours chanter uueille,  
Pour leur donner encores plus grand' fueille :  
Car uous sçauiez, qu'a gorge blanche, & graffe  
Le cordon noir n'a point mauuaife grace.

Là donc, là donc, poulfiez, faictes merueilles :  
A beaulx Cheueulx, & à belles Oreilles,  
Faictes les moy les plus laidz, que lon puisse :  
Pochez cest Oeil : fefsez moy ceste Cuiffe :  
Descruiuez moy en stile espouentable  
Vn Sourcil gris : une Main detestable :  
Sus, à ce Cueur, qu'il me soit pelaudé,  
Mieux, que ne fut le premier collaudé :  
A ceste Larme : & pour bien estre escripte,  
Deschiffrez moy celle d'un Hipocrite :  
Quant à l'Esprit, paingnez moy une fouche :  
Et d'un Taureau le mufle, pour la Bouche.  
Bref, faictes les si horribles à ueoir,  
Que le grand Diable en puisse horreur auoir.

Mais ie uous pry, que chascun Blafonneur  
Vueille garder en ses escripts honneur :  
Arriere motz, qui sonnent fallement.  
Parlons auffi des membres seulement,  
Que lon peult ueoir fans honte descouuers,  
Et des honteux ne fouillons point noz uers :

Car quel befoing est il mettre en lumiere  
Ce, qu'est Nature à cacher coustumiere?

Ainsi ferez pour à tous agreer,  
Et pour le Roy mesmement recreer  
Au soing qu'il a de guerre ia tyssue  
Dont Dieu luy doint uictorieuse yssue.  
Et pour le prix, qui mieulx faire sçaura,  
De uerd lierre une couronne aura,  
Et un dixain de Muse Marotine,  
Qui chantera sa louenge condigne.

*Au Roy. Du temps de son exil à Ferrare.*

✓ **I**E pense bien, que ta magnificence,  
Souuerain Roy, croyra, que mon absence  
Vient par sentir la coulpe, qui me poinct  
D'aucun mesfaict : mais ce n'est pas le poinct.

Je ne me sens du nombre des coupables :  
Mais ie sçay tant de luges corrompables  
Dedans Paris, que par pecune prinse,  
Ou par amys, ou par leur entreprinse,  
Ou en faueur, & charité piteuse  
De quelque belle humble solliciteuse,  
Ilz faulueront la uie orde, & immunde  
Du plus meschant, & criminel du monde :  
Et au rebours, par faulte de pecune,  
Ou de support, ou par quelque rancune  
Aux innocens ilz font tant inhumains,

Que content fuis ne tomber en leurs mains.  
Non pas, que tous ie les mette en un compte :  
Mais la grand'part la meilleure surmonte.  
Et tel merite y estre authorisé,  
Dont le conseil n'est ouy, ne prisé.

Suyuant propos, trop me font ennemys  
Pour leur Enfer, que par escript i'ay mys,  
Ou quelque peu de leurs tours ie descœuure :  
Là me ueult on grand mal pour petit œuure.  
Mais ie leur fuis encor plus odieux,  
Dont ie l'osay lire deuant les yeulx  
Tant cler uoyans de ta maiesté haulte,  
Qui a pouoir de reformer leur faulte.

Bref, par effect, uoire par foyz diuerfes,  
Ont declairé leurs uoluntez peruerfes  
Encontre moy : mesmes un iour ilz uindrent  
A moy malade, & prisonnier me tindrent  
Faifans arrest fus un homme arresté  
Au liét de mort : & m'euffent pis traicté,  
Si ce ne fust ta grand'bonté, qui à ce  
Donna bon ordre auant que t'en priaffe,  
Leur commandant de laisser choses telles :  
Dont ie te rends graces tresimmortelles.

Autant comme eulx, fans cause qui soit bonne,  
Me ueult de mal l'ignorante Sorbonne :  
Bien ignorante elle est, d'estre ennemye  
De la trilingue, & noble Academie,  
Qu'as erigee. Il est tout manifeste,

Que là dedans contre ton uueil celeste  
Est deffendu, qu'on ne uoyse allegant  
Hebrieu, ny Grec, ny Latin elegant :  
Disant, que c'est langage d'Heretiques.  
O poures gens de sçauoir tous ethiques !  
Bien faictes uray ce prouerbe courant,  
Science n'a hayneux, que l'ignorant.

Certes, ò Roy, si le profond des cueurs  
On ueult fonder de ces Sorboniqueurs,  
Trouué fera, que de toy ilz se deulent.  
Comment douloir ? Mais que grand mal te ueulent,  
Dont tu as faict les lettres, & les arts  
Plus reluyfans, que du temps des Cefars :  
Car leurs abus ueoit on en façon telle.  
C'est toy, qui as allumé la chandelle,  
Par qui maint œil ueoit mainte uerité,  
Qui soubz espesse, & noire obscurité  
A faict tant d'ans icy bas demurance.  
Et qu'est il rien plus obscur, qu'ignorance ?

Eulx, & leur court en absence, & en face  
Par plusieurs foyz m'ont usé de menace :  
Dont la plus douce estoit en criminel  
M'executer. Que pleust à l'Eternel,  
Pour le grand bien du peuple defolé,  
Que leur desir de mon sang fust faoulé,  
Et tant d'abus, dont ilz se font munis,  
Fussent à cler descouuers, & punis.  
O quatre foyz, & cinq foyz bien heureuse

La mort, tant soit cruelle, & rigoureuse,  
Qui feroit seule un million de uies  
Soubz telz abus n'estre plus afferuies !

Or à ce coup il est bien euident,  
Que dessus moy ont une uieille dent,  
Quand ne pouans crime sur moy prouuer,  
Ont tresbien quis, & tresbien sceu trouuer  
Pour me fascher, brefue expedition,  
En te donnant mauuaise impressio  
De moy ton serf, pour apres à leur aise  
Mieux mettre à fin leur uolunté mauuaise :  
Et pour ce faire ilz n'ont certes eu honte  
Faire courir de moy uers toy maint compte,  
Auecques bruyt plein de propos menteurs,  
Desquelz ilz font les premiers inuenteurs.  
De Lutheriste ilz m'ont donné le nom :  
Qu'a droict ce soit, ie leur responds que non.  
Luther pour moy des cieulx n'est descendu,  
Luther en Croix n'a point esté pendu  
Pour mes pechez : & tout bien aduisé,  
Au nom de luy ne suis point baptizé :  
Baptizé suis au nom, qui tant bien sonne,  
Qu'au son de luy le Pere eternal donne  
Ce, que lon quiert : le seul nom soubz les cieulx  
En, & par qui ce monde uicieux  
Peult estre fauf. Le nom tant fort puiffant,  
Qu'il a rendu tout genouil flechissant,  
Soit infernal, soit celeste, ou humain :  
Le nom, par qui du seigneur Dieu la main

M'a preferué de ces grans loups rabis,  
Qui mespioyent deffoubs peaulx de brebis.

O feigneur Dieu, permectez moy de croire,  
Que réferué m'avez à uostre gloire.  
Serpens tortus, & monstres contrefaicts  
Certes font bien à uostre gloire faicts.  
Puis que n'avez uoulu donc condescendre,  
Que ma chair uile ayt esté mise en cendre,  
Faiçtes au moins, tant que feray uiuant,  
Qu'a uostre honneur soit ma plume escriuant :  
Et si ce corps auez predestiné  
A estre un iour par flamme terminé,  
Que ce ne soit au moins pour cause folle :  
Ainçoys pour uous, & pour uostre Parolle :  
Et uous supply, Pere, que le tourment  
Ne luy soit pas donné si uehement,  
Que l'ame uienne à mettre en oubliance  
Vous en qui seul gift toute sa fiance :  
Si que ie puisse auant que d'affoupir,  
Vous inuoquer, iusque au dernier soufpir.

Que dis ie? ou suis ie? O noble Roy François,  
Pardonne moy, car ailleurs ie pensoys.

Pour reuenir donques à mon propos,  
Rhadamanthus avecques ses supposts  
Dedans Paris, combien que fuisse à Bloys,  
Encontre moy faiçt ses premiers exploicts,  
En fayssant de ses mains uiolentes  
Toutes mes grans richesses excellentes,

Et beaulx trefors d'auarice deliures :  
C'est affauoir mes papiers, & mes liures,  
Et mes labeurs. O Iuge sacrilege,  
Qui t'a donné ne loy, ne priuilege  
D'aller toucher, & faire tes maffacres  
Au cabinet des fainctes Muses sacres?  
Bien est il uray, que liures de deffenfe  
On y trouua : mais cela n'est offense  
A un Poëte, à qui on doit lascher  
La bride longue, & rien ne lui cacher,  
Soit d'art Magicq, Necromance, ou Caballe.  
Et n'est doctrine escripte, ne uerballe,  
Qu'un uray Poëte au chef ne deust auoir,  
Pour faire bien d'escrire son deuoir.

Sçauoir le mal est souuent prouffitable,  
Mais en user est tousiours euitable :  
Et d'autre part, que me nuist de tout lire ?  
Le grand donneur m'a donné sens d'eslire  
En ces liurets tout cela, qui accorde  
Aux fainctes escripts de grace, & de concorde :  
Et de iecter tout cela qui differe  
Du sacré sens, quand pres on le confere.  
Car l'escripture est la touche, ou lon treuue  
Le plus hault Or. Et qui ueult faire esprouue  
D'or quel qu'il soit, il le conuient toucher  
A ceste pierre, & bien pres l'approcher  
De l'Or exquis, qui tant se fait paroistre,  
Que bas ou hault tout autre fait congnoistre.  
Le Iuge donc affecté se monstra

En mon endroit, quand des premiers oultra  
Moy, qui estois absent, & loing des uilles,  
Ou certains folz feirent choses trop uiles,  
Et de scandale : hélas, au grand ennuy,  
Au detrimént, & à la mort d'autruy.  
Ce que sçachant, pour me iustificier,  
En ta bonté ie m'ofay tant fier,  
Que hors de Bloys party, pour à toy, Syre,  
Me presenter. Mais quelcun me uint dire,  
Si tu y uas, amy, tu n'es pas sage :  
Car tu pourrois auoir mauuais uifage  
De ton Seigneur. Lors comme le Nocher,  
Qui pour fuyr le peril d'un rocher  
En pleine mer se destourne tout court :  
Ainsi pour uray m'escartay de la Court :  
Craignant trouuer le peril de durté,  
Ou ie n'euz onc, fors douceur, & feurté.

Puis ie sçauois, fans que de faict l'apprinse,  
Qu'à un subiect l'œil obscur de son Prince  
Est bien la chose en la terre habitable  
La plus à craindre, & la moins souhaitable.

Si m'en allay, euitant ce danger,  
Non en pays, non à Prince estranger,  
Non point usant de fugitif destour,  
Mais pour seruir l'autre Roy à mon tour,  
Mon second Maistre, & ta sœur son espouse,  
A qui ie fuz des ans à quatre & douze  
De ta main noble heureusement donné.

Puis tost apres, Royal chef couronné,



Sçachant plusieurs de uie trop meilleure,  
Que ie ne fuis, estre bruslez à l'heure  
Si durement, que mainte nation  
En est tombee en admiration,  
L'abandonnay, fans auoir commis crime,  
L'ingrate France, ingrate, ingratissime  
A son Poëte : & en la delaissant,  
Fort grand regret ne uint mon cueur bleffant.  
Tu mens Marot, grand regret tu sentis,  
Quand tu pensas à tes Enfans petits.

En fin passay les grans froides montaignes,  
Et uins entrer aux Lombardes campagnes :  
Puis en l'Itale, ou Dieu qui me guidoit  
Dressa mes pas au lieu, ou residoit  
De ton clair sang une Princeffe humaine,  
Ta belle sœur, & cousine germaine,  
Fille du Roy tant craint, & renommé,  
Pere du peuple aux Chroniques nommé.

En sa Duché de Ferrare uenu  
M'a retiré de grace, & retenu,  
Pource que bien luy plaist mon escripture,  
Et pour autant, que fuis ta nourriture.

Parquoy, où Syre, estant avecques elle,  
Conclurre puis d'un franc cueur, & uray zelle,  
Qu'a moy ton serf ne peult estre donné  
Reproche aucun, que t'aye abandonné,  
En protestant, si ie pers ton seruice,  
Qu'il uient plustost de malheur, que de uice.

*A Monseigneur le Daulphin. Du temps de sondict exil.*

EN mon uiuant, n'apres ma mort avec,  
Prince royal, ie ne tournay le bec,  
Pour uous prier : or deuinez qui est ce,  
Qui maintenant en prend la hardieffe?  
Marot banny, Marot mys en requoy,  
C'est luy fans autre : & sçauiez uous pourquoy  
Ce qu'il demande il a uoulu escrire?  
C'est pour autant qu'il ne l'ose aller dire :  
Voyla le poinct, il ne fault pas mentir,  
Que l'air de France il n'ose aller sentir :  
Mais s'il auoit sa demande impetree,  
Iambes ne teste il n'a si empestree,  
Qu'il n'y uollast. En uous parlant ainsi,  
Plusieurs diront que ie m'ennuye icy,  
Et pensera quelque caffart pelé,  
Que ie demande à estre rapellé,  
Mais (monseigneur) ce que demander i'ose  
De quatre pars n'est pas si grande chose,  
Ce que ie quiers & que de uous espere,  
C'est qu'il uous plaise au Roy uostre cher pere  
Parler pour moy, si bien qu'il soit induict  
A me donner le petit faufconduict,  
De demy an que la bride me lasche,  
Ou de six moys, si demy an luy fasche :  
Non pour aller uisiter mes chasteaulx,  
Mais bien pour ueoir mes petits Marotteaulx,

Et donner ordre à un fais qui me poise :  
Aussi affin que dire Adieu ie uoyse  
A mes amys & mes compagnons uieux,  
Car uous sçauiez, si fais ie encores mieulx,  
Que la poursuite & fureur de l'affaire  
Ne me donna iamais temps de ce faire :  
Aussi affin qu'encor un coup i'acolle  
La Court du Roy, ma maistresse d'escolle.  
Si ie uois là, mille bonnetz ostez,  
Mille bons iours uiendront de tous costez,  
Tant de Dieu gards, tant qui m'embrasseront :  
Tant de falutz qui d'or point ne feront.  
Puis ce dira quelque langue friande,  
Et puis Marot, est ce une grand'uiande  
Qu'estre de France estrangé & banny ?  
Par Dieu monsieur, ce diray ie, nenny.  
Lors que de chere & grandes accolées,  
Prendray les bons, laisseray les uolées,  
Adieu messieurs, Adieu donc mon mignon :  
Et cela fait, uerrez le compaignon  
Toft desloger, car mon terme failly  
Le ne craindrois sinon d'estre affailly,  
Et empaulmé. Mais si le Roy uouloit  
Me retirer, ainsi comme il fouloit,  
Le ne dy pas qu'en gré ie ne le prinse :  
Car un uassal est subiect à son Prince.  
Il le feroit s'il sçauoit bien comment  
Depuis un peu ie parle sobrement :  
Car ces Lombars avec qui ie chemine

M'ont fort appris à faire bonne mine :  
A un mot feul de Dieu ne deuifer,  
A parler peu, & à poltronnifer.  
Deffus un mot une heure ie m'arreste,  
S'on parle à moy, ie responds de la teste.  
Mais ie uous pry mon faufconduict ayons,  
Et de cela plus ne nous esmayons,  
Affez auons espace d'en parler,  
Si une foys uers uous ie puis aller.

Conclusion, Royale geniture,  
Ce que ie quiers n'est rien qu'une escripture,  
Que chascun iour on baille aux ennemys,  
On le peult bien octroyer aux amys.  
Et ne fault ia qu'on ferme la Champaigne  
Plustoft à moy qu'à quelque Iean d'Espaigne :  
Car quoy que né de Paris ie ne foys,  
Point ie ne laisse à estre bon François :  
Et si de moy, comme espere, lon pense,  
L'ay entrepris pour faire recompense  
Vn œuure exquis, si ma Muse s'enflamme,  
Qui maulgré temps, maulgré fer, maulgré flamme,  
Et maulgré mort, fera uiure fans fin,  
Le Roy François, & son noble Daulphin.



Car comme dict le grand mocqueur,  
Elles tiennent bien leur partie.

C'est une dure departie  
D'une teste, & d'un eschafault :  
Et grand' pitié, quand beauté fault  
A cueur de bonne uolenté.

Puis uous sçauuez, Pater sancté,  
Que uostre grand pouoir s'efface.  
Mais que uoulez uous, que i'y face ?  
Mes financiers font tous peris.  
Il n'est bourreau, que de Paris,  
Ny long proces, que dudidict lieu.

Si ne feis ie iamais l'Adieu,  
Qui parle de la Pauthonniere.  
Vray est, qu'elle fut buyffonniere  
L'escolle de ceulx de Pauie.  
Fy de l'honneur, uiue la uie,  
Viue l'amour, uiuent les Dames.

Toutesfois, Lyon, si les ames  
Ne s'en uont plus au Purgatoire,  
On ne me sçauroit faire à croire,  
Que le Pape y gaigne beaucoup.  
A la Campaigne, acoup, acoup,  
Hau Capitaine Pinfemaille :  
Le Roy n'entend point, que merdaille  
Tienne le renc des uieilz routiers.

Et puis dictes, que les monstiers  
Ne feruent point aux Amoureux.

Bonne macquerelle pour eulx  
Est ombre de deuotion.

C'est une bonne caution,  
Que Monsieur de la Moriniere.  
En ce temps là uint la maniere  
De se paindre avecques des fars.

Syre, ce disent ces Caphars,  
Si uous ne bruslez ces mastins,  
Vous ferez un de ces matins  
Sans tribut, taille, ne truage.  
Qui Diable fait le Cocuage  
Des Parisiens l'autre esté ?  
Pour le moins, si i'y eusse esté,  
On eust dict, que c'eust esté moy.

Touche là : ie suis en esmoy  
Des froids amys que i'ay en France :  
Mais ie trouue que c'est oultrance,  
Que l'un a trop, & lautre rien.

Est il uray, que ce uieil marrien  
Marche encores deffus espines,  
Et que les ieunes tant pouppines  
Vendent leur chair cher, comme crespme ?  
S'il est uray, adieu le Carefme,  
Au Concile, qui se fera :  
Mais Romme tandis bouffera  
Des cheureaulx à la chardonnette.

Attachez moy une sonnette  
Sur le front d'un Moyne crotté,

Vne oreille à chascun costé  
Du capuchon de sa caboche,  
Voilà un sot de la Bazoche  
Aussi bien painct qu'il est possible :  
De sorte, qu'on feroit un crible  
De tous les trous, qui s'abandonnent  
A ceux qui les richesses donnent.

J'ay flux, contreflux, carte amont.  
Dieu pardoint au poure Vermont,  
Il chantoit bien la baffe contre :  
Et les marys la malencontre,  
Quand les femmes font le deffus.

Affaouir mon, si les boffus  
Seront tous droicts en l'autre monde ?  
Le le dy, pour ce qu'on se fonde  
Trop fus Venus, & fus les uins.  
Parquoy ie ne ueulx, qu'aux Deuins  
Personne sa fiance mette.

Or ça : le liure de Flammette,  
Formosum pastor, Celestine,  
Tout cela est bonne doctrine,  
Et n'y a rien de deffendu.

Icy gerra, s'il n'est pendu,  
Ou si en la mer il ne tombe,  
Monsieur qui a dresse sa tombe,  
Auant que d'estre trespasse.

Fault il pour un uerre caffè  
Perdre pour uingt ans de seruice ?



Non, Monsieur, non : ce n'est pas uice,  
Que simple fornication :  
l'en feray la probation,  
Par une cotte uiolette,  
Que donna la teste follette,  
Autrement le Dieu des proces.  
Au moyen dequoy trop d'exces  
Sont engendrez de tant de festes.

En effect, c'estoyent de grans bestes,  
Que les Regens du temps iadis :  
Iamais ie n'entre en Paradis,  
S'ilz ne m'ont perdu ma ieunesse.

Mais comment se porte l'Asneffe,  
Que tu fçais, de Ierusalem ?  
S'elle ueult mordre, garde l'en :  
Elle parle, comme de cyre.  
Vous dictes uray de cela, Syre :  
Vne Estrille, une Faulx, un Veau,  
C'est adire estrille Fauueau,  
En bon rebus de Picardie.

Lyon, ueulx tu, que ie te dye ?  
Ie me trouue disposé des leures :  
Et d'autres bestes que les cheures,  
Portent barbe grise au menton.  
Ie ne dy pas, que Melancthon  
Ne declare au Roy son aduis :  
Mais de disputer uis à uis,  
Noz maistres n'y ueulent entendre,

Combien que la ieunesse tendre  
Soit par tout assez mal apprinse.

Tu ne sçais pas : Thunis est prinse :  
Triboulet a freres, & sœurs,  
Les Angloys s'en uont bons danseurs :  
Les Allemans tiennent mesure.

On ne preste plus à ufure :  
Mais tant qu'on ueult, à interest.

A propos de Perceforest,  
Lit on plus Artus, & Gauvain ?  
Il a prins l'Euangile en uain  
Le punais, & s'en est faict riche :  
Et puis s'efforce mettre en friche  
La uigne, & ses petis bourgeons.

Tout beau : ie uous pry, ne bougeons.  
Vous dictes que ce fut ieudy :  
Non fais, non. Voicy que ie dy.  
Ie dy qu'il n'est point question  
De dire, i'allion, ne i'estion,  
Ny se renda, ny ie frappy :  
Tefmoing le Conte de Carpy,  
Qui se fait Moyne apres sa mort.

Laisse moy là, qui rit, & mord :  
Et demande au petit Roger,  
Si ceulx que lon fait desloger  
Hors des Villes, cryoient campos.

Vrayement puis qu'il uient à propos,

Le uous en ueulx faire le compte.  
Elles n'osent dire Viconte,  
Vigueur, Vicourt, ne Vileué :  
Leur petit bec feroit greué,  
En danger d'estre trop fendues.

On dict, que les Nonnains rendues  
Donnent gentilment la uerolle.  
D'estre bruslé pour là parolle,  
Ie te pry ne foys point couart :  
Mais pour la foy de Billouart  
Laisse mourir ces Sorbonistes.  
Raïson : la glose des Legistes  
Lourdement gaste ce beau texte.

Pour ceste cause ie proteste,  
Que l'Antechrist succombera :  
Au moins, que de bref tombera  
Sur Babylonne quelque orage.

Marguerite de franc courage  
N'a plus ses beaulx yeulx esblouys.  
Dieu gard la fille au Roy Loys,  
Qui me reçoit, quand on me chaffe.

Voulez uous preferer la chaffe  
Au uol du Milan suspendu ?  
Si Dieu ne l'auoit deffendu,  
Et ie fusse en mon aduertin,  
Ie donroys quinze à l'Aretin,  
Et si gagneroys la partie.

La Court en fera aduertie,

D'un tas de gros Afnes, ou yures,  
 Qui font imprimer leurs fots Liures,  
 Pour acquerir bruit d'estre Veaulx.  
 A Fleury font les bons naueaulx,  
 Les richeffes en ces Prelats.

Et puis c'est tout : ie suis tant las,  
 Que quatorze Archiers de la garde  
 Me battroyent à la halebarde.

Quant au Palays, tousiours il grippe :  
 Adieu uous dy, comme une trippe.

*Lyon lamet, à Marot.*

SVSCRIPTION.

Va lettre, ua, ua t'en à l'aduenture  
 Droiçt à Clement, & s'il en fait lecture,  
 Recorde toy de luy faire femonse  
 loyeusement de te donner response.

**M**AIS uoyrement, amy Clement,  
 Tout clerement, dy moy comment  
 Tant, & pourquoy tu te tiens quoy,  
 D'escire à moy, qui suis à toy?  
 T'ay ie laissé par le passé,  
 T'ay ie offensé, ou courrouffé?  
 Ay ie à ton dict, & intendict,  
 En fait, ou dict, rien contredict?  
 Ay ie à ton nom, donné renom,

Autre que bon ? tu fçais que non :  
Ny ne uouldroys, & ne fçauroys,  
Tant font tes droictz iustes, & droictz.

Deuant les yeulx de tous les Dieux,  
Et demy Dieux, ieunes & uieulx.  
l'atteste, & iure, & en reiore,  
Q'aucune iniure, ou malle augure,  
Nul laps de temps, ne lieux distans,  
Escrpts latens, ne uieulx Satans,  
N'ont peu auoir force, & pouoir,  
De conceuoir. C'est affauoir,  
Vn feul congé, qu'aye songé,  
En son plongé, d'auoir changé,  
Ne rien osté, de mon costé  
En loyauté, & feaulté  
De nostre amour, pas un feul tour  
Depuis le iour de ton retour.  
Mais tant s'en fault, qu'un tel deffault,  
En froit, ou chault, ayt fait le fault  
En mon pourpris, que n'ays repris,  
Qui ne t'a pris, pour un grand prix.

Or donc amy, de ton amy,  
Qui ennemy, n'as un demy,  
Que ueulx tu dire ? Est ce pour rire,  
Que de proscire, & interdire,  
Vne amour uieille ? O grand' merueille !  
Quand ie fommeille, elle m'efueille,  
Et dys ainsi : Dieu qu'est ce cy ?

Cest homme icy, est il transy,  
Ses bons esprits, ses beaulx escripts,  
De si hault prix, sont ilz prescripts?  
Son cueur humain, tant pur & plain  
De bon leuain, changé de main  
Auroit il bien : pour quelque bien,  
Qu'il se ueoit sien? le n'en croy rien :  
Car les effects, de ses beaulx faicts,  
N'ont esté faicts, si contrefaictz.  
Et quant & quant, il m'ayme tant,  
Que luy estant, bien mal contant,  
Il ne sçauroit, quand il uouldroit,  
Or qu'il eust droict, en mon endroit,  
S'en reffentir, ne consentir,  
Sans en mentir, à moy martyr :  
Car sçait il pas, que tous noz pas,  
Et tous noz cas, sont par compas  
Comptez, nombrez & denombrez,  
Puis obombrez, & adombrez?  
Si faict, si faict : bien il le sçait,  
Le tout parfaict, bien luy a faict  
Veoir & comprendre, & tant apprendre,  
Qu'il en peult uendre, & en espendre.  
Et d'auantage, il est de l'aage,  
Et du pellage, ou l'homme est sage,  
Ou iamais non. Et puis son nom,  
D'estre tout bon, a le renom.

Or donc Clement, tout clerement,  
Bien seurement, & promptement,

Escripts pourquoy, tu te tiens coy,  
De tenir loy, au second toy,  
Qui est icy, sans grand foucy,  
La Dieu mercy, & toy auffi.

C'est à Ferrare, au huitiesme An  
De la sienne proscrition,  
Mais à la tienne intention,  
Que ce soit le dernier. Amen.

*Adieu aux Dames de Court.*

**A** DIEU la Court, adieu les Dames,  
Adieu les filles, & les femmes,  
Adieu uous dy pour quelque temps,  
Adieu uoz plaifans passetemps,  
Adieu le bal, adieu la dance,  
Adieu mesure, adieu cadence,  
Tabourins, Haulboys, Violons,  
Puis qu'a la guerre nous allons.

Adieu donc les belles, adieu,  
Adieu Cupido uostre Dieu,  
Adieu ses fleches & flambeaux,  
Adieu uoz seruiteurs tant beaulx,  
Tant polliz, & tant dameretz :  
O comment uous les traicterez,  
Ceulx qui uous seruent à ceste heure !

Or adieu quiconque demeure,

Adieu lacquais, & le ualet,  
Adieu la torche, & le mulet,  
Adieu monsieur qui se retire  
Nauré de l'amoureux martyre,  
Qui la nuyct sans dormir fera,  
Mais en ses amours penfera.  
Adieu le bon iour du matin,  
Et le blanc, & le dur Tetin  
De la belle, qui n'est pas preste :  
Adieu un autre, qui s'enqueste  
S'il est iour, ou non, là dedens :  
Adieu les signes euidens,  
Que l'un est trop mieulx retenu,  
Que l'autre n'est le bien uenu :  
Adieu, qui n'est aymé de nulle,  
Et ne fert, que tenir la mule :  
Adieu festes, adieu banquetz,  
Adieu deuifes, & caquetz,  
Ou plus y a de beau langage,  
Que de feruiette d'ouurage :  
Et moins de uraye affection,  
Que de dissimulation.

Adieu les regards gracieux  
Meffagers des cueurs soucieux :  
Adieu les profondes pensees  
Satisfaites, ou offensees :  
Adieu les armonieux sons  
De rondeaulx, dixains, & chanfons :



Adieu piteux departement,  
Adieu regretz, adieu tourment,  
Adieu la lettre, adieu le page,  
Adieu la Court, & l'equipage :  
Adieu l'amytié si loyalle,  
Qu'on la pourroit dire Royalle  
Estant gardee en ferme foy,  
Par ferme cueur digne de Roy :  
Mais adieu peu d'amour femblable,  
Et beaucoup plus de variable :  
Adieu celle, qui se contente,  
De qui l'honesteté presente,  
Et les uertus, dont elle herite,  
Recompensent bien son merite :  
Adieu les deux proches parentes,  
Pleines de graces apparentes,  
Dont l'une a ce qu'elle pretend,  
Et l'autre non ce qu'elle attend :  
Adieu les cueurs uniz ensemble,  
A qui lon faict tort, ce me semble,  
Qu'on ne donne fin amyable  
A leur fermeté si louable.  
Adieu celle, qui tend au poinct  
A ueoir un, qui n'y pense point,  
Et qui reffuz ne feroit mye  
D'estre sa femme en lieu d'amy.  
Adieu à qui gueres ne chault  
D'armer son tainct contre le chault,  
Car elle sçait tresbien l'usage

De changer souuent son uifage :  
Adieu amyable autant qu'elle,  
Celle que maistresse i'appelle.  
Adieu l'esperance ennuyeuse,  
Ou uit la belle, & gracieuse,  
Qui par ses secrettes douleurs  
En a prins les passés couleurs :  
Adieu l'autre nouvelle passe,  
De qui la santé gist au masle :  
Adieu la triste, qui la mort  
Cent foys le iour poinct, & remort.

Adieu m'amy la derniere,  
En uertuz & beauté premiere :  
Le uous pry me rendre à present  
Le cueur, dont ie uous feis present,  
Pour en la guerre, ou il fault estre,  
En faire seruice à mon maistre.

Or quand de uous se fouiendra,  
L'aiguillon d'honneur l'espoindra  
Aux armes, & uertueux fait.  
Et s'il en fortoit quelque effect  
Digne d'une louenge entiere,  
Vous en feriez seule heritiere.  
De uostre cueur, donc uous fouiienne :  
Car si Dieu ueult que ie reuienne,  
Ie le rendray en ce beau lieu.  
Or ie fais fin à mon Adieu.

---

*A Madame la Duchesse de Ferrare.*

**E**N trauerfant ton pays plantureux  
 Fertile en biens, en Dame bien heureux,  
 Et bien semé de peuple obeyffant,  
 Le tien Marot (fille de Roy puiffant)  
 S'est enhardy, uoire & a protesté  
 De faluer ta noble maiefté,  
 Ains que passer tout oultre les limites :  
 Estant certain que si bien tu limites  
 De ton Saulueur la uraye intention,  
 Tu n'y auras brin de presumption :  
 Car estimant, que par un bruit qui sonne  
 Tu sçais mon nom, sans sçauoir ma personne :  
 Et que iadis fut seruiteur mon pere  
 De ta mere Anne, en son regne prospere :  
 Croiant aussi, que tu sçais que d'enfance  
 Nourry ie suis en la maison de France,  
 De qui tu es Royale geniture.  
 Cela pensant, ne craint mon escripture,  
 Que ta grandeur la ueille reffuser.  
 Mais quel befoing est il de m'excuser ?

Les Oyfellez des champs en leurs langages  
 Vont saluant les buyffons, & boscages  
 Par ou ilz uont : quand le nauire arriue  
 Aupres du haüre, il falue la riuie  
 Auec le son d'un canon racourcy :  
 Ma Muse donc passant ceste Court cy,

Faiçt elle mal faluant toy Princeffe ?  
Toy à qui rit ce beau pays fans cefse,  
Toy, qui de race ayme toute uertu,  
Et qui en as le cueur tant bien uestu :  
Toy deffoubz qui fleuriffent ces grans plaines,  
De biens & gens fi couuertes, & plaines.  
Toy qui leurs cueurs as fceu gagner tresbien,  
Toy qui de Dieu reconnois tout ce bien.

Salut à toy donques treshumblement,  
Humble falut, par ton humble Clement,  
Par ton Marot le Poëte Gallique,  
Qui s'en uient ueoir le pays Italique,  
Pour quelque temps : si entre cy & là  
Te peut feruir ma plume, & si elle a  
Sçauoir qui plaife à ta maiefté haulte,  
Croy que pluftot l'eau du Pau fera faulte  
A contre ual ses undes escouller,  
Que cefte plume à s'estendre & uoller,  
Là ou le uent de tes commandements  
La poulfera mefmes les Elements  
Lairront pluftoft leur nature ordonnee :  
Car l'Eternel me l'a (certes) donnee,  
Pour en louer premierement fon nom :  
Plus pour feruir les Princes de renom,  
Et exalter les Princeffes d'honneur,  
Qui au plus hault de fortune, & bon heur  
S'humilier de cueur font coustumieres,  
Auquel beau reng tu marches des premieres.

*A Monseigneur le Cardinal de Tournon. Marot  
retournant de Ferrare à Lyon.*

---

P<sup>vis</sup> que du Roy la bonté merueilleuse  
De France ueult ne m'estre perilleuse :  
Puis que ie suis de retourner mandé,  
Puis qu'il luy plaist, puis qu'il a commandé,  
Et que ce bien procede de sa grace,  
Ne t'esbahys si i'ay fuiuy la trace,  
Noble Seigneur, pour en France tirer,  
Ou long temps a ie ne fais qu'aspirer.

Le marinier qui prend terre, & s'arreste  
Pour la fureur de l'orage & tempeste,  
Defancre alors que les Cieulx font amys.

Le cheualcheur qui à couuert s'est mys,  
Laiissant passer ou la gresle ou la pluye,  
Des que de loing ueoit qu'Aquilon effuye  
Le Ciel mouillé, il entre en grand plaisir,  
Desfloge & tire au lieu de son desir.

Certes ainsi Monseigneur redoubté,  
Si tost que i'euz mon retour escouté,  
Et que ie ueis la grand'nue effuyer,  
Qui en uenant me pouoit ennuyer :  
Mon premier poinct ce fut de louer Dieu,  
Et le second de desfloger du lieu  
Là ou i'estoys, pour au pays uenir,  
D'ou ie n'ay sceu perdre le fouuenir.

Nature a prins sur nous ceste puissance,  
De nous tirer au lieu de sa naissance,  
Mesmes long temps les bestes ne sejourment  
Hors de leurs creux, mais tousiours y retournent.

Bref, du desir qu'au departir i'auoye,  
Je n'ay trouué rien de dur en la uoye,  
Ains m'ont semblé ces grans roches haultaines  
Preaulx herbuz, & les torrens fontaines.  
Bise, uerglaz, la neige & la froidure,  
Ne m'ont semblé, que printemps & uerdure,  
Si qu'a Dieu rends graces un million,  
Dont i'ay attainct le gracieux Lyon,  
Ou i'esperoys à l'arriuer transmettre  
Au Roy François humble salut en metre :  
Conclud estoit. Mais puis qu'il en est hors,  
A qui le puis ie, & dois ie adresser, fors  
A toy qui tiens par prudence loyalle,  
Icy le lieu de sa haulteur Royalle ?

S'il est ainsi que la puissance qu'as  
Toute s'estend en grans & petits cas,  
La raison ueult donques que maintenant,  
De ce salut tu soys son lieutenant :  
Et puis ie suis à cela confirmé,  
Pour ce qu'amy tu es, & bien aymé  
De l'assemblee aux Muses treffacrees :  
Et qu'a Phebus en escriuant agrees.  
Humblement donc, sur ce ie tealue,  
Heur de Tournon, plein de haulte uallue.

Dieu gard auffi d'infecte aduerfité,  
 L'air amoureux de la noble Cité.  
 Dieu gard la Sonne au port bien fumptueux,  
 Et fon mary le Rofne impetueux,  
 Que puis un peu se demonftra fi fier,  
 Que l'ennemy ne s'y ofa fier :  
 Et dont n'a gueres par diligence prompte,  
 S'est retiré Cefar auecques honte.

Si uous fupply, O fleuves immortalz,  
 Et toy Prelat, dont il est peu de telz,  
 Et toy Cité fameufe de hault prix,  
 Ne me uouloir contemner par mefpris,  
 Ains receuoir tout amyablement,  
 L'humble Dieu gard, de uofre humble Clement.

*Adieux à la uille de Lyon.*

**A** DIEU Lyon qui ne mords point,  
 Lyon plus doux, que cent pucelles,  
 Sinon quand l'ennemy te pointt :  
 Alors ta fureur point ne celes.  
 Adieu auffi à toutes celles,  
 Qui embelliffent ton feiour :  
 Adieu faces cleres & belles,  
 Adieu uous dy comme le iour.

Adieu Cité de grand' ualeur,  
 Et citoyens que j'ayme bien,

Dieu uous doint la fortune & l'heur  
Meilleur que n'a esté le mien:  
I'ay receu de uous tant de bien,  
Tant d'honneur, & tant de bonté,  
Que uoluntiers diroys combien,  
Mais il ne peult estre compté.

Adieu les Vieillards bien heureux,  
Plus ne faifans la court aux Dames,  
Toutesfois tousiours amoureux  
De uertu, qui repaist uoz ames:  
Pour fuyr reproches & blafmes,  
De compofer ay entrepris  
Des Epitaphes fur uoz lames,  
Si ie ne fuis le premier prins.

Adieu Enfans pleins de fçauoir,  
Dont mort l'homme ne desherite:  
Si bien fouuent me uinftes ueoir,  
Cela ne uient de mon merite:  
Grand mercy, ma Mufe petite,  
C'est par uous, & n'en fuis marry:  
Pour belle femme lon uifite  
A tous les coups un laid mary.

Adieu la Sone, & fon mignon  
Le Rosne qui court de uifteffe.  
Tu t'en uas droict en Auignon,  
Vers Paris ie prens mon adrefse.  
Ie diroys adieu ma maiftresse,  
Mais le cas uiendroit mieulx à poinct,



Si ie difoys adieu ieunefse,  
 Car la barbe grife me pointt.  
 Va Lyon, que Dieu te gouerne,  
 Affez long temps s'est esbattu  
 Le petit chien en ta cauerne,  
 Que deuant toy on a battu.  
 Finablement pour fa uertu,  
 Adieu des foys un million  
 A Tournon de rouge uestu,  
 Gouverneur de ce grand Lyon.

*Le Dieu gard à la Court.*

**V**IENNE la mort quand bon luy semblera,  
 Moins que iamais mon cueur en tremblera,  
 Puis que de Dieu ie reçoÿ ceste grace  
 De ueoir encor de Monseigneur la face.

Ha mal parlans, ennemys de uertu,  
 Totallement me difiez defuestu  
 De ce grand bien : uostre cueur endurcy,  
 Ne congneut onc ne pitié, ne mercy.  
 Pourtant auez semblable à uous pensé  
 Le plus doulx Roy, qui fut onc offensé.  
 C'est luy, c'est luy, France Royne sacree,  
 C'est luy, qui ueult que mon œil se recree,  
 Comme fouloit, en uostre doulx regard.

Or ie uous uoy, France, que Dieu uous gard

Depuis le temps que ie ne uous ay ueuë,  
Vous me semblez bien amendeë & creuë,  
Que Dieu uous croiffe encores plus prospere.  
Dieu gard François, uostre cher filz & pere,  
Le plus puiffant en armes & science,  
Dont ayez eu encore experience.  
Dieu gard la Royne Eleonor d'Auftriche,  
D'honneur, de sens, & de uertuz tant riche.  
Dieu gard du dard mortifere, & hydeux  
Les filz du Roy. Dieu nous les gard tous deux.

O que mon cueur est plein de dueil, & d'ire,  
De ce, que plus les trois ie ne puis dire !

Dieu gard leur sœur, la Marguerite pleine  
De dons exquis. Ha Royne Magdaleine,  
Vous nous lairrez, bien uous puis (ce me semble)  
Dire dieu gard, & adieu tout ensemble.

Pour abreger : Dieu gard le noble reste  
Du Royal fang, origine celeste.  
Dieu gard tous ceulx, qui pour la France ueillent,  
Et pour son bien combattent, & conseillent.

Dieu gard la Court des Dames, ou abonde  
Toute la fleur, & l'eliste du monde.  
Dieu gard en fin toute la fleur de lys,  
Lime, & rabot des hommes mal pollys.

Or fus auant mon cueur, & uous mes yeulx  
Tous d'un accord dressez uous uers les cieulx,  
Pour gloyre rendre au pasteur debonnaire,

D'auoir tenu en son parc ordinaire  
Ceste brebis esloingnee en souffrance.  
Merciez ce notable Roy de France,  
Roy plus esmeu uers moy de pitié iuste,  
Que ne fut pas enuers Ouide Auguste :  
Car d'adoucir son exil le pria,  
Ce qu'accordé Auguste ne luy a.  
Non que ie uueille (Ouide) me uanter  
D'auoir mieulx sceu, que ta muse chanter.  
Trop plus, que moy, tu as de uehemençe  
Pour esmouuoir à mercy, & clemence :  
Mais assez bon persuadeur me tien  
Ayant un Prince humain plus que le tien.  
Si tu me uaincz en l'art tant agreable,  
Ie te surmonte en fortune amyable :  
Car quand banny aux Gethes tu estois,  
Ruyffeaux de pleurs sur ton papier iettois  
En escriuant sans espoir de retour :  
Et ie me uoy mieulx, que iamais, autour  
De ce grand Roy. Ce pendant qu'as esté  
Pres de Cesar à Romme en liberté  
D'amour chantois, parlant de ta Corynne,  
Quand est de moy ie ne ueulx chanter hymne,  
Que de mon Roy : ses gestes reluyfans  
Me fourniront d'argumens suffisans.  
Qui ueult d'amour deuifer, si deuise :  
Là est mon but. Mais quand ie me rauise,  
Dois ie finir l'Elegie presente  
Sans qu'un Dieu gard encore ie presente ?

Non : mais à qui? puis que François pardonne  
 Tant, & si bien, qu'à tous exemple il donne,  
 le dy Dieu gard à tous mes ennemys,  
 D'aussi bon cueur qu'a mes plus chers amys.

*Fripelipes ualet de Marot, à Sagon*

**P**AR mon ame il est grand' foyson,  
 Grand' annee, & grande faison  
 De bestes, qu'on deust mener paistre,  
 Qui regibent contre mon maistre.  
 le ne uoy point, qu'un sainct Gelais,  
 Vn Heroët, un Rabelaiz,  
 Vn Brodeau, un Seue, un Chappuy,  
 Voyent escriuant contre luy.  
 Ne Papillon pas ne le poinct,  
 Ne Thenot ne le tenne point.  
 Mais bien un tas de ieunes ueaulx,  
 Vn tas de rithmisseurs nouveaulx,  
 Qui cuydent esleuer leur nom,  
 Blasmant les hommes de renom.  
 Et leur semble, qu'en ce faisant  
 Par la uille on ira difant,  
 Puis qu'a Marot ceulx cy s'attachent,  
 Il n'est possible, qu'ilz n'en sçachent.

Et ueu les faultes infinies,  
 Dont leurs Epistres sont fournies,  
 Il conuient de deux choses l'une,

Ou qu'ilz font troublez de la Lune,  
Ou qu'ilz cuydent qu'en iugement  
Le monde (comme eulx) est iument.  
De là uient, que les poures bestes,  
Après s'estre rompu les testes,  
Pour le bon bruit d'autruy brifer,  
Eulx mesmes se font desprifer:  
Si que mon maistre fans mesdire  
Auecques Daid peut bien dire :

Or font tombez les malheureux  
En la fosse faicte par eulx.  
Leur pied mesmes s'est uenu prendre  
Au filé, qu'ilz ont uolu tendre.

Car il ne fault pour leur respondre  
D'autres escripts à les confondre,  
Que ceulx là mesmes qu'ilz ont faictz,  
Tant font grossiers, & imparfaictz :  
Imparfaictz en fens, & mesures,  
En uocables, & en cesures,  
Au iugement des plus fameux,  
Non pas des ignorans, comme eulx.

L'un est un uieulx refueur Normand  
Si goulu, friant, & gourmand  
De la peau du poure Latin,  
Qu'il l'escorche comme un mastin.  
L'autre un Huet de fotte grace,  
Lequel uoulut uoler la place  
De l'absent : mais le demandeur

Eut affaire à un entendeur.  
O le Huet en bel arroy  
Pour entrer en chambre de Roy!

Ce Huet, & Sagon se iouent  
Par escript, l'un l'autre se louent,  
Et femble (tant ilz s'entreflattent)  
Deux uieulx Afnes, qui s'entregrattent.

Or des bestes, que i'ay fus dictes,  
Sagon, tu n'es des plus petites :  
Combien que Sagon foyt un mot,  
Et le nom d'un petit marmot.

Et sçaches, qu'entre tant de choses  
Sottement en tes dictz enclofes,  
Ce uillain mot de concluer  
M'a faict d'ahan le front fuer.

Au reste de tes escriptures,  
Il ne fault uingt, ne cent ratures  
Pour les corriger. Combien donc?  
Seulement une tout du long.

Auffi monfieur en tient tel compte,  
Que de fonner il auroit honte  
Contre ta rude cornemuse  
Sa douce lire : & puis fa Muse  
Parmy les Princes allaiçtee,  
Ne ueult point estre ualettee.

Hercules fait il nulz effors  
Sinon encontre les plus forts?

Penſez, qu'à Ambres bien ſerroit,  
Ou à Canis, qui les ueroit  
Combatre en ordre, & equipage,  
L'un un ualet, & l'autre un page.

I'ay pour toy trop de reſiſtance :  
Encor ay ie peur, qu'il me tance,  
Dont ie t'eſcry : car il ſçait bien,  
Que trop pour toy ie ſçay de bien.

Vray eſt, qu'il auoit un ualet,  
Qui s'appelloit Nihil ualet,  
A qui comparer on t'eut peu :  
Toutesfoys il eſtoit un peu  
Plus plaifant à ueoir, que tu n'es :  
Mais non pas du tout ſi punais.

Il auoit bien tes yeulx de Rane,  
Et ſi eſtoit filz d'un Marrane,  
Comme tu es. Au demourant :  
Ainſi uedel, & ignorant,  
Sinon qu'il ſçauoit mieulx limer  
Les uers qu'il faifoit imprimer.  
Tu penſes que c'eſt ceſtuy là,  
Qui au liçt de monsieur alla,  
Et fait de ſa bourſe mitaine.  
Et ua, ua : ta fiebure quartaine,  
Comparer ne t'y ueulx ne doy :  
Il ualloit mieulx cent foys, que toy.  
Mais uien ça, qui t'a meu à dire  
Mal de mon maiftre en ſi grand' ire ?

Vrayement il me uient souuenir,  
Qu'un iour uers luy te uey uenir  
Pour un chant Royal luy monstrier,  
Et le prias de l'accouftrer,  
Car il ne ualloit pas un œuf.  
Quand il l'eust refaict tout de neuf,  
A Rouen en gaignas (poure homme)  
D'argent quelque petite fomme,  
Qui bien à propos te furuint,  
Pour la uerolle, qui te uint.

Mais pour un sueur, quand i'y pense,  
Tu en rens froyde recompense.  
Il femble, pourtant, en ton Liure,  
Qu'en le faifant tu fuffes yure :  
Car tu ne sceuz tant marmonner,  
Qu'un nom tu luy sceuffes donner.  
Si n'a il couplet, uers, n'epistre,  
Qui uaille feulement le tiltre.

Dont ne foys glorieulx, ne rogue :  
Car tu le grippas au prologue  
De l'Adolescence à mon maiftre :  
Et qu'on life à dextre, ou fenestre,  
On trouuera (bien ie le fçay)  
Ce petit mot de coup d'effay,  
Ou coups d'effay, que ie ne mente.

O la fotie uehemente !  
A peine fera iamais crainct  
Le combattant, qui est contrainct



D'emprunter, quand uient aux alarmes,  
De son aduerfaire les armes.

Ha rustre, tu ne pensoys pas,  
Que iamais il deust faire un pas  
Dedans la France : tu pensoys  
Sans pitié ce bon Roy François,  
Et le paingnoys en ton cerueau  
Aussi Tigre, que tu es Veau.

C'est pourquoy les cornes drefas :  
Et quand tes escripts adrefas  
Au Roy tant excellent Poëte :  
Il me fouuint d'une Chouette  
Deuant le Rossignol chantant,  
Ou d'un Oyson se presentant  
Deuant le Cygne pour chanter.

Le ne ueulx flatter, ne uanter :  
Mais certes monsieur auroit honte  
De t'allouer dedans le compte  
De ses plus ieunes apprentifz.

Venez ses disciples gentilz  
Combattre ceste lourderie :  
Venez son mignon Borderie,  
Grand espoir des Muses haultaines :  
Rocher, faictes failly Fontaines :  
Laez tous deux aux Veaulx les testes :  
Lyon (qui n'es pas Roy des bestes :  
Car Sagon l'est) fus, hault la pate,  
Que du premier coup on l'abbate.

Sus Gallopin, qu'on le gallope.  
Redreſſons ceſt aſne qui choppe,  
Qu'il ſente de tous la poincture:  
Et nous aurons Bonadventure,  
A mon aduis, affez ſçauant  
Pour le faire tirer auant.

Vien Brodeau le puisné ſon filz,  
Qui ſi tresbien le contrefiz  
Au huitain des Freres Mineurs  
Que plus de cent beaulx diuineurs  
Dirent, que c'eſtoit Marot meſme:  
Teſmoing le Griffon d'Angoulefme,  
Qui reſpondit argent en poupe,  
En lieu d'yure comme une ſoupe.

Venez donc ſes nobles Enfans  
Dignes de chapeaulx triumphans  
De uert Laurier, faiçtes merueilles  
Contre Sagon digne d'oreilles  
A chapperon. Non, ne bougez,  
Pour le uaincre rien ne forgez:  
Laiſſez ceſt honneur, & eſtime  
A la Dame Anne Philetime,  
De qui Sagon pourroit apprendre  
Si la peine elle daignoit prendre  
De l'enſeigner. Trembles tu point  
Coquin, quand tu oys en ce point  
Hucher tant d'eſprits, dont le moindre  
Sçait mieulx que toy, louer, & poindre?

Le laiffe un tas d'yurongneries,  
Qui font en tes rithmafferies,  
Comme de tes quatre raifons  
Auffi fortes, que quatre Oysons :  
De fes deux fœurs Sauoyfiennes,  
Que tu cuydois Parifiennes :  
Et de mainte autre grand' folie  
Dont il n'a grand' melancolie.

Mais certes il fe deult gramment  
De t'ouyr irreueramment  
Parler d'une telle Princeffe,  
Que de Ferrare la Ducheffe,  
Tant bonne, tant fage, & benigne.

O quantes foys en fa cuyfine  
Ton dos a esté fouhaitté  
Pour y estre bien fouetté !  
Dont (peult estre) elle eust faict deffenfe,  
Tant bien pardonne à qui l'offense.

Mais moy ie ne me puis garder  
De t'en battre, & te nazarder :  
Ta meſchanceté m'y conuie,  
Et m'en fault paſſer mon enuie.

Zon deſſus l'œil, zon fur le groin,  
Zon fur le dos du Sagouyn,  
Zon fur l'Asne de Balaan.

Ha uilain uous petez d'ahan,  
Le feu faint Antoine uous arde.

Ca ce nez, que ie le nazarde  
Pour t'apprendre avecques deux doigts  
A porter honneur ou tu dois.

Enfilez uilain, que ie me ioue :  
Sus, apres, tournez l'autre ioue :  
Vous cryez : le uous feray taire  
Par Dieu, monsieur le secretaire  
De beurre fraiz. Hou le mastin,  
Pleust à Dieu, que quelque matin  
Te uinffes à te reuenger :  
L'abbé feroit en grand danger  
De ueoir par maniere de rire  
Monsieur mon Maistre luy escrire,  
Et d'estre de luy mieulx traicté,  
Que de moy tu ne l'as esté :  
Car il sçait tout : & sçait comment  
Te fait expres commandement  
De t'en aller mettre en besongne  
Pour composer ton coup d'yurongne :  
Ce que luy accordas, pour ueu  
Qu'en apres tu ferois pourueu  
De la cure de Soligny,  
Quant à celle de Sotigny,  
Lon temps a par election  
Tu en prins la possession.

Que ie donne au Diable la beste :  
Il me faict rompre icy : teste  
A ses merites collauder,

Et les bras à le pelauder :  
Et si ne uault pas le tabut.

Mieulx uault donc icy mettre but,  
T'aduisant sot, t'aduisant ueau,  
T'aduisant ualeur d'un naueau,  
Que tu ne te ueis receuoir  
Onques tant d'honneur, que d'auoir  
Receu une Epistre à oultrance  
D'un ualet du Maro de France.

Et crains, d'une part, qu'on t'en prise :  
Puis (d'auoir tant de peine prise)  
l'ay peur, qu'il me soit reproché,  
Qu'un Afne mort i'ay escorché.

*Marot à Sagon, & à la Hueterie.*

Q VAND i'ay bien leu ces liures nouuelletz,  
Ces chantz Royaulx, Epistres, Rondeletz,  
Mis en auant par noz deux secretaires,  
Qui en rithmant traictent plusieurs affaires,  
Le leur escris par moyen de plaisir,  
Et de ce faire ay bien prins le loysir :  
Car raifon ueult que ie les aduertisse,  
Qu'ilz n'ont pas eu du Poëte notice,  
Qui dit, qu'on doit garder ses uers neuf ans,  
Pour ce qu'on doit craindre flottes, & uents,  
Lors qu'on transporte, & qu'on mect en lumiere  
Des escriuans leur ouurage premiere :

Laquelle il fault reueoir diligemment,  
Et de plusieurs auoir le iugement.

Celuy est sot, qui son imparfaict œuure  
A toutes gens impudemment descœuure.  
Plusieurs sçauans disent, Qui sont ces Veaulx,  
Qui à rithmer se rompent les cerueaulx ?

Il semble à ueoir, quand leur rithme on entonne,  
Que tout par tout, là ou on l'oÿt, il tonne.  
Tout leur escript est rude, estrange, obscur,  
Tant l'un que l'autre, & en fa ueine dur.

Il est bien uray, que cest art d'escripture  
Est bien feant, quand on l'a de nature :  
Ce qu'on congnoist à la facilité,  
Et ne court point sans grande uerité  
Ce commun dit : On ne faict rien qui serue,  
Quand on le faict bon gré maulgré Minerue,  
Ce que les gens d'esprit, & de sçauoir  
Facilement peuuent apperceuoir.  
On ueoit tant bien une œuure qui sent l'huile,  
Ou esuentee, & feiche comme tuyle.  
Il est facile à discerner les uers,  
Qui n'ont point uie, & gisent à l'enuers :  
Il est facile, on le sent à la trace,  
Quand aucuns uers uiennent de bonne race.

Je ne ueulx pas pourtant les abbaiffer,  
A celle fin de mon stile haulser :  
Car ie congnois la petite science,  
Que Dieu me donne, & prens en patience :

Mais feulement ie ueulx mettre en auant  
 Le iugement de maint homme ſçauant,  
 Et de pluſieurs qui leur maiftre feroient,  
 Quand en ceſt art leur plume adreſſeroient.

Ie ne ueulx donc trencher du parangon  
 Pour me monſtrer ennemy de Sagon.  
 Ie ne pretens ne plaid, ne huterie  
 Auec Sagon, ne la Hueterie :  
 Ce nonobſtant, s'ilz en ueulent à moy,  
 Ie n'en feray (ce croy ie) en grand eſmoy :  
 Car ie uoy bien à peu près, que leur ueine  
 Eſt un petit trop debile, & trop uaine  
 Pour bien iouer. Cela tresbien ie ſçay  
 A ueoir fans plus leur poure coup d'effay.

Si deſſus moy leur cholere s'allume,  
 La Dieu mercy nous auons encre, & plume  
 Pour leur reſpondre un peu plus ſagement,  
 Qu'ilz n'ont eſcript tous deux premierement.  
 Que bien, que mal, ſelon noz fantaſies  
 Nous eſcriuons fouuent des Poëſies :  
 Si ne ſuffiſt d'eſcrire maint blaſon,  
 Mais ilz s'ennuyent garder rithme, & raiſon.  
 Rithme & raiſon, ainſi comme il me ſemble,  
 Doiuent touſiours eſtre logez enſemble.  
 L'homme raffis doit ſon cas diſpoſer  
 De longue main, premier que d'expoſer  
 Son eſcripture, & ſes petits ouurages  
 Deſſoubz les yeulx de tant de perſonnages :

Dont plusieurs n'ont mis en ieu leurs uolumes,  
 Combien qu'ilz foyent faictz d'excellentes plumes.  
 Tant moins doit on faire un œuure imprimer,  
 Ou il y a grandement à limer :  
 Il fault souuent y approcher la lime,  
 Auant qu'il soit permis que lon imprime :  
 Car les sçauans difent, Bren du Rithmeur,  
 Pareillement, Merde pour l'Imprimeur,  
 Lequel nous uient cy rompre les ceruelles  
 De ses traictez non uallans deux groifelles.

Tiltres haultains ne nous font qu'abuser,  
 A celle fin qu'on y uoyse muser :  
 Il n'y a point de plaisir en leur Muse  
 Non plus qu'au fon de uieille Cornemuse.  
 Ie n'eusse pas pensé, que de six ans  
 On eust peu ueoir de si fots Courtifans,  
 Qui eussent eu la plume si legiere,  
 Qu'elle auroit peur de demourer derriere.  
 On iugeroit, que ces compositeurs  
 Sont aussi tost Poëtes, qu'Orateurs.

O Courtifans, uostre ueine petite,  
 Pour bons Rithmeurs ua un petit trop uiste :  
 Non faict, Que dy ie ? Ains pour le faire court,  
 Il fault ainsi auoir bruit en la Court  
 Vn bon Rithmeur, qui tant d'experience,  
 Que de nature, aye ceste science.  
 En second poinct il ne doit tant errer,  
 Qu'il n'ayt pouoir de sa main temperer,



A ce, que par quelque maniere lasche  
Deffus autruy fes aiguillons ne lasche  
Effrenement, l'affaillant le premier.  
O le beau faict, que lon doit prémier !

Je ne uey onc, depuis que fuis en uie,  
Escrire plus d'ardeur, gloire, & enuie :  
Certes l'escript le plus à detester,  
C'est par ranqueur, mesdire, & contester.  
Celuy lequel aguise ainsi son stile,  
Doit à bon droit estre appellé Zoile.

Tu monstres bien ta male affection,  
A l'affligé donnant affliction.

Ce n'est pas là, ce n'est pas là la uoye,  
Qui gens d'esprit à bon renom conuoye.  
Communement de tel commencement  
On n'en ueoit pas fort bon aduancement.  
C'en est bien loing, il y a trop à dire,  
Qu'on uienne à bien par blasmer, & mesdire :  
Certes auant qu'il foit iamais dix ans,  
On montrera au doit les mesdifans.

Desia on dict, de la Hueterie,  
Et de Sagon, ce n'est que flaterie :  
A l'entour d'eulx de cent pas on la sent :  
Je l'ay desia bien ouy dire à cent.

Sage n'est pas celuy, qui se soulace  
A dire mal penfant acquerir grace :  
Et mesmement, qui dict mal de celuy,

Qui ne s'en doute, & est bien loing de luy:  
Dont il pretend auoir le lieu, & gages:  
Mais beau temps uient apres pluye, & orages.

Facilement, & fans prendre grand soing,  
On dict du mal de celuy qui est loing,  
Que lon pourroit auoir en reuerence  
Pour son sçauoir, quand il est en presence.  
Quand telles gens se cuydent aduancer,  
Lors on les ueoit tant plus defaduancer.  
Il ne fault pas par moyen deshonnefte  
Penfer uenir à quelque fin honnefte.

Et qui a il plus loing d'honnefteté,  
Que de mesdire avec une aspreté?  
Voyla comment pour le moins (à ce compte)  
De uostre faict ne peult fortir que honte,  
Et deshonneur, si uous n'estes compez,  
Pour gens qui font defia tous eshontez.

Je m'esbahys, comment tu as peu estre  
Si aueuglé, de te prendre à ton maistre:  
Vous en deussiez tous deux mourir de dueil,  
On le congnoist, & au doit, & à l'œil:  
D'autant s'en fault, que la uostre Marotte  
Ne luy ressemble: elle est trop ieune, & sotte.

Vn peu trop tost uous uoulustes froter,  
De l'ensuyuir pour contremarotter.  
L'un ua rithmant la fere contre affaire,  
Et l'autre aussi frere contre desplaire:  
L'autre par trop les oreilles m'offense,

Quand pour allume a uoulu dire, accense :  
L'autre redit moyctié, & amytié,  
En douze uers, & moins de la moytié :  
L'autre descript apres, Dieu sçait comment,  
Vn chascun Ciel, & chascun Element :  
L'astronomie, aussi l'Astrologie,  
Vous la diriez estre par eulx regie :  
Maistre, & remettre, aussi cueurs, & obscurs,  
Ce sont beaulx motz : mais en rithme ilz sont durs.  
Et puis on ueult pour agreable auoir  
OEuvre tant sot, & mal plaissant à ueoir.

Tantost apres, uingt & deux si arriuent,  
Qui pas à pas l'un & l'autre s'ensuyuent :  
Puis Sagon fonde, en docteur Arcadique,  
Quatre raisons, sans texte Euangelique :  
Aussi plusieurs personages diuers  
Onques n'ont peu m'exposer ces deux uers.  
Ton mal penser mest bien loing ta pensee,  
Pres du foucy de ton ame offensee.  
Pres, & bien loing, s'entresuyuent tresmal,  
Aussi sent il troubler l'esprit uital,  
Et cela uient de trop d'audace prinse,  
Qui de plusieurs pourroit estre reprinse.  
Ce nonobstant par telle folle audace  
Nul d'eulx ne quiert, que d'estre mis en grace,  
Ce qui leur est chose plus qu'impossible.  
Que s'il m'estoit par bon loysir possible,  
L'aurois assez pour esmouuoir maints cueurs  
Des fots propos de ces Rhetoriqueurs.

Ne sçay si bons la commune les clame :  
 Mais ie sçay bien, que tout sçauant les blasme.  
 Voyla que c'est, noz compositions  
 Veulent regner par noz affections.

Ie n'ay loysir plus auant m'entremettre,  
 Mieulx me ualdroit entreprendre autre metre,  
 Ou lon pourroit cueillir quelque bon fruit,  
 Car ie ne ueulx comme eulx acquerir bruit.  
 Mais ie sçauois uoluntiers, quel homme est ce,  
 Qui m'affeurast en sa foy & promesse,  
 Qui auroit peu tirer un seul prouffit  
 De ces traictez, que l'un & l'autre fait,  
 Tant froids uers Dieu, uers le monde & l'Eglise :  
 Tant seulement chascun d'eulx temporise,  
 A celle fin d'obtenir quelque don :  
 Leur stile est doux, uoyre comme un chardon.  
 Ce nonobstant cuydent en ceste forte,  
 Que de l'honneur, & prouffit il en forte.

Homme ne doit s'entremettre en quelque art,  
 Duquel iamais n'entendit bien le quart.

---

*Au Roy. Pour la Bazoche.*

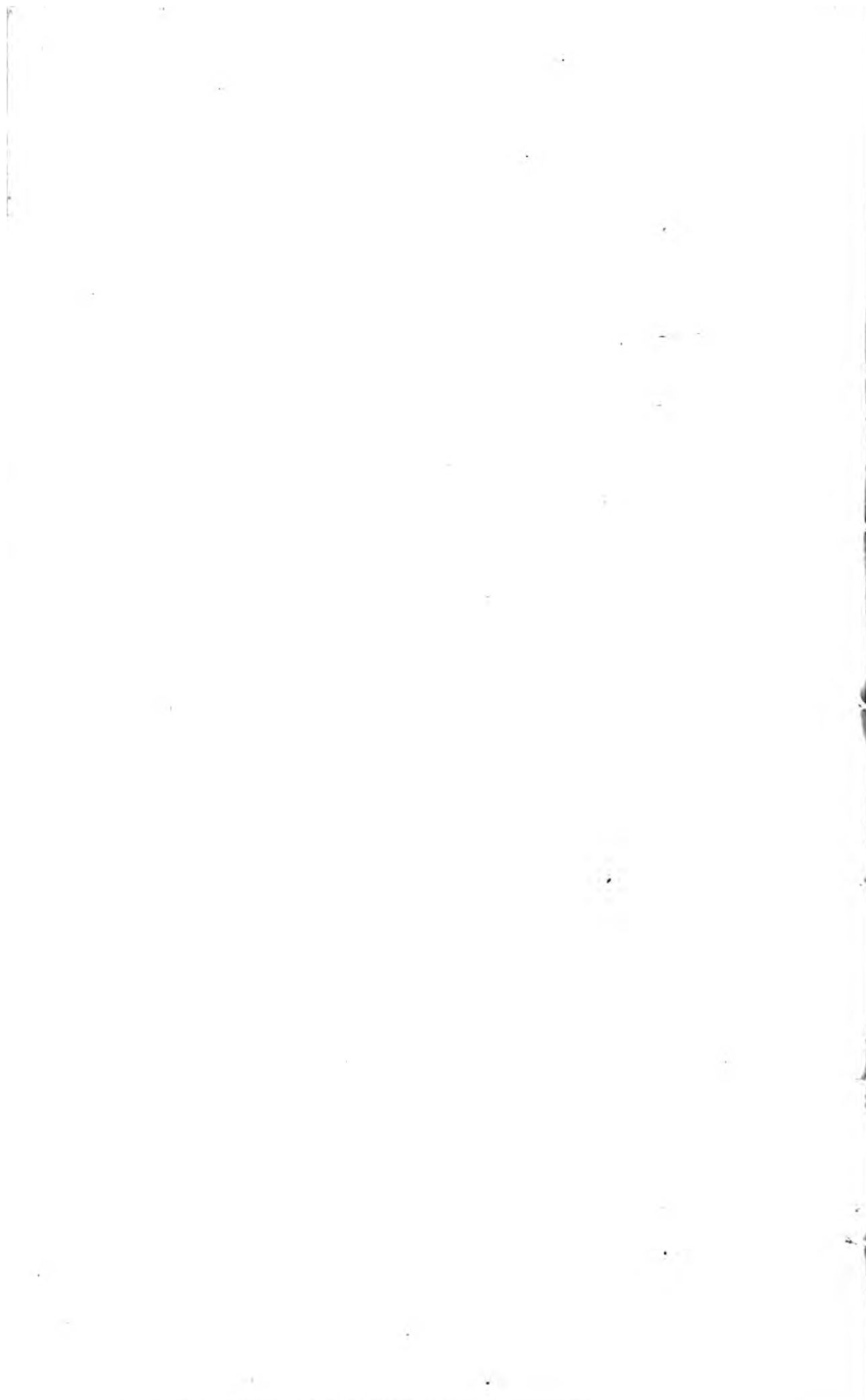
---

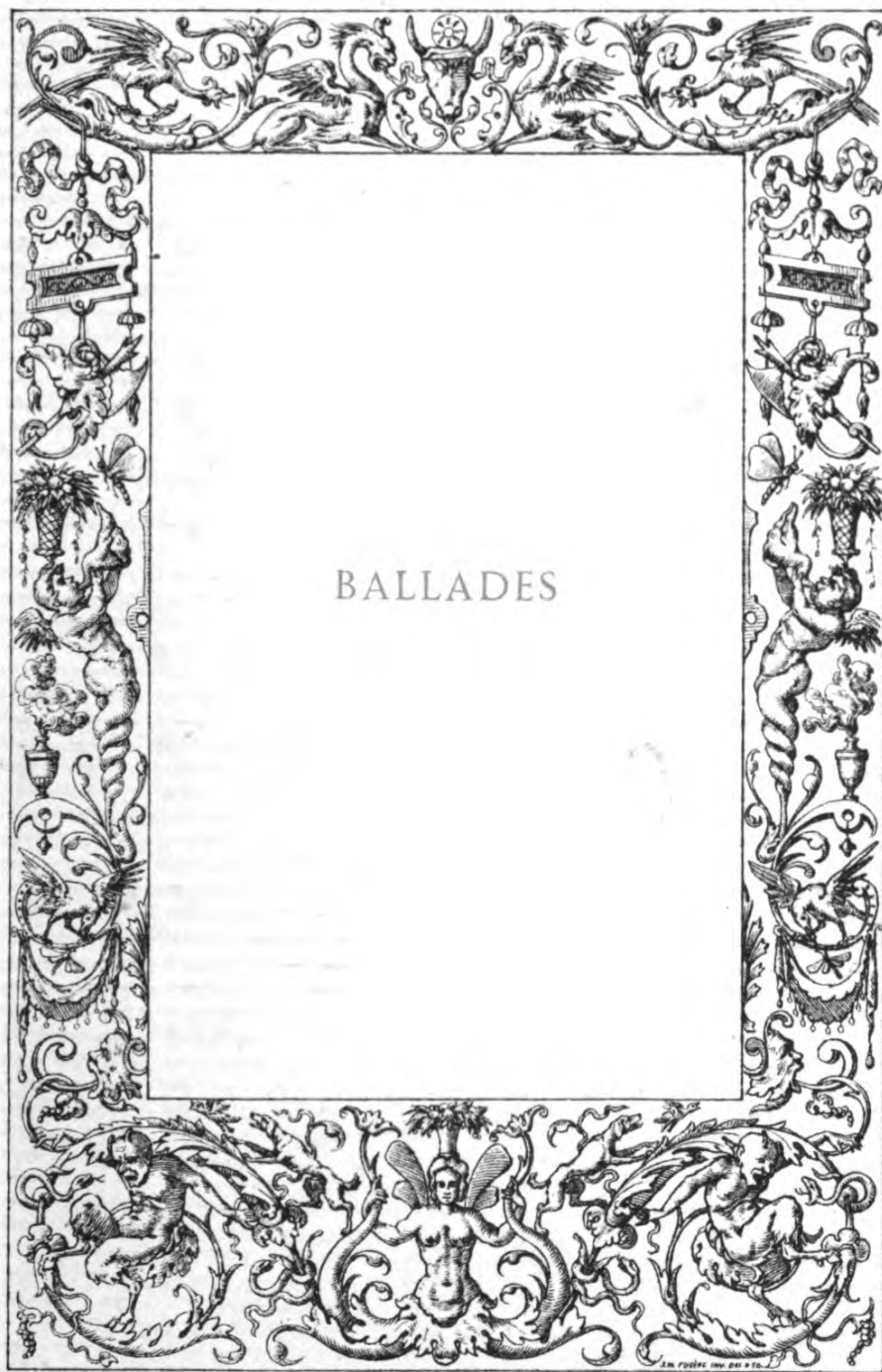
**P**OUR implorer uostre digne puissance  
 Deuers uous, Syre, en toute obeyffance  
 Bazochiens à ce coup sont uenez,  
 Vous supplier d'ouyr par les menuz  
 Les poinctz, & traictz de nostre Comedie.

Et s'il y a rien qui picque ou mefdie,  
A uostre gré l'aigreur adoucirons.  
Mais à quel iuge est ce, que nous irons  
Si n'est à uous? qui de toute science  
Auez certaine & uraye experience,  
Et qui tout feul d'autorité pouez  
Nous dire, Enfans, le ueulx que uous iouez.

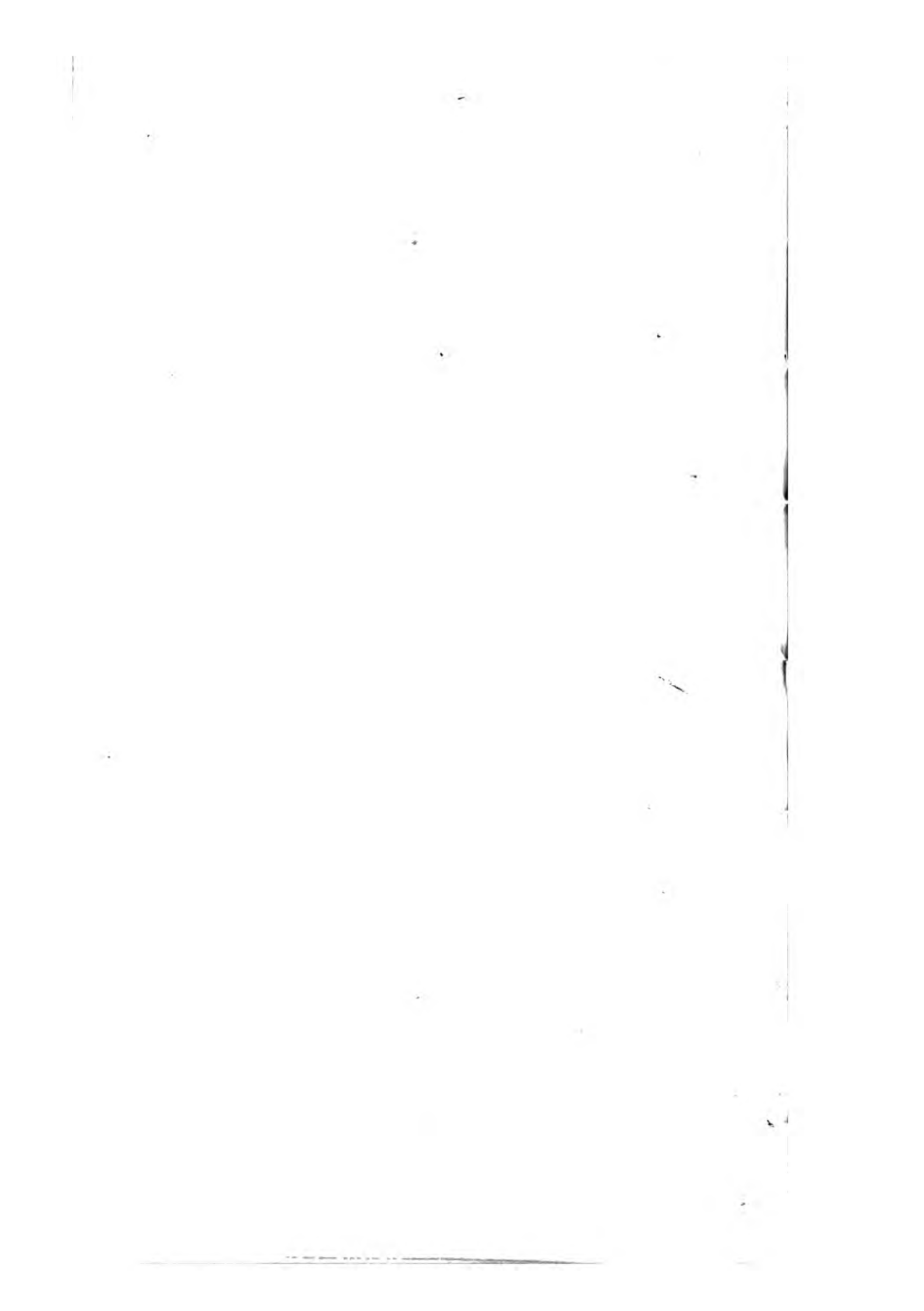
O Syre, donc, plaife uous nous permettre  
Sur le theatre, à ce coup cy, nous mettre,  
En conseruant noz libertez & droictz,  
Comme iadis feirent les autres Roys.  
Si uous tiendra pour pere la Bazoche,  
Qui ose bien uous dire fans reproche,  
Que de tant plus son regne fleurira,  
Vostre Paris tant plus resplendira.







BALLADES





DES ENFANS SANS SOUCY. (1) ✓



VI font ceulx là, qui ont si grand' enuie

Dedans leur cueur & triste mar-  
riffon,

Dont ce pendant, que nous som-  
mes en uie,

De maistre Ennuy n'escoutons la leçon?  
Ilz ont grand tort, ueu qu'en bonne façon,  
Nous consommons nostre fleurissant aage.  
Saulter, danfer, chanter à l'aduantage,  
Faulx Enuieux, est ce chose qui blesse?  
Nenny, pour uray, mais toute gentilleffe,  
Et gay uouloir, qui nous tient en ses laqs.  
Ne blasmez point donques nostre ieunesse,  
Car noble cueur ne cherche que foulas.

Nous sommes druz, chagrin ne nous fuyt mie :  
 De froid foucy ne sentons le friffon :  
 Mais dequoy fert une teste endormie ?  
 Autant qu'un Bœuf dormant pres d'un buyffon.  
 Langards picquans plus fort qu'un Heriffon,  
 Et plus recluz qu'un uieil Corbeau en cage,  
 Iamais d'autruy ne tiennent 'bon langage,  
 Toufiours s'en uont songeans quelque fineffe :  
 Mais entre nous, nous uiuons fans tristesse,  
 Sans mal penser, plus aises que Prelats.  
 D'en dire mal c'est donques grand' simpleffe,  
 Car noble cueur ne cherche, que foulas.

Bon cueur, bon corps, bonne phyzionomie,  
 Boire matin, fuyr noife, & tanfon :  
 Deffus le foir, pour l'amour de s'amy  
 Deuant fon huys la petite chanfon :  
 Trencher du Braue, & du mauuais Garfon,  
 Aller de nuyct, fans faire aucun outrage :  
 Se retirer, uoyla le tripotage :  
 Le lendemain recommencer la presse.  
 Conclusion, nous demandons lieffe :  
 De la tenir iamais ne fufmes las :  
 Et maitenons, que cela est nobleffe :  
 Car noble cueur ne cherche que foulas.

## ENVOY.

Prince d'amours, à qui deuons hommage,  
 Certainement c'est un fort grand dommage,  
 Que nous n'auons en ce monde largeffe

Des grans trefors de Iuno la Deesse  
 Pour Venus fuyure : & que Dame Pallas  
 Nous uinst apres refiouyr en uieilleffe,  
 Car noble cueur ne cherche que foulas.

*Cry du ieu de l'Empire d'Orleans.*

L AISSEZ à part uoz uineufes tauernes  
 Museaulx ardans, de rouge enluminez :  
 Renieuniffez, faillez de uoz cauernes  
 Vieulx accroupiz, par aage examinez :  
 Voicy les iours qui font determinez  
 A blafonner, à desgorger, & dire :  
 Voicy le temps, que Suppostz de l'Empire  
 Doiuent par droiçt leurs coustumes tenir :  
 Si uoulez donc passer le temps, & rire,  
 N'y enuoyez, mais pensez de uenir.  
 Harnoys, Cheuaulx, Fiffres, Tabours, & Trōpes,  
 Riches habitz, & grans bragues auoir,  
 Ce ne font pas de l'Empire les pompes,  
 Leurs motz, leur ieu, c'est cela qu'il fault ueoir :  
 Qui uouldra donc des nouuelles sçauoir,  
 Qui ne sçaura des follies cent mille,  
 Qui ne sçaura mainte abusion uile,  
 Sans trop picquer, l'en ferons fouuenir :  
 Pourtant, Seigneurs de ceste noble Ville,  
 N'y enuoyez, mais pensez de uenir.

N'ayez pas peur Dames gentes, mignonnes,

Qu'en noz papiers on uous ueille coucher,  
 Chascun sçait bien, qu'estes belles, & bonnes,  
 On ne sçauroit à uoz honneurs toucher:  
 Qui est morueulx, si se uoyse moucher.  
 Venez, uenez Sotz, Sages, Folz, & Folles,  
 Vous Musequins, qui tenez les escolles  
 De caqueter, faire, & entretenir,  
 Pour bien iuger, que c'est de nous parolles,  
 N'y enuoyez, mais pensez de uenir.

## ENVOY.

Prince le temps, & le terme s'approche,  
 Qu'Empiriens par dessus la bazoche  
 Triumpheront, pour honneur maintenir:  
 Toutes, & tous, si trop fort on ne cloche,  
 N'y enuoyez, mais pensez de uenir.

De Frere Lubin.

POUR courir en poste à la Ville  
 Vingt foyz, cent foyz, ne sçay combien:  
 Pour faire quelque chose uile,  
 Frere Lubin le fera bien:  
 Mais d'auoir honneste entretien,  
 Ou mener uie salutaire.  
 C'est à faire à un bon Chrestien.  
 Frere Lubin ne le peult faire.

Pour mettre (comme un homme habile)

Le bien d'autrui avec le sien,  
 Et uous laisser fans croix, ne pile,  
 Frere Lubin le fera bien.  
 On a beau dire, ie le tien,  
 Et le preffer de fatisfaire,  
 Iamais ne uous en rendra rien.  
 Frere Lubin ne le peult faire.

Pour desbaucher par un doux stile  
 Quelque fille de bon maintien,  
 Point ne fault de Vieille subtile,  
 Frere Lubin le fera bien.  
 Il presche en Theologien,  
 Mais pour boire de belle eau claire,  
 Faictes la boire à uostre Chien,  
 Frere Lubin ne le peult faire.

## ENVOY.

Pour faire plus tost mal que bien,  
 Frere Lubin le fera bien :  
 Et si c'est quelque bon affaire,  
 Frere Lubin ne le peult faire.

*Du temps que Marot estoit au Palais à Paris.*

**M**USICIENS à la uoix argentine,  
 Dorefnauant comme un homme esperdu  
 le chanteray plus hault qu'une buccine :  
 Helas si i'ay mon ioly temps perdu.

Puis que ie n'ay ce, que i'ay pretendu,  
C'est ma chanfon, pour moy elle est bien deuë :  
Or ie uoys ueoir, si la guerre est perdue,  
Ou s'elle picque ainsi qu'un Heriffon.  
Adieu uous dy mon Maistre Iehan Griffon :  
Adieu Palais, & la Porte Barbette,  
Ou i'ay chanté mainte belle chanfon  
Pour le plaisir d'une ieune fillette.

Celle qui c'est, en ieunesse est bien fine,  
Ou i'ay esté assez mal entendu :  
Mais si pour elle encores ie chemine,  
Parmy les piedz ie puisse estre pendu :  
C'est trop chanté, sifflé, & attendu  
Deuant sa porte, en passant par la rue.  
Et mieulx uauldroit tirer à la charrue,  
Qu'auoir tel' peine : ou seruir un maffon.  
Bref, si iamais i'en tremble de friffon,  
Ie suis content qu'on m'appelle Caillette.  
C'est trop souffert de peine, & marriffon  
Pour le plaisir d'une ieune fillette.

Ie quicte tout, ie donne, ie resigne  
Le don d'aymer, qui est si cher uendu.

Ie ne dy pas que ie me determine  
De uaincre Amour, cela m'est deffendu :  
Car nul ne peult contre son Arc tendu.  
Mais de souffrir chose si mal congrue,  
Par mon ferment ie ne suis plus si Grue.  
On m'a aprins tout par cueur ma leçon :

Le crains le Guet, c'est un mauvais Garçon.  
 Et puis de nuyct trouuer une charrette :  
 Vous uous cassez le nez comme un glaçon  
 Pour le plaisir d'une ieune Fillette.

## ENVOY.

Prince d'amour regnant deffoubz la nue,  
 Liure la moy en un lict toute nue,  
 Pour me payer de mes maux la façon :  
 Ou la m'enuoye à l'ombre d'un buiffon,  
 Car s'elle estoit avecques moy feulette,  
 Tu ne ueis onc mieulx planter le creffon,  
 Pour le plaisir d'une ieune Fillette.

*A Madame d'Alençon, pour estre couché en son estat.* //

PRINCESSE au cueur noble, & raffis  
 La fortune, que i'ay fuyuie,  
 Par force m'a fouuent affis  
 Au froid Giron de triste uie :  
 De m'y feoir encor me conuie,  
 Mais ie respons (comme fasché)  
 D'estre affis ie n'ay plus d'enuie :  
 Il n'est que d'estre bien couché.

Je ne suis point des excessifz  
 Importuns, car i'ay la pepie :  
 Dont suis au uent comme un Chassis,  
 Et debout ainsi qu'une Espie :  
 Mais s'une fois en la Copie

De uostre estat ie suis merché,  
le criray plus hault qu'une Pie,  
Il n'est que d'estre bien couché.

L'un soustient contre cinq ou six  
Qu'estre accouldé, c'est mufardie.  
L'autre, qu'il n'est que d'estre assis  
Pour bien tenir chere hardie :  
L'autre dit, que c'est melodie  
D'un homme debout bien fiché :  
Mais quelque chose que lon die,  
Il n'est que d'estre bien couché.

## ENVOY.

Princeffe de Vertu remplie,  
Dire puis (comme i'ay touché)  
Si promesse m'est accomplie,  
Il n'est que d'estre bien couché.

*D'un Amant ferme en son amour.*

✓

11637

**P**RES de toy m'a faict arrester  
Amour, qui tousiours me remord :  
Mais d'en partir fault m'apprester,  
Sans en ce pourfuyure ma mort.  
Bel Acueil qui m'a rys, me mord,  
Et tourne ma ioye en destresse,  
Pour auoir quis en trop hault port  
Premiere, & derniere maistresse.

Ha mon cueur, que uoy regretter,



Tu cherches trop heureux confort.  
 Foible fuis pour te conquerter  
 Vn Chasteau de si grand effort :  
 Si uiuras tu loyal, & fort.  
 Et combien que rigueur t'opresse,  
 Le ueulx, que la tiennes (au fort)  
 Premiere, & derniere maistresse.

Premiere, car d'autre accointer  
 Ne me uint onques en record.  
 Et derniere, car la quitter  
 Iamais ie ne feray d'accord.  
 Premiere me ferre, & entord :  
 Derniere peult m'oster de presse.  
 Bref, elle m'est (foit droit, ou tort)  
 Premiere, & derniere maistresse.

## ENVOY.

Adieu donc cueur de noble apport,  
 Taché d'ingratitude expresse :  
 Adieu du Seruant fans support  
 Premiere, & derniere maistresse.

*De la naissance de feu Monseigneur le Daulphin,  
 François.*

QVAND Neptunus puissant Dieu de la Mer  
 Ceffa d'armer Carraques, & Galees,  
 Les Gallicans bien le deurent aymer,  
 Et reclamer fes grans undes falees,

Car il uolut en fes baffes uallees  
 Rendre la Mer de la Gaulle haultaine  
 Calme, & paisible, ainsi qu'une fontaine :  
 Et pour oster Mathelotz de souffrance,  
 Faire nager en ceste eau claire, & faine  
 Le beau Daulphin tant désiré en France.

Nymphes des boys, pour son nom sublimer,  
 Et estimer, sur la Mer font allees,  
 Si furent lors, comme on peut presumer,  
 Sans escumer les uagues rauallees :  
 Car les fortz Ventz eurent gorges hallees :  
 Et ne souffloient, si non à douce alaine :  
 Dont Mariniers uogoyent en la Mer plaine  
 Sans craindre en rien des oraiges l'oultrance,  
 Bien preuoyans la Paix, que leur ameine  
 Le beau Daulphin tant désiré en France.

Monstres Marins ueit on lors affommer,  
 Et consommer tempestes deuallees,  
 Si que les Nefz sans crainte d'abifmer  
 Nageoient en Mer à uoilles auallees.  
 Les grans poiffons faisoient faultz, & hullees,  
 Et les petis d'une uoix fort fereine  
 Doulcettement avecques la Serayne  
 Chantoyent au iour de sa noble naiffance,  
 Bien soit uenu en la Mer fouueraine  
 Le beau Daulphin tant désiré en France.

## ENVOY.

Prince Marin fuyant œuure uilaine,

Je te supply garde, que la Balaine.  
 Au Celerin plus ne face nuyfance,  
 Affin qu'on ayme en ceste Mer mondaine  
 Le beau Daulphin tant desiré en France.

*Du triumphe d'Ardres, & Guignes par les Roys  
 de France, & d'Angleterre.*

**A**v camp des Roys les plus beaulx de ce monde  
 Sont arriuez trois riches estandars :  
 Amour tient l'un de couleur blanche, & munde,  
 Triumphe l'autre avecques ses Souldars  
 Viument painct de couleur Celestine :  
 Beauté apres en sa main noble, & digne  
 Porte le tiers tainct de uermeille forte :  
 Ainsi chascun richement se comporte,  
 Et en tel ordre, & pompe primeraine  
 Sont uenuz ueoir la Royale cohorte  
 Amour, Triumphe, & Beauté souueraine.

En ces beaulx lieux plus tost, que uol d'Aronde,  
 Vient celle Amour des Celestines pars,  
 Et en apporte une uiue, & claire unde,  
 Dont elle estainct les fureurs du Dieu Mars :  
 Avecques France, Angleterre enlumine,  
 Difant, Il fault qu'en ce Camp ie domine :  
 Puis à son uueil faict bon guet à la porte,  
 Pour empescher, que Discorde n'apporte  
 La pomme d'or, dont uint guerre inhumaine :

Aussi affin que seulement en forte  
Amour, Triumphe, & Beauté fouueraine.

Pas ne conuient, que ma plume se fonde  
A rediger du triumphe les arts,  
Car de si grans en haulteffe profonde  
N'en feirent onc les belliqueurs Cefars.  
Que diray plus? richesse tant insigne  
A tous humains bien demonstre, & designe  
Des deux partiz la puiffance tresforte.  
Bref, il n'est cueur, qui ne se reconforte  
En ce pays, plus qu'en Mer la Seraine,  
De ueoir regner (apres rancune morte)  
Amour, Triumphe, & Beauté fouueraine.

## ENVOY.

De la beauté des hommes me deporte:  
Et quant à celle aux Dames, ie rapporte,  
Qu'en ce monceau laide feroit Helaine.  
Parquoy concludz, que ceste terre porte  
Amour, Triumphe, & beauté fouueraine.

*De l'arriuee de Monseigneur d'Alençon en Haynault.*

**D**EVERS Haynault, sur les fins de Champagne,  
Est arriué le bon Duc d'Alençon  
Avec honneur, qui tousiours l'accompagne  
Comme le sien propre, & uray escuffon.  
Là peult on ueoir sur la grand' plaine unie

De bons fouldars fon Enfeigne munie,  
Preftz d'emploier leur bras fulminatoire  
A repoulfer dedens leur territoire  
Lourdz Haynuiers, gent ruftique, & brutalle,  
Voulant marcher fans raifon peremptoire  
Sur les Climatz de France Occidentale.

Prenez hault cueur donques France, & Bretagne :  
Car fi en camp tenez fiere façon,  
Fondre uerrez deuant uous Allemaigne,  
Comme au Soleil blanche neige, & glaçon.  
Fiffres, Tabours fonnez en armonie :  
Aduanturiers, que la picque on manye  
Pour les choquer, & mettre en acceffoire,  
Car defia font au Royal poffeffoire :  
Mais (comme croy) deftinee fatale  
Veult ruyner leur oultrageufe gloire  
Sur les Climatz de France Occidentale.

Donques Pietons marchans fur la campagne  
Fouldroiez tout, fans rien prendre à rançon :  
Preux cheualiers, puis qu' honneur on y gaigne,  
Voz ennemys poulfiez hors de l'arfon.  
Faiçtes rougir du fang de Germanie  
Les clers ruiſſeaux, dont la Terre eft garnie,  
Si feront mis uoz haults noms en Hiftoire.  
Frappez donc tant de main gladiatoire  
Qu'apres leur mort, & deffaicte totale  
Vous rapportiez la Palme de uictoire  
Sur les Climatz de France Occidentale.

## ENVOY.

Princes rempliz de hault loz meritoire  
 Faifons les tous, si uous me uoulez croire,  
 Aller humer leur Ceruoife, & Godale,  
 Car de noz Vins ont grand defir de boire  
 Sur les Climatz de France Occidentale.

*De Paix, & de Victoire.*

QUEL hault fouhait, quel bienheuré defir  
 Feray ie, las, pour mon dueil qui empire?  
 Souhaiteray ie auoir Dame à plaifir?  
 Desireray ie un Regne, ou un Empire?  
 Nenny (pour uray) car celluy qui n'aspire  
 Qu'a fon feul bien, trop fe peult defuoyer:  
 Pour chascun donc à foulas conuoyer,  
 Souhaiter ueulx chose plus meritoire:  
 C'est que Dieu uueille en brief nous enuoyer  
 Heureufe Paix, ou triumphant Victoire.

Famine uient Labeur aux champs faifir:  
 Le bras au chef foudaine Mort defire:  
 Soubz terre uoy Gentilz hommes gefir,  
 Dont mainte Dame en regretant fouspire:  
 Clameurs en faict ma bouche, qui respire:  
 Mon triste cueur l'œil en faict larmoyer:  
 Mon foible fens ne peult plus rithmoyer,  
 Fors en dolente, & pitoyable Hiftoire:

Mais Bon espoir me promet pour loyer  
Heureuse Paix, ou triumpant Victoire.

Ma plume lors aura cause, & loysir  
Pour du loyer quelque beau Lay escrire :  
Bon temps adonc uendra France choisir,  
Labeur alors changera pleurs en rire.

O que ces motz font faciles à dire !  
Ne sçay si Dieu les uouldra employer :  
Cueurs endurcis (las) il uous fault ployer.  
Amende toy ò Regne transitoire,  
Car tes pechez pourroient bien fouruoyer  
Heureuse Paix, ou triumpant Victoire.

## ENVOY.

Prince François, fais Discorde noyer :  
Prince Espagnol, cesse de guerroyer :  
Prince aux Angloys, garde ton territoire :  
Prince du Ciel, ueille à France octroyer  
Heureuse Paix, ou triumpant Victoire.

---

*Du iour de Noël.*

---

**O**R est Noel uenu son petit trac :  
Sus donc aux champs, Bergieres de respec :  
Prenons chascun Panetiere, & Biffac,  
Fluste, Flageol, Cornemuse, & Rebec :  
Ores n'est pas temps de clorre le bec,

Chantons, faultons, & danfons ric à ric :  
Puis allons ueoir l'Enfant au poure nic,  
Tant exalté d'Helie, auffi d'Enoc,  
Et adoré de maint grand Roy, & Duc :  
S'on nous dit nac, il faudra dire noc :  
Chantons Noel tant au foir, qu'au defruc.

Colin, Georget, & toy Margot du Clac  
Efcoute un peu, & ne dors plus illec :  
N'a pas long temps fommeillant pres d'un Lac,  
Me fut aduis, qu'en ce grand chemin fec  
Vn ieune Enfant se combatoit avec  
Vn grand Serpent, & dangereux Aspic :  
Mais l'Enfanteau en moins de dire pic,  
D'une grand' Croix luy donna fi grand choc,  
Qu'il l'abbatit, & luy cassa le fuc :  
Garde n'auoit de dire en ce defroc  
Chantons Noel tant au foir, qu'au defruc.

Quand ie l'ouy frapper & tic, & tac,  
Et luy donner fi merueilleux efchec,  
L'Ange me dit, d'un ioyeux estomach,  
Chante Noel en François, ou en Grec,  
Et de chagrin ne donne plus un zec,  
Car le Serpent a esté prins au bric :  
Lors m'esueillay, & comme fantastie  
Tous mes troupeaulx ie laiffay pres un Roc,  
Si m'en allay plus fier qu'un Archiduc  
En Bethleem, Robin, Gautier, & Roch,  
Chantons Noel tant au foir, qu'au defruc.



## ENVOY.

Prince deuot, fouuerain Catolic,  
 Sa maison n'est de pierre, ne de Bric,  
 Car tous les Vents y soufflent à grand flocc :  
 Et qu'ainfi soit, demandez à fainct Luc.  
 Sus donc auant, pendons foucy au croc,  
 Chantons Noel tant au soir, qu'au defiuç.

*De Carefme.*

CESSEZ Acteurs d'efcrire en eloquence  
 D'armes, d'amours, de fables, & fornertes :  
 Venez dicter foubz piteufe loquence  
 Liures plainctifz de triftes chanfonnettes :  
 N'efcriuez d'or, mais de couleurs brunettes,  
 A celle fin que tout dueil y abonde :  
 Car Jefuchrift l'Aigneau tout pur, & munde  
 Pour nous tirer des Enfers deteftables  
 Endura mort horrible, & furibunde  
 En ces fainctz iours piteux & lamentables.

Romps tes flageolz Dieu Pan, par uiolence,  
 Et ua gemir en champeftres logettes :  
 Laissez les boys uous Nymphes d'excellence,  
 Et uous rendez en cauernes fubiectes :  
 Ne chantez plus, refrenez uoz gorgettes  
 Tous Oyfellez : trouble toy la claire Vnde :  
 Ciel noircy toy : & d'angoiffe profonde  
 Bestes des champs par cris espouentables

Faiçtes trembler toute la terre ronde  
En ces fainçtz iours piteux, & lamentables.

Riches habitz de noble preference  
Vueillez changer Dames, & pucelletes  
Aux ornementz de dolente apparence,  
Et refferrez uoz blanches mammelletes :  
En temps d'Esté fleuriffent uiolettes,  
Et en Yuer sechent par tout le Monde :  
Donc puis qu'en uous ioye, & soulas redonde  
Durant les iours à rire conuenables,  
Pleurez aumoins, autant noire, que blonde  
En ces fainçtz iours piteux, & lamentables.

## ENVOY.

Prince Chrestien fans que nul te confonde,  
Presche chascun, qu'a ieufer il se fonde  
Non feulement de metz bien delectables,  
Mais de peché, & uice trop immunde  
En ces fainçtz iours piteux, & lamentables.

*De la passion de nostre Seigneur Iesuchrist.*

**L**E Pellican de la forest Celique  
Entre ses faiçtz tant beaulx, & nouuelletz,  
Après les Cieulx, & l'ordre Archangelique,  
Voulut creer ses petis Oyfellez.  
Puis s'enuola, les laiffa tous feuletz,  
Et leur donna, pour mieulx fur la terre estre,

✓  
13

La grand' forest de Paradis terrestre,  
D'arbres de uie amplement reuestuë  
Plantez par luy, qu'on peult dire en tout estre  
Le Pellican, qui pour les siens se tuë.

Mais ce pendant qu'en ramage musique  
Chantent au boys comme Roffignolletz,  
Vn Oyfelleur cauteleux, & inique  
Les a deceuz à Glus, Rhetz & Filletz :  
Dont font banniz des Iardins uerdeletz,  
Car des haultz fruitz trop uolurent repaistre.  
Parquoy en lieu sentant pouldre, & salpestre  
Par plusieurs ans mainte souffrance ont euë,  
En attendant hors du beau lieu champestre  
Le Pellican, qui pour les siens se tuë.

Pour eulx mourut cest Oysel deifique,  
Car du hault boys plein de sainctz Angeletz  
Vola ça bas par Charité pudique,  
Ou il trouua Corbeaux tres ordz, & laidz,  
Qui de son sang ont fait maintz ruiffeletz,  
Le tourmentant a dextre, & à fenestre :  
Si que fa Mort, comme lon peult congnoistre,  
A ses Petis a la uie renduë,  
Ainsi leur fait sa bonté apparostre  
Le Pellican, qui pour les siens se tuë.

## ENVOY.

Les Corbeaux font ces Iuifz exilez,  
Qui ont à tort les membres mutilez  
Du Pellican : c'est du seul Dieu, & maistre.

Les Oyfeletz, font Humains, qu'il fait naistre.  
 Et l'Oyfeleur, la Serpente tortuë,  
 Qui les deceut, leur faisant mescongnoistre  
 Le Pellican, qui pour les siens se tuë.

*Contre celle, qui fut S'amyë.*

**V**N iour rescriuiz à m'Amie  
 Son inconstance feulement,  
 Mais elle ne fut endormie  
 A me le rendre chauldement :  
 Car des l'heure tint parlement  
 A ie ne çay quel Papelard,  
 Et luy a dict tout bellement,  
 Prenez le, il a mengé le Lard.

Lors six Pendars ne faillent mie  
 A me surprendre finement :  
 Et de iour pour plus d'infamie,  
 Feirent mon emprisonnement.  
 Ilz uindrent à mon logement :  
 Lors se ua dire un gros Paillard,  
 Par la Morbieu uoyla Clement,  
 Prenez le, il a mengé le Lard.

Or est ma cruelle ennemie  
 Vengée bien amerement :  
 Reuenge n'en ueulx, ne demie.  
 Mais quand ie pense, uoyrement

Elle a de l'engin largement,  
 D'inuenter la science, & l'art  
 De crier sur moy haultement,  
 Prenez le, il a mengé le Lard.

## ENVOY.

Prince, qui n'eust dict plainement  
 La trop grand' chaleur, dont elle art,  
 Iamais n'eust dict aulcunement  
 Prenez le, il a mengé le Lard.

*De S'amyé bien belle.*

**A**MOVR me uoyant fans tristesse,  
 Et de le feruir desgouté,  
 M'a dit, que feisse une maistresse,  
 Et qu'il seroit de mon costé.  
 Apres l'auoir bien escouté,  
 l'en ay faict une à ma plaifance,  
 Et ne me fuis point mesconté,  
 C'est bien la plus belle de France.

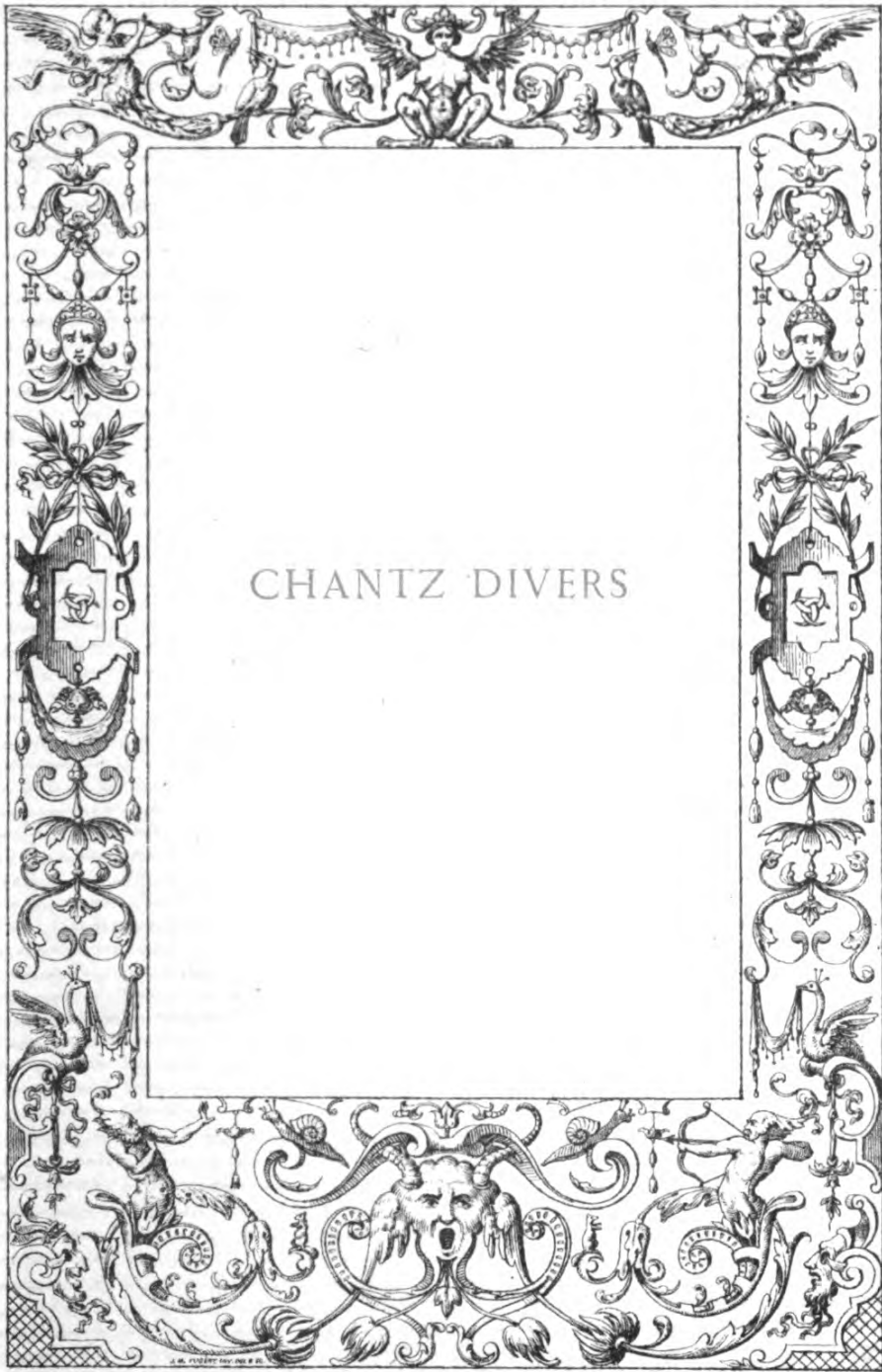
Elle a un œil riant, qui bleffe  
 Mon cueur tout plein de loyaulté,  
 Et parmy sa haulte noblesse  
 Messe une douce`priualté.  
 Grand mal seroit, si cruaulté  
 Faifoit en elle demourance:  
 Car quand à parler de beauté,

C'est bien la plus belle de France.  
De fuyr s'amour, qui m'opresse,  
Le n'ay pouuoir, ne uolenté,  
Arresté suis en ceste presse  
Comme l'arbre en terre planté.  
S'esbahyt on, si i'ay planté  
De peine, tourment, & souffrance?  
Pour moins on est bien tourmenté,  
C'est bien la plus belle de France.

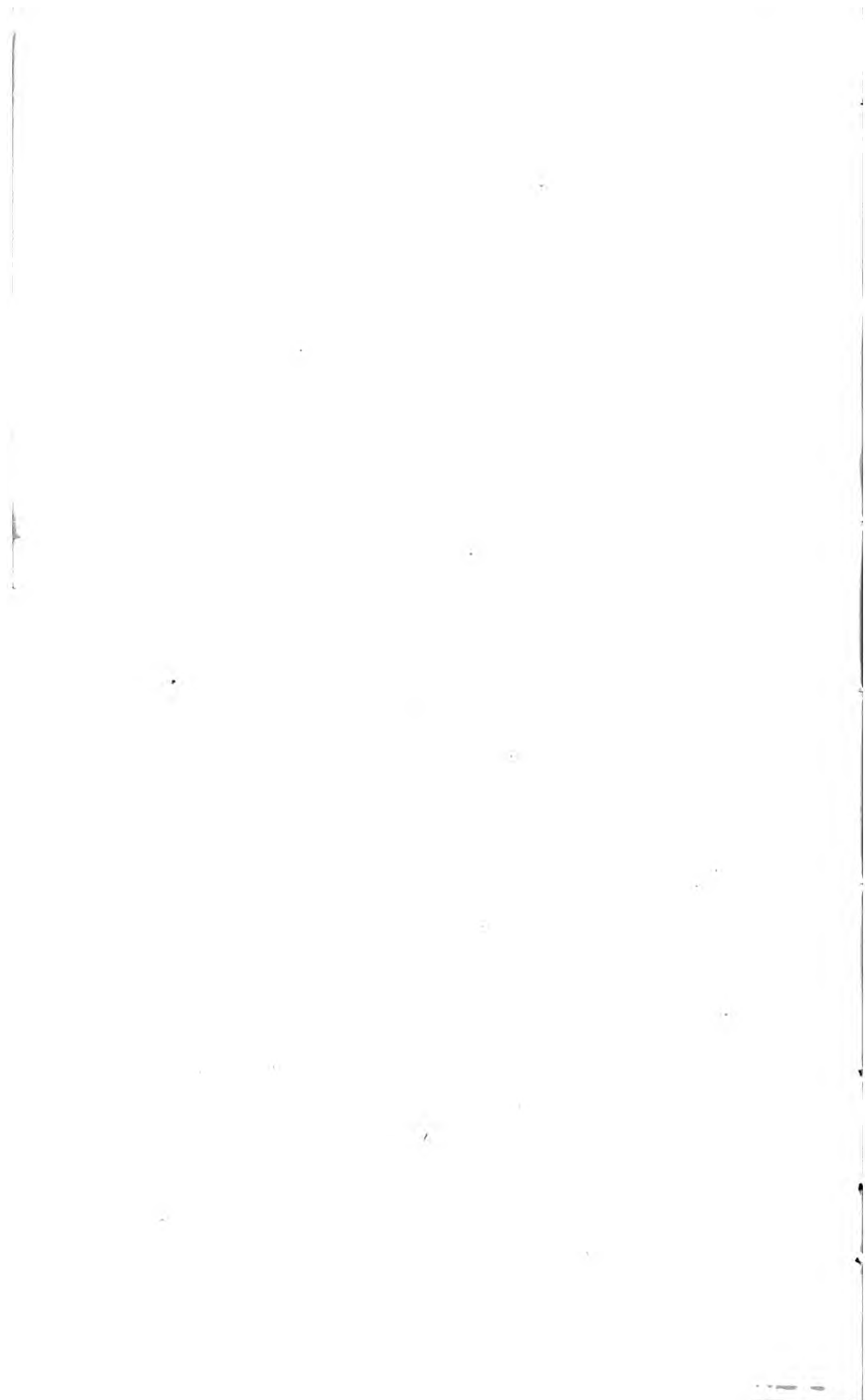
## ENVOY.

Prince d'amours, par ta bonté  
Si d'elle i'auois iouyffance,  
Onc homme ne fut mieulx monté.  
C'est bien la plus belle de France.





U





## CHANT ROYAL DE LA CONCEPTION



ORS que le Roy par hault desir, &  
cure  
Delibera d'aller uaincre Ennemys,  
Et retirer de leur prison obscure  
Ceux de son Ost à grans tourmēs  
submis,

Il enuoya ses Fourriers en Iudee  
Prendre logis sur place bien fondee :  
Puis commanda tendre en forme facile  
Vn Pauillon pour exquis domicile :  
Dedans lequel dresser il propofa  
Son Liſt de camp, nommé en plein Concile  
La digne Couche, ou le Roy repofa.

Au Pauillon fut la riche paincture,  
Monſtrant, par qui noz pechez font remis :  
C'eſtoit la nuë, ayant en ſa cloſture  
Le Iardin clos, à tous humains promis,

La grand' cité des haults cieulx regardée,  
 Le Lys Royal, l'Oliue collaudee,  
 Auec la tour de Daud, immobile.  
 Parquoy l'Ourier fur tous le plus habile  
 En lieu si noble affit, & appofa  
 (Mettant à fin le dict de la Sibylle)  
 La digne Couche, ou le Roy repofa.

D'antique ouurage a composé Nature  
 Le boys du liêt, ou n'a un poinct obmis:  
 Mais au Couffin plume tresblanche, & pure  
 D'un blanc Coulomb le grand Ourier a mis:  
 Puis Charité tant quife, & demandee  
 Le Liêt prepare avec Paix accordee:  
 Linge trespur Dame Innocence file:  
 Diuinité les trois Rideaux enfile:  
 Puis à l'entour le tendit, & pofa,  
 Pour preferuer du uent froid, & mobile  
 La digne Couche, ou le Roy repofa.

Aucuns ont dict noire la couuerture:  
 Ce qui n'est pas, car du Ciel fut transmis  
 Son luftre blanc, fans autre art de taincture:  
 Vn grand Pafteur l'auoit ainfi permis:  
 Lequel iadis par grace concordee  
 De fes Aigneaulx la toyfon bien gardee  
 Transmit au cloz de Nature fubtile  
 Qui une en fait la plus blanche, & utile,  
 Qu'onques fa main tyffut, ou compofa:  
 Dont elle orna (oultre fon commun ftile)  
 La digne Couche, ou le Roy repofa.

Pas n'eut un Ciel fait à frenge, & figure  
 De fins Damas, Sargettes, ou Samis :  
 Car le hault Ciel, que tout rond on figure,  
 Pour telle Couche illustrer fut commis.  
 D'un tour estoit si precieux bordee,  
 Qu'onques ne fut de uermine abordee.  
 N'est ce donc pas d'humanité fertile  
 Oeuure bien fait : ueu que l'Aspic hostile,  
 Pour y dormir, approcher n'en osa ?  
 Certes si est, & n'est à luy seruile  
 La digne Couche, ou le Roy repofa.

## ENVOY.

Prince ie prens en mon sens puerile  
 Le Pauillon, pour saincte Anne sterile :  
 Le Roy, pour Dieu, qui aux Cieulx repos a :  
 Et Marie est (uray comme l'Euangile)  
 La digne Couche, ou le Roy repofa.

*D'Amour fugitif. Inuention de Marot.*

**L**E propre iour que Venus aux yeulx uerts  
 Parmy le monde alloit chanter ces uers,  
 Desir de ueoir, & d'ouir nouueauté  
 Me fait courir apres sa grand' beauté  
 Jusque à Paris. Quand fut en plain Carroy,  
 Sus un hault lieu se meit en bel arroy,  
 Monstrant en face auoir cueur assez triste,  
 Ce neantmoins en habitz cointe, & miste.

Lors d'une voix plus douce, & resonante,  
 Que d'Orpheus la harpe bien sonnante,  
 Chanta les uers, que deffus declairons,  
 Plus hault, & cler, que trompes, & clairons:  
 Dont maintes gens eut alors entour elle.  
 L'un y couroit : l'autre en une tournelle  
 Mettoit le nez : tous peuples espanduz  
 Droit là se font à la foule renduz  
 Pour ueoir Venus, & ouyr son parler.

Son cry finy, se fait mener par l'aer  
 Dedans son char avec ses graces belles  
 Soubz le conduict de douze Columbelles:  
 Ce qui donna grand' admiration  
 Aux regardans de mainte nation.

Or quand Venus eurent perdu de ueuë,  
 De là se part ceste assemblee esmeuë  
 A grans troupeaulx. L'un s'en ua deuifant  
 De son cher filz, qu'elle a perdu, difant,  
 Pleust or à Dieu, qu'en mer, ou terre sceuffe  
 Luy enseigner, affin que ie receuffe  
 Vn doulx baifer de sa bouche riant.  
 Ha Cupido (difoit l'autre en criant)  
 Si te tenoys lié de cordons maints,  
 Croy, qu'a grand' peine istroys hors de mes mains,  
 Que de ta Mere en beauté l'outrepasse  
 N'eusse le don, qui le baifer surpasse.

Mais quant à moy, n'en eu aucun desir,  
 Car qu'ay ie affaire aller chercher plaisir,  
 Qui foit compris en Venus la Deesse,

Veu que en Pallas gift toute ma lieffe ?  
 Ainsi me teu, en contemplant la geste  
 Des gens rauiz d'un tel regard celeste :  
 Entre lesquelz uey à part une Tourbe  
 D'hommes piteux, ayans la Teste courbe,  
 L'œil uers la terre en grand' Cerimonie,  
 Pleins (à les ueoir) de dueil, & agonie,  
 Difant à eulx mondanitez aduerfes,  
 Et en habitz monstrans Sectes diuerfes.

L'un en Corbeau se uest pour triste signe :  
 L'autre s'habille à la façon d'un Cigne :  
 L'autre s'accoustre ainsi qu'un Ramonneur :  
 L'autre tout gris : l'autre grand' Sermonneur  
 Porte sur foy les couleurs d'une Pie.  
 O bonnes gens pour bien seruir d'Espie !

Que diray plus ? Bien loger sans danger,  
 Dormir sans peur, sans coust boyre, & manger,  
 Ne faire rien, aucun mestier n'apprendre,  
 Rien ne donner, & le bien d'autruy prendre,  
 Gras, & puiffant, bien nourry, bien uestu,  
 C'est (selon eulx) poureté & uertu.  
 Aussi (pour uray) il ne sort de leur bouche  
 Que motz succrez : quand au Cueur ie n'y touche :  
 Mais c'est un Peuple à celuy ressemblant,  
 Que Ian de Mehun appelle Faulx semblant,  
 Forgeant Abus deffoubz Religion.

Incontinent que ceste Legion  
 (Selon le cry de Venus) sent, & uoit,  
 Que Cupido le Dieu d'Amour auoit

Prins fa uollee, ainsi qu'un uacabond,  
Chascun pensa de luy donner le bond.

Si uont querir Libelles Sophistiques,  
Corps enchassez, & Bulles Papistiques,  
Et la deffus uouerent tous à Dieu,  
Et au Patron de leur Conuent, & Lieu,  
De Cupido lyer, prendre, & estraindre,  
Et son pouuoir par leurs œuures contraindre,  
Plus pour loyer Celeste en receuoir,  
Que pour amour, qu'en Dieu puissent auoir.

Voyla, comment par uoyes mal directes  
Les presumans, outrecuydees Sectes  
Seures se font d'auoir de Dieu la grace,  
Et de garder chose, que humaine race  
Ne peult de foy. Or se font ilz esparts  
De Chrestienté aux quatre coings, & parts,  
Tous en propos de Cupido happer.  
Et que ainsi soit, affin que d'eschapper  
Ne trouue lieu, ne façon s'il est pris,  
Aucuns d'iceulx par ferment entrepris  
Portent sur eulx des cordes à gros nouz  
Pour luy lyer Iambes, Piedz, & Genoulx.

Et sur ce poinct prendra repoz ma Muse,  
Ne uoulant plus, qu'a ce propos m'amuse.  
Ains que ie pense à dresser autre compte,  
En concludant, que cestuy cy racompte,  
A qui aura bien compris mon Traicté,  
Dont proceda le Vœu de Chasteté.

*Chant nuptial du Mariage de Madame Renee fille de  
France, avec le Duc de Ferrare.*

QUI est ce Duc uenu nouvellement  
En si bel ordre, & riche à l'aduantage?  
On iuge bien à le ueoir feulement,  
Qu'il est yffu d'excellent parentage.  
N'est ce celuy, qui en fleurissant aage  
Doit espoufer la Princeffe Renee?  
Elle en fera (ce pense ie) estrenee; *V. H. H.*  
Car les haulboys l'ont bien chanté anuyct,  
Et d'un accord, & tous d'une allenee  
Ont appellé la bienheureuse nuyct.

O nuyct, pour uray, si es tu bien cruelle,  
Et tes exces nous font tous apparens:  
Tu uiens raur la Royale pucelle  
Entre les bras de fes propres parents:  
Et qui plus est, tu la liures, & rends  
Entre les mains d'un ardent, & ieune homme.  
Que feirent pis les ennemis à Romme,  
N'a pas long temps par pillage empiree?  
Or de rescchef, cruelle ie te nomme:  
Pourquoy es tu donques nuyct desiree?

Ie me desdy, tu n'es point nuyct cruelle,  
Tes doux effaictz nous font tous apparens:  
Tu prens d'amour, & de gré la pucelle  
Entre les mains de fes nobles parens:  
Et qui plus est, deux cueurs en un tu rends

En chaste liēt foubz nuptial affaire :  
 Ce qu'autre nuit̄ iamais n'auoit sceu faire.  
 Bref, ta puissance est grande, & point ne nuit :  
 Ce que tu fais on ne sçauoit deffaire :  
 O trespuiffante, & bienheureuse nuit̄ !

Fille de Roy, Adieu ton pucelage :  
 Et toutesfoys tu n'en dois faire pleurs,  
 Car le Pommier, qui porte bon fructage,  
 Vault mieulx, que cil, qui ne porte que fleurs.  
 Roses auffi de diuerfes couleurs,  
 S'on ne les cueult, fans prouffiter periffent :  
 Et s'on les cueult, les cueillans les cheriffent,  
 Prifans l'odeur qui d'elles est tiree.  
 Si de toy ueulx, que fruitz odorans yffent  
 Fuyr ne fault la nuit̄ tant desiree.

Et d'autre part ta uirginité toute  
 Ne t'appartient. En quatre elle est partie :  
 La part premiere elle est au Roy (fans doute)  
 L'autre à ma Dame est par droict despartie :  
 La Sœur du Roy a la tierce partie :  
 Toy la quatriesme. Or ilz donnent leurs droictz  
 A ton mary : ueulx tu combatre à trois ?  
 Troyz (pour certain) qui en ualent bien huit̄,  
 Certes ie croy, que plustoft tu uouldroys,  
 Que desia fust la bienheureuse nuit̄.

Ta douce nuit̄ ne fera point obscure :  
 Car Phebé lors plus, que Phebus, luyra :  
 Et si Phebé a de te ueoir grand' cure,



Jusque à ton liect par les uitres ira :  
 Venus aussi la nuit esclercira,  
 Et Vesperus qui sur le soir s'enflamme :  
 Hymeneus, qui fait la fille femme,  
 Et Chaste amour, aux nopces preferee,  
 Te fourniront tant d'amoureuse flamme,  
 Qu'ilz feront iour de la nuit desiree.

Vous qui soupez laissez ces tables grasses :  
 Le menger peu, vult mieux pour bien danfer.  
 Sus Aulmosniers, dictes uistement graces,  
 Le mary dict, qu'il se fault auancer :  
 Le iour luy fasche, on le peult bien penser.  
 Dames dansez : & que lon se deporte  
 (Si m'en croyez) d'escouter à la porte,  
 S'il donnera l'affault sur la minuit.  
 Chault appetit en telz lieux se transporte :  
 Dangereuse est la bienheureuse nuit.

Dansez, ballez, solennisez la feste  
 De celle, en qui uostre amour gist si fort.  
 Las qu'ay ie dit? qu'est ce que i'admoneste?  
 Ne dansez point, foyez en desconfort.  
 Elle s'en ua : Amour par son effort  
 Luy fait laisser le lieu de sa naissance,  
 Parens, Amys, & longue congnoissance,  
 Pour son espoux fuiure iour, & feree.  
 O noble Duc, pourquoy t'en uas de France,  
 Ou tu as eu la nuit tant desiree?

Duchesse (helas) que fais tu? Tu delaiesses

Vn peuple entier pour l'amour d'un feul Prince :  
 Et au partir en ta place nous laiffes  
 Trifte regret, qui noz cueurs mord, & pince :  
 Or ua donc ueoir ta Ducale Prouince :  
 Ton peuple ia de drefler fe foucie  
 Arc triumphal, Theatre, & Facecie  
 Pour t'acueillir en honneur, & en bruyct.  
 Bien toft y foit ta ceincture accourcie  
 Par une bonne, & bienheureufe nuyct.

*Chant Royal, de la Conception.*

**D**EDANS Syon, au pays de Iudee  
 Fut un debat honnefte fuscité,  
 Sur la beauté des Dames collaudee  
 Diuerfement par ceulx de la Cité :  
 Et fans faueur de Maifon, ne de Race  
 Fut dit que celle ayant le plus de grace,  
 Seroit plus belle. Or fommes hors de peine  
 (Dit lors quelcun) car Marie en eft pleine,  
 Pleine en fa forme, & pleine en fes esprits.  
 Que ces proces donques plus on ne meine :  
 Seule merite entre toutes le prix.

Cefte fentence à fon honneur uuydee  
 Maintes en meit en grand' perplexité,  
 Qui pour enuie, & gloire outrecuydee  
 Nouveau debat contre elle ont excité.  
 A leurs honneurs ueulent qu'on fatisface :

Si ont requis, que chanter on la face,  
 Difant qu'elle a l'organe mal fereine,  
 Parquoy n'estoyt en uertus fouueraine.  
 Bref, de la uoix toutes ont entrepris  
 La furpasser, d'autant que la Sereine  
 Seule merite entre toutes le prix.

Lors chascune a fa Chanfon recordere  
 D'un estomach par froid debilité :  
 Mais ceste Vierge en uoix mieulx accordee  
 Que Orgues, ne Luz chanta ce beau dicté :  
 Brunette suis, mais belle en cueur, & face,  
 Et fi en tout toutes autres i'efface.  
 Ce bien m'a faict la puiffance haultaine  
 Du Dieu d'aymer, qui de fa Court loingtaine  
 M'est uenu ueoir, d'ardante amour espris.  
 Donques non moy, mais fa bonté certaine,  
 Seule merite entre toutes le prix.

La uoix qui est de ce corps procedee,  
 Perça d'Enfer l'orde concauité :  
 Des neuf Cieulx a la haulteur excedee  
 Par son hault ton, plein de suauité,  
 Qui fut ouy au Monde en toute place :  
 Mort endormit : dormans plus froidz que glace  
 A refueillez : poure Nature humaine  
 Gifant, au lict se leue, & se pourmaine  
 Du grand foulas, qu'en ceste uoix a pris :  
 Certainement qui tel bien luy amaine,  
 Seule merite entre toutes le prix.

Lors l'assistance en raifon bien fondee  
 Sur champ conclud (& conclud uerité)  
 Qu'impossible est telle uoix redondée  
 Estre d'Organe ayant impurité :  
 Mesmes Enuie à la fin s'accorde à ce,  
 Et refraingnit à ce Chant son audace,  
 Mieux que Pluton fa fureur inhumaine  
 Au chant d'Orphee en l'Infernal dommaine.  
 Donc estomachz de froidure surpris,  
 Quand chanterez, chantez, Marie saine  
 Seule merite entre toutes le prix.

## ENVOY.

Le diuin Verbe est la uoix, & alaine,  
 Qui proceda d'Organe non uilaine,  
 C'est de Marie, ou tous biens font compris :  
 Dont de rechef ce Refrain ie ramaine,  
 Seule merite entre toutes le prix.

*Chant pastoral. A Monseigneur le Cardinal de Lorraine,  
 qui ne pouuoit ouyr nouvelles de son ioueur de Flustes.*

N'y pense plus, Prince, n'y pense mye,  
 Si de Michel n'es ores uisité,  
 Car le Dieu Pan, & Syringue s'Amye  
 Ce moys d'Auril ont un prix fuscité :  
 Et ont donné sur un des montz d'Arcade  
 Au mieulx difant de la Fluste une aulbade  
 La Fluste d'or, neuf pertuis contenant.

Tytire y court, Mopfus s'y ua trainant,  
 Et Corydon a le chemin apris :  
 Chascun y va, pour ueoir, qui maintenant  
 Du ieu de Fluste emportera le prix.

Lors ton Michel n'a eu teste endormye,  
 Ains est couru ueoir la solennité,  
 Et a fonné fa Fluste, & Chalemye,  
 Tout à ton los, honneur, & dignité.  
 Incontinent que toute la Brigade  
 Son armonie ouyt foubz la Fueillade,  
 Pan se teut coy, merueilles se donnant :  
 Dont chascun ua fa fluste abandonnant,  
 Et foubz la sienne à danfer se font pris,  
 Difant entre eulx, ce François resonant  
 Du ieu de Fluste emportera le prix.

Pan (en effect) eut la face blesmye,  
 Et fur Michel se monstra despité :  
 Si doubterois, que de peur d'infamye  
 Du hault du Mont ne l'eust precipité,  
 Car un hault Dieu, de dueil trop est malade,  
 Quand un mortel le furmonte & degrade.  
 Mais Pan, qui t'ayme, est assez fouuenant,  
 Qu'un tel Ouurier est propre, & aduenant  
 A toy, qui es recueil des bons Esprits :  
 Donc reuiendra, & en s'en reuenant  
 Du ieu de Fluste emportera le prix.

ENVOY.

Prince Lorrain, par uertu consonant

A bon subiectz, ton Michel bien sonnant  
 Plus pour l'honneur, qui est en toy compris,  
 Que pour monstret, qu'il n'est point aprenant,  
 Du ieu de Fluste emportera le prix.

*Chant de ioye. Au retour d'Espaigne, de Messeigneurs  
 les Enfans.*

**I**LZ font uenez les Enfans desirez,  
 Loyaulx François, il est temps qu'on s'appaife.  
 Pourquoi encor pleurez, & fouspirez ?  
 Le l'entens bien, c'est de ioye, & grand aife :  
 Car prisonniers (comme eulx) estiez auffi.  
 O Dieu tout bon, quel miracle est cecy ?  
 Le Roy uoyons, & le peuple de France  
 En liberté : & tout par une Enfance  
 Qui prisonniere estoit en fortes mains.  
 Or en est hors, c'est triple deliurance :  
 Gloire à Dieu seul, Paix en terre aux humains.

Nouvelle Royne, ò que uous demourez,  
 Sentez uous point de loing nostre mesaise ?  
 Sus peuples, sus, uoz quantons decorez  
 De diuers ieux. Est il temps qu'on se taife ?  
 De uoz iardins arrachez le Soucy,  
 Et qu'il n'y ayt gros Canon racourcy,  
 Qui ceste nuit ne bruye par oultrance,  
 Signifiant, que Guerre auec Souffrance  
 Part, & s'en ua aux Enfers inhumains :

Et puis chantez en commune accordance,  
Gloire à Dieu seul, Paix en terre aux humains.

Sotz deuineurs, uoz liures retirez :  
Toufiours faifiez la nouvelle mauuaife :  
Mais Dieu a bien uoz propos reuirez,  
Tant que menty auez, ne uous desplaife.  
Heureux baron noble Montmorency,  
Ce qu'en as faict (il le fault croire ainfi)  
Est du grand Maistre ourage fans doubance.  
Conseil François, quoy qu'en ceste alliance  
N'euffent mieulx faict les treffages Rommains,  
Ne dictes pas que c'est uostre puissance :  
Gloire à Dieu seul, Paix en terre aux humains.

## ENVOY.

Prince Royal, ma terrestre esperance,  
Si le plaisir de ceste deliurance  
Voulez pefer contre les trauaulx maints,  
Droite fera (ce croy ie) la balance.  
Gloire à Dieu seul, Paix en terre aux humains.

*Chant Royal, Chrestien.*

**Q**VI ayme Dieu, son regne, & son empire,  
Rien desirer ne doit, qu'a son honneur :  
Et toutesfoys l'homme toufiours aspire  
A son bien propre, à son aise, & bon heur,  
Sans aduifer, si point contemne, ou bleffe

En ses defirs la Diuine noblesse.  
 La plus grand' part appete grand auoir :  
 La moindre part fouhaite grand sçauoir :  
 L'autre desire estre exempté de blasme :  
 Et l'autre quiert (uoulant mieulx se pouruoir)  
 Santé au corps, & Paradis à l'ame.

Ces deux fouhaitz contraires on peult dire  
 Comme la blanche, & la noire couleur :  
 Car Iesuchrift ne promet par son dire  
 Ca bas aux siens, qu'ennuy, peine, & douleur.  
 Et d'autre part (respondez moy) qui est ce,  
 Qui sans mourir aux Cieulx aura lieffe ?  
 Nul pour certain. Or fault il conceuoir,  
 Que mort ne peult si bien nous deceuoir,  
 Que de douleur ne sentions quelque dragme :  
 Par ainsi semble impossible d'auoir  
 Santé au corps, & Paradis à l'ame.

Doulce fanté mainte amertume attire :  
 Et peine au corps, est à l'ame douceur :  
 Les bienheurez, qui ont souffert martyre,  
 De ce nous font tesmoingnage tout seur.  
 Et si l'homme est quelque temps sans destresse  
 Sa propre chair fera de luy maistresse,  
 Et destruyra son ame (à dire uoir)  
 Si quelque ennuy ne uient ramenteuoir  
 Le poure humain d'inuoquer Dieu, qui l'ame,  
 En luy difant : Homme, penfes tu ueoir  
 Santé au corps, & Paradis à l'ame ?



O donques, Homme, en qui fanté empire,  
 Croy que ton mal d'un plus grand est uainqueur.  
 Si tu fentois de tous tes maux le pire,  
 Tu fentirois Enfer dedans ton cueur.  
 Mais Dieu tout bon sentir (sans plus) te laisse  
 Tes petis maux, sçachant que ta foiblesse  
 Ne pourroit pas ton grand mal percevoir,  
 Et que aussi tost, que de l'appercevoir  
 Tu periroyz comme paille en la flame,  
 Sans nul espoir de iamais recevoir  
 Santé au corps, & Paradis à l'ame.

Certes plus tost un bon pere desire  
 Son filz bleffé, que meurdrier, ou iueur:  
 Mesmes de uerge il le bleffe, & descire,  
 Affin qu'il n'entre en si lourde fureur:  
 Aussi quand Dieu pere celeste oppresse  
 Ses chers enfans, sa grand' bonté expresse  
 Faiçt lors sur eulx eau de grace pleuvoir,  
 Car par tel' peine à leur bien ueult prevoir  
 A ce qu'enfer en fin ne les enflame,  
 Leur reseruant (oultre l'humain deuoir)  
 Santé au corps, & Paradis à l'ame.

## ENVOY.

Prince Royal, quand Dieu par son pouoir  
 Fera les Cieulx, & la Terre mouvoir,  
 Et que les corps fortiront de la lame,  
 Nous aurons lors ce bien, c'est assavoir,  
 Santé au corps, & Paradis à l'ame.

*Chant Royal, dont le Roy bailla le refrain.*

**P**RENANT repos deffoubz un uert Laurier,  
 Apres traueil de noble Poësie,  
 Vn nouveau fonge affez plaifant, l'autrehier  
 Se presenta deuant ma fantaifie,  
 De quatre amans fort melancolieux,  
 Qui deuers moy uindrent par diuers lieux :  
 Car le premier fortir d'un boys i'aduife :  
 L'autre d'un Roc : celluy d'apres ne uife  
 Par ou il ua : l'autre faulte une Claye :  
 Et fi portoient tous quatre en leur deuife,  
 Desbender l'arc, ne guerift point la playe.

Le premier uint tout paffe me prier  
 De luy donner confort par courtoysie.  
 Pourfuyuant fuis (dit il) dont le crier  
 N'est point ouy, d'une que i'ay choysie.  
 Elle a tiré de l'arc de fes doux yeulx  
 Le perçant traict, qui me rend foucieux,  
 Me respondant (quand de moy est requife)  
 Que n'en peult mais, & fa beauté exquife  
 De moy s'absente, affin qu'en oubly l'aye :  
 Mais pour absence en oubly n'est pas mise :  
 Desbender l'arc, ne guerift point la playe.

L'autre difoit au rebours du premier,  
 l'ay bien affez, & ne me raffasie :  
 Car feruant fuis de iouyr couftumier  
 De la plus belle, & d'Europe, & d'Asie.

Ce neantmoins Amour trop furieux  
D'elle me faict estre trop curieux,  
Auant qu'auoir la iouyffance prise.  
Ainsi ie fuis du feu la flamme esprise,  
Qui plus fort croist, quand estaindre on l'effaye,  
Et congnois bien, qu'en amoureuse emprise  
Desbender l'arc, ne guerist point la playe.

Après ie uy d'aymer un uieil routier,  
Qui de grand cuer, foubz puissance moysie  
Chanta d'amours un couplet tout entier,  
Louant sa Dame, & blasmant ialoufie,  
Dont les premiers ne furent enuieux :  
Bien luy ont dit, Vieil homme entre les uieulx,  
Comment feroit ta pensèe surprise  
D'aucune amour, quand le temps, qui tout brise,  
T'a desnudé de ta puissance gaye?  
l'ay bon uouloir (respond la teste grise)  
Desbender l'arc, ne guerist point la playe.

D'un Rocher creux faillit tout au dernier  
Vne ame estant de son corps deffaisie,  
Qui ne uouloit de Charon Nautonnier  
Passer le fleue. O quelle frenesie !  
Aller ne ueult aux champs delicieux,  
Ains ueult attendre au grand port Stigieux  
L'ame de celle, ou s'amour est affise,  
Sans du uenir sçauoir l'heure precise.  
Lors m'esueillay, tenant pour chose uraye,  
Que puis qu'amour fuyt la personne occise,  
Desbender l'arc, ne guerist point la playe.

## ENVOY.

Prince, l'amour un querant tyrannise :  
 Le iouissant cuyde estaindre, & attise :  
 Le uieil tient bon, & du mort ie m'esmaye.  
 Iugez, lequel dit le myeux fans fainctise,  
 Desbender l'arc, ne guerist point la playe.

*Chant nuptial du Roy d'Escoffe, & de Madame  
 Magdaleine, premiere Fille de France.*

CELLVY matin, que d'habit nuptial  
 Le Roy d'Escoffe ornoit sa beauté blonde,  
 Pour espoufer du Sceptre Lillial  
 La fille aisnee, ou tant de grace abonde,  
 Vous euffiez ueu des peuples un grand Monde,  
 Qui de sa chambre au fortir l'attendoient,  
 Et ça, & là, mille autres à la ronde,  
 Qui à la file avec eulx se rendoient.

Tandis les mains des Nobles gracieuses  
 De pied en cap richement l'ont uestu :  
 Son corps luyfoit de Pierres precieuses,  
 Moins toutesfoys, que son Cueur de Vertu :  
 De Musq d'esslite avec Ambre batu  
 Perfumé ont son uestement propice :  
 Puis luy ont ceint son fort glaiue poinctu,  
 Dont il sçait faire & la Guerre, & Iustice.

Ainsy en poinct de sa chambre depart

Pour s'en aller rencontrer Magdaleine :  
 De beauté d'homme auoit plusgrande part  
 Que le Troyen, qui fut espris d'Helaine :  
 Si qu'au fortir sa beauté fouueraine  
 Les regardans resiouist tout ainfi,  
 Que le Soleil, quand à l'Aulbe seraine  
 Sort d'Orient pour se monstrier icy.

Vien Prince, uien; la fille au Roy de France  
 Veult estre tienne, & ton Amour poursuyt :  
 Pour toy s'est mise en Royale ordonnance,  
 Au Temple ua, grand' noblesse la fuyt :  
 Maint Dyamant sur la teste reluyt  
 De la Brunette : & ainfi attournee  
 Son tainct pour uray semble une clere nuyct,  
 Quand elle est bien d'Estoilles couronnee.

Brunette elle est: mais pourtant elle est belle,  
 Et te peult fuyure en tous lieux, ou iras,  
 En chaste Amour. Danger fier, et rebelle  
 N'y a que ueoir. D'elle tu iouyras :  
 Mais s'il te plaist, demain tu nous diras  
 Lequel des deux t'a le plus gref esté,  
 Ou la longueur du iour, que desiras,  
 Ou de la nuict la grande breueté.

La Fille donc du plus grand Roy du monde  
 Elle est à toy. L'Eternel tout puissant  
 Auant le Ciel, auant la Terre, & l'Onde,  
 Te destina d'elle estre iouyffant,  
 Affin, que d'elle, & de toy soit yffant

Immortel neud d'amytié indicible  
 Entre le Sceptre Escossoys fleurissant,  
 Et le François par autres inuincible.

Fille de Roy mes propos adresser  
 A toy ie ueulx : escoute moy donc ores.  
 Ie t'aduerty, qu'il te conuient laisser  
 Freres, & Sœurs, Pere, & Pays encores,  
 Pour fuyure cil, que celluy Dieu, qu'adores,  
 Par sa Parolle a ioinct auecques toy,  
 Te commandant, que l'aymes, & l'honores :  
 Tu le fçais bien, mais ie le ramentoy.

Or fuy le donc : ia te font preparez  
 Cent mil honneurs là, ou fault que tu uoyfes :  
 D'Escosse font tous ennuyes separez,  
 Trompes, Clerons y meinent douces noyfes :  
 Mesmes là bas les Nymphes Escossoises  
 Auec grand' ioye attendent ton uenir,  
 Et uont difant, qu'elles feront Françoises  
 Pour le grand bien, qui leur doit aduenir.

Va donques. Non, ne nous uueilles priuer  
 Encor si tost de ta noble presencé :  
 Attens un peu, laisse passer l'Yuer,  
 Car assez tost sentirons ton absence.  
 Vent contre uent se bat par insolence,  
 Printemps uiendra, qui les fera ranger :  
 Lors passeras la Mer fans uiolence,  
 Et ne craindrons, que tu foys en danger.

Et si uerras des Dieux de mainte forme,  
Comme Egeon monté sur la Balaine.  
Doris y est, Protheus s'y transforme,  
Triton fa trompe y sonne à forte alaine.  
Au fons de l'eau font ores fus l'Areine :  
Mais si attens le Printemps, ou l'Esté,  
Tous fortiront hors de la Mer feraine,  
Pour saluer ta haulte Maiesté.

Sur le beau temps ainsi tu partiras,  
Et en ton lieu regretz demoureront :  
A Dieu dirons, a Dieu tu nous diras,  
Dont tes doux yeulx sur l'heure pleureront :  
Mais en chemin ces larmes fecheront  
Au nouveau feu d'amour bien establie :  
Noz cueurs pourtant point ne s'en fafcheront,  
Pourueu, que point le tien ne nous oublie.

Si prions Dieu, noble Royne d'Escoffe  
Qu'au temps nouveau uienne un nouveau danger,  
C'est qu'il te faille icy demourer grosse,  
Pour si à coup de nous ne t'estranger.  
A ce propos bien te dois allegger,  
Car pour Parens, qu'icy tu abandonnes,  
Enfans auras, Enfans pour abreger,  
Qui porteront & Sceptres & Couronnes.

---

*Cantique à la Deesse Santé. Pour le Roy malade.*  
—

**D**OULCE Santé de Langueur ennemye,  
De ieuz, de rys, de tous plaisirs amyé,  
Gentil refueil de la Force endormie,  
Doulce Santé.

Soit à ton los mon Cantique chanté,  
Car par toy est l'aïse doulx enfanté :  
Par toy la uie en corps aggrauanté  
Est restauree.

Tu es des uieulx, & ieunes adoree :  
Richeffe n'est, tant que toy, desirée :  
De rien, fors toy, la Personne empiree  
Ne se fouient.

Et aussi tost, que ta presence uient,  
Passeur s'enfuyt, couleur uiue reuient :  
Mesmes la Mort fuyr du lieu conuient,  
Ou tu arriues.

Les uieilles gens tu rends fortes, & uiues :  
Les ieunes gens tu fais recreatiues,  
A Chasse, à Vol, à Tournoys ententiues,  
Et esbatz maints.

O doulx repos, nourrice des humains,  
Bien doit chascun t'inuoquer, ioinctes mains,  
Veu que sans toy les ennuys inhumains  
Nous precipitent.



Veux que dans toy en la terre n'habitent  
Les Dieux rians, qui à plaisir inuitent :  
Ains tous faschez s'en vont, & se despitent,  
Si tu n'y viens.

Vien donc icy, ó source de tous biens,  
Vien veoir François le bien aymé des fiens,  
Vien, fusses tu aux champs Elifiens,  
Ou fus les nuës.

Tu recevras cent mille bien venues  
Des Princes haultz, & des tourbes menues,  
Qui font du bras de François soutenues  
Roy couronné.

Las au befoing tu l'as abandonné,  
Et s'est mon cueur maintesfoys estonné,  
Comment d'un corps de graces tant orné  
Tu t'es bougée.

Ou peulx tu estre ailleurs si bien logée ?  
Reviens secours de nature affligée :  
Si te fera toute France obligée  
Moult grandement.

Puis d'un tel Roy (après l'amendement)  
Tu recevras les graces meritoires,  
Et auras part à l'honneur mesmement  
De ses futurs triumphes, & victoires.

*Chant de May.*

**E**N ce beau moys delicieux,  
Arbres, fleurs, & agriculture,  
Qui durant l'yuer foucieux,  
Auez esté en sepulture,  
Sortez, pour feruir de pasture  
Aux troupeaux du plus grand pasteur :  
Chascun de uous en sa nature  
Louez le nom du Createur.

Les feruans d'amour furieux  
Parlent de l'amour uaine, & dure :  
Ou uous urays amans curieux  
Parlez de l'amour sans laydure :  
Allez aux champs sur la uerdure  
Ouyr l'oyseau parfaict chanteur :  
Mais du plaisir, si peu qu'il dure,  
Louez le nom du Crèateur.

Quand uous uerrez rire les cieulx,  
Et la terre en sa floriture,  
Quand uous uerrez deuant uoz yeulx  
Les eaux luy bailler nourriture,  
Sur peine de grand' forfaiture,  
Et d'estre larron, & menteur  
N'en louez nulle creature,  
Louez le nom du Createur.

## ENVOY.

Prince penfez, ueu la facture,  
 Combien puiffant eft le facteur :  
 Et uous auffi mon eſcripture  
 Louez le nom du Createur.

*Chant de May, & de Vertu.*

**V**OVLENTIERS en ce moys icy  
 La terre mue, & renouuelle.  
 Maintz amoureux en font ainſi,  
 Subiectz à faire amour nouvelle  
 Par legereté de Ceruelle,  
 Ou pour eſtre ailleurs plus contens  
 Ma façon d'aymer n'eſt pas telle,  
 Mes amours durent en tout temps.

N'y a ſi belle dame auffi,  
 De qui la beauté ne chancelle :  
 Par temps, maladie, ou foucy  
 Laydeur les tire en fa naffelle :  
 Mais rien ne peut enlaydir celle,  
 Que ſeruir fans fin ie pretens :  
 Et pour ce qu'elle eſt touſiours belle,  
 Mes amours durent en tout temps.

Celle, dont ie dy tout cecy,  
 C'eſt uertu la Nympe eternelle,  
 Qui au mont d'honneur eſclercy

Tous les urays amoureux appelle :  
 Venez amans, uenez (dit elle)  
 Venez à moy ie uous attens :  
 Venez (ce dit la Iouuencelle)  
 Mes amours durent en tout temps.

## ENVOY.

Prince fais amye immortelle,  
 Et à la bien aymer entens :  
 Lors pourras dire fans cautelle,  
 Mes amours durent en tout temps.

*Chant de follie. De l'origine Villemanoche.*

Les Pichelins par le monde espanduz,  
 Sont de si hault, & si loing descendus,  
 Qu'à peine a l'on sceu trouuer la racine,  
 N'un feul rameau de si braue origine :  
 Mais Dieu uoulant, qu'ilz ne fussent periz  
 A refueillé les ioyeux esperitz  
 De l'un d'entre eulx, nommé Villemanoche,  
 Qui tout ainsi que lon rompt une Roche  
 Pour trouuer l'eau, qui deffoubs est cachee,  
 Ainsi a il sa race tant cherchee,  
 En se rompant entendement, & corps,  
 Qu'il l'a trouuee en Liures tous d'accords :  
 Liures, mais quelz ? Liures trefautentiques,  
 Vieulx, & ufez de force d'estre antiques,

Lefquelz il a à grand' peine trouuez,  
Leuz, & releuz, uoluez, & reuoluez.  
Si uieulx (de faict) les a uoulu eslire,  
Que nul, fors luy, onques n'y sceut rien lire.

Il a trouué fes grans predeceffeurs  
Preux & hardys, comme leurs succeffeurs :  
Dont l'une part reside en Germanie,  
Et la pluspart plusieurs regnes manie.

Il a trouué à force de chercher,  
Que fes parens sceurent si bien prescher,  
Non pas prescher, mais si bien harenguerent,  
Qu'a nostre Loy Infideles rengerent.  
Et de ceulx là on uoit par consequence  
Villemanoche auoir leur eloquence :  
Car luy estant uestu de longue Tog ue  
Sçait harenguer tout seul en Dialogue :  
Et s'il auoit la robe courte prise,  
Lors on uerroit, qu'il feroit d'entreprise.  
Et qui plus est semblable de prouesse  
A fes Ayeulx, comme il est de sageffe.

Or est ainsi (helas) qu'il nous appert,  
Que par deça ceste race se pert,  
Si cestuy cy n'est ioinct par mariage  
En noble lieu, qui feroit grand dommage.

O Pichelin tu deffers, qu'on t'allie  
En lieu Royal : ò superbe Italie,  
Tu es enflee au nom des Criuelins,

Mais Gaule s'enfle au nom des Pichelins.  
 Viue (dis tu) la case Criueline,  
 Mais en tous lieux uiue la Picheline.

*Cantique de la Chrestienté. Sur la uenue de l'Empereur  
 & du Roy, au uoyage de Nice.*

**A**PPROCHE toy Charles, tant loing tu foys,  
 Du magnanime, & puissant Roy François :  
 Approche toy François, tant loing foys tu,  
 De Charles plein de prudence, & uertu :  
 Non pour tous deux en bataille uous ioindre,  
 Ne par fureur de uoz lances uous poindre,  
 Mais pour tirer Paix la tant desirée  
 Du ciel treshault, là ou s'est retirée.

Si Mars cruel uous en feistes descendre,  
 Ne pouez uous le faire condescendre  
 A s'en aller, pour ça bas donner lieu  
 A Paix la belle, humble fille de Dieu ?  
 Certainement si uous deux ne le faictes,  
 Du monde sont uaines les entrefaictes.  
 Receuez la, Princes cheuallereux,  
 Pour faire nous (uoyre uous) bienheureux,  
 Ce uous fera trop plus d'honneur, & gloire,  
 Qu'auoir chascun quelque grosse uictoire.  
 Receuez la, car si uous la fuyez,  
 Elle dira, que ferez ennuyez

De uoz repos, & que portez enuie  
A la douceur de uostre heureuse uie.

Si pitié donc (ò Princes triumphans)  
Vous ne prenez des peuples uoz enfans,  
(Dont reciter l'estat calamiteux  
Seroit un cas trop long, & trop piteux)  
Si d'eulx n'auiez commiseration,  
A tout le moins ayez compassion  
Du noble fang, & de France, & d'Espaigne,  
Dedans lequel ce cruel Mars se baigne.

Mars cy deuant fouloit taindre fes dars  
Dedans le fang de uoz simples fouldars:  
Mais maintenant (ò Dieu quel dur esclandre!)  
Plaisir ne prend fors à celuy esprendre  
Des nobles chefz, meritans Diademes:  
Et si respand fouuent le uostre mesmes,  
Faisant feruir les hauls Princes, de butte  
Au uil fouldart tirant de Hacquebutte:  
Si que de Mars, ne sont plus les Trophees  
Fors enrichis d'armes bien estoifees.  
Plus ilz ne sont garnis, & decorez,  
Que de harnois bien polys, & dorez,  
Qui disent bien, la despouille nous sommes  
De grans Seigneurs, & de uertueux hommes.

O quantz, & quelz de uoz plus fauoriz  
Sont puis dix ans en la guerre periz!  
O quantz encor en uerrez desfuyer,  
Si à ce coup Paix n'y uient obuyer!

Que pensez uous? cherchez uous les moyens  
 De uoz malheurs, nobles Princes Troyens?  
 la pour tenir ou uoz droictz, ou uoz torts,  
 Sont ruez ius uoz plus uaillans Hectors.  
 Gardez qu'enfin, ie qui suis uostre Troye,  
 Du puiffant Grec, ne deuienne la proye.

Estimez uous, que ce grand Eternel  
 Ne uoye bien du manoir supernel  
 Les grans debas d'une, & d'autre partie?  
 Ne sçauuez uous, qu'un bon pere chastie  
 Plus tost les siens, que les defauouez?  
 Si maintenant faictes ce que pouez,  
 Paix descendra, portant en main l'Oliue,  
 Laurier en teste, en face couleur uiue,  
 Toufiours riant', claire comme le iour,  
 Pour uenir faire en mes terres feiour.

Et Mars fouillé tout de fang, & de pouldre,  
 Deslogera plus soudain, que la fouldre:  
 Car il n'est cueur, tant soit gros, qui ne tremble,  
 Si uoz uouloirs on sent uniz ensemble.

Vienne sur champs Mars avec son armee,  
 Vous presenter la bataille termee,  
 Il la perdra. Ainsi donques uniz,  
 Et de pitié paternelle muniz:  
 Vous eslirez quelque bienheureé lieu,  
 Là ou uiendra de uous deux au milieu  
 Pallas sans plus. Pallas, à sa uenue,  
 Vous courira d'une celeste nue,



Pour empescher, que les malings trompeurs,  
 D'heureuse Paix trop malheureux rompeurs,  
 Ne puissent ueoir les moyens, que tiendrez,  
 Alors qu'au poinct tant desiré uiendrez :  
 Si qu'ilz seront tout acoup esbahys,  
 Que sur le soir, l'un & l'autre pays  
 Reluyra tout de beaulx feuz de lieffe,  
 Pour le retour de Paix noble Deeffe :  
 Et que rendray, fans que Mars m'en retarde,  
 Graces au Ciel : ò mon Dieu, qu'il me tarde !

Approche toy Charles, tant loing tu foyz,  
 Du magnanime, & puiffant Roy François :  
 Approche toy François, tant loing foyz tu,  
 De Charles plein de prudence, & uertu.

---

*A la Royne de Hongrie uenue en France.*

---

Q VAND toute France aura faict son deuoir  
 De ta haulteffe en ioye receuoir,  
 Chaste Diane, ennemye d'oyseufe,  
 Et d'honorable exercice amoureuse :  
 Je, de ma part, le plus petit de tous  
 M'enhardiray humble falut, & doux  
 Te presenter : non en uoix & parolle,  
 Qui parmy l'aer avec le uent s'en uole :  
 Mais par escript, qui contre le temps dure,  
 Autant ou plus, que fer ou pierre dure :  
 Je dy escript, faict des Muses sacrees,

Qui sçaiuent bien, qu'a lire te recrees.  
Escrypt (pour uray) que s'il n'est immortel,  
Le tien Marot le desire estre tel,  
Pour saluer par Epistre immortelle,  
Celle de qui la renommee est telle.

O combien fut le peuple resiouy  
D'Espaigne, & France, apres auoir ouy  
Que icy uenoys! Celà nous est un signe  
(Ce disoient ilz) que l'amour s'enracine  
Es cueurs Royaulx: celà est un presage,  
Que Dieu nous ueult monstrier son doux uifage:  
Et que la Paix, dedans Nice traictee,  
Est une Paix, pour iamais arrestee.

L'arc, qui est painct de cent couleurs es cieulx,  
Quand on le uoit, ne demonstre pas mieulx  
Signe de pluye, en temps sec attendue:  
Ne la uerdure au printemps espendue,  
Parmy les champs, si bien ne monstre point,  
Que les beaulx fruitz uiendront tost, & apoint,  
Comme ta ueuë en France signifie,  
Que pour iamais la Paix se fortifie.  
Arriere donc, Royne Panthasilee,  
Maintenant est ta gloire anichilee:  
Car deuant Troye allas pour guerroyer,  
Marie uient pour guerre fouldroyer.

Ainsi disoit France, & Espaigne aussi,  
Des que lon sceut, que de uenir icy  
Tu propcfas; & creut leur ioye, apres

Que pour partir ilz ueirent tes apprestz.  
 Puis quand tu fuz esbranlee, & partie,  
 Leur plaisir creut d'une grande partie :  
 Et te uoyant toute uenue en ça,  
 A redoubler leur ioye commença.  
 Laquelle ioye en eulx n'ay apperceuë  
 Tant feusement, mais sentie, & conceuë  
 Dedans mon cueur, tesmoing l'escrypt present  
 Plein de lieffe, & de tristesse exempt.

Te aduertissant, que quand Paix ne feroit,  
 la pour cela France ne laisseroit  
 A desirer ta uenue honoree,  
 Pour les uertus, dont tu es decoree :  
 Combien (pourtant) que peuples, & prouinces  
 Sont de nature enclins à aymer Princes,  
 Qui, comme toy, font amys de concorde,  
 Et ennemys de guerre, & de discorde :  
 Ce qui plus tost entre aux cueurs femenins,  
 D'autant qu'ilz font doux, piteux, & benins,  
 Que ceulx des Roys, qui pour honneur acquerre  
 Sont inclinez à prouesse, & à guerre.

Donques Saba Royne prudente, & meure,  
 Qui as laissé ton peuple, & ta demeure,  
 Pour uenir ueoir en riche, & noble arroy  
 Le Salomon de France, nostre Roy,  
 Je te supply, par la grande lieffe  
 Du bien de Paix, si i'ay prins hardieffe,  
 De bienueigner une Dame si haulte,

Ne l'estimer presumption, ne faulte :  
 En imitant le grand Prince des Anges,  
 Lequel reçoit aussi tost les louanges  
 Du plus petit, que du plus hault monté,  
 Quand le cueur est plein d'ardante bonté.

*Sur l'entree de l'Empereur à Paris.*

**O**R est Cefar, qui tant d'honneur acquit,  
 Encor un coup en ce beau monde né :  
 Or est Cefar, qui les Gaules conquit,  
 Encor un coup en Gaule retourné,  
 De legions non point enuironné,  
 Pour guerroyer : mais plein d'amour n'ayue.  
 Non point au uent l'Aigle noir couronné,  
 Non point en main le Glaïue, mais l'Oliue.

Françoys, & luy, uiennent droit de la riuie  
 De Loyre, à Seine, affin de Paris ueoir :  
 Et avec eulx Guerre menent captiue,  
 Qui à discord les fouloit esmouuoir.  
 L'un (pour au faict de ses pays pourueoir)  
 Passe par cy, sans peur ne deffiance :  
 L'autre de cueur trop hault pour deceuoir,  
 Luy donne Loy de commander en France :  
 Si que lon est en dispute, & doubance,  
 Qui a le plus de hault los merité,  
 Ou de Cefar la grande confiance,  
 Ou de Françoys la grand' fidélité.

O Roys uniz, plus que d'affinité,  
Bien heureuse est la gent, qui n'est point morte,  
Sans ueoir premier uostre ferme unité,  
Qui le repos de tant de monde porte.  
Vien donc, Cefar, & une Paix apporte  
Perpetuelle, entre nous, & les tiens.

Haulse, Paris, haulse bien hault ta porte,  
Car entrer ueult le plus grans des Chrestiens.

*Marot à l'Empereur.*

Si la faueur du Ciel, à ton passage  
En France, fait de grans biens un presage,  
Aussi promet croistre l'heur, qui te fuyt,  
Cefar Auguste à l'effect, qui s'ensuyt.

Ta conscience en la fidelité  
Du Roy, ton frere, & son humanité  
T'ont fait en France acquerir en un moys,  
Dedans trois iours, sans souldars & harnoys,  
Plus que Cefar des Gaulles acquereur,  
Et le premier des Romains Empereur,  
N'auoit conquis en huit, ou neuf annees  
Accompagné de Legions armees :  
Car des François assubiectiz par force  
En leur pays, ne conquist que l'escorce.  
Mais tu as eu par un don liberal  
De leurs francz cueurs un acquest general.

Et pour garder, ce que tu as acquis,  
 Aucune force y tenir n'est requiz,  
 Mais seulement une Paix bien fermee  
 Par alliance en amour confermee :  
 Dont aduiendra ferme tranquillité,  
 Et foubz la foy Catholique unité.

Paix qui tiendra les Prouinces ouuertes,  
 Et peuplera les regions desertes :  
 Des Roys uniz la force affemblera,  
 Dont le surplus du monde tremblera :

Paix, qui fera la uiue Salamandre,  
 Apres son faict mortel estainct en cendre,  
 Nourrir au feu d'une uie immortelle :  
 A l'Aigle auffi, quand le uol de son aesse  
 Plus ne pourra sur la terre s'estendre  
 Pour uoler plus oultre, si fera fendre  
 Tous les neuf cieulx iusque au lieu angelique,  
 Promis à ceulx qui ayment Paix publique.

*Cantique de la Royne Eleonore, sur la maladie,  
 & conualefcence du Roy.*

S'ESBAHYT on, si ie fuis esploreé ?  
 S'esbahyt on, si fuis descoloree,  
 Voyant celuy, qui m'a tant honoree,  
 Estre à la mort ?

O Seigneur Dieu, tire son pied du bort  
D'obscure tombe: ou bien, pour mon support,  
Auecques luy fais moy passer le port  
Du mortel fleuve.

Donne à tous deux, en un iour, tombe neufue,  
A celle fin, qu'en deux mortz ne s'esmeue,  
Qu'un dueil funebre, & que France n'espreue  
Dueil apres dueil.

Ne soit, hélas, ce mien larmoyant œil  
Si malheureux, que de ueoir au cercueil  
Iecter celuy, qui en si doux accueil  
M'a couronnée.

Qui m'a fur chef la couronne donnée,  
La plus d'honneur, & gloire enuironnée,  
Dont auourd'huy l'Europe soit aornée.  
O tout puissant,

Si pitié n'as de mon cueur languissant,  
Si pitié n'as du bon Roy perissant,  
Aye pitié du peuple gemissant,  
Par ta clemence.

Laisse meurir la Royale semence,  
Sans que uoyons l'extreme decadence  
Du pere estant au sommet de prudence,  
Pour dominer.

As tu basty pour apres ruyner?  
As tu uoulu planter, & iardiner

Pour ton labeur parfaict exterminer?  
O quelle perte

Si elle adient, foyt la terre couuerte  
D'air tenebreux, plus ne foit l'herbe uerte:  
Soyt toute bouche ou muette, ou ouuerte  
Pour faire crys.

Soyent de regretz tous uolumes escripts,  
Tragiques soyent tous escriuans espritz:  
Et rien ne foyt celle qui a le prix  
D'estre nommee.

Femme d'un Roy de si grand' renommee:  
Rien plus ne foyt, que pouldre confomnee,  
Pouldre avec luy, toutesfoys, inhumee:  
Ce bien i'auray.

Ainsi tousiours sa compaignie feray,  
A son costé sans fin reposeray,  
Et de langueur n'experimenteray  
La longue peine.

Mais pourquoy fuis ie ainsi de douleur pleine?  
Est esperance en moy ou morte, ou uaine?  
Le tout puissant par sa bonté humaine  
Le guerira.

Noz cueurs bien tost de lieffe emplira,  
Car monseigneur encor ne perira,  
Ains par longs iours son peuple regira:  
C'est ma fiance.



Croistra les faitz, pays, & alliance :  
Puis ayant tout fondé sur affurance,  
Ira plein d'ans prendre sa demeureance  
Là hault es cieulx.

Qu'est ce mes gens? pourquoy torchez uoz yeulz?  
Quel nouveau pleur, quel maintien foucieux  
Faiçt on encor? uien mon Dieu gracieux,  
Haſte toy Sire.

l'entens, que Mort mon amy ueult occire,  
Sa force fond ainſi, qu'au feu la cyre,  
Dont tout bon cueur barbe, & cheueux deſcire,  
Faifant regretz.

Semblent Troyens de nuitſ surprins des Grecz,  
Semblent Rommains uoyans (oultre leurs grez)  
Ceſar occis par traitres indiſcretz.  
Ha Dieu mon pere!

S'il eſt ainſi qu'a ta Loy i'obtempere,  
De monſeigneur les angoyſſes tempere,  
En me faiſant, ainſi qu'en toy i'eſpere  
A ceſte foyſ.

Or a mon Dieu d'enhault ouy ma uoix,  
Et mys à fin l'eſpoir, qu'en luy i'auoyſ:  
Sus fuyuez moy, au Temple ie m'en uoyſ  
Luy rendre graces.

Oſtez ce noir, oſtez moy ces prefaces  
Chantans des mortz, oſtez ces tristes faces:

Il n'est pas temps que ce grand dueil tu faces  
Pays heureux.

Le cieil n'a pas esté si rigoureux  
De s'enrichir pour poure, & langoureux  
Te ueoir ça bas : ton tresor ualoureux  
Il te redonne.

Vy donques France encor foubz la couronne,  
Qui le chef meur, & prudent enuironne :  
Tandis la fleur de ieunesse fleuronne,  
Pour faire fruit.

Soyt l'Ocean calme, fans uent, fans bruyt :  
Sechee aux champs soit toute herbe, qui nuyt,  
Comme le iour foyt luyfante la nuit,  
Tout dueil se taife.

Ne pleurons plus, si ce n'est de grand'aife,  
Puis qu'enuers nous l'ire de Dieu s'appaise,  
Tant nous ayant, que de mortel' mefaife  
Tirer le Roy.

Escriuez tous (Poètes) cest effroy,  
Et le hault bien, dont Dieu nous fait octroy :  
Vous n'y fauldrez, & ainsi ie le croy.  
Ha poures Muses !

S'il fut pery, uous estiez bien camufes.  
Donques (enfans), descriuez les confufes,  
Voyant celuy, ou elles sont infufes,  
Efuanouir.

Puis tost apres, faictes les resiouyr,  
Quand on leur faict les nouvelles ouyr  
De la fanté, dont Dieu le faict iouyr,  
Tant desiree.

Faictes Pallas passe, & fort desciree,  
Mars tout marry, sa personne empiree,  
En appellant d'Atropos trop iree  
Comme d'abus.

Puis tout à coup chantez, comment Phebus  
Luy mesmes ua par les preaux herbus  
Herbes cueillir, fleurs, & boutons barbus,  
Fueille, & racine :

Pour faire au Roy l'heureuse medecine,  
Prinse deffoubz tant beniuole signe,  
Que nous uerrons son chef blanc, comme un Cigne,  
A l'aduenir.

Cela chanté, uous fauldra fouuenir,  
De faire Mars tout ioyeux deuenir,  
Et à Pallas la couleur reuenir,  
Non plus marrie.

Faictes, que tout pleure fort, & puis rie,  
Ainsi que moy uostre dame cherie :  
Certes fouuent de grande fascherie  
Grand plaisir uient.

Ainsi ferez, & mieulx, s'il en fouuient :  
Mais à la fin de uostre œuure accomplie,

Auecques moy conclurre uous conuient,  
Que iamais Dieu ceulx, qui l'ayment, n'oublie.

✓ *Sur la maladie de s'Amye.*

**D**IEU, qui uolus le plus hault Ciel laiffer,  
Et ta haultesse en la terre abbaiffer,  
Là ou fanté donnas à maintz, & maintes.  
Vueilles ouyr de toutes mes complainctes  
Vne fans plus. Vueilles donner fanté  
A celle là, par qui suis tourmenté.

Ta faincte uoix en l'Euangile crie,  
Que tout uiuant pour ses ennemys prie :  
Guerys donc celle (ò medecin parfaict)  
Qui m'est contraire, & malade me faict.

Helas Seigneur: il semble, tant est belle,  
Que plaisir prins à la composer telle.  
Ne souffre pas aduenir cest oultrage,  
Que maladie efface ton ourage.

Son embompoint commence à se passer,  
Ia ce beau traict se prent à effacer,  
Et ces beaulx yeulx clers & resplendiffans  
Qui m'ont nauré, deuiennent languiffans.

Il est bien uray, que ceste grand' beauté  
A defferuy pour sa grand' cruaulté  
Punition. Mais, Syre, à l'aduenir  
Elle pourra plus douce deuenir.

Pardonne luy, & fais, que maladie  
 N'ait point l'honneur de la faire enlaydie.  
 Affez à temps uindra uieilleffe passe,  
 Qui de ce faire a charge principale:  
 Et ce pendant, si tu la maintiens saine,  
 Ceulx, qui uerront sa beauté souueraine,  
 Beniront toy, & ta fille Nature,  
 D'auoir formé si belle creature:  
 Et de ma part feray un beau Cantique,  
 Qui chantera le miracle autentique,  
 Que faict auras, admirable à chascun,  
 D'en guerir deux en n'en gueriffant qu'un.  
 Non que pour moy ie leue au Ciel la face,  
 Ne que pour moy priere ie te face:  
 Car ie te doy supplier pour son bien,  
 Et ie la doy requerir pour le mien.

*France à l'Empereur. A son arriuee.*

**S**i ce bas monde & toute sa rondeur  
 Est embelly par la claire splendeur  
 Du seul renom qui court de ta personne  
 Que doys ie faire ayant receu tant d'heur,  
 De ueoir à l'œil la haultesse & grandeur,  
 De ta sacree & auguste couronne?  
 Sera ce assez que i'en dresse, & ordonne,  
 Arc triumpnant, Pyramide, & Colonne,  
 Pour uray record à la posterité?

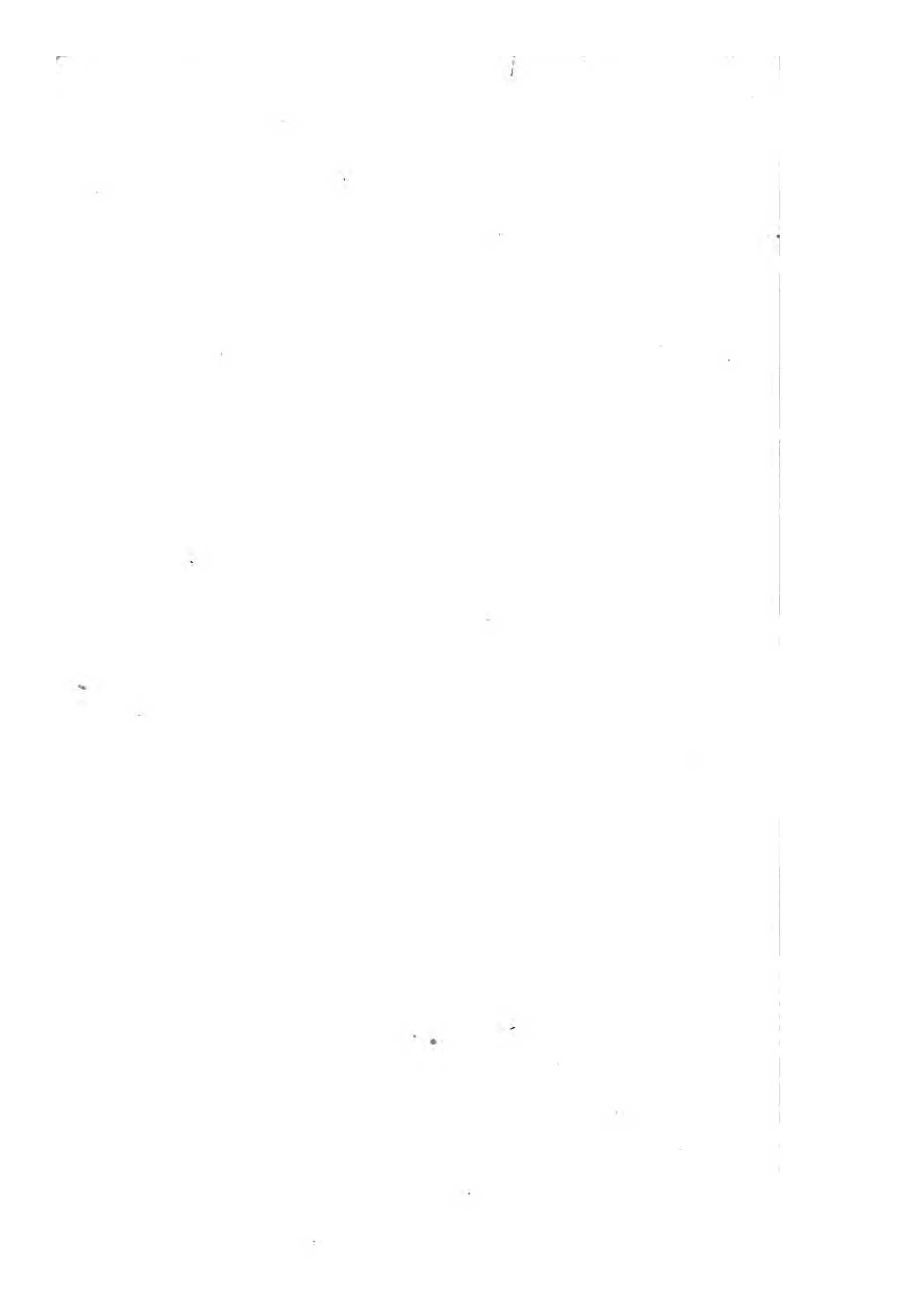
Suffira il, Cefar, que ie m'adonne  
A te louer, tant que tout lieu refonne  
Ta grand' uertu, & ma prosperité?  
Non, car ie uoy ta magnanimité  
De fi pres ioincte à la diuinité,  
Que fi ie ueulx parfaire chose telle,  
le faiz grand tort à l'immortalité,  
Qui en louant ceste benignité  
Se penfe rendre encor plus immortelle.





68

RONDEAVLX





*Revue*

## RONDEAU

*Duquel les lettres capitales portent le nom de l'Autheur.*



OMME Dido, qui moult se courrouça,  
Lors qu'Eneas feule la delaiffa  
En son pays : tout ainsi Maguelonne  
Mena son dueil : comē treffaincte,  
& bonne  
En l'Hospital toute sa fleur passa.

Nulle Fortune onques ne la bleffa,  
Toute constance en son cueur amaffa,  
Mieux esperant ; & ne fut point felonne  
Comme Dido.

Auffy celluy, qui toute puiffance a,  
Renuoya cil, qui au boys la laiffa,  
Ou elle estoit : mais quoy qu'on en blafonne,  
Tant eut de dueil, que le Monde s'estonne,  
Que d'un cousteau son cueur ne transperfa,  
Comme Dido.

*Responſe à un Rondeau, qui ſe commençoit,  
Maître Clement mon bon Amy.*

EN un Rondeau ſur le commencement  
VN uocatif, comme, Maître Clement,  
Ne peut faillir rentrer par Huys, ou Porte :  
Aux plus ſçauans Poëtes m'en rapporte,  
Qui d'en uſer ſe gardent ſagement.

Bien inuenter uous fault premierement  
L'inuention deſchiffrer proprement.  
Si que Raiſon, & Rithme ne ſoit morte  
En un Rondeau.

Vſez de motz receuz communement,  
Rien ſuperflu n'y ſoit aucunement,  
Et de la fin quelque bon propos forte :  
Clouez tout court, rentrez de bonne forte,  
Maître paſſé ferez certainement  
En un Rondeau.

*À un Creancier.*

VN bien petit de pres me uenez prendre,  
Pour uous payer : & ſi debuez entendre,  
Que ie n'euz onc Angloys de uoſtre taille :  
Car à tous coups uous criez, Baille, Baille,

Et n'ay de quoy contre uous me deffendre.

Sur moy ne fault telle rigueur estendre,  
Car de pecune un peu ma bourse est tendre :  
Et toutesfois i'en ay, uaille qui uaille,

Vn bien petit.

Mais à uous ueoir (ou lon me puisse pendre)  
Il semble aduis, qu'on ne uous uueille rendre,  
Ce qu'on uous doit : beau Sire ne uous chaille.  
Quand ie feray plus garny de cliquaille,  
Vous en aurez : mais il uous fault attendre .

Vn bien petit.

---

*Du Disciple soustenant son Maistre.*

---

**D**v premier coup, entendez ma responce,  
Folz Detraçteurs, mon Maistre uous annonce  
Par moy, qui suis l'un de ses clerks nouueaux :  
Que pour rithmer ne uous craint deux naueaux,  
Et eussiez uous de sens encor une once.

Si l'espargnez, tous deux ie uous renonce :  
Picquez le donc, mieulx que d'Espine, ou Ronce,  
Luy enuoyant des meilleurs & plus beaulx

Du premier coup.

Et tenez bon, en suyuant ma femonce :  
Car si un coup ses deux Sourcilz il fronce,  
Et eussiez uous de rithmes, & Rondeaulx

Plein trois Barrilz, voire quatre Tonneaulx,  
 le ueulx mourir, s'il ne les uous deffonce  
 Du premier coup.

*Dun, qui incite une ieune Dame à faire Amy.*

A MON plaisir uous faictes feu, & bafme :  
 Parquoy fouuent ie m'estonne, ma Dame,  
 Que uous n'avez quelque Amy par amours.  
 Au Diable l'un, qui fera fes clamours  
 Pour uous prier, quand ferez uieille lame.

Or en effect, ie uous iure mon ame,  
 Que si i'estois ieune, & gaillarde femme,  
 l'en auroys un deuant qu'il fut trois iours  
 A mon plaisir.

Et pourquoy non ? ce feroit grand diffame,  
 Si uous perdiez ieunesse, bruyt, & fame  
 Sans esbranler Drap, Satin, & Velours :  
 Pardonnez moy, si mes motz font trop lourdz,  
 le ne uous ueulx qu'apprendre uofre game  
 A mon plaisir.

*De l'Amoureux ardent.*

A v feu, qui mon cueur a choify,  
 Iectez y, ma feule Deeffe,  
 De l'eau de grace, & de lieffe,  
 Car il est confommé quasi.

Amour l'a de si pres faisi,  
Que force est, qu'il crie fans cesse  
Au feu.

Si par uous en est deffaisty,  
Amour luy doit plus grand' destresse,  
Si iamais fert autre maistresse:  
Donques ma Dame courez y  
Au feu.

---

*A une mesdisante.*

---

ON le m'a dit, Dague à rouelle,  
Que de moy en mal uous parlez:  
Le uin que si bien auallez,  
Vous le mect il en la Ceruelle?

Vous estes rapporte nouvelle,  
D'autre chose ne uous meslez:

On le m'a dict.

Mais si plus uous aduient, Meselle,  
Voz Reins en feront bien gallez:  
Allez de par le Diable, allez,  
Vous n'estes qu'une Macquerelle,  
On le m'a dict.

---

*A un Poète ignorant.*

QV'ON mene aux champs ce Coquardeau,  
 Lequel gaste quand il compose  
 Raïson, Mesure, Texte, & Glose,  
 Soit en Ballade, ou en Rondeau.

Il n'a ceruelle, ne Cerueau :  
 C'est pourquoy, si hault crier i'ose,  
 Qu'on mene aux champs ce Coquardeau.

S'il ueult rien faire de nouveau,  
 Qu'il œuure hardiment en Prose  
 (l'entens s'il en sçait quelque chose)  
 Car en rithme ce n'est qu'un ueau,  
 Qu'on mene aux champs.

*De la ieune Dame, qui a uieil Mary.*

EN languissant, & en grefue tristesse  
 Vit mon las cuer, iadis plein de lieffe,  
 Puis que lon m'a donné Mary uieillard.  
 Helas pourquoy? rien ne sçait du uieil art,  
 Qu'apprend Venus l'amoureuse Deesse.

Par un desir de monstrier ma prouesse  
 Souuent l'affaulx : mais il demande, ou est ce ?  
 Ou dort, peult estre, & mon cuer ueille à part  
 En languissant.

Puis quand ie ueulx luy iouer de finesse,  
 Honte me dict, Cesse ma fille, Cesse,  
 Garde t'en bien, à honneur prens esgard :  
 Lors ie respons, Honte, allez à l'escart :  
 Ie ne ueulx pas perdre ainsi ma ieunesse  
 En languissant.

*Du mal content d'Amours.*

**D'**ESTRE amoureux n'ay plus intention,  
 C'est maintenant ma moindre affection,  
 Car celle là, de qui ie cuidoyz estre  
 Le bien aymé, m'a bien faict apparoystre,  
 Qu'au faict d'amour n'y a que fiction.

Ie la pensois sans imperfection,  
 Mais d'autre Amy a prins possession :  
 Et pour ce, plus ne me ueulx entremettre  
 D'estre amoureux.

Au temps present par toute nation  
 Les Dames sont comme un petit sion,  
 Qui tousiours ploye à dextre & à fenestre.  
 Bref, les plus fins n'y scaient rien congnoistre.  
 Parquoy concludz, que c'est abusion  
 D'estre amoureux.

*De l'absent de s'Amye.*

**T**OUT au rebours (dont conuient que languisse)  
 Vient mon uoloir : car de bon cueur uous ueisse,  
 Et ie ne puis par deuers uous aller.  
 Chante qui ueult : balle qui ueult baller,  
 Ce feul plaisir seulement ie uoulsisse.

Et s'on me dict, qu'il fault que ie choyssisse  
 De par deça Dame qui m'eslouyffe,  
 Ie ne scaurois me tenir de parler

Tout au rebours.

Si respons franc, i'ay Dame sans nul uice,  
 Autre n'aura en amour mon seruice :  
 Ie la desire, & souhaitte uoler  
 Pour l'aller ueoir, & pour nous consoler,  
 Mais mes souhaitz uont comme l'Escreuice,  
 Tout au rebours.

*De l'Amant douloureux.*

**A**VANT mes iours, mort me fault encourir  
 Par un regard, dont m'as uolu ferir,  
 Et ne te chault de ma griefue tristesse :  
 Mais n'est ce pas à toy grande rudeffe,  
 Veux tu peulx si bien me secourir ?

Apres de l'eau me fault de soif perir,  
 Ie me uoy ieune, & en aage fleurir,



Et si me monstre estre plein de uieilleſſe  
 Auant mes iours.

Or ſi ie meurs, ie ueulx Dieu requerir,  
 Prendre mon Ame: & fans plus enquerir,  
 Le donne aux uers mon Corps plein de faibleſſe.  
 Quant eſt du Cueur, du tout ie le te laiſſe,  
 Ce nonobſtant que me faces mourir  
 Auant mes iours.

*A Monsieur de Pothon.*

**L**A ou ſçaez, fans uous ne puis uenir,  
 Vous eſtes cil, qui pouez ſubuenir  
 Facilement à mon cas & affaire,  
 Et des heureux de ce monde me faire,  
 Sans qu'aucun mal uous en puiſſe aduenir.

Quand ie regarde, & penſe à l'aduenir,  
 l'ay bon uouloir de ſage deuenir:  
 Mais fans ſupport ie ne me puis retraire,  
 Là ou ſçaez.  
 Male Fortune a uoulu maintenir,  
 Et a iuré de touſiours me tenir:  
 Mais, Monſeigneur, pour l'occire & deffaire,  
 Enuers le Roy ueillez mon cas parfaire,  
 Si que par uous ie puiſſe paruenir,  
 Là où ſçaez.

*De la mort de Monsieur de Chiffay.*

**D'**UN coup d'estoc, Chiffay noble homme, & fort,  
L'an dix & sept, soubz malheureux effort  
Tomba occis au Moys qu'on seme l'orge,  
Par Pomperan : qui de Boucchal, & Lorge  
Fut fort blessé, quoy qu'il resistast fort.

Chiffay beau, ieune, en credit, & support  
Feit son deuoir au combat, & abord :  
Mais par hazard fut frappé en la gorge  
D'un coup d'estoc.

Dont un chascun de dueil ses leures mord,  
Disant, hélas, l'honneste homme est il mort ?  
Pleust or à Dieu, & monseigneur Saint George,  
Que tout baston eust été en la forge,  
Alors qu'il fut ainsi nauré à mort  
D'un coup d'estoc.

*A un Poète François.*

**M**IEVLX resonnant, qu'a bien louer facile,  
Est ton renom uolant du domicile  
Palladial uers la Terrestre gent :  
Puis uers les Cieulx, dont as le tiltre gent  
D'Aigle moderne, à suyure difficile.

Le dy moderne, antique en façons mille :  
Ce qui pres toy me rend bas, & humile,

D'autant que Plomb est plus fourd, que l'Argent  
Mieulx resonnant.

Ainsi ma plume, en qui bourbe distille,  
Veult esclarcir l'onde claire & utile,  
Dont le grauer est assez refulgent,  
Pour troubler l'œil de l'esprit indigent,  
Qui en tel cas a besoing d'autre stile  
Mieulx resonnant.

*Au Seigneur Theocrenus, lisant à ses disciples.*

**P**LVS proufitable est de t'escouter lire,  
Que d'Apollo ouyr toucher la Lyre,  
On ne se prend plaisir que pour l'oreille:  
Mais en ta langue ornee, & nompareille  
Chascun y peult plaisir & fruit eslire.

Ainsi d'autant qu'un Dieu doit faire & dire  
Mieulx qu'un mortel, chose ou n'ayt que redire:  
D'autant il fault estimer ta merueille  
Plus proufitable.

Bref, si dormir plus que ueiller peult nuyre,  
Tu dois en loz par suz Mercure bruyre,  
Car il endort l'œil de celuy qui ueille:  
Et ton parler les endormis esueille,  
Pour quelque iour à repos les conduyre  
Plus proufitable.

*A Estienne du Temple.*

**T**ANT est subtil, & de grande efficace  
 Le tien esprit, qu'il n'est homme qui face  
 Chose qui plus honneur & loz conferue:  
 Et ce qu'as faict, Roy, Seigneur, Serf, ne Serue  
 Ne le fait onc: ie metz Raison en face.

Qui ueult descendre en la uallee basse,  
 Monté doit estre auant en haulte place:  
 Mais ton esprit tout le contraire obserue,  
 Tant est subtil.

Descendu es des Temples, quand à race:  
 Et puis monté au Temple, quand à grace,  
 le dys au Temple excellent de Minerue.  
 Bref, ton descendre est d'antique referue,  
 Et ton monter le ciel Crystallin passe,  
 Tant est subtil.

*Estienne Clavier à Marot.*

**P**OUR bien louer une chose tant digne,  
 Comme ton sens, il fault sçauoir condigne,  
 Mais moy pouret d'esprit & de sçauoir,  
 Ne puis attaindre à si hault conceuoir:  
 Dont de despit, souuent me pais, & disne.

Car ie congnois, que le fons, & racine  
 De tes escriptz ont prins leur origine

Si tresprofondz, que ie n'y puis rien uoir,  
 Pour bien louer.  
 Donc Orateurs, chascun de uous configne,  
 Termes dorez puysez en la Piscine  
 Palladiane : & faictes le deuoir  
 Du filz Marot en telle estime auoir,  
 Qu'il n'a second en Poësie insigne,  
 Pour bien louer.

*Responce audict Clavier.*

**P**OUR bien louer, & pour estre loué,  
 De tous espritz tu dois estre alloué,  
 Fors que du mien, car tū me plus que loues :  
 Mais en louant plus hauls termes alloues,  
 Que la Sainct Iehan, ou Pasques, ou Noué.

Qui noue mieulx, respons, ou C, ou E ?  
 I'ay iusque icy en eau baffe noué :  
 Mais dedans l'eau Cabaline tu noues,  
 Pour bien louer.

C. c'est Clement, contre chagrin cloué.  
 E. est Etienne, esueillé, enioué :  
 C'est toy qui maintz de loz trefamples doues :  
 Mais endroit moy tu fais Cignes les Oues,  
 Quoy que de loz doiués estre doué  
 Pour bien louer.

*À Jehanne Gaillarde, Lyonnaise.*

**D'**AVOIR le prix en science & doctrine,  
 Bien merita de Pisan la Cristine  
 Durant ses iours : mais ta plume doree  
 D'elle feroit à present adoree,  
 S'elle uiuoit par uolunté diuine.

Car tout ainsi, que le feu l'or affine,  
 Le temps a faict nostre langue plus fine,  
 De qui tu as l'eloquence assuree  
 D'auoir le prix.

Donques ma main, rends toy humble & benigne,  
 En donnant lieu à la main feminine :  
 N'escris plus rien en Rithme mesuree,  
 Fors que tu es une main bienheuree,  
 D'auoir touché celle qui est tant digne  
 D'auoir le prix.

*Responce de ladicte Gaillarde.*

**D'**E m'acquiter, ie me trouue surprise  
 D'un foible esprit, car à toy n'ay sçauoir  
 Correspondant : tu le peulx bien sçauoir,  
 Veux qu'en cest art, plus qu'autre lon te prise.

Si fuisse autant eloquente, & apprise,  
 Comme tu dys, ie ferois mon deuoir  
 De m'acquiter.

Si ueulx prier la grace en toy comprife,  
 Et les uertus, qui tant te font ualoir,  
 De prendre en gré l'affectueux uouloir,  
 Dont ignorance a rompu l'entreprise  
 De m'acquiter.

---

*A celuy, dont les lettres Capitales portent le nom.*

---

**V**EU ton esprit, qui les autres surpasse,  
 Le m'esbahys, comment ie prens audace  
 Composer uers. Est ce pour te ualoir,  
 Touchant cest art? c'est plus tost Bon uouloir,  
 Ou franc Desir, qui mon cueur induit à ce.

Rien n'est mon fait : le tien est don de grace.  
 Bref, ta façon en peu de Rithme embrasse  
 Raison fort grande, & fans grand' peine auoir,  
 Veu ton esprit.

Or deormais ie ueulx fuyure la traffe  
 De ton hault fens, duquel la ueine passe  
 Entre les Rocz du profond conceuoir.  
 A tant me tays : mais si en tel sçauoir  
 Veulx t'adonner, tu feras loultrepasse,  
 Veu ton esprit.

---

*De Madame la Duchesse d'Alençon, Sœur unique  
du Roy.*

SANS rien blasmer, ie fers une maistresse,  
Qui toute femme ayant noble haultesse  
Passe en Vertus, & qui porte le nom  
D'une fleur belle : & en Royal furnom  
Demonstre bien son antique noblesse.

En chasteté elle excède Lucreffe :  
De uif esprit, de constance, & sageffe  
C'en est l'enseigne, & le droict gouffanon  
Sans rien blasmer.

On pourroit dire, il l'estime sans cesse,  
Pour ce que c'est sa Dame & sa Princeffe :  
Mais on sçait bien, si ie dy uray ou non.  
Bref, il ne fut en louable renom  
Depuis mille ans une telle Duchesse  
Sans rien blasmer.

*A ses Amys.*

IL n'en est rien, de ce qu'on uous reuelle :  
Iceux qui l'ont dit ont faulte de ceruelle,  
Car en mon cas il n'y a mesprison,  
Et par dedans ne uy iamais prison :  
Donques, Amys, l'ennuy qu'auyez, ostez le.

Et uous Causeurs pleins d'enuie immortelle,



Qui voudriez bien que la chose fust telle,  
Creuez de dueil, de despit, ou poison :

Il n'en est rien.

le rys, ie chante en ioye solennelle,  
le fers ma Dame, & me console en elle,  
le rithme en Prose (& peult estre en raifon)  
le fors dehors, ie rentre en la maison :  
Ne croyez pas donques l'autre nouvelle,  
Il n'en est rien.

*D'un, qui se plainct de Mort, & d'Enuie.*

**D**EPVIS quatre ans faulx Rapport uicieux,  
Et de la Mort le dard pernicieux  
Ont faict sur moy tomber maint grand' orage :  
Mais l'un des deux m'a nauré en courage  
Trop plus que l'autre, & en bien plus de lieux.

Touchant Rapport, en despit de ses yeulx  
le uy tousiours riche, sain, & ioyeux.  
Combien qu'a tort il m'ayt faict grand dommage

Depuis quatre ans.

Mais quand de Mort le remors furieux  
S'en uient par foys passer deuant mes yeulx,  
Lors suis contrainct de blasmer son outrage :  
Car luy tout feul m'a plus donné de rage,  
Que n'a Enuie, & tous les enuieux,

Depuis quatre ans.

X *D'un, qui se complainct de Fortune.*

**F**AVLSE Fortune, ô que ie te uy belle!  
 Las qu'a present tu m'es rude, & rebelle:  
 O que iadis feiz bien à mon desir!  
 Et maintenant me fais le desplaisir  
 Que ie craingnois plus que chose mortelle.

Enfans nourrir de sa gauche mammelle,  
 Composons luy (ie uous prie) un Libelle  
 Qui pique dru, & qui morde à loisir  
 Faulse Fortune.

Par sa rigueur (helas) elle m'expelle  
 Du bien, que i'ay : disant, puis qu'il uient d'elle,  
 Qu'elle peut bien du tout m'en deffaisir.  
 Mais en fin Mort mort me fera gesir  
 Pour me uenger de sa sœur la cruelle  
 Faulse Fortune.

*A madame de Bazauges.*

**D**E Fortune trop aspre, & dure  
 Peut trop souffrir un poure corps,  
 Si par parolles ne met hors  
 La cause, pourquoy il endure.

Mais sous constante couverture  
 On peut bien declairer les fortz  
 De Fortune.

D'en descirer robe & ceinture,  
Crier, & faire telz effortz,  
Tout cela ne fert de rien, fors  
A plus indigner la nature  
De Fortune.

---

*Du confict en douleur.*

---

**S**i j'ay du mal, maulgre moy ie le porte :  
Et s'ainfi est qu'aucun me reconforte,  
Son reconfort ma douleur point n'appaise :  
Voila comment ie languis en mal ayse,  
Sans nul espoir de lieffe plus forte.

Et fault qu'ennuy iamais de moy ne forte :  
Car mon estat fut faict de telle forte,  
Des que fuz né. Pourtant ne uous desplaife,  
Si j'ay du mal,

Quand ie mourray ma douleur fera morte :  
Mais ce pendant mon poure cueur supporte  
Mes tristes iours en Fortune mauuaife :  
Dont Force m'est que mon ennuy me plaife :  
Et ne fault plus que ie me desconforte,  
Si j'ay du mal.

---

*Par contradictions.*

**E**N esperant, espoir me desespere:  
 Tant que la mort m'est uie tresprospere,  
 Me tourmentant de ce qui me contente,  
 Me contentant de ce qui me tourmente,  
 Pour la douleur du soulas que i'espere.

Amour hayneuse en aigreur me tempere.  
 Puis temperance aspre comme Vipere  
 Me refroidist soubz chaleur uehemente  
 En esperant.

L'enfant aussi qui surmonte le pere,  
 Bende ses yeulx pour ueoir mon impropere:  
 De moy s'enfuyt, & iamais ne s'absente,  
 Mais sans bouger ua en obscure fente  
 Cacher mon dueil, affin que mieulx appere,  
 En esperant.

*Aux amys, & sœurs de feu Claude Perreal, Lyonnois.*

**E**N grand regret, si pitié uous remord,  
 Pleurez l'amy Perreal qui est mort,  
 Vous ses amys: chascun prenne sa plume:  
 La mienne est preste, & bon desir l'alume  
 A deplorer (de sa part) telle mort.

Et uous ses sœurs, dont maint beau tableau fort,

Paindre uous fault pleurantes son gref fort  
 Pres de la tombe en laquelle on l'inhume  
 En grand regret.

Regret m'en blesse, & si sçay bien au fort,  
 Qu'il fault mourir, & que le desconfort  
 (Soit court ou long) n'y fert que d'amertume:  
 Mais uraye amour est de telle coustume,  
 Qu'elle contrainct les amys plaindre fort  
 En grand regret.

---

*Du Vendredy Saint.*

---

**D**VEIL, ou plaisir me fault auoir sans cefse:  
 Dueil quand ie uoy (ce iour plein de rudesse)  
 Mon Redempteur pour moy en la croix pendre:  
 Ou tout plaisir, quand pour son fang esprendre  
 Ie me uoy hors de l'infemale presse.

Ie riray donc, non, ie prendray tristesse.  
 Tristesse? ouy, dys ie toute lieffe.  
 Bref, ie ne sçay bonnement lequel prendre,  
 Dueil, ou plaisir.

Tous deux sont bons, selon que Dieu nous dresse:  
 Ainsi la mort qui le Saulueur oppresse,  
 Faict sur noz cueurs dueil & plaisir descendre:  
 Mais nostre mort, qui en fin nous faict cendre,  
 Tant seulement l'un ou l'autre nous laisse,  
 Dueil, ou plaisir.

---

*De la Conception nostre Dame.*

COMME Nature est en peché ancée  
 Par art d'Enfer : grace, qui nous recrée  
 Par art du ciel, Marie en garantit :  
 Car autrement cil, qui se y consentit,  
 Ne l'eust iamais à son Filz consacré.

Mais il peult tout, & ueult, & luy aggree,  
 Qu'un Filz sacré aye mere sacrée :  
 Ce qu'elle fut, & uice ne fentit,  
 Comme Nature.

Nature trop de fol desir outtree,  
 Est en peché originel entree,  
 Et sans baptesme onc homme n'en partit.  
 Mesmes iamais la Vierge n'en fortit,  
 Aussi iamais elle n'y fit entree  
 Comme Nature.

*De la ueüe des Roys de France, & d'Angleterre  
 entre Ardres, & Guynes.*

DE deux grans Roys la noblesse & puissance  
 Veüe en ce lieu, nous donne congnoissance,  
 Qu'amytié prend courage de Lyon  
 Pour ruer ius uieille rebellion,  
 Et mettre fus de Paix l'esiouyffance.

Soit en beauté, sçauoir, & contenance,  
 Les anciens n'ont point de fouenance

D'auoir onc ueu si grand' perfection  
 De deux grans Roys.  
 Et le festin, la pompe, & l'assistance  
 Surpasse en bien le triumphe & prestance  
 Qui fut iadis sur le mont Pelyon.  
 Car de la uint la guerre d'Illion :  
 Mais de cecy uient Paix, & alliance  
 De deux grans Roys.

*De ceulx, qui alloient sur Mule au Camp d'Attigny.*

**A**vx champs, aux champs, Braues, qu'on ne  
 uous trouffe :  
 Prenez harnoyz, l'arc, la fleche, & la trouffe  
 Pour uous deffendre en Haynault, ou Milan,  
 Et gardez bien d'y empongner mal an :  
 Car le drap d'or bien peu fert, quand on poulse.

Raison pourquoy? on se y bat & courrouffe  
 Plus qu'a chasser à quelque beste rouffe,  
 Ou à uoller la Pye ou le Millan  
 Aux champs.

En cestuy camps ou la guerre est si douce,  
 Allez sur Mule avecques une Houffe,  
 Aussi tousez qu'un Moyne ou Capellen :  
 Mais uous uouldriez estre en Hierusalem,  
 Quand ce uiendra à donner la secouffe  
 Aux champs.

*Au Roy.*

**A**v departir de la uille de Reins  
 Faulte d'argent me rend foible de reins  
 Roy des François, uoire de telle forte,  
 Que ne sçay pas comme d'icy ie forte,  
 Car mon cheual tient mieulx que par les creins.

Puis l'hoste est rude, & plein de gros refrains :  
 Ie y laisseray mors, boffettes, & frains,  
 Ce m'a il dict : ou le Diable l'emporte

Au departir.

Si uous supply, Prince, que i'ayme, & crains,  
 Faictes miracle avecques aucuns grains,  
 Refuscitez ceste personne morte :  
 Ou autrement demourray à la porte  
 Avec plusieurs qui sont à ce contrainctz

Au departir.

*D'un lieu de plaisance.*

**P**lus beau que fort ce lieu ie puis iuger :  
 Parquoy le ueulx non pas comparer  
 A Ilyon, non à Troye la grande,  
 Mais bien au ual tapissé de Lauande,  
 Ou s'endormit Paris ieune berger.

En ce beau lieu Dyane uient loger :  
 Ne ueillez donc sur luy faulte songer,



Car il est tel comme elle le demande,  
 Plus beau que fort.  
 Maintz ennemys le viennent assieger,  
 Dont le plus rude est le Serin legier,  
 L'autre le Geay, la Passe, la Callande;  
 Ainsi la Dame (à qui me recommande)  
 S'esbat à ueoir la guerre en son Verger  
 Plus beau que fort.

*D'aucunes Nonnains.*

**H**ORS du Conuent lautrehyer soubz la Coul-  
 drette  
 Je rencontray mainte Nonne proprette,  
 Suyuant l'Abbesse en grand' deuotion :  
 Si cours apres, & par affection  
 Vins aborder la plus ieune & tendrette.

Je l'arraisonne, elle plainct & regrette :  
 Dont ie congneus (certes) que la pourete  
 Eust bien uoulu autre uacation

Hors du Conuent.

Toutes auoient soubz uesture secrette  
 Vn tainct uermeil, une mine faffrette,  
 Sans point auoir d'amour fruition.  
 Ha (dis ie lors) quelle perdition  
 Se faict icy de ce, dont i'ay souffrette  
 Hors du Conuent.

*D'alliance de Pensee.*

V<sup>N</sup> mardy gras, que tristesse est chassée,  
 M'aduint par heur d'amitié pourchassée,  
 Vne pensee excellente, & loyale:  
 Quand ie dirois digne d'estre Royale,  
 Par moy feroit à bon droict exaulcée.

Car de rithmer ma plume dispensee  
 (Sans me louer) peult louer la Pensee,  
 Qui me furuint dansant en une Sale

Vn mardy gras.

C'est celle qu'ay d'alliance pressée  
 Par ces attraiçts: laquelle à uoix baissée  
 M'a dit, ie suis ta Pensee feale,  
 Et toy la mienne, à mon gré cordiale:  
 Nostre alliance ainsi fut commencee

Vn mardy gras.

*De sa grande Amye.*

D<sup>EDANS</sup> Paris Ville iolie  
 Vn iour passant melancolie  
 Ie prins alliance nouvelle  
 A la plus gaye Damoyfelle,  
 Qui soit d'icy en Italie.

D'honnesteté elle est faisie,

Et croy (selon ma fantasie)  
 Qu'il n'en est gueres de plus belle  
 Dedans Paris.

Je ne la vous nommeray mye,  
 Si non, que c'est ma grand' Amye,  
 Car l'alliance se fait telle,  
 Par un doux baiser, que j'eus d'elle  
 Sans penser aucune infamie  
 Dedans Paris.

*De troys Alliances.*

**T**ANT, & plus mon cueur se contente  
 D'alliances, car autre attente  
 Ne me sçauroit mieulx assouvir,  
 Veux que j'ay (pour honneur s'uyvir)  
 Pensée, grand' Amye, & Tante.

La Pensée est noble, & prudente :  
 La grand' Amye belle, & gente :  
 La Tante en bonté veulx pleuir  
 Tant, & plus.

Et ce Rondeau ie luy presente :  
 Mais pour conclusion decete,  
 La premiere ie veulx seruir :  
 De l'autre l'amour defferuir :  
 Croire la tierce, est mon entente  
 Tant, & plus.

*Aux Damoyelles paresseuses d'escrire à leurs Amys.*

**B**ON iour : & puis, quelles nouvelles ?  
 N'en sçauroit on de uous auoir ?  
 S'en bref ne m'en faictes sçauoir,  
 l'en feray de toutes nouvelles.

Puis que uous estes si rebelles,  
 Bon Vespere, bonne nuict, bon soir,  
 Bon iour.

Mais si uous cueillez des Groyfelles,  
 Enuoyez m'en : car pour tout uoir,  
 le suis gros : mais c'est de uous ueoir  
 Quelque matin mes Damoyelles :  
 Bon iour.

*De celuy, qui nouvellement a receu lettres de s'Amye.*

**A** MON desir, d'un fort singulier estre,  
 Nouveaux escriptz on m'a faict apparostre,  
 Qui m'ont rauy, tant qu'il fault que par eulx  
 Aye lieffe, ou ennuy langoureux :  
 Pour l'un ou l'autre Amour si m'a faict naistre.

C'est par un cueur que du mien i'ay faict maistre,  
 Voyant en luy toutes uertus accroistre :  
 Et ne crains fors, qu'il soit trop rigoureux  
 A mon desir.

C'est une Dame en faitz & dictz adextre,  
 C'est une Dame ayant la forte d'estre  
 Fort bien traictant un loyal Amoureux.  
 Pleust or à Dieu que fuisse assez heureux,  
 Pour quelque iour l'esprouer, & congnoistre  
 A mon desir.

*De trois couleurs, Gris, Tanné, & Noir.*

**G**RIS, Tanné, Noir porte la fleur des fleurs  
 Pour sa liuree, avec regretz & pleurs :  
 Pleurs & regretz, en son cueur elle enferme :  
 Mais les couleurs dont ses uestementz ferme,  
 Sans dire mot, exposent ses douleurs.

Car le Noir dict la fermeté des cueurs :  
 Gris le trauail : & Tanné les langueurs :  
 Par ainsi c'est Langueur en Trauail ferme,  
 Gris, Tanné, Noir.  
 l'ay ce fort mal par elle, & ses ualeurs,  
 Et en souffrant ne crains aucuns malheurs,  
 Car sa bonté de mieulx auoir m'affirme :  
 Ce nonobstant, en attendant le terme,  
 Me fault porter ces trois tristes couleurs,  
 Gris, Tanné, Noir.

*D'un Soy deffiant de sa Dame.*

---

**P**LVS qu'en autre lieu de la ronde,  
 Mon cueur uole comme l'Aronde  
 Vers toy, en prieres & dictz:  
 Mais si asprement l'escondis,  
 Que noyer le fais en claire onde.

Donc ne puis croire, ou lon me tonde,  
 Que ton cueur à m'aymer se fonde,  
 Quand tous biens m'y font interdictz  
 Plus qu'en autre lieu.

Car il n'y a Princeffe au monde,  
 Qui m'aymast d'amour si profonde,  
 Comme celle que tu me dis,  
 Qui ne m'ouurist le Paradis  
 De iouyffance, ou grace abonde  
 Plus qu'en autre lieu.

---

*De celuy qui ne pense qu'en s'Amye.*

---

**T**OVTES les nuitz ie ne pense qu'en celle,  
 Qui a le corps plus gent qu'une pucelle  
 De quatorze ans, sur le poinct d'enrager:  
 Et au dedans un cueur, pour abreger,  
 Autant ioyeux, qu'eut onques Damoyfelle.

Elle a beau tainct, un parler de bon zelle,

Et le Tetin rond comme une Groizelle :  
 N'ay ie donc pas bien cause de songer  
 Toutes les nuitz ?  
 Touchant son cueur, ie l'ay en ma cordelle,  
 Et son Mary n'a finon le corps d'elle :  
 Mais toutesfoys, quand il uouldra changer,  
 Prenne le cueur : & pour le soulager  
 l'auray pour moy le gent corps de la belle  
 Toutes les nuitz.

*De celuy, qui entra de nuit chez s'Amye.*

**D**E nuit & iour fault estre aduantureux,  
 Qui d'amours ueult auoir biens plantureux :  
 Quant est de moy, ie n'euz onc crainte d'ame,  
 Fors seulement, en entrant chez ma Dame,  
 D'estre apperceu des Langars dangereux.

Vn soir bien tard me feirent si paoureux,  
 Qu'aduis m'estoit qu'il estoit iour pour eulx :  
 Mais si entray ie, & n'en uint iamais blasme  
 De nuit & iour.

La nuit ie prins d'elle un fruit faoureux,  
 Au poinct du iour uey son corps amoureux,  
 Entre deux draps, plus odorans que Bafme.  
 Mon OEil adonc, qui de plaisir se pasme,  
 Dict à mes Bras, uous estes bien heureux  
 De nuit & iour.

*Du content en Amours.*

**L**A me tiendray, ou à present me tien,  
 Car ma Maistresse au plaifant entretien,  
 M'ayme d'un cueur, tant bon, & desirable,  
 Qu'on me deuroit appeller miserable,  
 Si mon uouloir estoit autre que sien.

Et fuffe Helaine au gracieux maintien,  
 Qui me uinst dire, Amy, fais mon cueur tien,  
 Je respondrois, point ne feray muable :

Là me tiendray.

Qu'un chascun donc uoyse chercher son bien :  
 Quant est à moy, ie me trouue tresbien.

l'ay Dame belle, exquisite, & honorable :  
 Parquoy fuffe ie, unze mille ans durable,  
 Au Dieu d'amours ne demanderay rien :

Là me tiendray.

*D'un delaiſſé de s'Amye.*

**T**OUT à part foy est melancolieux  
 Le tien seruant, qui s'elongne des lieux  
 Là ou lon ueult chanter, danſer, & rire :  
 Seul en ſa chambre il ua ſes pleurs eſcrire,  
 Et n'est poſſible à luy de faire mieulx.

Car quand il pleut, & le Soleil des Cieulx  
 Ne reluyt point, tout homme est ſoucieux,



Et toute beste en fon creux se retire  
 Tout à part foy.  
 Or maintenant pleut larmes de ses yeulx,  
 Et toy qui es fon Soleil gratieux,  
 L'as delaissé en l'ombre de martyre :  
 Pour ces raisons, loing des autres se tire,  
 Que son ennuy ne leur soit ennuyeux  
 Tout à part foy.

*De celuy, de qui l'Amye a faict nouvel Amy.*

IVSQUE à la mort, D'ame t'eusse clamee,  
 Mais un nouveau t'a si bien reclamee,  
 Que tu ne ueulx qu'a fon Leurre uenir :  
 Si ne peulx tu contre moy soustenir,  
 Pourquoi l'amour deust estre confommee.

Car en tous lieux tousiours t'ay estimee :  
 Et si on dict que ie t'ay deprimee,  
 Ie dy que non, & le ueulx maintenir  
 Iusque à la mort.

Dieu doit que pis tu n'en fois renommee :  
 Car s'il est sceu, tu en feras nommee  
 Femme fans cueur, qui ne se peult tenir  
 D'aller au change, & à grand tort bannir  
 Celuy qui t'eust parfaictement aymee  
 Iusque à la mort.

*D'un Amant marry contre sa Dame.*

**D**v tout me ueulx desheriter  
De ton amour, car prouffiter  
Je n'y pourrois pas longue espace,  
Veu qu'un autre reçoit ta grace,  
Sans mieulx que moy la meriter.

Puis qu'a toy se ueult presenter,  
De moy se deura contenter,  
Car ie luy quitteray la place  
Du tout.

Tes graces sont fort à noter,  
On n'y sçauroit mettre n'oster.  
Tu as beau corps, & belle face,  
Mais ton cueur est plein de fallace:  
Voyla qui m'en fait deporter  
Du tout.

*D'alliance de Seur.*

**P**AR alliance ay acquis une Seur,  
Qui en beauté, en grace, & en douceur  
Entre un millier ne trouve sa pareille:  
Aussi mon cueur à l'aymer s'appareille,  
Mais d'estre aymé ne se tient pas bien seur.

Las elle m'a nauré de grand' uigneur,  
Non d'un cousteau, ne par hayne, ou rigueur:

Mais d'un baifer de sa bouche vermeille,  
Par alliance.

Cil qui la ueoit, iouyt d'un treshault heur :  
Plus heureux est qui parle à sa hauteur :  
Et plus heureux à qui preste l'oreille :  
Bien heureux donc deuroit estre à merueille,  
Qui en amours feroit son feruiteur  
Par alliance.



*D'une Dame ayant beauté & grace.*

**G**RANDE uertu, & beauté naturelle  
Ne font souuent en forme corporelle :  
Mais ta forme est en beauté l'oultrepassé,  
D'autant que l'Or tous les Metaux surpasse,  
Et si ueoit on mainte uertu en elle.

Auffi par tout en uole la nouvelle,  
Et ce qui plus ton renom renouuelle,  
C'est que tu as, toy seule, double grace,  
Grande uertu.

Grace en maintien, & en parole belle :  
Grace en apres, que mercy on appelle :  
L'une contraint que t'amour on pourchasse :  
L'autre de toy la iouyffance brasse :  
Ie te supplie, use enuers moy d'icelle  
Grande uertu.

*A la ieune Dame, melancolique & solitaire.*

---

**P**AR feule amour qui a tout surmonté,  
 On trouue grace en diuine bonté,  
 Et ne la fault par autre chemin querre :  
 Mais tu la veulx par cruaulté conquerre,  
 Qui est contraire à bonne uolunté.

Certes c'est bien à toy grand'cruaulté,  
 D'ufer en dueil ta ieunesse & beaulté,  
 Que t'a donné Nature sur la terre

Par feule amour.

En sa uerueur se resiouist l'Esté,  
 Et sur l'Yuer laisse ioyeuseté :  
 En ta uerueur, plaisir donques afferre :  
 Puis tu diras si uieilleffe te ferre,  
 A Dieu le temps, qui si bon a esté  
 Par feule amour.

---

*A une Dame, luy offrant cuer, & seruire.*

---

**T**ANT feulement ton amour ie demande,  
 Te suppliant, que ta beaulté commande  
 Au cuer de moy, comme à ton seruiteur.  
 Quoy que iamais il ne defferuit heur,  
 Qui procedast d'une grace si grande.

Croy, que ce cuer de te congnoistre amande,  
 Et uoluntiers se rendroit de ta bande,

S'il te plaifoit luy faire c'est honneur  
 Tant feulement.  
 Si tu le ueulx, metz le foubz ta commande :  
 Si tu les prens, las ie te recommande  
 Le triste Corps : ne le laiffe fans Cueur,  
 Mais loges y le tien, qui est uainqueur  
 De l'humble Serf, qui son uouloir te mande  
 Tant feulement.

*A une Dame pour la louer.*

Rondeau ou toute aigreur abonde,  
 Va ueoir la douceur de ce Monde :  
 Telle douceur t'adoulcira,  
 Et ton aigreur ne l'aigrira.

**T**ROP plus qu'en autre en moy s'est arresté  
 Fafcheulx ennuy : car Yuer, & Esté  
 N'ay ueu que fraulde, hayne, uice, & oppresse  
 Auec chagrin : & durant ceste presse,  
 Plus mort que uif au monde i'ay esté.

Mais le mien cueur lors de uie absenté  
 Commence à uiure, & reuient à fanté,  
 Et tout plaisir uers moy prend son adresse,  
 Trop plus qu'en autre.  
 Car maintenant i'apperçoy loyaulté :  
 Le uoy à l'œil Amour, & feaulté :

Je uoy uertu, ie uoy pleine lieffe.  
 Tout cela uoy; uoire mais en qui est ce?  
 C'est en uous feule, ou gift toute beaulté  
 Trop plus qu'en autre.

*A la fille d'un Painctre d'Orleans, belle entre  
 les autres.*

**A**v temps passé Apelles painctre sage  
 Feit feulement de Venus le uifage  
 Par fiction : mais pour plus hault atteindre  
 Ton pere a faict de Venus, fans rien faindre,  
 Entierement la face & le corfage.

Car il est painctre, & tu es fon ouurage,  
 Mieulx reffemblant Venus, de forme, & d'aage,  
 Que le tableau qu'Apelles uoulut paindre  
 Au temps passé.

Vray est, qu'il fait fi belle fon image,  
 Qu'elle eschauffoit en amour maint courage :  
 Mais celle la que ton pere a fceu taindre,  
 Y met le feu, & a dequoy l'estaindre :  
 L'autre n'eut pas un fi gros aduantage  
 Au temps passé.

*Du baiser de s'Amye.*

EN la baifant m'a dit, Amy, fans blasme  
 Ce feul baiser, qui deux bouches embafme,  
 Les arres font du bien tant esperé :  
 Ce mot elle a doucement proferé,  
 Pensant du tout appaifer ma grand' flame.

Mais le mien cueur adonc plus elle enflame,  
 Car fon alaine odorant plus que bafme  
 Souffloit le feu, qu'Amour m'a preparé  
 En la baifant.

Bref, mon esprit fans congnoiffance d'ame  
 Viuoit alors fur la bouche à ma Dame,  
 Dont se mouroit le corps enamouré :  
 Et fi fa leure eust gueres demouré  
 Contre la mienne, elle m'eust succé l'ame  
 En la baifant.

*Pour un, qui est allé loing de s'Amye.*

LOING de tes yeulx t'amour me uient pourfuiure  
 Autant ou plus qu'elle me fouloit fuiure  
 Aupres de toy : car tu as (pour tout feur)  
 Si bien graué dedans moy ta douceur,  
 Que mieulx grauer ne se pourroit en cuiure.

Le corps est loing, plus à toy ne se liure :  
 Touchant le cueur, ta beauté m'en deliure.

Ainsi ie fuis (long temps a) fans mon cueur,  
 Loing de tes yeulx.  
 Or l'homme est mort, qui n'a son cueur deliure :  
 Mais endroit moy ne s'en peult mort enfuyure,  
 Car si tu as le mien plein de langueur,  
 l'ay avec moy le tien plein de uigueur,  
 Lequel autant, que le mien, me faict uiure  
 Loing de tes yeulx.

*De la Paix traiçtee à Cambray par trois Princeffes.*

**D**ESSVS la Terre on ueoit les trois Deeffes,  
 Non pas les trois, qui apres grans lieffes  
 Misrent au Monde aspre guerre & discord :  
 Ces trois icy avec paix & accord  
 Rompent de Mars les cruelles rudeffes.

Par ces trois là, entre tourbes & pressés  
 La Pomme d'or caufa grandes oppresses :  
 Par ces trois cy l'Oliue croist & fort  
 Deffus la Terre.

S'elle fleurist, font diuines largeffes :  
 S'elle fletrist, font humaines sageffes :  
 Et en uiendra (si l'Arbre est bon, & fort)  
 Gloire à Dieu seul, aux hommes reconfort,  
 Amour de Peuple aux trois grandes Princeffes  
 Deffus la Terre.



*A Monseigneur de Belleuille.*

(62) ✓

**E**N attendant, que plus grand Oeuure face,  
 Pour presenter deuant la clere face  
 De Diana, Seigneur tant estimé,  
 Prends cest escript mal poly, & limé:  
 Et si lourd suis, mes offences efface.

Si respondray ie à ton enuoy, qu'Orace  
 N'amenderoit. Voyre mais, quand fera ce?  
 Tu le sçauras par ce Rondeau rithmé,  
 En attendant.

Ce fera lors, que ma muse trop baffe  
 Se haulfera, pour louer l'oultrepassé  
 En bruyt, & los, qui par tout est semé.  
 Loyal Amant trefdigne d'estre aymé  
 Vueille moy mettre, & tenir en sa grace,  
 En attendant.

*Sur la deuisse de Madame de Lorraine,  
 Amour, & Foy.*

**A**MOVR, & Foy font bien appariez:  
 Voyre trop mieulx ensemble mariez,  
 Que les humains, qu'en ce Monde on marie:  
 Car iamais Foy de l'amour ne uarie:  
 Et uous humains bien fouuent uariez.

Dames de cueur icy estudiez:  
 Ces deux beaulx dons Dieu uous a dediez,

Et font feans en haulte feigneurie  
 Amour, & Foy.  
 Tant font uniz, tant font bien alliez,  
 Qu'oublant l'un l'autre uous oubliez:  
 Si l'Amour fault, la Foy n'est plus cherie:  
 Si Foy perit, l'Amour s'en ua perie:  
 Pour ce les ay en deuise lyez  
 Amour, & Foy.

*De l'Amour du Siecle antique.*

**A**v bon uieulx temps un train d'Amour regnoit,  
 Qui fans grand art, & dons se demenoit,  
 Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,  
 C'estoit donné toute la Terre ronde:  
 Car feulement au cueur on se prenoit.

Et fi par cas à iouyr on uenoit,  
 Sçavez uous bien comme on s'entretenoit,  
 Vingt ans, trente ans: cela duroit un Monde  
 Au bon uieulx temps.  
 Or est perdu ce qu'amour ordonnoit,  
 Rien que pleurs fainctz, rien que changes on n'oyt.  
 Qui uouldra donc qu'a aymer ie me fonde,  
 Il fault premier, que l'amour on refonde,  
 Et qu'on la mene ainsi qu'on la menoit  
 Au bon uieulx temps.

*Responce par Victor Brodeau au precedent.*

---

**A**v bon uieux temps, que l'amour par bouquetz  
Se demenoit, & par ioyeux caquetz,  
La femme estoit trop sotté, ou trop peu fine:  
Le temps depuis, qui tout fine, & affine,  
Luy a monstté à faire ces acquestz.

Lors les Seigneurs estoient petis Nacquetz,  
D'aulx, & Oignons se faisoient les banquetz,  
Et n'estoit bruiet de ruer en cuisine

Au bon uieux temps.

Dames aux huys n'auoient clefz, ne loquetz:  
Leur garderobe estoit petis pacquetz  
De Caneuas, ou de grosse Estamine:  
Or, Dyamans, on laissoit en leur Mine,  
Et les couleurs porter aux Perroquetz

Au bon uieux temps.

---

*D'une Dame, à un Importun.*

---

**T**ANT feulement ton repos ie desire,  
T'aduertissant (puis qu'il fault le te dire)  
Que ie ne suis disposee à t'aymer:  
Si pour cueillir tu ueulx donques femer,  
Trouue autre champ, & du mien te retire.

Bref, si ton cueur plus à ce chemin tire,  
Il ne fera que augmenter son martyre,

Car ie ne ueulx feruiteur te nommer,  
 Tant feulement.  
 Tu peulx donc bien autre maistresse eslire :  
 Que pleust à Dieu qu'en mon cueur peuffes lire,  
 Là ou Amour ne t'a sceu imprimer :  
 Et m'esbahy (sans rien defestimer)  
 Comment i'ay pris la peine de t'escrire  
 Tant feulement.

*De la mal mariee, qui ne ueult faire Amy. 67*

**C**ONTRE raison Fortune l'esuollee  
 Trop lourdement deuers moy est uollee,  
 Quand pour loyer de ma grand' loyauté  
 Du mien espoux ie n'ay que cruauté,  
 En lieu d'en estre en mes maulx consolee.

Or d'autre Amy ne feray ie accollee,  
 Et aymerois mieulx estre decolee,  
 Que desloyale à sa desloyauté  
 Contre raison.

La fleur des champs n'est sechee, & foulee,  
 Qu'en temps d'Yuer: mais moy poure affolee  
 Pers en tout temps la fleur de ma beauté.  
 Helas ma Mere, en qui i'ay priauté,  
 Reconfortez la poure defolee  
 Contre raison.

*De l'inconstance de Ysabeau.*

COMME inconstante, & de cueur faulse & lasche,  
 Elle me laisse. Or puis qu'ainsi me lasche,  
 A uostre aduis ne la dois ie lascher?  
 Certes ouy: mais autrement fascher  
 Ie ne la ueulx, combien qu'elle me fasche.

Il luy faudroit (au train qu'amener tasche)  
 Des seruiteurs à iournee, & à tasche:  
 En trop de lieux ueult son cueur attacher  
 Comme inconstante.

Or pour couvrir son grand uice, & sa tache,  
 Souuent ma plume à la louer s'attache:  
 Mais à cela ie ne ueulx plus tascher:  
 Car ie ne puis son mauuais bruyt cacher  
 Si feurement, qu'elle ne le descache  
 Comme inconstante.

*Rondeau parfait*  
*A ses Amys apres sa deliurance.*

EN liberté maintenant me pourmaine,  
 Mais en prison pourtant ie fuz cloué:  
 Voyla comment fortune me demaine.  
 C'est bien, & mal. Dieu soit du tout loué.

Les Enuieux ont dict, que de Noué

N'en fortiroyz: que la Mort les emmaine.  
 Maulgré leurs dens le neu est desnoué:  
 En liberté maintenant me pourmaine.

Pourtant si i'ay fasché la Court Rommaine,  
 Entre meschans ne fuz onc alloué:  
 De bien famez i'ay hanté le domaine:  
 Mais en prison pourtant ie fuz cloué.

Car auffi tost que fuz defaduoué  
 De celle là, qui me fut tant humaine,  
 Bien tost apres à fainct Pris fuz uoué,  
 Voyla comment fortune me demaine.

l'euz à Paris prison fort inhumaine:  
 A Chartres fuz doucement encloué:  
 Maintenant uoys, ou mon plaisir me maine.  
 C'est bien, & mal. Dieu soit de tout loué.

Au fort, Amys, c'est à uous bien ioué,  
 Quand uostre main hors du per me ramaine.  
 Escrypt, & faict d'un cueur bien enioué,  
 Le premier iour de la uerte Semaine,  
 En liberté.

*L'Adieu de France à l'Empereur.*

**A** DIEU Cefar Prince bien fortuné  
 De uray honneur par uertu couronné:  
 Adieu le chef de la noble toison,

Au departir de la propre maison,  
Dont le bon Duc ton grand ayeul fut né.

Quand ie t'auray cent foys adieu donné,  
Et à grand dueil des yeulx abandonné,  
Le cueur fera pour toy son oraison

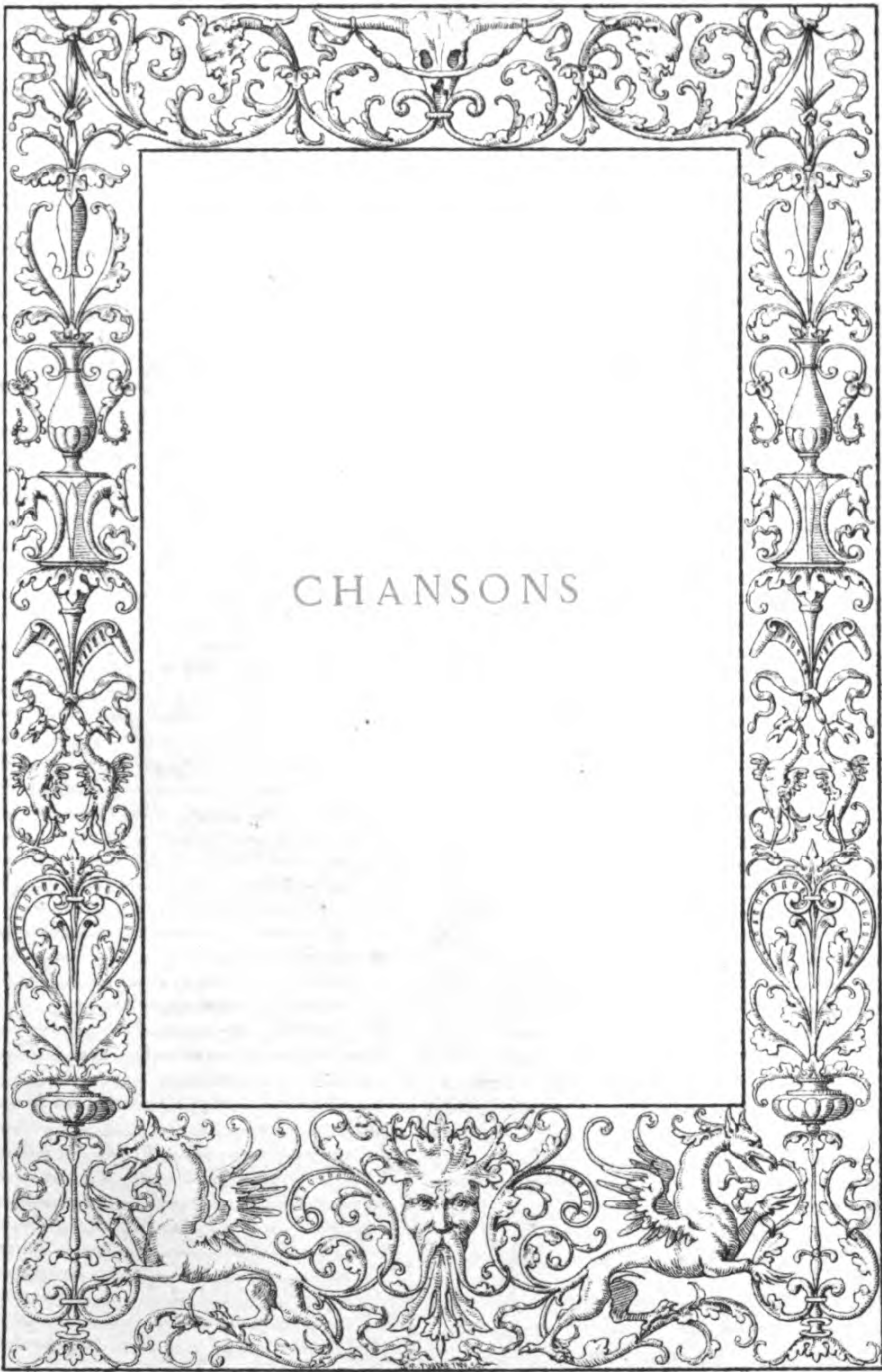
A dieu.

Le suppliant, qu'un iour ia ordonné  
Te uoye icy des tiens enuironné :  
l'entens des tiens, qui font miens par raifon.  
Or i'attendray ceste heureufe faifon,  
En grand defir que tu foys retourné,  
Adieu Cefar.









CHANSONS



CHANSON PREMIERE.

*Personal note - this is the original*



LAISIR n'ay plus, mais uy en  
defconfort,  
Fortune m'a remis en grand' dou-  
leur:  
L'heur que i'auoys est tourné en  
malheur:

Malheureux est qui n'a aucun confort.

Fort fuis dolent, & regret me remord,  
Mort m'a osté ma Dame de ualeur,  
L'heur que iauoys est tourné en malheur:  
Malheureux est, qui n'a aucun confort.

Valoir ne puis, en ce Monde fuis mort,  
Morte est m'amour, dont fuis en grand' langueur,  
Langoureux fuis plein d'amere liqueur,  
Le cueur me part pour fa dolente mort.

CHANSON II.  
—

**S**ECOVREZ moy ma Dame par amours,  
Ou autrement la Mort me uient querir.  
Autre que uous ne peult donner secours  
A mon las cueur, lequel s'en ua mourir.  
Helas, helas, uueillez donc secourir,  
Celuy qui uyt pour uous en grand' destresse,  
Car de fon cueur uous estes la maistresse.

Si par aymer, & souffrir nuitz & iours,  
L'amy deffert ce qu'il uient requerir,  
Dictes pourquoy faictes si longs seiours  
A me donner ce que tant ueulx cherir ?  
O noble cueur, laifferez uous perir  
Vostre seruant par faulte de lieffe ?  
Ie croy qu'en uous n'a point tant de rudeffe.

Vostre rigueur me fait plusieurs destours,  
Quand au premier je uous uins requerir :  
Mais bel Acueil m'a faict d'assez bons tours,  
En me laiffant maintz baisers conquerir.  
Las uoz baisers ne me sçaiuent guerir,  
Mais uont croissant l'ardant feu qui me presse :  
Iouyffance est ma medecine expresse.

CHANSON III.  
—

**D**IEV gard ma Maistresse & Regente,  
Gente de corps, & de façon,  
Son cueur tient le mien en fa tente  
Tant & plus, d'un ardant friffon.  
S'on m'oyt poulsfer sur ma chanfon  
Son de Lucz, ou Harpes doulcettes,  
C'est Espoir qui fans marriffon,  
Songer me fait en amourettes.

La blanche Colombelle belle  
Souuent ie uoys priant, criant,  
Mais deffoubz la cordelle d'elle  
Me iecte un œil friant, riant,  
En me consommant, & sommant  
A douleur qui ma face efface:  
Dont suis le reclamant amant,  
Qui pour l'oultrepassé trespasse.

Dieu des Amans de mort me garde,  
Me gardant, donne moy bon heur,  
En le me donnant, prens ta Darde,  
En la prenant, naure son cueur,  
En le naurant me tiendras feur,  
En feurté fuiuray l'accointance,  
En l'accointant, ton Seruiteur  
En seruant aura iouyffance.

## CHANSON IIII.

**I**OVYSSANCE uous donneray,  
 Mon Amy, & si meneray  
 A bonne fin uostre esperance.  
 Viuante ne uous laisseray :  
 Encores quand morte feray,  
 L'esprit en aura fouuenance.

Si pour moy auez du foucy,  
 Pour uous n'en ay pas moins auffi,  
 Amour le uous doit faire entendre.  
 Mais s'il uous greue d'estre ainfi,  
 Appaisez uostre cueur tranfi :  
 Tout uient à poinct qui peult attendre.

## CHANSON V.

**I**'ATTENS fecours de ma feule penfee :  
 J'attens le iour que lon m'escondira,  
 Ou que du tout la Belle me dira,  
 Amy, t'amour fera recompensee.

Mon alliance est fort bien commencee,  
 Mais ie ne scay comment il en ira :  
 Car s'elle ueult, ma uie perira,  
 Quoy qu'en amour s'attend d'estre auancee.

Si i'ay refus, uienne Mort infensee :  
 A son plaisir de mon cueur iouyra.  
 Si i'ay mercy, adonc s'esiouyra  
 Celuy qui point n'a fa Dame offensee.

CHANSON VI.

**A**MOVR & Mort m'ont fait oultrage :  
 Amour me retient en seruage,  
 Et Mort, pour accroistre ce dueil,  
 A prins celuy loing de mon œil,  
 Qui de pres naure mon courage.

Helas, Amour, tel personnage  
 Te seruoit en fleur de son aage,  
 Mais tu es ingrat à mon uueil,  
 De souffrir Guerre & son orgueil  
 Tuer ceux qui t'ont fait hommage.

Si est ce à mon cueur aduantage,  
 De ce que son noble corfage  
 Gift enuers, loing de mon acueil,  
 Car si i'auoys ueu son Sercueil,  
 Ma grand' douleur deuiendroit rage.

## CHANSON VII.

CELLE qui m'a tant pourmené,  
A eu pitié de ma langueur :  
Dedans fon lardin m'a mené,  
Ou tous arbres font en uigueur :  
Adonques n'ufa de rigueur,  
Si ie la baife elle m'accolle :  
Puis m'a donné fon noble cueur,  
Dont il m'est aduis que ie uolle.

Quand ie uey fon cueur estre mien,  
Ie mys toute crainte dehors,  
Et luy dys, Belle, ce n'est rien,  
Si entre uoz bras ie ne dors :  
La Dame respondit alors,  
Ne faictes plus ceste demande :  
Il est assez maistre du corps,  
Qui a le cueur à fa commande.

## CHANSON VIII.

Si de nouveau i'ay nouvelles couleurs,  
Il n'en fault ia prendre esbahyffement :  
Car de nouveau i'ay nouvelles douleurs,  
Nouvelle amour, & nouveau pensément :



Dueil & Ennuy c'est tout l'aduancement,  
 Que i'ay encor de uous tant amoureuse:  
 Si uous supply, que mon commencement  
 Cause ne soit de ma fin langoureuse.

Pleust or à Dieu, pour fuyr mes malheurs,  
 Que ie uous tinsse à mon commandement:  
 Ou, pour le moins, que uos grandes ualeurs  
 Ne fussent point en mon entendement:  
 Car uoz beaulz yeulx me plaissent tellement,  
 Et uostre amour me semble tant heureuse,  
 Que ie languis: ainsi uoyla comment,  
 Ce qui me plait m'est chose douloureuse.

---

 CHANSON IX.
 

---

QUAND i'ay pensé en uous ma bien aymee,  
 Trouuer n'en puis de si grande beaulté:  
 Et de uertu seriez plus estimee,  
 Qu'autre qui soit, si n'estoit cruaulté,  
 Mais pour uous aymer loyaulment  
 I'ay recompense de tourment:  
 Toutesfoys quand il uous plaira,  
 Mon mal par mercy finira.

Des que mon œil apperceut uostre face,  
 Ma liberté du tout m'abandonna,

Car mon las cueur esperant uostre grace  
De moy partit, & à uous se donna.

Or s'est il uoulu retirer  
En lieu d'ou ne se peult tirer,  
Et uous a trouuee fans fy,  
Fors qu'estes Dame fans mercy.

Vostre rigueur ueult donques que ie meure,  
Puis que pitié uostre cueur me remord :  
Si n'aurez uous, de ce ie uous affeure,  
Loz ny honneur de si cruelle mort :  
Car on ne doit mettre en langueur  
Celuy qui ayme de bon cueur :  
Trop est rude à son Ennemy,  
Qui est cruel à son Amy.

CHANSON X.

IE suis aymé de la plus belle,  
Qui soit uiuant' deffoubz les Cieulx :  
Encontre tous faulx Enuieux  
Ie la soustiendray estre telle.

Si Cupido doux & rebelle  
Auoit desbendé ses deux yeulx,  
Pour ueoir son maintien gracieux,  
Ie croy qu'amoureux feroit d'elle.

Venus la Deeffe immortelle,  
Tu as fait mon cueur bien heureux,  
De l'auoir fait estre amoureux  
D'une si noble Damoyfelle.

## CHANSON (XI) ✓

QVI ueult auoir lieffe,  
Seulement d'un regard  
Vienne ueoir ma maistresse,  
Que Dieu maintienne & gard :  
Elle a si bonne grace,  
Que celuy qui la uoit,  
Mille douleurs efface,  
Et plus s'il en auoit.

Les uertus de la Belle  
Me font esmerueiller :  
La fouenance d'elle  
Fait mon cueur esueiller.  
Sa beauté tant exquise  
Me fait la mort sentir :  
Mais sa grace requise  
M'en peult bien garentir.

## CHANSON XII. ✓

**T**ANT que uiuray en aage fleurissant,  
 Je seruiray Amour le Dieu puissant,  
 En faictz, en dictz, en chansons, & accords.

Par plusieurs iours m'a tenu languissant,  
 Mais apres dueil m'a faict resiouyffant,  
 Car i'ay l'amour de la belle au gent corps.

Son alliance,  
 C'est ma fiance :  
 Son cueur est mien,  
 Le mien est sien :  
 Fy de tristesse,  
 Viue lieffe,

Puis qu'en Amours i'ay tant de bien.

Quand ie la ueulx seruir & honorer,  
 Quand par escriptz ueulx son nom decorer,  
 Quand ie la ueoy, & uisite souuent,  
 Les Enuieux n'en font que murmurer,  
 Mais nostre amour n'en scauroit moins durer,  
 Autant ou plus en emporte le uent.

Maulgré enuie  
 Toute ma uie  
 Je l'aimeray :  
 Et chanteray,  
 C'est la premiere,  
 C'est la derniere,  
 Que i'ay seruie, & seruiray.

## CHANSON XIII.

L ANGVIR me fais fans t'auoir offensee,  
Plus ne m'escrips, plus de moy ne t'enquiers,  
Mais nonobstant, autre Dame ne quiers :  
Plus tost mourir que changer ma pensee.

Je ne dy pas t'amour estre effacee,  
Mais ie me plains de l'ennuy que i'acquier,  
Et loing de toy humblement te requiers,  
Que loing de moy, de moy ne fois faschee.

## CHANSON XIII.

D'ov uient cela, Belle, ie uous supply,  
Que plus à moy ne uous recommandez ?  
Toufiours feray de tristesse remply,  
Iusques à tant qu'au uray le me mandez :  
Je croy, que plus d'Amy ne demandez,  
Ou mauuais bruyt de moy on uous reuelle,  
Ou uostre cueur a faict amour nouvelle.

Si uous laissez d'amour le train ioly,  
Vostre beauté prisonniere rendez :  
Si pour autruy mauez mis en oubly,

Dieu uous y doit le bien qu'y pretendez:  
Mais si de mal en rien m'apprehendez,  
Le ueulx qu'autant que uous me semblez belle,  
D'autant ou plus uous me foyez rebelle.

## CHANSON XV.

**M**A Dame ne m'a pas uendu,  
Elle m'a feulement changé:  
Mais elle a au change perdu,  
Dont ie me tiens pour bien uengé:  
Car un loyal a estrangé  
Pour un autre qui la diffame.  
N'est elle pas legere femme?

Le Noir a quicté & rendu,  
Le Blanc est d'elle defrengé:  
Violet luy est deffendu,  
Point n'ayme Bleu, ny Orenge:  
Son cueur muable s'est rengé  
Vers le Changeant, couleur infame,  
N'est elle pas legere femme?

## CHANSON XVI.

**I**'AY contenté  
Ma uoulenté  
Suffifamment :  
Car i'ay esté  
D'amours traicté  
Differemment.  
I'ay eu tourment,  
Bon traictement,  
I'ay eu douceur & cruaulté :  
Et ne me plains fors feulement  
D'auoir aymé si loyaulment  
Celle qui est fans loyaulté.

Cueur affeté  
Moins arresté,  
Qu'un seul moment,  
Ta lacheté  
Ma deiecté  
Fafcheusement.  
Prends hardiment  
Amendement.  
Et uous Dames de grand' beaulté,  
Si l'honneur ayez chèrement,  
Vous n'enfuyez aucunement  
Celle qui est fans loyaulté.

## CHANSON XVII.

**I**E ne fais rien que requerir,  
Sans acquerir  
Le don d'amoureuse lieffe.  
Las ma Maistresse  
Dictes, quand est ce,  
Qu'il uous plaira me secourir.  
Ie ne fais rien que requerir.

Vostre beaulté, qu'on uoit fleurir,  
Me faict mourir :  
Ainsi i'ayme ce qui me bleffe.  
C'est grand' simpleffe :  
Mais grand' sageffe,  
Pourueu que m'en ueuillez guerir.  
Ie ne fais rien que requerir.

## CHANSON XVIII.

**D**'VN nouveau dard ie suis frappé  
Par Cupido cruel de foy :  
De luy pensois estre eschappé,  
Mais cuydant fuyr, me deçoy :  
Et remede ie n'apperçoy  
A ma douleur secrette,



Fors de crier, Allegez moy  
Doulce plaifant Brunette.

Si au Monde ne fuffiez point,  
Belle, iamais ie n'aymerois :  
Vous feule auez gaingné le poinct,  
Que fi bien garder i'esperois :  
Mais quand à mon gré uous aurois  
En ma chambre feulette,  
Pour me uenger, ie uous ferois  
La couleur uermeillette.

CHANSON XIX.

**M**AVLDICTE foit la mondaine richesse,  
Qui m'a osté m'Amye, & ma Maistresse.  
Las, par uertu i'ay fon amytié quife,  
Mais par richesse un autre la conquife :  
Vertu n'a pas en amour grand' proueffe.

Dieu gard de mal la Nymphé, & la Deeffe :  
Mauldict foit l'Or ou elle a fa lieffe,  
Mauldicte foit la fine foye exquife,  
Le Dyamant, & la Perle requife,  
Puis que par eulx il fault qu'elle me laiffe.

## CHANSON XX.

**L**E cueur de uous ma presence desire,  
 Mais pour le mieulx (Belle) ie me retire.  
 Car fans auoir autre contentement,  
 le ne pourrois seruir si longuement:  
 Venons au point, au point, qu'on n'ose dire.

Belle brunette à qui mon cueur fouspire,  
 Si me donnez ce bien fans m'escondire,  
 le seruiray : mais sçauiez uous comment?  
 De Nuiçt, & Iour, tresbien & loyaulment.  
 Si ne uoulez, ie fuiray mon martyre.

## CHANSON XXI.

**A**MOVR au cueur me point,  
 Quand bien aymé ie suis:  
 Mais aymer ie ne puis,  
 Quand on ne m'ayme point.

Chascun foit aduert  
 De faire comme moy :  
 Car d'aymer fans party,  
 C'est un trop grand esmoy.

## CHANSON XXII.

**Q**ui ueult entrer en grace  
 Des Dames bien auant,  
 En cautelle & fallace  
 Fault estre bien sçauant :  
 Car tout uray poursuyuant,  
 La loyauté suyuant,  
 Au iourd'huy est deceu :  
 Et le plus deceuant  
 Pour loyal est receu.

## CHANSON XXIII.

**L**ong temps y a que ie uys en espoir,  
 Et que Rigueur a deffus moy pouoir :  
 Mais si iamais ie rencontre Allegeance,  
 Ie luy diray, ma Dame uenez ueoir,  
 Rigueur me bat, faictes m'en la uengeance.

Si ie ne puis Allegeance esmouuoir,  
 Ie le feray au Dieu d'amours sçauoir,  
 En luy difant : O mondaine plaifance,  
 Si d'autre bien ne me uoulez pourueoir,  
 A tout le moins ne m'ostez Espe rance.

## CHANSON XXIIII.

Q VAND uous uouldrez faire une Amye,  
Prenez la de belle grandeur :  
En fon Esprit non endormye,  
En fon Tetin bonne rondeur :  
Doulceur  
En cueur,  
Langage  
Bien fage,  
Danfant, chantant par bons accords,  
Et ferme de Cueur, & de Corps.

Si uous la prenez trop ieunette,  
Vous en aurez peu d'entretien :  
Pour durer prenez la brunette,  
En bon point, d'asseuré maintien.  
Tel bien  
Vault bien  
Qu'on face  
La chaffe  
Du plaifant gibier amoureux :  
Qui prend telle proye est heureux.

## CHANSON XXV.

—  
*Du iour de Noël.*  
—

V<sup>NE</sup> Pastourelle gentile  
Et un Berger & un Verger,  
L'autre hyer en iouant à la Bille  
S'entredifoient, pour abreger,

Roger

Berger,

Legere

Bergere,

C'est trop à la Bille ioué;

Chantons Noé, Noé, Noé.

Te fouient il plus du Prophete,  
Qui nous dit cas de si hault faict,  
Que d'une Pucelle parfaicte  
Naistroit un Enfant tout parfaict?

L'effect

Est faict :

La belle

Pucelle

A un Filz du Ciel aduoué,

Chantons Noé, Noé, Noé.

## CHANSON XXVI.

**E**N entrant en un lardin  
Le trouuay Guillot Martin  
Auecques s'amyne Heleine,  
Qui uouloit pour fon butin  
Son beau petit Picotin  
Non pas d'orge ne d'Aueine.

Adonc Guillot luy a dit,  
Vous aurez bien ce credit,  
Quand ie feray en alaine:  
Mais n'en prenez qu'un petit,  
Car par trop grand appetit  
Vient fouuent la pance pleine.

## CHANSON XXVII.

**D'**AMOURS me ua tout au rebours,  
Ia ne fault que de cela mente,  
l'ay refuz en lieu de fecours;  
Mamyne rit, & ie lamente.  
C'est la cause pourquoy ie chante,  
D'Amours me ua tout au rebours,  
Tout au rebours me ua d'Amours.

CHANSON XXVIII.  
—

**I**'AY grand desir  
D'auoir plaisir  
D'amour mondaine :  
Mais c'est grand' peine,  
Car chascun loyal amoureux  
Au temps present est malheureux :  
Et le plus fin  
Gaingne à la fin  
La grace pleine.

CHANSON XXIX.  
—

**O** CRVAULTÉ logee en grand' beaulté,  
O grand' beaulté, qui loges cruaulté,  
Quand ma douleur iamais ne fentiras :  
Au moins un iour pense en ma loyauté :  
Ingrate alors (peult estre) te diras.

CHANSON XXX. ✓  
—

**I**'AYME le cueur de m'Ameye,  
Sa bonté, & sa douceur,  
Le l'ayme sans infamie,  
Et comme un Frere la Sœur.

Amytié defmesurée  
 N'est iamais bien affeurée,  
 Et met les cueurs en tourment :  
 Le ueulx aymer autrement.

Ma Mignonne debonnaire,  
 Ceux qui font tant de clamours,  
 Ne tafchent qu'a eulx complaire,  
 Plus qu'a leurs belles amours.  
 Laiffons les en leur folye,  
 Et en leur melancolye :  
 Leur amytié ceffera,  
 Sans fin la noftre fera.

---

CHANSON XXXI.

---

**S**i ie uy en peine, & langueur,  
 De bon gré ie le porte,  
 Puis que celle qui a mon cueur,  
 Languit de mefme forte.  
 Tous ces maulx nous faict recevoir  
 Enuie deceuante,  
 Qui ne permet nous entrevoir,  
 Et d'en parler fe uante.

Auffi Danger faulx blafonneur  
 Tient rigueur à la Belle :



Car il menaffe fon honneur,  
 S'il me ueoit aupres d'elle.  
 Mais plus toft loing ie me tiendray,  
 Qu'il en uienne nuyfance,  
 Et à fon honneur entendray,  
 Plus toft qu'à ma plaifance.

CHANSON XXXII.

~~CHANGEONS propos, c'est trop chanté d'amours:~~  
 Ce font clamours, chantons de la Serpette:

Tous Vignerons ont à elle recours,  
 C'est leur fecours pour tailler la Vignette.  
 O Serpillette, ò la Serpillonnette,  
 La Vignollette eft par toy mife fus,  
 Dont les bons uins tous les ans font yffus.

Le Dieu Vulcain forgeron des haults Dieux,  
 Forgea aux Cieulx la Serpe bien taillante,  
 De fin acier, trempé en bon uin uieulx,  
 Pour tailler mieulx, & eftre plus uaillante:  
 Bacchus la uante, & dit, qu'elle eft feante,  
 Et conuenante à Noé le bon hom  
 Pour en tailler la Vigne en la faifon.

Bacchus alors Chapeau de treille auoit,  
 Et arriuoit pour benifitre la Vigne,  
 Auec Flascons Silenus le fuiuoit,

Lequel beuvoit auffi droict qu'une ligne.  
 Puis il trepigne, & fe faict une bigne :  
 Comme une Guigne estoit rouge fon nez.  
 Beaucoup de gens de fa race font nez.

---

CHANSON XXXIII.

---

**L**A plus belle de trois fera  
 Celle qui mourir me fera,  
 Ou qui me fera du tout uiure :  
 Car de mon mal feray deliure,  
 Quand à sa puiffance plaira.

Pallas point ne m'y aydera :  
 Iuno point ne s'en meflera :  
 Mais Venus que i'ay uoulu fuyure,  
 Me dira bien, tien, ie te liure  
 Celle qui rauy ton cueur a.

---

CHANSON XXXIIII.

---

**P**VIS que de uous ie n'ay autre uifage,  
 Ie m'en uois rendre Hermite en un defert,  
 Pour prier Dieu : fi un autre uous fert,  
 Qu'autant que moy en uostre honneur foit fage.

A dieu amours, à dieu gentil corfage,  
 A dieu ce tainct, à dieu ces frians yeulx,  
 le n'ay pas eu de uous grand aduantage :  
 Vn moins ayment aura, peult estre, mieulx.

CHANSON XXXV.

**V**ous perdez temps de me dire mal d'elle,  
 Gens qui uoulez diuertir mon entente :  
 Plus la blasmez, plus ie la trouve belle,  
 S'esbahyt on si tant ie m'en contente ?  
 La fleur de sa ieunesse,  
 A uostre aduis rien n'est ce ?  
 N'est ce rien que ses graces ?  
 Cessez uoz grans audaces,  
 Car mon amour uaincra uostre mesdire :  
 Tel en mesdict qui pour soy la desire.

CHANSON XXXVI.

*Pour la Brune.*

**P**OVRTANT si ie suis Brunette,  
 Amy n'en prenez esmoy,  
 Autant suis ferme & ieunette,  
 Qu'une plus blanche que moy :  
 Le Blanc effacer ie uoy.

Couleur Noire est toujours une:  
 l'ayme mieulx donc estre Brune  
 Auecques ma fermeté,  
 Que blanche comme la Lune  
 Tenant de legereté.

CHANSON XXXVII.

*Pour la Blanche.*

**P**OVRTANT si le Blanc s'efface,  
 Il n'est pas à despriser:  
 Comme luy le Noir se passe,  
 Il a beau temporiser.

Je ne ueulx point mespriser,  
 Ne mesdire en ma reuanche:  
 Mais i'ayme mieulx estre blanche  
 Vingt ou trente ans ensuyuant  
 En beauté nayfue & franche,  
 Que noire tout mon uiuant.

CHANSON XXXVIII.

**I**'AY trouué moyen & loysir  
 D'enuoyer Monsieur à la chaffe:  
 Mais un autre prend le plaisir,  
 Qu'enuers ma Dame ie pourchaffe.

Ainsi pour uous, gros Beufz puiffans,  
Ne traitez charrue en la plaine :  
Ainsi pour uous, Moutons paiffans,  
Ne portez sur le dos la laine.

Ainsi pour uous Oyfeaulx du Ciel  
Ne sçauriez faire une couuee :  
Ainsi pour uous, Mouches à miel,  
Vous n'avez la Cire trouuee.

---

CHANSON XXXIX.

---

**S**i i'auoys tel credit,  
Et d'Amour recompense,  
Comme l'Enuieux pense,  
Et comme il uous a dict,  
Menteur ne feroit dict,  
Ne uous froide amoureuse,  
Et moy poure interdit  
Serois perfonne heureuse.

Quand uiens à remirer  
Si belle iouyffance,  
Il n'est en ma puiffance  
De ne la desirer :  
Et pour y aspirer  
N'en doy perdre louange,  
Ne d'honneur empirer :  
Suis ie de fer, ou Ange ?

Qu'est befoing de mentir?  
I'ose encores uous dire,  
Que plus fort uous desire,  
Quand ueulx m'en repentir.  
Et pour aneantir  
Ce desir qui tant dure,  
Il uous fauldroit fentir  
La peine que i'endure.

Vostre doux entretien,  
Vostre belle ieunesse,  
Vostre bonté expresse  
M'ont faict uostre, & m'y tien:  
Vray est que ie uoy bien  
Vostre amour endormye,  
Mais langueur ce m'est bien  
Pour uous ma chere Amye.

---

CHANSON XL.

---

**N**E sçay combien la haine est dure,  
Et n'ay desir de le sçauoir:  
Mais ie sçay, qu'amour, qui peu dure,  
Faiçt un grand tourment receuoir.  
Amour autre nom deust auoir:  
Nommer le fault fleur, ou uerdure,  
Qui peu de temps se laisse ueoir.

Nommez le donc fleur ou uerdure,  
Au cueur de mon leger Amant :  
Mais en mon cueur qui trop endure,  
Nommez le Roc, ou Dyamant :  
Car ie uy toufiours en aymant,  
En aymant celuy qui procure,  
Que Mort me uoyse confommant.

---

CHANSON XLI.

—  
*Composée par Heroet.*  
—

**Q**VI la uouldra fouhaite que ie meure :  
Puis s'il congnoist fon grand dueil appaifé,  
La ferue bien : mais il est mal aifé,  
Mort fon amy, qu'elle vive demeure.

*Second couplet, par Marot.*

Ie cuyde bien qu'elle mourroit à l'heure  
Que Mort uiendroit tous les Amans faifir :  
Mais fi, toy mort, elle en trouue à choisir,  
l'ay belle peur qu'à grand' peine elle pleure.

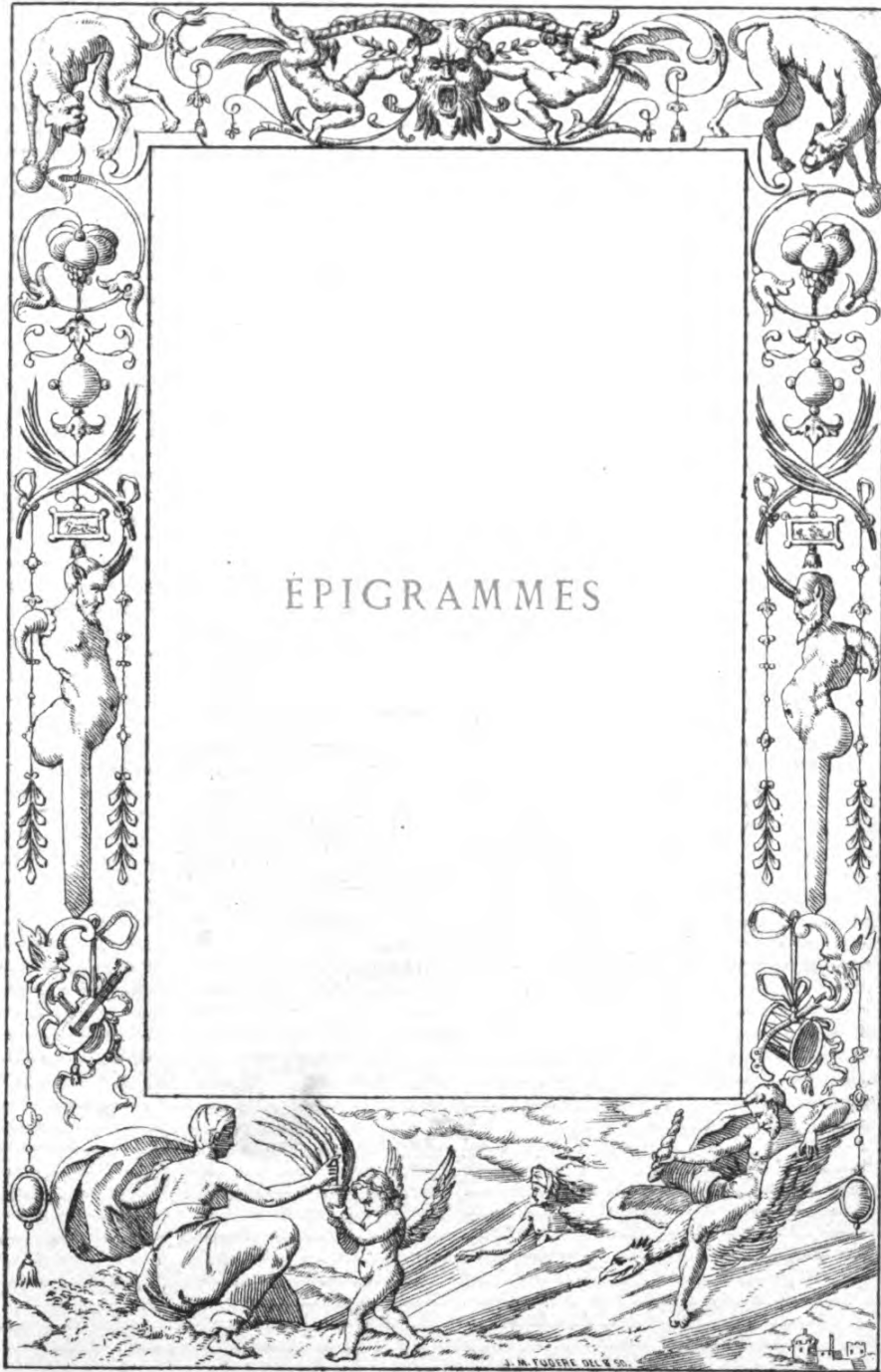
## CHANSON XLII. ✓

**M**ON cueur se recommande à uous,  
Tout plein d'ennuy & de martyre :  
Au moins en despit des Ialoux  
Faiçtes qu'Adieu uous puisse dire :  
Ma bouche qui uous fouloit rire,  
Et compter propos gracieux,  
Ne faiçt maintenant que mauldire  
Ceulx qui m'ont banny de uoz yeulx.

Banny i'en fuis par Faulx semblant :  
Mais pour uous ueoir encor ensemble,  
Fault que me foyez ressemblant  
De fermeté : car il me semble,  
Que quand Faulx rapport defassemble  
Les Amans qui sont assemblez,  
Si Ferme amour ne les r'assemble,  
Sans fin feront defassemblez.









A MONSIEVR CRETIN,  
SOVVERAIN POËTE FRANÇOYS.

---



'HOMME sotart, & non sçauant,  
Comme un Rotiffeur qui laue Oye,  
La faulte d'aucun nonce, auant  
Qu'il la congnoiffe, ne la uoye:  
Mais uous de hault sçauoir la uoye,  
Sçauerez par trop mieulx m'excuser  
D'un gros erreur si fait l'auoye,  
Qu'un amoureux de Musc user.

---

*A Monseigneur de Chasteaubriant.*

---

Ce Liure mien d'Epigrammes te donne,  
 Prince Breton, & le te presentant,  
 Present te fais, meilleur que la personne  
 De l'Ourier mesme, & fust il mieulx chantant :  
 Car Mort ne ua les Oeuures abbatant :  
 Et mortel est cestuy là qui les dicte :  
 Puis tien ie suis, des iours a tant, & tant :  
 De m'y donner, ne feroit que redicte.

---

*De Barbe, & de laquette.*

---

Quand ie uoy Barbe en habit bien duyfant,  
 Qui l'estomac blanc & poly descœuure,  
 Ie la compare au Dyamant luyfant,  
 Fort bien taillé, mys de mesmes en œuure.

Mais quand ie uoy laquette qui se cœuure  
 Le dur Tetin, le Corps de bonne prise,  
 D'un simple Gris accoustrement de Frise,  
 Adonc ie dy, pour la beauté d'icelle,  
 Ton habit Gris est une cendre Grise,  
 Courant un Feu qui tousiours estincelle.

---

*De lane Gaillarde, Lyonnaise.*

C'EST un grand cas ueoir le mont Pelyon,  
 Ou d'auoir ueu les ruynes de Troye :  
 Mais qui ne ueoit la Ville de Lyon,  
 Aucun plaisir à ses yeulx il n'octroye :  
 Non qu'en Lyon si grand plaisir ie croye,  
 Mais bien en une estant dedans sa garde :  
 Car de la ueoir d'esprit ainsi gaillarde,  
 C'est bien plus ueu que de ueoir llyon :  
 Et de ce Siecle un miracle regarde,  
 Pour ce qu'elle est feule entre un million.

*De ma Dame la Duchesse d'Alençon.*

MA Maistresse est de si haulte ualeur,  
 Quelle a le corps droit, beau, chaste, & pudique,  
 Son cueur constant n'est pour heur, ou malheur  
 lamais trop gay, ne trop melancolique.  
 Elle a au chef un esprit Angelique,  
 Le plus subtil qui onc aux Cieulx uola.  
 O grand' merueille ! on peult ueoir par cela  
 Que ie suis Serf d'un Monstre fort estrange :  
 Monstre ie dy, car pour tout uray elle a  
 Corps femenin, Cueur d'homme, & Teste d'Ange.

*A Ysabeau.*

**Q**VI en Amour ueult sa ieunesse esbatre,  
 Vertus luy sont propres en dictz & faitz :  
 Mais il ne fault qu'un uent pour les abatre,  
 Si Fermeté ne soustient bien le faix.  
 Ceste Vertu, & ses Servans parfaicts  
 Portent le Noir, qui ne se peult destaindre :  
 Et qui l'amour premiere laisse estaindre,  
 Le noir Habit n'est digne de porter :  
 Tout homme doit ceste Vertu atteindre,  
 Si femme y fault, elle est à supporter.

*Du iour des Innocens.*

**T**RESCHERE Sœur, si ie sçauois ou couche  
 Vostre personne au iour des Innocens,  
 De bon matin ie yrois à uostre Couche,  
 Veoir ce gent Corps que i'ayme entre cinq cens :  
 Adonc ma main (ueu l'ardeur que ie sens)  
 Ne se pourroit bonnement contenter  
 Sans uous toucher, tenir, taster, tenter :  
 Et si quelcun suruenoit d'auanture,  
 Semblant ferois de uous innocenter :  
 Seroit ce pas honnestre couuerture ?

*D'un Songe.*

---

**L**A nuyct paffee en mon liēt ie fongeoye,  
Qu'entre mes bras uous tenois nu à nu :  
Mais au refueil fe rabaiffa la ioye  
De mon defir en dormant aduenu.  
Adonc ie fuis uers Apollo uenu,  
Luy demander qu'adiendroit de mon fonge :  
Lors luy ialoux de toy longuement fonge :  
Puis me respond : tel bien ne peulx auoir.  
Helas, m'amour, faiz luy dire menfonge :  
Si confondras d'Appollo le ſçavoir.

---

*Du mois de May, & d'Anne.*

---

**M**AY qui portoit Robe reuerdiffante,  
De fleur femee un iour fe meit en place,  
Et quand m'Amye il ueit tant fleuriffante,  
De grand deſpit rougit ſa uerte face,  
En me difant : Tu cuydes qu'elle efface,  
A mon aduis, les fleurs qui de moy yffent :  
Le luy reſpons : toutes tes fleurs periffent :  
Incontinent qu'yuer les uient toucher,  
Mais en tout temps de Madame fleuriffent  
Les grans uertus que Mort ne peult fecher.

---

*D'un baiser refusé.*

**L**A nuit passée à moy s'est amusé  
 Le Dieu d'Amours (au moins ie le fongeoye)  
 Lequel me dit, Poure amant refusé  
 D'un feul baiser, prens reconfort, & ioye.  
 Ta Maistresse est de douceur la montioye :  
 Dont (comme croy) son refus cessera :  
 Ha, dy ie, Amour, ne sçay quand ce fera.  
 Le meilleur est, que bien tost me retire :  
 Avec sa Dame à peine couchera,  
 Qui par priere un feul baiser n'en tire.

*Des Statues de Barbe, & de laquette.*

VERS ALEXANDRINS.

**A**DVINT à Orléans, qu'en tant de mille Dames  
 Vne, & une autre avec nasquirent belles femmes.  
 Pour d'un tant nouveau cas fauluer marques insignes,  
 On leur a estably deux Statues marbrines :  
 Mais on s'enquiert, pourquoy furent, & font encore  
 Mises au Temple aux sainctz : & maint la cause ignore.  
 Ie dy qu'on ne doit mettre ailleurs qu'en sainct seiour  
 Celles à qui se font prieres nuit, & iour.  
 Mais quelle durté est soubz uoz peulx tant doulcettes?  
 Maint Amant uous requiert, respondez femmelettes :



Et les faintz absens oyent des prians les langages,  
Nonobstant qu'adressez ilz soient à leurs Images :  
Mais en parlant à uous, n'entendez noz parolles,  
Non plus que si parlions à uoz sourdes Ydoles.

---

*De Madamoyelle du Pin.*

---

L'ARBRE du Pin tous les autres surpasse,  
Car il ne croist iamais en terre basse,  
Mais sur haultz montz sa racine se forme,  
Qui en croissant prend si tresbelle forme,  
Que par Forestz, ou aucun autre endroit  
On ne sçauroit trouuer arbre plus droit.

Qui touchera son escorce polie,  
Pour ce iour là n'aura melancolie :  
Au chef du Pin sont feuilles uerdoyantes,  
Et à son pied Fontaines undoyantes.

Son boys est bon, ou couppé, ou entier :  
S'il est couppé hors de son beau sentier,  
On en fera, ou Nauire, ou Gallee  
Pour nauiguer deffus la Mer fallée :  
Et s'on le laisse en la Terre croissant,  
Il deuiendra fertile & fleurissant,  
Et produira une tresbelle Pomme,  
Pour sustanter le triste cueur de l'homme.  
Par ainsi donc en Terre, & sur la Mer,  
Ton noble cueur le Pin doit estimer.

---

*De Madamoyelle de la Chapelle.*—  
VERS ALEXANDRINS.  
—

**L**A Chapelle, qui est bastie & consacree  
 Pour le lieu d'oraïson, à Dieu plaist, & aggree :  
 De Contrebas, & Hault, la chapelle fournie,  
 Auec taille, & deffus, est tresbelle armonie.  
 La chapelle ou se font eaux odoriferentes,  
 Donne par ses liqueurs guerifons differentes :  
 Mais toy Chapelle uiue, estant de beauté pleine,  
 Tu ne fais que donner à tes Seruïteurs peine.

*Du Roy & de ses perfections.*—  
VERS ALEXANDRINS.  
—

**C**ELVY qui dit ta grace, eloquence, & sçauoir  
 N'estre plus grans, que humains, de pres ne t'a  
 peu ueoir :  
 Et a qui ton parler ne sent diuinité,  
 De termes & propos n'entend la grauité.  
 De l'Empire du Monde est ta presence digne,  
 Et ta uoix ne dit chose humaine, mais diuine.  
 Combien donques diray l'Ame pleine de grace,  
 Si oultre les Mortelz tu as parole, & Face?

*À Lynote Lingere mesdisante.*

---

**L**YNOTE  
 Bigote  
 Marmote,  
 Qui couldz,  
 Ta Note  
 Tant fote  
 Gringote  
 De nous.

Les Poulz,  
 Les Loupz,  
 Les Clouz

Te puiffent ronger foubz la Cotte,  
 Trestous  
 Tes Trouz  
 Ordouz,  
 Les Cuiffes, le Ventre, & la Motte.

---

*Abel à Marot.*

---

**P**OËTISER contre uous ie ne ueulx,  
 Mais comme l'un des Enfans, ou Neueux  
 De Poësie, ayans desir d'entendre,  
 Vers uous ie ueulx mon entendement tendre.

---

*Responce par Marot.*

**P**OËTISER trop mieulx que moy sçauéz,  
Et pour certain, meilleure grace auez,  
A ce que uoy, que n'ont plusieurs & maintz,  
Qui pour cest Art mettent la plume es mains.

*A Maistre Grenouille, Poète ignorant.*

**B**IEN reffembles à la Grenouille,  
Non pas que tu fois aquatique;  
Mais comme en l'eau elle barbouille,  
Si fais tu en l'art Poétique.

*A un nommé Charon, qu'il conuie à soupper.*

**M**ETS uoyle au uent, fingle uers nous Charon,  
Car on t'attend : puis quand feras en Tente,  
Tant & plus boy bonum uinum charum,  
Qu'aurons pour uray : donques (sans longue attente)  
Tente tes piedz à si decente fente  
Sans te fascher, mais en foys content, tant  
Qu'en ce faifant nous le foyons autant.

*Au Roy. Pour commander un acquiét.*

**P**LAISE au Roy nostre Sire  
De commander & dire,  
Qu'un bel acquiét on baille  
A Marot, qui n'a maille :  
Lequel acquiét dira  
(Au moins on y lira)  
Telle, ou semblable chose :  
Mais ce fera en Prose.

Tresorier, on entend  
Que uous payez content  
Marot, n'y faillez pas,  
Des le iour du trespas  
De Iean Marot son pere.

Ainsi (Sire) i'espere,  
Qu'au moyen d'un acquiét,  
Cil qui poure nasquit,  
Riche se trouuera  
Tant qu'argent durera.

*A Monsieur le grand Maistre.  
Pour estre mys en l'estat.*

**Q**VAND par Acquitz les gaiges on assigne,  
On est d'ennuy tout malade & fasché,  
Mais à ce mal ne fault grand' medecine,  
Tant feulement fault estre bien couché :

Non pas en liſt, n'en linge bien ſeché,  
 Mais en l'eſtat du noble Roy Chreſtien.  
 Long temps y a que debout ie me tien  
 Noble Seigneur : prenez donques enuie  
 De me coucher à ce coup ſi treſbien,  
 Que releuer n'en puiſſe de ma uie.

*Le Dixain de May qui fut ord,  
 Et de Feurier qui luy fait tort.*

L'AN uingt & ſept, Feurier le froidureux  
 Eut la faiſon plus claire, & diſpoſee,  
 Que Mars, n'Auril : Bref, il fut ſi heureux,  
 Qu'il priua May de ſa Dame Rouſſee :  
 Dont May triſté a la Terre arrouſſee  
 De mille pleurs, ayant perdu ſ'ame,  
 Tant que l'on dit, que pleuré il n'a mye,  
 Mais que grand' pluye hors de ſes Yeulx bouta.  
 Las, i'en iettay une foys, & demye  
 Trop plus que luy, quand m'Amye on m'oſta.

*Du depart de ſ'Amye.*

ELLE ſ'en ua de moy la mieulx aymee,  
 Elle ſ'en ua (certes) & ſi demeure  
 Dedans mon cueur tellement imprimee,  
 Qu'elle y fera iuſques à ce qu'il meure.

Voyfe ou uouldra, d'elle mon cueur s'affeure :  
 Et s'affeurant n'est melancolieux :  
 Mais l'OEil ueult mal à l'espace des lieux,  
 De rendre ainsi fa lieffe loingtaine.  
 Or adieu donc le plaisir de mes yeulx,  
 Et de mon cueur l'affurance certaine.

*D'Anne qui luy iecta de la Neige.*

**A**NNE par ieu me iecta de la Neige,  
 Que ie cuidoyz froide certainement :  
 Mais c'estoit feu, l'experience en ay ie,  
 Car embrasé ie fuz soudainement.

Puis que le feu loge secretement  
 Dedans la Neige, ou trouueray ie place  
 Pour n'ardre point? Anne, ta feule grace  
 Estaindre peult le feu, que ie fens bien,  
 Non point par Eau, par Neige, ne par Glace,  
 Mais par sentir un feu pareil au mien.

*A Anne. Pour estre en sa grace.*

**S**i iamais fut un Paradis en Terre,  
 Là ou tu es, là est il fans mentir :  
 Mais tel pourroit en toy Paradis querre  
 Qui ne uiendroit fors à peine sentir :

Non toutesfoy, qu'il s'en doit repentir,  
 Car heureux est, qui seuffre pour tel bien.  
 Donques celuy, que tu aymeroyz bien,  
 Et qui receu feroit en si bel estre,  
 Que feroit-il ? Certes ie n'en sçay rien,  
 Fors qu'il feroit ce que ie uouldrois estre.

*De la Venus de Marbre presentee au Roy.*

CESTE Deesse avec sa ronde Pomme,  
 Prince Royal des autres le plus digne,  
 N'est point Venus, & Venus ne se nomme.  
 Ia n'en desplaife à la langue Latine :  
 C'est du hault Ciel quelque uertu diuine,  
 Qui de sa Main t'offre la pomme ronde,  
 Te promettant tout l'Empire du Monde,  
 Ains que mourir. O quel Marbre taillé !  
 Bien peu s'en fault, qu'il ne die, & responde,  
 Que mieulx encor te doit estre baillé.

*La mesme Venus.*

VERS ALEXANDRINS.

SIGNEUR, ie suis Venus : ie uous dy celle mesme,  
 Qui la Pomme emporta pour sa beauté supreme :  
 Mais tant rauie suis de si haulte louenge,



Que viande & liqueur ie ne boy, & ne menge.  
 Donc ne uous estonnez, si morte semble, & roide:  
 Sans Ceres & Bacchus tousiours Venus est froide.

*Une Dame, à un qui luy donna sa Pourtraiture.*

**T**v m'as donné au uif ta face paincte,  
 Paincte pour uray de main d'excellent homme:  
 Si l'ay ie mieulx dedans mon cueur empraincte  
 D'un autre Ourier, qui Cupido se nomme.

De ton present heureuse me renomme:  
 Mais plus heureuse, Amy, ie ferois bien,  
 Si en ton cueur i'estois empreinte, comme  
 Tu es emprainct, & graué sur le mien.

*Sur la devise: Non ce que ie pense.*

**T**ANT est l'Amour de uous empraincte,  
 De uoz desirs ie suis tant desireux,  
 Et de desplaire au cueur ay telle craincte,  
 Que plus à moy ne suis: dont suis heureux.

A d'autre fainct ne s'adressent mes uœux,  
 Tousiours uoulant (de peur de faire offense)  
 Ce que uoulez, & non ce que ie ueulx:  
 Ce que pensez, & non ce que ie pense.

*A Anne, qu'il regrette.*

**I**NCONTINENT que ie te uy uenue,  
 Tu me semblas le cler Soleil des cieulx,  
 Qui fa lumiere a long temps retenue :  
 Puis se faiçt ueoir luyfant, & gracieux :  
 Mais ton depart me semble une grand' nue,  
 Qui se uient mettre au deuant de mes yeulx :  
 Pas n'euffe creu, que de ioye aduenue  
 Fust aduenu regret si ennuieux.

*De la Statue de Venus, endormie.*

**Q**VI dort icy ? le fault il demander ?  
 Venus y dort, qui uous peult commander.  
 Ne l'esueillez, elle ne uous nuyra.  
 Si l'esueillez, croyez qu'elle ouurira  
 Ses deux beaulx yeulx, pour les uostres bender.

*De Martin, & Alix.*

**M**ARTIN menoit son Pourceau au marché  
 Auec Alix : qui en la plaine grande  
 Pria Martin luy faire le peché  
 De l'un fus l'autre : & Martin luy demande :  
 Mais qui tiendroit nostre Pourceau friande ?

Qui? dit Alix : bon remede il y a :  
 Lors le Pourceau à sa iambe lya,  
 Puis Martin iufche, & lourdement engaine.  
 Le Porc eut peur, & Alix s'escria,  
 Serre Martin, nostre Pourceau m'entraîne.

---

*A Monsieur Braillon Medecin.*

C'EST un espoir d'entiere guerison  
 Puis que santé en moy desia s'imprime.  
 Vray est, que Yver foible, froid, & grifon  
 Nuiſt à nature, & sa uertu reprime :  
 Mais si uoulez, si aurez uous l'estime  
 De me guerir sans la neufue saison :  
 Parquoy, Monsieur, ie uous supply en rithme,  
 Me uenir ueoir, pour parler en raifon.

---

*A Monsieur Akakia Medecin, qui luy auoit enuoyé  
 des uers Latins.*

TES uers exquis, Seigneur Akakia,  
 Meritent mieulx de Maro le renom,  
 Que ne font ceulx de ton amy, qui a  
 Auec Maro confinité de nom.  
 Tes uers pour uray semblent coups de canon :

Et resonance aux miens est si petite,  
 Qu'aux tiens ne font à comparer, sinon  
 Du bon uouloir, que ta plume recite.

*A Monsieur le Coq medecin, qui luy promettoit  
 guerison.*

**L**E chant du Coq la nuit point ne prononce,  
 Ains le retour de la lumiere absconse :  
 Dont sa nature il fault que noble on tienne.  
 Or t'es montré uray Coq en ta responce,  
 Car ton hault chant rien obscur ne m'annonce,  
 Mais fanté uiue, en quoy Dieu te maintienne.

*Audiēt Coq.*

**S**I le franc Coq liberal de nature  
 N'est empesché avec sa Gelinotte,  
 Luy plaïse entendre au chant que ie luy notte,  
 Et uisiter la triste creature,  
 Qui en sa chambre a faict ceste escripture,  
 Mieulx enfermé qu'en sa cage Linotte.

*A Monsieur l'amy, Medecin.*

**A**MY de nom, de penſee, & de faict,  
 Qu'ay ie mesfaict que uers moy ne prens uoye?  
 Graces à Dieu, tu es dru & refaict,

Moy plus deffaict que ceulx que mortz on faict :  
 Mort en effect, si Dieu toy ne m'enuoye,  
 Et ne pouruois au mal qui me desuoye.  
 Que ie te uoye, à demy fuis guery :  
 Et fans te ueoir à demy fuis pery.

*A Pierre Uuyard.*

(39)

**C**E meschant Corps demande guerison,  
 Mon frere cher : & l'Esprit au contraire,  
 Le ueult laisser comme une orde Prison :  
 L'un tend au monde, & l'autre à s'en distraire.

C'est grand' pitié que de les ouyr braire :  
 Ha, dit le Corps, fault il mourir ainsi ?  
 Ha, dit l'Esprit, fault il languir icy ?  
 Va, dit le Corps, mieulx que toy ie fouhaite :  
 Va, dit l'Esprit, tu faulx, & moy aussi :  
 Du seigneur Dieu la uolunté soit faicte.

*Au Roy. Pour auoir cent Escuz.*

(HC)

**P**LAISE au Roy ne refuser point,  
 Ou donner, lequel qu'il uouldra,  
 A Marot cent Escuz apoinct :  
 Et il promet qu'en son pourpoinct,  
 Pour les garder ne les couldra.  
 Monsieur le Legat l'abfouldra,

Pour plus dignement recevoir :  
 l'entens s'il ueult faire deuoir  
 De feeller l'acquiët à l'espergne :  
 Mais s'il est dur à y pourueoir,  
 Croyez qu'il aura grand pouoir,  
 S'il me faiët bien dire d'Auuergne.

*Du Lieutenant criminel, & de Samblançay.*

LORS que Maillart iuge d'Enfer menoit  
 LA Monfaulcon Samblançay l'ame rendre,  
 A uostre aduis, lequel des deux tenoit  
 Meilleur maintien? Pour le uous faire entendre,  
 Maillart sembloit homme qui mort ua prendre :  
 Et Samblançay fut si ferme uieillard,  
 Que lon cuydoit, pour uray, qu'il menast pendre  
 A Monfaulcon le Lieutenant Maillart.

*D'une Espousee farouche.*

L'ESPOVSE la premiere nuit  
 Affeuroit sa femme farouche :  
 Mordez moy, dit il, s'il uous cuit,  
 Voyla mon doit en uostre bouche.  
 Elle y consent, il s'escarmouche,  
 Et apres qu'il l'eut deshousee,

Or ça, dit il, tendre roufee,  
 Vous ay ie faißt du mal ainsi ?  
 Adonc respondit l'Espoufee,  
 Le ne uous ay pas mors aussi.

*Que ce mot, Vifer, est bon langaige.*

**R**EGARDER, est tresbon langage :  
 Vifer est plus agu du tiers :  
 De dire qu'il n'est en usage,  
 l'en croy tous les Arbalestiers.

Le demanderois uolentiers,  
 Comme on diroit plus proprement,  
 Vn de ces deux Haquebutiers  
 Par mal uifer fault lourdement.

Le dy (à parler rondement)  
 Qu'il fault que ce mot y pouruoye,  
 Et ne se peult dire autrement,  
 Qui est tout le pis que i'y uoye.

Celuy qui ne uife à la uoye  
 Par ou il ua, fault, & s'abuse :  
 Mais point ne fault, ne se foruoye,  
 Celuy qui du terme ainsi use.

Donques, Amy, ne le recuse :  
 Car quand au pis on le prendroit,  
 Vfer on en peult soubz la ruse  
 De Metaphore en maint endroit.

Vifer du Latin uient tout droit :

Vifée en est une lifiere :  
 Et par ailleurs uifer fauldroit,  
 Pour bien m'attaindre à la uifiere.

*De l'Abbé, & de fon Valet.*

**M**ONSIEVR l'Abbé, & monsieur fon Valet  
 Sont faitz egaulx tous deux comme de cire :  
 L'un est grand fol, l'autre petit folet :  
 L'un ueult railler, l'autre gaudir & rire :  
 L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire :  
 Mais un debat au foir entre eulx s'efmeut,  
 Car maistre Abbé toute la nuit ne ueult  
 Estre fans uin, que fans secours ne meure :  
 Et son Valet iamais dormir ne peult,  
 Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

*De frere Thibault.*

**F**RERE Thibault feiourné gros & gras,  
 Tiroit de nuit une Garfe en chemise,  
 Par le treillis de sa chambre, ou les bras  
 Elle passa, puis la teste y a mise,  
 Puis tout le fein : mais elle fut bien prise,  
 Car son fessier y passer ne sceut onc :  
 Par la morbieu, ce dict le Moyne adonc,



Il ne me chault de bras, tetin, ne teste :  
 Passez le Cul, ou uous retirez donc,  
 Je ne sçauois sans luy uous faire feste.

*A deux freres Mineurs, par le ieune Brodeau.*

**M**ES beaulx peres Religieux,  
 Vous difnez pour un grammercy :  
 O gens heureux ! O demy dieux !  
 Pleust à Dieu que ie fuffe ainsi,  
 Comme uous uiurois sans foucy,  
 Car le ueu qui l'argent uous oste,  
 Il est cler qu'il deffend auffi,  
 Que ne payez iamais uostre hoste.

*Responce par un Greffier de la maison de Monseigneur  
 d'Orleans, qui cuydoit que Marot eust fait  
 le precedent huitain.*

**T**v dys Marot par tes raisons  
 Qui ne ualent le publier,  
 Que quand allons par les maisons,  
 Difnons sans bourse deslier :  
 D'un cas ie te ueulx supplier,  
 Puis que tu n'as argent en pouppe,  
 Comme moy rens toy Cordelier,  
 Tu difneras comme ie soupe.

*Replique sur ladiète Responce, par Marot.*

**P**RINCE, ce Griffon qui me gronde,  
 Semble à Iouan qui se mordoit :  
 Que uoulez uous que luy responde ?  
 C'est la plus grand' pitié du monde,  
 Excuser plus tost on le doit :  
 Car quand ainsi son feu iectoit,  
 Et qu'il disoit : Argent en Pouppe,  
 Le poure homme se mescomptoit,  
 Et uouloit dire qu'il estoit  
 Toufiours yure comme une fouppe.

*De Dolet.*

**L**E noble esprit de Cicero Rommain,  
 Voyant ça bas maint cerueau foible & tendre,  
 Trop maigrement auoir mys plume en main  
 Pour de ses dictz la force faire entendre :  
 Laiffa le ciel, en terre se uint rendre,  
 Au corps entra de Dolet, tellement  
 Que luy fans autre à nous se faiçt comprendre,  
 Et n'a changé que de nom seulement.

*A un quidem.*

**V**EV LX tu sçavoir à quelle fin  
 Le t'ay mys hors des Oeuures miennes?  
 Je l'ay faict tout expres, affin  
 Que tu me mettes hors des tiennes.

*A Benefst.*

**B**ENEST, quand ne te congnoiffoye,  
 Vn fage homme ie te penfoye:  
 Mais quand i'ay ueu ce qui en est,  
 Je trouue que tu es Benefst.

*Du rys de Madame d'Allebret.*

**E**LLE a tresbien ceste gorge d'Albafre,  
 Ce doux parler, ce cler tainct, ces beaulx yeulx:  
 Mais, en effect, ce petit rys follafre,  
 C'est à mon gré, ce qui luy sied le mieulx:  
 Elle en pourroit les chemins & les lieux  
 Ou elle passe, à plaisir inciter:  
 Et si ennuy me uenoit contrifter,  
 Tant que par mort fust ma uie abbatue,  
 Il ne faudroit pour me refusciter,  
 Que ce rys là, duquel elle me tue.

*Des cinq poinctz en Amours.*

**F**LEVR de quinze ans, si Dieu uous faulue & gard,  
 L'ay en Amours trouué cinq poinctz expres.  
 Premierement, il y a le regard,  
 Puis le devis, & le baïser apres,  
 L'attouchement le baïser fuyt de pres,  
 Et tous ceulx là tendent au dernier poinct,  
 Qui est, Et quoy ? le ne le diray point :  
 Mais s'il uous plaist en ma chambre uous rendre,  
 le me mettray uolentiers en pourpoinct,  
 Voyre tout nud, pour le uous faire apprendre.

*De Anne, à ce propos.*

**O**VYR parler de ma Dame & maïstresse,  
 M'est plus de bien que toutes autres ueoir :  
 Veoir son maintien, ce m'est plus de lieffe,  
 Que bon propos des autres receuoir :  
 Auecques elle un bon propos auoir,  
 M'est plus grand heur que baïser une Heleine :  
 Et ne croy pas, si i'auoys son aleine,  
 l'entens sa bouche, à mon commandement,  
 Que ceulx qui ont leur iouyffance pleine,  
 N'euffent despit de mon contentement.

*A Selua, & à Heroet.*

DEMANDEZ uous qui me fait glorieux ?  
 Heleine a dict, & i'en ay bien memoire,  
 Que de nous trois elle m'aymoit le mieulx :  
 Voyla pourquoy i'ay tant d'aïse & de gloire.  
 Vous me direz qu'il est assez notoire,  
 Qu'elle se moque, & que ie suis deceu :  
 Ie le sçay bien, mais point ne le ueulx croire,  
 Car ie perdrois l'aïse que i'ay receu.

*De Heleine de Tournon.*

Av moys de May, que lon faingnoit la belle,  
 Le uins ainfi son Medecin reprendre :  
 Luy tires tu sa chaleur naturelle ?  
 Trop froide elle est, bien me l'a fait apprendre.  
 Tais toy, dit-il, content ie te uoys rendre :  
 l'oste le sang qui la fait rigoureuse,  
 Pour prendre humeur en amour uigoureuse  
 Selon ce Moys qui chaffe tout esmoy :  
 Ce qui fut fait, & deuint amoureuse :  
 Mais le pis est, que ce n'est pas de moy.

*De Phebus, & Diane.*

**L**E cler Phebus donne la uie & l'aïse,  
 Par son baïser tant digne & precieux :  
 Et mort deuient ce que Diane baïse.  
 O dur baïser, rude, & mal gracieux !  
 Tu faiz uenir un desir foucieux  
 De mieulx auoir, dont souuent on desuie :  
 Mais qui pourroit paruenir à ce mieulx,  
 Il n'est si mort qui ne reuinft en uie.

*De Diane.*

**H**OMMES expers uous dictes par science,  
 Que Diane est en baïfant beaucoup pire,  
 Que n'est la Mort : mais par experience  
 De ce uous ueulx & uous puis contredire :  
 Car quand sa bouche en la mienne souspire,  
 Toute uigueur dedans mon cueur s'affemble.  
 Vous refuez donc, ou certes il fault dire,  
 Qu'en la baïfant, mourir uiure me semble.

*Par une sçauante Damoyfelle.*

**V**N fascheux corps uestu d'un fatin gras,  
 Vn fatin gras doublé d'un fascheux corps,  
 Vn lourd marcher, un branlement de bras,

Vn fot parler, avec un museau tors :  
 Contrefaisant le gracieux, alors  
 Qu'il pense mieulx d'amours faire butin,  
 Que deffert-il? d'estre iecté dehors,  
 Et l'enuoyer desgreffer son fatin.

*A ladiète Damoyfelle.*

VN lourd uestu de fatin est icy  
 Suiuant la Court (fans propos) à la trace,  
 De bonne greffe est son fatin farcy,  
 Et tout son corps plein de mauuaise grace,  
 Quant à la grace, à peine qu'on l'efface,  
 Car il sent trop son escolier Latin:  
 Quant à la greffe, il l'a soir, & matin  
 (Comme ie çroy) en trois ans amassée:  
 Mais baillez luy douze aulnes de fatin,  
 Voila sa robe en un iour desgreffée.

*De Blanche de Tournon.*

DEDANS le cloz d'un Iardin fleurissant,  
 Entre autres fleurs uoy une Rose blanche,  
 Que ie ferois sur toutes choyissant,  
 Si de choyrir i'avois liberté franche:  
 Dieu gard fans fin le Rosier & la branche,  
 Dont est sortie une tant belle Rose:

Dieu gard la main qui pour croistre l'arrose :  
 Dieu gard aussi le tres excellent Clos :  
 Dieu face en moy la sienne amour enclose,  
 A peine d'estre en son amour enclos.

*A Ysabeau.*

QUAND i'escrirois, que ie t'ay bien aymee,  
 Et que tu m'as sur tous autres aymé,  
 Tu n'en feroys femme defestimee,  
 Tant peu me sens homme defestimé.  
 Petrarque a bien sa maistresse nommee,  
 Sans amoindrir sa bonne renommee :  
 Donc si ie suis son Disciple estimé,  
 Craindre ne fault que tu en sois blasmee.  
 D'Anne i'escry plus noble & mieulx famee,  
 Sans que son loz en soit point deprimé.

*De Diane.*

ESTRE Phebus bien souuent ie desire :  
 Non pour congnoistre herbes diuinement,  
 Car la douleur qui mon cueur ueult occire,  
 Ne se guerist par herbe aucunement :  
 Non pour auoir ma place au Firmament,  
 Car en la terre habite mon plaisir :  
 Non pour son Arc encontre Amour faisir,



Car à mon Roy ne ueulx estre rebelle :  
 Estre Phebus seulement i'ay desir,  
 Pour estre aymé de Diane la belle.

*D'un importun.*

**B**REN, laissez moy, ce disoit une  
 BA un fot qui luy desplaisoit.  
 Ce lourdault tousiours l'importune,  
 Puis i'ouy, qu'elle luy disoit :  
 La plus grosse beste qui foyt,  
 Monsieur, comme est ce qu'on l'appelle ?  
 Vn Elephant, madamoyfelle,  
 Me semble, qu'on la nomme ainsi :  
 Pour Dieu Elephant ( ce dit elle )  
 Va t'en donc, laisse moy icy.

*De Diane.*

**L'**ENFANT Amour n'a plus son arc estrange,  
 Dont il bleffoit d'hommes, & cueurs, & testes :  
 Avec celuy de Diane a faict change  
 Dont elle alloit aux champs faire les questes.  
 Ilz ont changé, n'en faictes plus d'enquestes :  
 Et si on dict, à quoy les congnois tu ?  
 le uoy qu'Amour chasse souuent aux bestes,  
 Et qu'elle attainct les hommes de uertu.

*A Madamoyfelle de la Greliere.*

**M**ES yeulx font bons, Greliere, & ne uoy rien,  
 Car ie n'ay plus la prefence de celle,  
 Voyant laquelle au monde uoy tout bien :  
 Et uoyant tout ie ne uoy rien fans elle.  
 A ce propos fouuent (ma Damoyfelle)  
 Quand uous uoyez mes yeulx de pleurs lauez,  
 Me uenez dire, Amy, qu'est ce qu'auuez ?  
 Mais le difant uous parlez mal apoinct,  
 Et meft aduis que plus toft uous deuez  
 Me demander, qu'est ce que n'auuez point ?

*De Madamoyfelle de la Fontaine.*

**E**N grand trauail plein d'amour i'ay paffé  
 Les montz tresfroidz au partir d'Aquitaine :  
 Mais leur froideur n'a de mon cueur chaffé  
 La grand' ardeur de mon amour certaine :  
 Quand au trauail, bien ie uous acertaine,  
 Que incessamment y feray expofé,  
 Iufques à tant qu'aupres de la Fontaine  
 A mon defir ie me foys repofé.

*A Coridon.*

68 ✓

**L**A mefdifante ne fault croyre,  
**C**oridon amy gracieux:  
 Je la congnois, c'est une noyre,  
 Noire faicte en despit des cieulx:  
 Si elle eust pour la paindre mieulx  
 Au bec une prune faulage,  
 On diroit, qu'elle auroit trois yeulx,  
 Ou bien trois prunes au uifage.

*De Ouy, & Nenny.*

**V**N doux Nenny, avec un doux soubzrire  
 Est tant honneste, il le uous fault apprendre:  
 Quant est d'Ouy, si ueniez à le dire,  
 D'auoir trop dit ie uouldroys uous reprendre:  
 Non que ie foys ennuyé d'entreprendre  
 D'auoir le fruit, dont le desir me poinct:  
 Mais ie uouldrois, qu'en le me laiffant prendre  
 Vous me disiez, non, uous ne l'aurez point.

*Du conuent des Blancz Manteaulx.*

**L**ES blancz Manteaulx en leur conuent  
 Ont faict rampart de longues felles,  
 Pour nuyre à ceulx, qui uont souuent

Faire la Court aux damoyelles.  
 Quand marys gardent leurs femelles,  
 Ilz ont droict, ie m'en tais tout coy:  
 Mais ces Cagotz font ialoux d'elles:  
 Le sçauroys uolentiers pourquoy.

*D'entretenir Damoyelles.*

IE ne sçauroys entretien appeller  
 Le deuifer qui aucun fruit n'apporte:  
 C'est le uray uent qui tost se pert en l'Air,  
 Ou l'eau qui royde en aual se transporte.  
 L'oyseau gentil, sur le poing ie le porte,  
 Apres luy crie, à luy souuent i'entens,  
 Car de son uol rend mes espritz contens.  
 O donc Amour bel oyseau par les esles:  
 Apporte proye, & donne passetemps,  
 Ou entretien (tout feul) tes Damoyelles.

*D'un Pourfuyuant en amours.*

IE sens en moy une flamme nouvelle,  
 Laquelle uient dune cause excellente,  
 Qui tous les iours me dit, & me reuelle,  
 Que demourer doy personne dolente.  
 O Amour plein de force uiolente,  
 Pourquoi as tu mon tourment entrepris?

Approchez uous, Belle qui m'avez pris :  
 Amour cruel uostre Amy ueult occire,  
 Et gaignera la bataille & le prix,  
 Si ne m'armez du bien que ie desire.

*A celle qui souhayta Marot aussi Amoureux d'elle,  
 qu'un sien Amy.*

ESTRE de uous autant que l'autre espris,  
 Me feroit gloire, ayment en lieu si hault :  
 De l'autre part, il m'en feroit mal pris,  
 Quand d'y attaindre en moy gift le default.  
 I'ay dict depuis (cent foys, ou peu s'en fault)  
 O cueur, qui ueulx mon malaise, & mon bien.  
 Le t'ayme assez, ne souhayte, combien :  
 Et si tu dys, que pareil d'amytié  
 Ne suis à l'autre : hélas, ie le sçay bien,  
 Car i'ayme plus, mais c'est de la moytié.

*Du Partement d'Anne.*

Ov allez uous, Anne? que ie le fache,  
 Et m'enseigniez auant que de partir,  
 Comment feray, affin que mon œil cache  
 Le dur regret du cueur triste & martyr.  
 Ie sçay comment point ne fault m'aduertir :  
 Vous le prendrez ce cueur, ie le uous liure :

L'emporterez, pour le rendre deliure  
 Du dueil qu'auroit loing de uous en ce lieu,  
 Et pour autant, qu'on ne peult fans cueur uiure,  
 Me laisserez le uostre : & puis Adieu.

*De Madame Ysabeau de Nauarre.*

QVI cuyderoit desguiser Ysabeau  
 D'un simple habit, ce seroit grand' simpleffe :  
 Car au uifage a ne sçay quoy de beau,  
 Qui faict iuger tousiours, qu'elle est Princeffe :  
 Soit en habit de chambriere, ou maistresse,  
 Soit en drap d'or entier ou decouppé,  
 Soit son gent corps de toile enueloppé,  
 Tousiours fera sa beauté maintenue :  
 Mais il me semble (ou ie suis bien trompé)  
 Qu'elle seroit plus belle toute nue.

*Pour une Dame qui donna une teste de Mort  
 en deuise.*

PVIS que noz cueurs ne sont qu'un poinct lyé,  
 Et que d'amour naifusement extreme  
 Je t'ay (Amy) ce present dedié,  
 Je ne croy point, qu'il ne foyt prins de mesme :  
 Tu y uerras une Mort triste, & blesme,  
 Qui ne s'entend te melancolier :  
 C'est, que l'amour qui noz cueurs faict lyer,

Iusque à la mort fera continuelle :  
 Et si la mort ne faict rien oublier,  
 De mon costé fera perpetuelle.

*À la femme de Thomas Seuin.*

**L**A mignonne de mon Amy,  
 Bien fort à uous me recommande,  
 Vous n'estes pas femme a demy,  
 Hastez uous de deuenir grande :  
 Grande par tout, car il demande  
 Entrer en la cité d'amours,  
 Se plaignant, qu'il n'est qu'aux faubourgs.  
 Peu de marys ainsi se deulent :  
 Mais uont difans tout au rebours,  
 Qu'ilz y entrent plus qu'ilz ne ueulent.

*Marot, À ses Disciples.*

**E**NFANS, oyez une leçon,  
 Nostre langue a ceste façon,  
 Que le terme qui ua deuant,  
 Voluntiers regist le fuiuant.  
 Les uieulx exemples ie fuiuray  
 Pour le mieulx : car a dire uray  
 La chanfon fut bien ordonnee,  
 Qui dit : M'amour uous ay donnee :  
 Et du bateau est estonné,  
 Qui dit : M'amour uous ay donné.

Voyla la force que possede  
Le femenin, quand il precede.

Or prouueray par bons tesmoings,  
Que tous pluriers n'en font pas moins.  
Il fault dire en termes parfaictz,  
Dieu en ce monde nous a faictz.  
Fault dire en parolles parfaictes,  
Dieu en ce monde les a faictes.  
Et ne fault point dire, en effect,  
Dieu en ce monde les a faict:  
Ne nous a faict pareillement:  
Mais nous a faictz, tout rondement.

L'Italien dont la faconde  
Passe les vulgaires du monde,  
Son langage a ainsi basty  
En disant, Dio noi a fatti.

Parquoy, quand me suis aduisé,  
Ou mes Iuges ont mal uisé,  
Ou en cela n'ont grand' science,  
Ou ilz ont dure conscience.

---

*Du beau Tetin.*

---

**T**ETIN refaict, plus blanc qu'un œuf,  
Tetin de fatin blanc tout neuf,  
Tetin qui fais honte à la Rose,  
Tetin plus beau que nulle chose,  
Tetin dur, non pas Tetin, uoyre,  
Mais petite boule d'Ivoire,



Au milieu duquel est affise  
Vne Freze, ou une Cerise  
Que nul ne ueoit, ne touche auffi,  
Mais ie gaige qu'il est ainsi :  
Tetin donc au petit bout rouge,  
Tetin qui iamais ne se bouge,  
Soit pour uenir, soit pour aller,  
Soit pour courir, soit pour baller :  
Tetin gauche, Tetin mignon,  
Toufiours loing de son compaignon,  
Tetin qui portes tesmoingnage  
Du demeurant du personnage,  
Quand on te ueoit, il uient à maintz  
Vne enuie dedans les mains  
De te taster, de te tenir :  
Mais il se fault bien contenir  
D'en approcher, bon gré ma uie,  
Car il uiendroit une autre enuie.

O Tetin ne grand, ne petit,  
Tetin meur, Tetin d'appetit,  
Tetin qui nuict & iour criez,  
Mariez moy tost, mariez,  
Tetin qui t'enfles, & repoulfes  
Ton gorgias de deux bons poulfes,  
A bon droict heureux on dira  
Celuy qui de laict t'emplira,  
Faifant d'un Tetin de pucelle,  
Tetin de femme entiere & belle.

*Du laid Tetin.*

**T**ETIN qui n'as rien que la peau,  
 Tetin flac, Tetin de drappeau,  
 Grand' Tetine, longue Tetasse,  
 Tetin, doy ie dire bezasse :  
 Tetin au grand uillain bout noir,  
 Comme celuy d'un entonnoir,  
 Tetin qui brimballe à tous coups  
 Sans estre esbranlé, ne fecous,  
 Bien se peult uanter qui te taste,  
 D'auoir mys la main à la paste ;  
 Tetin grillé, Tetin pendant,  
 Tetin flestry, Tetin rendant  
 Villaine bourbe en lieu de laict,  
 Le Diable te fait bien si laid :  
 Tetin pour trippe réputé,  
 Tetin, ce cuyde ie, emprunté,  
 Ou defrobé en quelque forte,  
 De quelque uieille Chieure morte :  
 Tetin propre pour en Enfer  
 Nourrir l'enfant de Lucifer :  
 Tetin boyau long d'une gaule,  
 Tetasse à iecter sur l'espaule,  
 Pour faire (tout bien compaffé)  
 Vn chapperon du temps passé :  
 Quand on te ueoit, il uient à maints  
 Vne enuie dedans les mains,

De te prendre avec les gans doubles  
 Pour en donner cinq ou six Couples  
 De souffletz, sur le nez de celle,  
 Qui te cache foubz fon effelle.

Va grand uilain Tetin puant,  
 Tu fournirois bien en suant  
 De ciuettes, & de parfums  
 Pour faire cent mille deffunctz.

Tetin de laydeur despiteuse,  
 Tetin, dont Nature est honteuse,  
 Tetin des uilains le plus braue,  
 Tetin, dont le bout tousiours baue,  
 Tetin faict de poix, & de glus :  
 Bren ma plume, n'en parlez plus,  
 Laissez le là, uentre saint George,  
 Vous me feriez rendre ma gorge.

---

*A Anne. Pour lire ses Epigrammes.*

---

**A**NNE ma sœur, sur ces miens Epigrammes,  
 Lecte tes yeulx doucement regardans :  
 Et en lisant, si d'amour ne t'enflames,  
 A tout le moins ne mesprise les flammes,  
 Qui pour t'amour luyfent icy dedans.

---

*A Merlin de saint Gelais.*

**T**A lettre, Merlin, me propose,  
 Qu'un gros sot en rithme compose  
 Des uers, par leſquelz il me pointt :  
 Tien toy feur qu'en rithme, n'en proſe  
 Celuy n'eſcript aucune choſe,  
 Duquel l'ouurage on ne lit point.

*A ſoy meſmes. De Madame Laure.*

**S**i tu n'es pris, tu te pourrois bien prendre,  
 Cuydant louer ceſte Laure invincible :  
 Laisse tout là, que ueulx tu entreprendre ?  
 Veulx tu monter un Roc inaccessible ?  
 Son noble ſens, & ſa grace indicible,  
 Ceſte douceur qui d'aymer ſçait contraindre,  
 Et ſes uertus que mort ne peut eſtandre,  
 Sont du pouoir de Dieu ſi grans teſmoings,  
 Que tu ne peulx à ſa louenge attaindre,  
 A ſon amour, helas, encores moins.

*De la Royne de Nauarre.*

**E**NTRE autres dons de graces immortelles  
 Madame eſcript ſi hault, & doucement,  
 Que ie m'eſtonne en uoyant choſes telles,

Qu'on n'en reçoit plus d'esbahissement.  
 Puis quand ie l'oy parler si fagement,  
 Et que ie uoy sa plume trauailler,  
 le tourne bride, & m'esbahy comment  
 On est si fot de s'en esmerueiller.

*A François Daulphin de France.*

CELVY qui a ce Dixain composé,  
 Enfant Royal, en qui uertu s'imprime,  
 Et qui à uous presenter l'a osé,  
 C'est un Clement, un Marot, un qui rithme :  
 Voicy l'ouurier, l'art, la forge, & la lime :  
 Si uous sentez n'en estre importuné,  
 Vous pouez bien, Prince tresfortuné,  
 Vous en servir à dextre & à fenestre,  
 Car uostre estoit auant que fussiez né :  
 Or deuinez maintenant qu'il peult estre ?

*Pour Madamoyelle de Talard, au Roy.*

D'AMOVR entiere, & tout à bonne fin,  
 Sire, il te plaist trois Poiffons bien aymer :  
 Premierement, le bienheureux Daulphin :  
 Et le Chabot qui nouë en ta grand'mer :  
 Puis ta Grenouille. Ainsi t'a pleu nommer  
 L'humble Talard, dont enuie en gafouille,

Difant que c'est un Poiffon qui l'eau fouille,  
 Et qui chantant a la uoix mal fereine :  
 Mais i'ayme mieulx du Roy estre Grenouille,  
 Qu'estre (en effect) d'un autre la Sereine.

*De l'Amour chaste.*

✓ **A**MOVREUX fuis, & Venus estonnee  
 De mon amour, là ou fon feu default :  
 Car ma Dame est à l'honneur tant donnee,  
 Tant est bien chaste & conditionnee,  
 Et tant cherchant le bien qui point ne fault,  
 Que de l'aymer autrement qu'il ne fault,  
 Seroit un cas par trop dur, & amer :  
 Elle est (pourtant) bien belle, & si le uault :  
 Mais quand ie sens fon cueur si chaste & hault,  
 Ie l'ayme tant que ie ne l'ose aymer.

*Epigramme, qu'il perdit contre Heleine de Tournon.*

**P**OUR un Dixain que gaingnastes mardy,  
 Cela n'est rien, ie ne m'en fais que rire :  
 Et fuz trefaise à lors que le perdy,  
 Car aussi bien ie uous uoulois escrire :  
 Et ne sçauois bonnement que uous dire,  
 Qui est assez pour se taire tout coy.

Or uous payez, ie uous baille dequoy,  
 D'aussi bon cueur que si ie le donnoye:  
 Que pleust à Dieu que ceulx à qui ie doy,  
 Fuffent contens de semblable monnoye.

*La Royne de Nauarre respond pour Tournon.*

**S**i ceulx à qui deuez, comme uous dictes,  
 Vous congnoissoient comme ie vous congnois,  
 Quitte seriez des debtes que uous feistes  
 Le temps passé, tant grandes que petites,  
 En leur payant un Dixain toutesfoys  
 Tel que le uostre, qui uault mieulx mille foys,  
 Que l'argent deu par uous, en conscience:  
 Car estimer on peult l'argent au poix,  
 Mais on ne peult (& i'en donne ma uoix)  
 Affer prifer uostre belle science.

*Replique à la Royne de Nauarre.*

**M**ES creanciers, qui de Dixains n'ont cure,  
 Ont leu le uostre: & sur ce leur ay dict,  
 Sire Michel, sire Bonauenture,  
 La sœur du Roy a pour moy fait ce dict:  
 Lors eulx cuydans que fuffe en grand credit,  
 M'ont appellé Monsieur à cry, & cor,  
 Et m'a ualu uostre escript autant qu'or:

Car promis ont, non seulement d'attendre,  
 Mais d'en prester (foy de marchand) encor :  
 Et j'ay promis, foy de Clement, d'en prendre.

*Du Roy, & de Laure.*

**O** LAVRE, Laure, il t'a esté besoing  
 D'aymer l'honneur, & d'estre uertueuse,  
 Car François Roy, fans cela, n'eust prins foing  
 De t'honorer de tombe sumptueuse,  
 Ne d'employer sa dextre ualureuse,  
 A par escript ta louenge coucher :  
 Mais il l'a fait; pour autant qu'amoureuse  
 Tu as esté, de ce qu'il tient plus cher.

*Contre les jaloux.*

**D**E ceulx qui tant de mon bien se tourmentent,  
 J'ay d'une part grande compassion :  
 Puis me font rire, en uoyant qu'ilz augmentent  
 Dedans m'Amye un feu d'affection :  
 Vn feu, lequel par leur inuention  
 Cuydent estaindre. O la poure cautelle !  
 Ilz font plus loing de leur intention,  
 Qu'ilz ne uouldroient que ie fusse loing d'elle.



*A une Dame, touchant un faulx Rapporteur.*

—

QVI peche plus, luy qui est esuenteur,  
 Que i'ay de toy le bien tant souhaitable :  
 Ou toy qui fais, qu'il est tousiours menteur,  
 Et si le peulx faire homme ueritable ?  
 Voyre, qui peulx d'une œeuere charitable  
 En guerir trois, y mettant ton estude.  
 Luy de mensonge inique & detestable :  
 Moy de langueur : & toy d'ingratitude.

—

*Pour une qui donna la deuise d'un Neud  
 à un Gentilhomme.*

—

LE Neud iadis tant fort à desnouer,  
 Fut en un coup d'Alexandre trenché :  
 Et celuy Neud que t'ay uoulu nouer,  
 Peu à peu l'as à moytié destaché :  
 Mais tu n'a sceu (& n'en fois point fasché)  
 L'autre moytié desnouer, ne parfaire  
 Ton œeuere empris : là ne sçauroient rien faire  
 Doigtz, tant soient fortz, ne glaiue plein d'esclandre.  
 O gentil Neud, pour te rompre & deffaire,  
 La feule mort fera ton Alexandre.

*A deux Sœurs Lyonnoises.*

**P**VIS que uers les sœurs Damoyfelles  
 Il ne m'est possible d'aller,  
 Sus dixain, courez deuers elles,  
 Au lieu de moy uous faut parler :  
 Dictes leur que me mettre à l'aer  
 Je n'ose, dont me poise fort,  
 Et que pour faire mon effort  
 D'aller uisiter leurs personnes,  
 Je me souhaite estre aussi fort,  
 Comme elles sont belles & bonnes.

*A une Amye.*

**S**i le loysir tu as avec l'enuie  
 De me reueoir, ô ma ieune esperee,  
 Je te rendray bon compte de ma uie,  
 Depuis qu'à toy parlay l'autre feree :  
 Ce soir fut court, mais c'est chose affeuree,  
 Que tu m'en peulx donner un par pitié,  
 Lequel seroit de plus longue duree,  
 Et sembleroit plus court de la moytié.

*A Renee.*

**A**MOVR uous a (des le iour que fuz né)  
 De mon seruice ordinaire estrenee :  
 Et si ne fuz de uous onc estrené

Que de rigueur soubz parole obstinee :  
 Si uous supply, noble Nymphé Renee,  
 Ce nouuel an parler nouveau langage,  
 Et tout ainsi qu'on ueoit changer d'annee,  
 Vouloir changer enuers moy de courage.

*A Madamoyfelle de la Roue.*

**P**AINCTRES experts uostre façon commune  
 Changer uous fault, plus tost huy que demain :  
 Ne paingnez plus une Roue à Fortune,  
 Elle a d'Amour pris le dard inhumain :  
 Amour aussi a pris la Roue en main,  
 Et des mortelz par ce moyen se ioue.  
 O l'homme heureux, qui de l'Enfant humain  
 Sera poulsé au deffus de la Roue.

*De ladicte Damoyfelle.*

**L'**AVTRE iour aux champs tout fasché  
 Vey un Voleur se lamentant,  
 Deffus une Roue attaché :  
 Si luy ay dit en m'arrestant,  
 Ton mal (poure homme) est bien distant  
 Du tourment qui mon cueur empestre :  
 Car tu meurs fus la Roue estant,  
 Et ie meurs que ie n'y puis estre.

*Pour une Mommerie de deux Hermites.*

LE PREMIER HERMITE.

SÇAVEZ VOVS la raison pourquoy  
 Hors du monde ie me retire  
 En un hermitage à recoy ?  
 Sans faulte ie uous le ueulx dire.  
 Celle que tant i'ayme & desire,  
 En lieu de me reconforter,  
 Toufiours le cul arriere tire,  
 Le Diable la puiffe emporter.

L'AVTRE HERMITE.

Ie m'en uoys tout uestu de gris  
 En un boys, là ie me confîne :  
 Au monde auffi bien i'amaigris,  
 Mamie est trop dure, ou trop fine :  
 Là uiuray d'èaue & de racine,  
 Mais par mon ame il ne m'en chault,  
 Cela me fera medecine  
 Contre mon mal qui est trop chault.

*A la bouche de Diane.*

BoucHE de Coral precieux  
 Qui à baïser semblez femondre :  
 Bouche qui d'un cueur gracieux  
 Sçauetz tant bien dire, & respondre,

Respondez moi : Doit mon cueur fondre  
 Deuant uous, comme au feu la cyre?  
 Voulez uous bien celuy occire,  
 Qui crainct uous estre desplaisant?  
 Ha bouche, que tant ie desire,  
 Dictes nenny, en me baifant.

*A une qui faisoit la longue.*

**Q**VAND ie uous ayme ardemment,  
 Vostre beauté toute autre efface :  
 Quand ie uous ayme froidement  
 Vostre beauté fond comme glace.  
 Hastez uous de me faire grace,  
 Sans trop user de cruauté :  
 Car si mon amytié se passe,  
 Adieu command uostre beauté.

*A une qui luy fait chere par maniere d'acquies*

**N**E uous forcez de me cherer,  
 Chere ne quiert point uiolence :  
 Mes uers uous ueulent reuerer,  
 Non obliger uostre excellence :  
 Si mon amour, & ma science  
 En uostre endroit n'ont sceu ualoir,  
 C'est à moy d'auoir patience,  
 Et à uous de ne uous chaloir.

*De Cupido, & de sa Dame.*

**A**MOVR trouua celle qui m'est amere :  
 Et ie y estois, i'en sçay bien mieulx le compte.  
 Bon iour, dict il, bon iour Venus ma mere.  
 Puis tout acoup il ueoit, qu'il se mescompte,  
 Dont la couleur au uifage lui monte  
 D'auoir failly honteux Dieu sçait combien.  
 Non, non, Amour, ce dy ie, n'ayez honte :  
 Plus clers uoyans que uous s'y trompent bien.

*De sa mere par alliance.*

**S**I mon poil noir en blanc se tainct,  
 Comment seroit ce de vieilleffe ?  
 Ma mere est en fleur de ieunesse,  
 Et n'est au monde un si beau tainct,  
 Car le sien tous autres estainct :  
 De la ueoir faictes moy la grace,  
 Mais ne contemplez trop sa face,  
 Que d'aymer n'entriez en esmoy,  
 Et que sa rigueur ne uous face  
 Vieillir de langueur, comme moy.

*De la Duché d'Estampes.*

**C**E plaisant Val que lon nommoit Tempé  
 Dont mainte hystoire est encor embellie,  
 Arroufé d'eaux, si doux, si attrepé,

Sachez que plus il n'est en Theffalie.  
 Iuppiter Roy, qui les cueurs gaigne & lie,  
 L'a de Theffalle en France remué,  
 Et quelque peu son nom propre mué:  
 Car pour Tempé, ueult qu'Estampes s'appelle:  
 Ainsi luy plaist, ainsi la situé,  
 Pour y loger de France la plus belle.

*Du Passereau de Maupas.*

Las il est mort, pleurez le Damoyelles,  
 Le Passereau de la ieune Maupas:  
 Vn autre oyseau qui n'a plumes qu'aux esles,  
 L'a deuoré: le congnoissez uous pas?  
 C'est ce fascheux Amour, qui sans compas  
 Auecques luy se iectoit au giron  
 De la pucelle, & uoloyt enuiron,  
 Pour l'enflamber, & tenir en destresse:  
 Mais par despit tua le Passeron,  
 Quand il ne sceut rien faire à la maistresse.

*Pour Monsieur de la Rochepot qui gagea contre la  
 Royne que le Roy coucheroit auecques elle.*

O R ça, uous auez ueu le Roy,  
 Ay ie gaigné? dictes ma Dame:  
 Toute seule ie uous en croy,  
 Sans le rapport de luy, ne d'ame:

Vray est qu'au propos que i'entame,  
 Le Roy seruiroit bien d'un tiers;  
 Vous estes deux tesmoingz entiers,  
 Car l'une est Dame, & l'autre Maistre :  
 Mais i'en croiroys plus uoluntiers  
 Un enfant qui uiendroit de naistre.

*La Royne de Nauarre, en faueur d'une Damoyelle.*

**I**L pensoit bien brusler son chaste cueur  
 Par doux regardz, par souspirs trefardens,  
 Par un parler, qui faict Amour uainqueur,  
 Par long seruir, par signes euidens,  
 Mais il trouua une froideur dedens,  
 Qui tous ses traictz conuertissoit en glace :  
 Et qui pis est, par une douce audace  
 L'œil chaste d'elle le regarda si fort,  
 Que sa froydeur à trauers son cueur passe,  
 Et meit son feu, Amour, & luy, à mort.

*Responce pour le Gentilhomme.*

**C**E seroit trop, que la Belle esmouuoir,  
 Le poure Amant n'y a pensé, ne pense :  
 Parler à elle, & la seruir, & ueoir  
 Luy sont assez d'heureuse recompense,  
 En confessant, noble fleur d'excellence,  
 Qu'elle l'a bien mys à mort uoyement :



Mais son Amour, & son feu uehement,  
 Chasteté d'œil ne les pourroit estaindre :  
 Car tant plus uit la Dame chastement,  
 De tant plus croist le desir d'y attaindre.

*A une Dame, pour l'aller ueoir.*

**E**NDORMEZ bien Argus qui a tant d'yeulx,  
 Et faictes tant que Danger se retire :  
 Duyfans ne sont, mais par trop ennuyeux,  
 A qui aller uers sa Dame desire.  
 Là uous pourray de bouche à loysir dire  
 Ce, dont l'escript un mot n'ose parler,  
 Qu'en dictes uous, Madame, y dois ie aller ?  
 Non, ie y courray, mes emprises sont telles.  
 Comment courir ? Le y pouray bien uoller :  
 Car i'ay d'amour auecques moy les esles.

*De Charles Duc d'Orleans.*

**N**ATURE estant en esmoy de forger  
 Ou Fille, ou Filz, conceut finablement  
 Charles si beau, si beau pour abreger  
 Qu'estre faict Fille il cuyda proprement :  
 Mais s'il auoit à son commandement  
 Quelque Fillette, autant comme luy, belle,  
 Il y auroit à craindre grandement,  
 Que trouué fust plus masse que femelle.

*A une Dame aagée, & prudente.*

**N**E pensez point que ne foyez aymable,  
 Vostre aage est tant de graces guerdonné,  
 Qu'à tous les coups un Printemps estimable  
 Pour uostre Yuer seroit abandonné :  
 le ne suis point Paris luge estonné  
 Qui faueur fait à Beauté qui s'efface :  
 Par moy le prix à Pallas est donné  
 De qui on ueoit l'ymage en uostre face.

*A Anne qu'il songe de nuit.*

**A**NNE ma Sœur, d'ont me uient le songer,  
 Qui toute nuit par deuers uous me maine ?  
 Quel nouuel Hoste est uenu se loger  
 Dedans mon cueur, & tousiours s'y pourmaine ?  
 Certes ie croy (& ma foy n'est point uaine)  
 Que c'est un Dieu : me uient il consoler ?  
 Ha, c'est Amour, ie le fens bien uoler.  
 Anne ma sœur, uous l'auiez fait mon Hoste,  
 Et le fera, me deust il affoller,  
 Si celle là qui l'y meit ne l'en oste.

*De Marguerite d'Alençon, sa Sœur d'alliance.*

**V**N chascun qui me fait requeste  
 D'auoir Oeuures de ma façon,  
 Voyse tout chercher en la teste

De Marguerite d'Alençon,  
 Je ne fays Dixain ne Chanfon,  
 Chant Royal, Ballade n'Epiftre,  
 Qu'en fa teste elle n'enregistre  
 Fidelement, correct, & feur:  
 Ce fera mon petit registre,  
 Elle n'aura plus nom ma fœur.

*De fa Dame, & de foymesmes.*

**D**ES que m'Amye eft un iour fans me ueoir,  
 Elle me dict, que i'en ay tardé quatre:  
 Tardant deux iours, elle dict ne m'auoir  
 Veü de quatorze, & n'en ueult rien rabatre:  
 Mais pour l'ardeur de mon amour abatre,  
 De ne la ueoir i'ay raifon apparente.  
 Voyez, Amans, noftre amour differente:  
 Languir la faiz, quand fuis loing de fes yeulx:  
 Mourir me faict, quand ie la uoy prefente.  
 Iugez, lequel uous femble aymer le mieulx.

*De lane Princeffe de Nauarre.*

**B**IEN foyt uenue au pres de Pere, & Mere  
 Leur Fille unique, & le chef d'Oeuure d'eulx:  
 Elle nous trouue en douleur trop amere,  
 Voyans un Roy mal fain, las, uoyre deux:  
 Elle nous trouue un œil qui eft piteux,

L'autre qui rit à sa noble uenue :  
 Et comme on ueoyt souuent l'obscure Nuë  
 Clere à moytié, par celestes rayons,  
 Ainfi nous est demy ioye aduenue :  
 Dieu doint qu'en bref entiere nous l'ayons.

*De Madamoyselle du Brueil.*

**L**EVNE beauté, bon esprit, bonne grace,  
 Cent foys le iour ie m'esbahy, comment  
 Tous trois auez en un corps trouué place  
 Si à propos, & si parfaictement.  
 Celle à qui Dieu faict ce bon traictement,  
 Doit bien aymer le iour de sa naissance :  
 Et moy le soir, qui fut commencement  
 De prendre à elle honneste congnoissance.

*Du Conte de Lanyuolare.*

**L**E uertueux Conte Lanyuolare  
 Italien, droict à l'affault alla :  
 Trois foys nauré : son bon sens ne s'efgare,  
 Trois foys remonte, & trois foys deualla,  
 Mais sa Fortune en fin l'arresta là.  
 O gentil cueur (quand bien ie te contemple)  
 Digne de Mars estre esleué au Temple :  
 Tu as uiuant feruy France aux dangers,  
 Et apres mort fers encores d'exemple  
 De loyauté, aux Souldars estrangers.

*De Albert loueur de Luz du Roy.*

**Q**VAND Orphëus reuiendroit d'Elisee,  
 Du ciel Phebus, plus qu'Orpheus expert,  
 Ia ne feroit leur Musique prisee  
 Pour le iourdhui, tant que celle d'Albert:  
 L'honneur d'ainesse est à eulx, comme appert:  
 Mais de l'honneur de bien plaire à l'ouyr,  
 Ie dy, qu'Albert par droict en doit iouyr,  
 Et qu'un Ouurier plus exquis n'eust sceu naistre,  
 Pour un tel Roy que François resiouyr,  
 Ne pour l'Ouurier un plus excellent maistre.

*D'Anne iouant de lespinette.*

**L**ORS que ie uoy en ordre la Brunette  
 Leune, en bon poinct, de la ligne des Dieux,  
 Et que sa uoix, ses doitz, & l'Espinette  
 Meinent un bruyt doulx, & melodieux,  
 I'ay du plaisir, & d'oreilles, & d'yeulx,  
 Plus que les sainctz en leur gloire immortelle:  
 Et autant qu'eulx ie deuiens glorieux,  
 Des que ie pense estre un peu aymé d'elle.

*Pour Madame d'Orsonuilliers. Au Roy de Nauarre.*

**I**'AY ioué rondement,  
 Syre, ne uous desplaise:  
 Vous m'auiez finement

Couppé la queue, & raife:  
 Et puis que ie m'en taife?  
 Iamais ne se feroit.  
 Mais seriez uous bien aife,  
 Qui la uous couperoit?

*A sa commere.*

**P**ARDONNEZ moy ma commere m'Amye,  
 Si deuers uous bien tost ne puis aller,  
 Au bon uouloir certes il ne tient mye,  
 Car pour souuent auecques uous parler  
 De Paradis ie uouldrois deualler.  
 Que uoulez uous? La Fortune à present  
 Ne me permet de service estre exempt:  
 Mais maulgré elle en bref temps, qui trop dure,  
 Vous reuerray, & si m'aurez present  
 Ce temps pendant de cueur, & d'escripture.

*A Monsieur de Iully.*

**L'**ARGENT par terme recueilly  
 Peu de prouffit souuent ameine:  
 Parquoy Monseigneur de Iully,  
 Qui sçauetz le uent, qui me meine,  
 Plaife uous ne prendre la peine  
 De diuifer si peu de bien:  
 Car ma Boëte n'est pas si pleine,  
 Que cinq cens frans n'y entrent bien.

*Il conuie trois Poètes à dîner.*

**D**EMAIN que Sol ueult le iour dominer,  
 Vien Boyffonné, Villas, & la Perriere,  
 Le uous conuye avec moy à dîner,  
 Ne reiectez ma femonce en arriere :  
 Car en dînant, Phebus par la Verriere  
 Sans la briser uiendra ueoir ses suppostz,  
 Et donnera faueur à noz propos,  
 En les faifans dedans noz bouches naître.  
 Fy du repas, qui en paix, & repos  
 Ne fçait l'Esprit avec le Corps repaître.

*Du Sire de Montmorency Conneftable de France.*

**M**EVRE en confeil, en armes redoubtable  
 Montmorency à toute uertu né,  
 En uerité tu es faiçt Conneftable,  
 Et par merite, & par Ciel fortuné :  
 Dieu doint qu'en bref du glaiue à toy donné  
 Tu faces tant par proueffe, & bon heur,  
 Que cestuy là qui en fut le donneur,  
 Par ton seruice ayt autant de puiffance  
 Sur tout le Monde en triumphe, & honneur  
 Comme il t'en a donné deffus la France.

126 ✓

*D'un doux Baifer.*

**C**E franc Baifer, ce Baifer amyable,  
 Tant bien donné, tant bien receu auffi,  
 Qu'il estoit doux ! O beauté admirable !  
 Baifez moy donc cent foys le iour ainfi,  
 Me receuant deffoubz uostre mercy  
 Pour tout iamais : ou uous pourrez bien dire,  
 Qu'en me donnant un Baifer adoulcy,  
 M'aurez donné perpetuel martyre.

*A Anne, luy declairant sa penſee.*

**P**VIS qu'il uous plaiſt entendre ma penſee,  
 Vous la ſçaurez, gentil Cueur gracieux :  
 Mais ie uous pry ne foyez offensee,  
 Si en penſant fuis trop audacieux.  
 Ie penſe en uous, & au fallacieux  
 Enfant Amour, qui par trop ſottement  
 A fait mon cueur aymer ſi haultement.  
 Si haultement, helas, que de ma peine  
 N'oſe eſperer un brin d'allegement,  
 Quelque douceur de quoy uous foyez pleine.

*A Iane.*

**V**OSTRE bouche petite, & belle,  
 Et de gracieux entretien,  
 Puis un peu ſon Maiftre m'appelle,



Et l'alliance ie retien,  
 Car ce m'est honneur & grand bien:  
 Mais quand uous me printes pour Maistre,  
 Que ne disiez uous aussi bien,  
 Vostre Maistresse ie ueulx estre ?

*A la Royne de Nauarre.*

**N**ous fusmes, fomes, & ferons  
 Mort, & Malice, & Innocence:  
 Le pas de Mort nous passerons,  
 Malice est tousiours en presence:  
 Dieu en nostre premiere essence  
 Nous uoulut d'Innocence orner.  
 O la Mort pleine d'excellence,  
 Qui nous y fera retourner !

*A Anne, du iour de Sainte Anne.*

**P**vis que uous portez le nom d'Anne,  
 Il ne fault point faire la beste,  
 Des auourd'hui ie uous condamne  
 A solenniser uostre Feste:  
 Ou autrement, tenez uous preste  
 De ueoir uostre nom à neant:  
 Aussi pour uous trop doux il sonne,  
 Veu la rigueur de la personne:  
 Vn dur nom uous est mieulx feant.

*Des Cerfz en rut, & des Amoureux.*

LES Cerfz en rut pour les Bisches se battent,  
 Les Amoureux pour les Dames combattent,  
 Vn mesme effect engendre leurs discordz :  
 Les Cerfz en rut d'amour brament, & crient,  
 Les Amoureux gemissent, pleurent, prient,  
 Eulx & les Cerfz feroient de beaulx accordz :  
 Amans font Cerfz à deux piedz soubz un corps,  
 Ceulx cy à quatre : & pour uenir aux testes,  
 Il ne s'en fault que ramures, & cors,  
 Que uous Amans ne foyez aussi bestes.

*A Maurice Sceue Lyonnois.*

EN m'oyant chanter quelque foyz  
 Tu te plains, qu'estre ie ne daigne  
 Musicien, & que ma uoix  
 Merite bien, que lon m'enseigne,  
 Voyre, que la peine ie preigne  
 D'apprendre : ut, re, my, fa, sol, la.  
 Que Diable ueulx tu que i'appreigne ?  
 Ie ne boy que trop fans cela.

*Au Poëte Borbonius.*

L'ENFANT Amour n'est pas si petit Dieu,  
 Qu'un Paradis il n'ayt soubz sa puissance,  
 Vn Purgatoire aussi pour son milieu,

Et un Enfer plein d'horrible nuyfance :  
 Son Paradis, c'est quand la iouyffance  
 Aux pourfuiuans par grace il abandonne :  
 Son Purgatoire, est alors qu'il ordonne  
 Paistre noz cueurs d'un espoir incertain,  
 En son Enfer, c'est à l'heure qu'il donne  
 Le uoler bas, & le uouloir haultain.

—  
*Il salue Anne.*

—  
**D**IEU te gard douce, amyable Calandre,  
 Dont le chant faict ioyeux les ennuyez :  
 Ton dur depart me fait larmes esprendre,  
 Ton doux reueoir m'a les yeulx effuyez :  
 Dieu gard le cueur, fus qui font appuyez  
 Tous mes desirs. Dieu gard l'œil tant adextre,  
 Là ou Amour a ses traictz effuyez,  
 Dieu gard sans qui gardé ie ne puis estre.

—  
*Dialogue de luy, & de sa Muse.*

—  
**M**VSE dy moy, pourquoy à ma maistresse  
 Tu n'as sceu dire Adieu à son depart.

LA MVSE.

Pour ce, que lors ie mouruz de destresse :  
 Et que d'un mort un mot iamais ne part.

MAROT.

Muse, dy moy, commēt donqs Dieu gard,  
Tu luy peulx dire ainsi par Mort rauie ?

LA MVSE.

Va poure Sot, son celeste regard  
La reuoyant m'a redonné la uie.

*D'une Dame de Normandie.*

VN iour la Dame, en qui si fort ie pense,  
Me dict un mot de moy tant estimé,  
Que ie ne puis en faire recompense,  
Fors de l'auoir en mon cueur imprimé :  
Me dict avec un ris accoustumé,  
Ie croy qu'il faut qu'a t'aymer ie paruienne :  
Ie luy respons, garde n'ay qu'il m'adienne  
Vn si grand bien : & si ose affermer,  
Que ie deuroys craindre que cela uienne,  
Car i'ayme trop quand on me ueult aymer.

*Responce de ladiçte Dame.*

LE peu d'amour qui donne lieu à crainçte :  
Perdre uous faict le tant désiré bien :  
Car par cela, Amy, ie suis contrainçte  
De reuoquer le premier propos mien.

Ne vous plaignez donc se vous n'avez rien,  
 Ou si pour bien mal on vous fait auoir:  
 Car qui pour bien pense mal recevoir,  
 Indigne il est d'auoir un seul bon tour,  
 Voyre de plus sa maistresse ne ueoir,  
 Puis que la peur triumphe de l'amour.

*Replique à la dictée Dame.*

IE n'ay pas dict que ie crains d'estre aymé,  
 I l'ay dict sans plus que ie deuroys le craindre,  
 De peur d'entrer en feu trop allumé:  
 Mais mon desir ce deuoir uient estaindre.  
 Car ie uouldrois à ton Amour atteindre,  
 Et tant t'aymer que i'en fusse en tourment:  
 Qui ne sçayt donc amour bendé bien paindre,  
 Me uienne ueoir, il apprendra comment.

*De Anne qu'il ayme fort.*

IAMAIS ie ne confefferois,  
 I Qu'amour d'Anne ne m'a sceu poindre:  
 Ie l'ayme, mais trop l'aymerois,  
 Quand son cueur au mien uouldroit ioindre.  
 Si mon mal quiers, m'amour n'est moindre,  
 Ne moins prisé le Dieu qui uole:  
 Si ie fuis fol, Amour m'affole,

Et uouldrois, tant i'ay d'amytié,  
 Qu'autant que moy elle fust folle,  
 Pour estre plus fol la moytié.

*Au Roy de Nauarre.*

**M**ON second Roy, i'ay une Haquenee  
 D'affez bon poil, mais uieille comme moy :  
 A tout le moins long temps a qu'elle est nee,  
 Dont elle est foible, & son maistre en esmoy :  
 La poure beste, aux signes que ie uoy,  
 Dict, qu'a grand'peine ira iusque à Narbonne :  
 Si uous uoulez en donner une bonne,  
 Sçauiez, comment Marot l'acceptera ?  
 D'aussi bon cueur comme la fienne il donne  
 Au fin premier qui la demandera.

*Du retour du Roy de Nauarre.*

**L**AISSONS ennuy, maison de Marguerite,  
 Nostre Roy s'est deuers nous transporté :  
 Quand il s'en ua son aller nous despité,  
 Quand il reuiet chascun est conforté :  
 Or ueille Dieu, s'il a rien apporté  
 Pour l'an nouveau à nostre foueraine,  
 Que soit un Filz, duquel soit si tost pleine

Qu'au mesmes an pour nous puisse estre né,  
 A celle fin que dune seule estreine  
 On puisse ueoir tout un peuple estrené.

*De Madame de Laual en Dauphiné.*

**A**L'APPROCHER de la nouvelle année,  
 Nouvelle ardeur de composer m'a pris,  
 Non de la paix, ne de trefue donnée:  
 Mais de Laual noble Dame de prix:  
 Sur ceste ardeur craincte d'estre repris  
 M'a dict, Marot, taiz toy pour ton deuoir:  
 Car pour ce faire il te faudroit auoir  
 Autant de mains, autant d'espritz, & d'ames,  
 Qu'il est de gens d'estime, & de sçauoir,  
 Tous estimans Laual entre les Dames.

*De l'entree des Roys, & Royne de Nauarre  
 à Cahors.*

**P**RENONS le cas, Cahors, que tu me doiues  
 Autant que doit à son Maro Mantue:  
 De toy ne ueulx, sinon que tu reçoynes  
 Mon second Roy d'un cueur, qui s'esuertue,  
 Et que tu soys plus gaye, & mieulx uestue  
 Qu'aux autres iours: car son Espouse humaine  
 Y uient aussi, qui ton Marot t'amaine,

Lequel tu as filé, fait, & tyffu :  
 Ces deux trop plus d'honneur te feront plaine  
 D'entrer en toy, que moy d'en estre yffu.

*Pour le May planté par les Imprimeurs de Lyon  
 deuant le Logis du Seigneur Triuulfe.*

**A**v Ciel n'y a ne Planette, ne Signe,  
 Qui si a point sceut gouverner l'Annee,  
 Comme est Lyon la Cité gouvernee  
 Par toy, Triuulfe, homme cler, & infigne.  
 Cela difons pour ta uertu condigne,  
 Et pour la ioye entre nous demenee,  
 Dont tu nous as la Liberté donnee,  
 La Liberté, des trefors la plus digne.  
 Heureux uieillard, les gros Tabours tonnans,  
 Le May planté, & les Fiffres fonnans,  
 En uont louant toy, & ta noble race.  
 Or pense donc, que font noz uoulez,  
 Veu qu'il n'est rien, iusque aux arbres plantez,  
 Qui ne t'en loue, & ne t'en rende grace.

*A Madame de Pons.*

**V**ous avez droit de dire, fur mon ame,  
 Que le Bosquet ne uous pleust onc si fort,  
 Car des qu'il a fenty uenir sa Dame



Pour prendre en luy feiour, & reconfort,  
 D'estre agreable a mis tout son effort,  
 Et a uestu sa uerte robe neufue.  
 De ce feiour le Pau tout fier se treuue,  
 Les Rossignolz s'en tiennent angeliques:  
 Et trouuerez, pour en faire la preuue,  
 Qu'au departir seront melancoliques.

*A Renee de Partenay.*

Q VAND uous oyez que ma Muse resonne  
 En ce Bosquet, qu'Oyseaulx font resonner,  
 Vous uous plaignez, que rien ie ne uous donne,  
 Et ie me plains que ie n'ay que donner,  
 Sinon un cueur, tout prest a s'addonner  
 A uoz plaisirs. Ie uous en faiz donc offre:  
 C'est le tresor le meilleur de mon Coffre:  
 Seruez uous en si desir en auez.  
 Mais quel besoing est il, que ie uous offre  
 Ce que gaingner d'un chascun uous sçauuez?

*Du Moys de May, & de Anne.*

M OYS amoureux, moys uestu de uerdure,  
 Moys qui tant bien les cueurs fais esiouir,  
 Comment pourras, ueu l'ennuy que i'endure,  
 Faire le mien de lieffe iouyr?

Ne prez, ne champs, ne Rossignolz ouyr  
 N'y ont pouoir : quoy donc? ie te diray :  
 Tant seullement fais Anne resiouyr,  
 Incontinent ie me resiouiray.

*De son Feu, & de celluy qui se print au Bosquet  
 de Ferrare.*

**P**VIS qu'au milieu de l'eau d'un puiffant fleuve  
 Le uert Bosquet par feu est consumé,  
 Pourquoi mon Cueur en cendre ne se treuve  
 Au feu sans eau, que tu m'as allumé?  
 Le cueur est sec, le feu bien enflammé :  
 Mais la rigueur (Anne) dont tu es pleine,  
 Le ueoir souffrir a tousiours mieulx aymé,  
 Que par la Mort mettre fin à sa peine.

*Au Roy.*

**T**ANDIS que i'estoys par chemin,  
 L'estat sans moy print sa closture :  
 Mais (Sire) un peu de Parchemin  
 M'en pourra faire l'ouuerture.  
 Puis le Tresorier dit, & iure,  
 Si du Parchemin puis auoir,  
 Qu'il m'en fera par son sçauoir

De l'Or: c'est une grand' pratique:  
Et ne l'ay encores sceu ueoir  
Dans les fourneaux du Magnifique.

*A Monsieur Preudhomme Tresorier de l'Espargne.*

V A tost Dixain solliciter la somme,  
I'en ay befoing: pourquoy crains, & t'amuses?  
Tu as affaire à un deux foys Preudhomme,  
Grand amateur d'Apollo & des Muses:  
Affin (pourtant) que de s'amour n'abuses,  
Parle humblement, que mon zele apperçoyue,  
Et qu'en lisant quelque plaisir conçoyle.  
Mais de quoy fert tant d'admonnestement?  
Fais seulement que si bien te reçoyle,  
Que receuoir ie puisse promptement.

*A Anne tencee pour Marot.*

P VIS que les uers que pour toy ie compose,  
T'ont fait tencer, Anne ma Sœur, m'Amye,  
C'est bien raison que ma main se repose,  
Ce que ie fais: ma Plume est endormie,  
Encre, papier, la main passe & blefmie  
Reposent tous par ton commandement:  
Mais mon Esprit reposer ne peult mye,  
Tant tu me l'as trauaillé grandement.

Pardonne donc à mes uers le tourment,  
 Qu'ilz t'ont donné : & ainsi que ie pense  
 Ilz te feront uiure eternellement :  
 Demandes tu plus belle recompense ?

*A deux ieunes hommes qui escriuoyent à sa louenge.*

**A**DOLESCENS qui la peine auez prise  
 De m'enrichir de loz non mérité,  
 Pour en louant dire bien uerité,  
 Laissez moy là : & louez moy Loyse.

C'est le doux feu, dont ma Muse est esprise,  
 C'est de mes uers le droit but limité :  
 Haulsez la donc en toute extrémité :  
 Car bien prisé me sens, quand on la prise.

Et n'enquerez, dequoy louer l'a fault :  
 Rien qu'amitié en elle ne default :  
 Je y ay trouué amytié à redire,

Mais au surplus escriuez hardiment  
 Ce que uouldrez : faillir aucunement  
 Vous ne scauriez, sinon de trop peu dire.

*D'une mal mariee.*

**F**ILLE qui prend fascheux mary,  
 Ce disoit Alix à Colette,  
 Aura tousiours le cueur marry,

Et mieulx uauldroit dormir feulette.  
 Il est uray, dict sa sœur doulcette :  
 Mais contre un fascheux endormy,  
 La uraye & certaine recepte  
 Ce feroit de faire un amy.

*A une, portant Bleu pour couleurs.*

**T**ANT que le Bleu aura nom loyaulté,  
 Si on m'en croit il uous fera osté :  
 l'entens osté, fans iamais le uous rendre.  
 Mais quand uerrez conclud, & arresté,  
 Que Bleu fera nommé legereté,  
 Vous le pourrez à l'heure bien reprendre.

*A Crauan sien amy, malade.*

**A**MY Crauan, on t'a fait le rapport  
 Depuis un peu, que i'estois trespaffé :  
 le prie à Dieu que le diable m'emport  
 S'il en est rien, ne si i'y ay pensé.  
 Quelque ennemy a ce bruyt auancé,  
 Et quelque amy m'a dict que mal te portes :  
 Ce sont deux bruits de differentes fortes.  
 Las, l'un dict uray : c'est un bruit bien maulfade.  
 Quant à celuy, qui a fait l'ambassade

De mon trepas, croy moy qu'il ment, & mort :  
 Que pleust à Dieu que tu fusses malade,  
 Ne plus ne moins qu'a present ie suis mort.

*A Monsieur le Duc de Ferrare.*

QUAND la Vertu congneut que la Fortune  
 Me conseilloit habandonner la France,  
 Elle me dit : Cherche terre opportune  
 Pour ton recueil, & pour ton assurance :  
 Incontinent, Prince, i'euz esperance,  
 Qu'il feroit bon deuers toy se retraire,  
 Qui tous enfans de Vertu ueulx attraire,  
 Pour decorer ton Palaix sumptueux :  
 Et que plaisir ne prendrois à ce faire,  
 Si tu n'estois toy mesmes uertueux.

*A ses Amys, quand laissant la Royne de Navarre  
 fut receu en la maison & estat  
 de ma Dame Renee Duchesse de Ferrare.*

MES amys, i'ay changé ma Dame :  
 Vne autre a dessus moy puissance  
 Nee deux foys de nom, & d'ame,  
 Enfant de Roy par sa naissance,  
 Enfant du Ciel par congnoissance  
 De celuy qui la fauuera :

De forte, quand l'autre sçaura,  
 Comment ie l'ay telle choysie,  
 Ie fais bien seur qu'elle en aura  
 Plus d'aïse que de ialousie.

*Huictain fait à Ferrare.*

**D**E ceulx qui tant de mon mal se tourmentent,  
 I'ay d'une part grande compassion:  
 Puis ie m'en rys, en uoyant qu'ilz augmentent  
 Dedans m'amiye un feu d'affection:  
 Vn feu, lequel par leur inuention  
 Cuydent estaindre. O la poure cautelle!  
 Ilz font plus loing de leur intention,  
 Qu'ilz ne uouldroient que ie fusse loing d'elle.

*A Monsieur Castellanus, Euesque de Tules.*

**T**v dis, Prelat, Marot est pareffeux,  
 De luy ne puis quelque grand'œuure ueoir:  
 Fais tant qu'il ayt biens semblables à ceulx,  
 Que Mecenas à Maro fait auoir:  
 Ou moins encor: lors fera son deuoir  
 D'escrire uers en grand nombre, & hault stile.  
 Le laboureur sur la terre infertile  
 Ne pique beuf, ne charrue ne meine:  
 Bien est il uray, que champ gras & utile,  
 Donne trauail, mais plaifante est la peine.

*A la Ville de Paris.*

**P**ARIS, tu m'as fait maintz alarmes,  
 Jusque a me pourfuiure à la mort,  
 le n'ay que blasonné tes armes,  
 Vn uer, quand on le presse il mord :  
 Encor la coulpe m'en remord,  
 Ne sçay de toy comment fera :  
 Mais de nous deux le diable emport  
 Celuy qui recommencera.

*Pour le Perron de Monseigneur le Daulphin,  
 au Tournoy des Cheualiers errans.*

**I**cy est le Perron  
 D'amour loyale & bonne,  
 Ou maint coup d'esperon,  
 Et de glaiue se donne.  
 Vn Cheualier Royal  
 Y a dresseé sa tente :  
 Et fert de cueur loyal  
 Vne Dame excellente.  
 Dont le nom gracieux  
 N'est ia besoing d'escrire :  
 Il est escript aux cieulx,  
 Et de nuit se peult lire.  
 C'est endroict de forest  
 Nul Cheualier ne passe,



Sans confeſſer qu'elle eſt  
Des Dames l'oultrepaſſe.  
S'il en doute, ou debat,  
Point ne fault qu'il preſume  
S'en aller ſans combat:  
C'eſt du lieu la couſtume.

*Pour le Perron de Monſieur d'Orléans.*

**V**OICY le Val des conſtans amoureux,  
Ou tient le Parc l'Amant cheualereux,  
Qui n'ayma onc, n'ayme, & n'aymera qu'une.  
D'icy paſſer n'aura licence aucune  
Nul Cheualier, tant foit preux & uaillant,  
Si Ferme amour eſt en luy defaillant.  
S'il eſt loyal, & ueult que tel ſe treuve,  
Il luy conuient leuer pour ſon eſpreuue  
Ce Marbre noir: & ſi pour luy trop poiſe,  
Chercher ailleurs ſon aduanture uoiſe.

*De Monſieur du Val, Treſorier de l'eſpaigne.*

**T**OY noble eſprit qui ueulx chercher les Muſes,  
En Parnafus (croy moy) ne monteras:  
De les trouuer ſur le mont tu t'amuſes,  
Dont ſi m'en crois au Val t'arreſteras:  
Là d'Helicon la fontaine uerras,

Et les neuf sœurs Muses bien entendues,  
 Qui puis un peu (ainsi le trouueras)  
 Du mont Parnasse, au Val sont descendues.

*Responce de du Val.*

**T**oy noble esprit, qui uouldras t'arrester  
 En aucun Val, pour les neuf Muses ueoir,  
 Et tous tes sens de nature apprester,  
 Pour aucun fruit de leur science auoir,  
 Ne pense pas un tel bien receuoir  
 D'un Val en friche, ou ces Sœurs ont trouué  
 Nouveau Vaffal: mais s'il est abreué  
 De la liqueur qui par Marot distile  
 De Parnafus, lors fera esprouué,  
 Combien tel Mont peut un Val faire utile.

*De Madame de l'Estrange.*

**C**ELLE qui porte un front cler & ferain,  
 Semblant un Ciel, ou deux Planetes luyfent:  
 En entretien, grace, & port fouuerain,  
 Les autres passe autant que argent l'erain.  
 Et tous ces pointz à l'honorer m'induyfent.  
 Les escriuains qui ses uertus deduyfent,  
 La nomment tous ma Dame de l'Estrange,

Mais ueu la forme, & la beauté qu'elle a,  
 Le uous supply compaignons nommez la  
 Dorefnauant, ma Dame qui est Ange.

---

*A l'Empereur.*

---

LORS que (Cefar) Paris il te pleut ueoir,  
 Et que pour toy la Ville estoit ornee,  
 Vn iour deuant il ne fait que pleuuoir,  
 Et l'endemain claire fut la iournee :  
 Si donc faueur du Ciel te fut donnee,  
 Cela, Cefar, ne nous est admirable :  
 Car le Ciel est, comme par destinee,  
 Tout coustumier de t'estre fauorable.

---

*De Viscontin, & de la Calendre du Roy.*

---

INCONTINENT que Viscontin mourut,  
 Son ame entra au corps d'une Calendre :  
 Puis de plein uol uers le Roy s'en courut,  
 Encor un coup son seruice reprendre :  
 Et pour mieulx faire à son maistre comprendre,  
 Que c'est luy mesme, & qu'il est reuenu,  
 Comme on l'ouyt parler gros, & menu,  
 Contrefaisant d'hommes geste & faconde,  
 Ores qu'il est Calendre deuenue,  
 Il contrefaict tous les Oyseaulx du monde.

---

*D'un gros Prieur.*

**V**N gros Prieur son petit filz baifoit,  
 Et mignardoit au matin en sa couche,  
 Tandis rostir sa Perdrix on faisoit :  
 Se leue, crache, esmeutit, & se mouche :  
 La Perdrix uire : Au sel de broque en bouche  
 La deuora, bien sçauoit la science :  
 Puis quand il eut prins sur sa conscience  
 Broc de uin blanc, du meilleur qu'on eslife,  
 Mon Dieu, dit il, donne moy patience,  
 Qu'on a de mauix pour seruir saincte Eglise.

*De la Ville de Lyon.*

**O**N dira ce que lon uouldra  
 Du Lyon, & sa cruaulté :  
 Toufiours, ou le sens me faudra,  
 l'estimeray sa priuaulté :  
 l'ay trouué plus d'honesteté,  
 Et de noblesse en ce Lyon,  
 Que n'ay pour auoir frequenté  
 D'autres bestes un million.

*A une, dont il ne pouoit oster son cueur.*

**P**vis qu'il conuient pour le pardon gaingner  
 De tous pechez faire confession,  
 Et pour d'enfer l'esperit esloingner

Avoir au cueur ferme contrition,  
 Ie te supply, fais satisfation  
 Du poure cueur qu'en peine tu retiens,  
 Ou si le ueulx en ta possession,  
 Confesse donc mes pechez & les tiens.

*A Pierre Marrel, le merciant d'un Cousteau.*

**T**ON uieil Cousteau, Pierre Marrel, rouillé  
 Semble ton Vit, ia retraits & mouillé:  
 Et le Fourreau tant laid ou tu l'engaines,  
 C'est que tousiours as aymé uieilles Gaines:  
 Quant à la corde à quoy il est lyé,  
 C'est que attaché feras, & maryé:  
 Au Manche aussi de Corne, congnoit on  
 Que tu feras cornu comme un Mouton:  
 Voyla le sens, uoyla la prophetie  
 De ton Cousteau, dont ie te remercie.

*A Geoffroy Bruflard.*

**T**v painctz ta barbe, amy Bruflard, c'est signe  
 Que tu uouldrois pour ieune estre tenu:  
 Mais on t'a ueu n'agueres estre un Cigne,  
 Puis tout à coup un Corbeau deuenue:  
 Encor le pis qui te soit aduenue,  
 C'est que la Mort, plus que toy fine & sage,  
 Congnoit assez que tu es tout chenu,  
 Et t'ostera ce masque du uifage.

*De Martin, & de Catin.*

**C**ATIN ueult espoufer Martin,  
 C'est faict en tres fine femelle :  
 Martin ne ueult point de Catin,  
 le le trouue auffi fin comme elle.

*De Alix, & de Martin.*

**M**ARTIN estoit dedans un boys taillis  
 Auec Alix, qui par bonne maniere  
 Dit à Martin : Le long de ces Pallis  
 T'amye Alix d'amour te faict priere :  
 Martin dit lors, S'il uenoit par derriere  
 Quelque lourdault, ce feroit grand uergongne :  
 Du cul (dit ell') uous ferez signe : Arriere,  
 Paffez chemin, laissez faire besongne.

*Des Poètes François. A Salel.*

**D**E Iean de Meun s'enfle le cours de Loire :  
 En maistre Alain Normandie prend gloire,  
 Et plainct encor mon arbre paternel.  
 Octauian rend Cognac eternal.  
 De Moulinet, de Iean le Maire, & Georges,  
 Ceulx de Haynault chantent à pleines gorges.  
 Villon, Cretin, ont Paris decoré :  
 Les deux Grebans ont le Mans honoré.

Nantes la Brette en Meschinot se baigne :  
 De Coquillart s'esfouyt la Champagne :  
 Quercy, Salel, de toy se uantera,  
 Et (comme croy) de moy ne se taira.

*D'un Cheual, & d'une Dame.*

**S**i j'ay comptant un beau Cheual payé,  
 Il m'est permis de dire qu'il est mien :  
 Qu'il ha beau trot, que ie l'ay effayé :  
 En ce faisant cela me fait grand bien.

Donques si j'ay payé comptant & bien  
 Celle qui tant soubz moy le cul leua,  
 Il m'est permis de uous dire combien  
 Elle me couste, & quel emble elle ua.

*D'une Dame desirant ueoir Marot.*

**A**INS que me ueoir en lisant mes escripts  
 Elle m'ayma, puis uoulut ueoir ma face.  
 Si m'a ueu noyr, & par la barbe gris,  
 Mais pour cela ne suis moins en sa grace.

O gentil cueur, Nympe de bonne race,  
 Raifon auez : car ce corps ia grifon  
 Ce n'est pas moy, ce n'est que ma prison.  
 Et aux escripts dont lecture uous feistes,  
 Vostre bel œil (à parler par raifon)  
 Me ueit trop mieux, qu'a l'heure que me ueistes.

*A une Dame de Lyon.*

—  
 Sus lettre faiçtes la petite  
 A la brunette Marguerite.  
 —

**S**i le loysir tu as, avec l'enuie  
 De faire un tour icy pres seulement,  
 le te rendray bon compte de ma uie,  
 Depuis le soir qu'euz à toy parlement:  
 Ce soir fut court : mais ie sçay seurement  
 Que tu en peulx donner un par pitié,  
 Qui dureroit dix fois plus longuement,  
 Et sembleroit plus court de la moytié.

*Responce par ladiçte Dame.*

—  
 Lettre saluez humblement  
 De Maro le seul filz Clement.  
 —

**Q**VAND tu uouldras, le loysir & l'enuie  
 Dont me requiers fera bien tost uenue,  
 Et de plaisir feray toute rauie  
 Lors me uoyant de toy entretenue,  
 Le souuenir de ta grace congne  
 Du soir auquel i'euz à toy parlement,  
 Souuent me faiçt par amour continue  
 Auoir desir de recommencement.

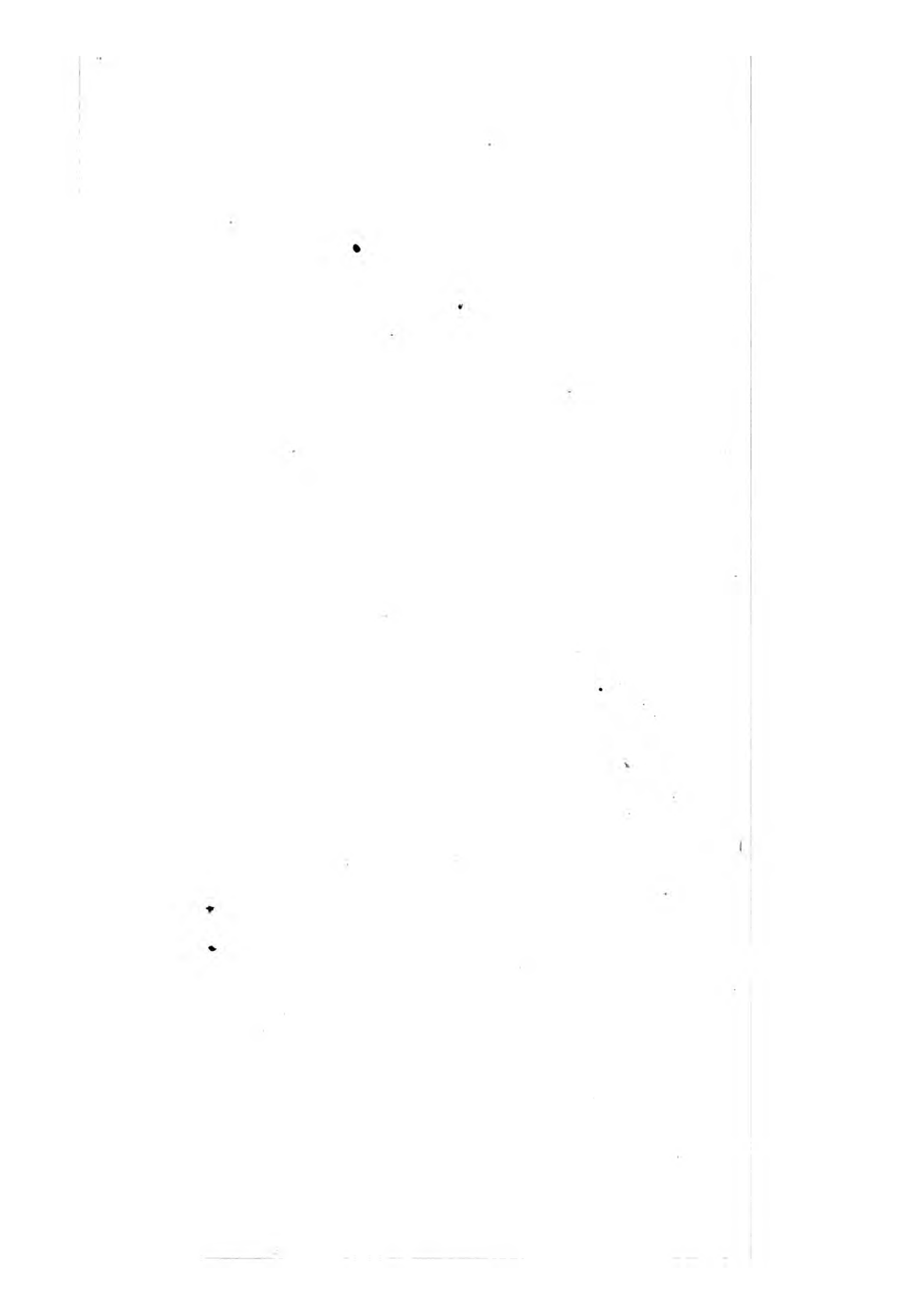


*A Monsieur Craffus, qui luy uouloit amasser  
deux mil escuz.*

---

CESSE, Craffus, de fortune contraindre,  
Qui grand tresor ne ueult m'estre ordonné:  
Suffise toy qu'elle ne peult estaindre  
Ce nom, ce bruit, que uertu m'a donné.  
Cest à François, ce grand Roy couronné  
A m'enrichir. Quant aux escus deux mille  
Que m'assembler ne trouues difficile  
D'autant d'amys. En uerité ie tien  
Qu'il n'y a chose au Monde plus facile,  
Si tous auoient semblable cueur au tien.





## TABLE DES OEUVRES DE MAROT

	Pages.		Pages.
<b>OPVSCVLES.</b>			
<i>De l'Adolescence.</i>			
Le Temple de Cupido . . .	3	Elegie XVII . . . . .	113
<i>Du Recueil.</i>			
Dialogue de deux Amou- reux . . . . .	22	Elegie XVIII. . . . .	116
Eglogue au Roy, foubz les noms de Pan & Robin. . .	40	Elegie XIX. . . . .	119 ✓
L'Enfer . . . . .	50	Elegie XX . . . . .	122
<b>ELEGIES.</b>			
<i>De la Suyte.</i>			
Elegie Premiere . . . . .	71	Elegie XXI. De la mort d'Anne L'hulier . . . .	126
Elegie II . . . . .	77	Elegie XXII. Du riche infortuné Jaques de Beaune, Seigneur de Semblançay. . . . .	128
Elegie III. . . . .	80	Elegie XXIII. De Jehan Chauuin Menestrier . .	130
Elegie IV. . . . .	84	Elegie XXIV. . . . .	132
Elegie V. . . . .	87	Elegie XXV. Pour Mon- sieur de Barroys à ma Damoyselle de Huban. .	133
Elegie VI. . . . .	88	Elegie XXVI. A une, qui refusa un present . . .	135
Elegie VII . . . . .	90	<b>EPISTRES.</b>	
Elegie VIII. . . . .	91	<i>De l'Adolescence.</i>	
Elegie IX. . . . .	93	Maguelonne à son amy Pierre de Prouence . .	139 •
Elegie X . . . . .	95	Le Despourueu, a ma Da- me la Duchesse d'Alen- çon, & de Berry, Sœur unique du Roy . . . .	147 ▼
Elegie XI. . . . .	96	Du Camp d'Atigny, à ma- dicte Dame d'Alençon. .	155 ◆
Elegie XII . . . . .	98	A ladicte Dame touchant	
Elegie XIII. . . . .	99		
Elegie XIIIII . . . . .	102		
Elegie XV. . . . .	106		
Elegie XVI. . . . .	109		

Pages.	Pages.
l'Armee du Roy en Haynault . . . . .	Pour Pierre Vuyart à Madame de Lorraine . . . . .
160	194
A la Damoyfelle negligente de uenir ueoir ses Amys. . . . .	Epiftre, qu'il perdit à la Condemnade contre les couleurs d'une Damoyfelle. . . . .
163	196
Des Iartieres blanches . . . . .	A une ieune Dame, laquelle un Vieillard marié uouloit espoufer, & deceuoir . . . . .
165	198
Au Roy . . . . .	A celuy, qui l'iniuria par efcrypt, & ne s'ofa nommer. . . . .
166	200
Pour le Capitaine bourgeois à Monsieur de la Rocque. . . . .	Pour un gentilhomme de la Court efcriuant aux Dames de Chasteaudun . . . . .
167	202
Pour le Capitaine Raifin, audiçt Seigneur de la Rocque. . . . .	A Guillaume du Tertre, Secretaire de Monsieur de Chasteaubriant. . . . .
168	206
A Monsieur Bouchard Docteur en Theologie. . . . .	Pour un Vieil gentilhomme respondant à la lettre d'un sien Amy. . . . .
171	207
A fon amy Lyon . . . . .	Du Coq à l'Asne. A Lyon Iamet. . . . .
172	209
<i>De la Suyte.</i>	
Excufes d'auoir fait aucuns Adieux. . . . .	Au Chancelier du Prat, nouvellement Cardinal. . . . .
175	214
Aux Dames de Paris, qui ne uouloient prendre les precedentes excufes en payement. . . . .	Audiçt Seigneur. Pour se plaindre du Tresorier Preudhomme. . . . .
178	216
A la Royne Eleonor à fon arriuee d'Espaigne avec Messieurs les Enfans . . . . .	Au Roy. Pour le deliurer de prifon. . . . .
186	217
A Monfeigneur de Lorraine luy presentant le premier Liure tranflaté de la Metamorphofe . . . . .	Au Reuerendiffime Cardinal de Lorraine . . . . .
190	219
A Monfeigneur le grand Maiftre de Montmorency, luy enuoyant un petit Recueil de fes Oeuures avec recōmandation du porteur. . . . .	Au Roy. Pour auoir esté defrobé. . . . .
192	222

Pages.	Pages.
A un sien amy, sur ce propos . . . . . 227	tournant de Ferrare à Lyon . . . . . 271
A un, qui calumnia l'epistre precedente . . . . . 227	Adieux à la uille de Lyon. 273
Au Lieutenant Gontier . . . 228	Le Dieu gard à la Court. 275
A Vignals Thouloufan . . . 229	Fripelipes ualet de Marot, à Sagon. . . . . 278
A Monfeigneur de Guife passant par Paris. . . . . 230	Marot à Sagon, & à la Hueterie . . . . . 287
Au Roy. Pour succeder en l'estat de son pere. . . 230	Au Roy. Pour la Bazoche. 294
Pour la petite Princeffe de Nauarre. A Madame Marguerite . . . . . 234	
Au general Preuoft. . . . . 237	
A Alexis Iure de Quiers en Piedmont. . . . . 238	
A une Damoyfelle malade. 239	
A deux Damoyfelles . . . 240	
A ceulx, qui apres l'Epigramme du beau Tetin en feirent d'autres. . . 241	
- Du Recueil.	
Au Roy. Du temps de son exil à Ferrare. . . . . 244	
A Monfeigneur le Daulphin. Du temps de son dict exil. . . . . 252	
Du Coq à l'Asne. A Lyon	
✓ Iamet. . . . . 255	
Lyon Iamet, à Marot. . . 262	
Adieu aux Dames de Court 265	
A Madame la Duchesse de Ferrare . . . . . 269	
A Monfeigneur le Cardinal de Tournon. Marot re-	
	BALLADES.
	<i>De l'Adolescence.</i>
	Des Enfans fans Soucy . . 299
	Cry du ieu de l'Empire d'Orleans. . . . . 301
	De Frere Lubin . . . . . 302
	Du temps que Marot estoit au Palais à Paris. . . . 303
	A Madame d'Alençon, pour estre couché en son estat. . . . . 305
	D'un Amant ferme en son amour . . . . . 306
	De la naissance de feu Monfeigneur le Daulphin, François . . . . 307
	Du triumphe d'Ardres, & Guignes par les Roys de France, & d'Angleterre. 309
	De l'arriuee de Monfeigneur d'Alençon en Haynault . . . . . 310
	De Paix, & de Victoire. . 312
	Du Iour de Noel. . . . . 313
	De Carefme. . . . . 315

	Pages.		Pages.
De la passion de nostre Seigneur Iesuchrist. . . . .	316	Magdaleine , premiere Fille de France . . . . .	342
Contre celle, qui fut S'a- mye. . . . .	318	Cantique à la Deesse Santé. Pour le Roy malade . . . . .	346
<i>De la Suyte.</i>		Chant de May. . . . .	348
De S'amyé bien belle. . . . .	319	Chant de May, & de Vertu	349
<b>CHANTZ DIVERS.</b>		Chant de follie. De l'ori- gine de Villemanoché . . . . .	350
<i>De l'Adolescence.</i>		<i>Du Recueil.</i>	
Chant Royal de la Concep- tion. . . . .	323	Cantique de la Chref- tienté. Sur la uenue de l'Empereur & du Roy, au uoyage de Nice. . . . .	352
<i>De la Suyte.</i>		A la Royne de Hongrie, uenue en France. . . . .	355
D'Amour fugitif. Inuen- tion de Marot. . . . .	325	Sur l'entree de l'Empereur à Paris . . . . .	358
Chant nuptial du Mariage de Madame Renee fille de France, avec le Duc de Ferrare . . . . .	329	Marot à l'Empereur . . . . .	359
Chant Royal, de la Con- ception. . . . .	332	Cantique de la Royne Eleonore, sur la mala- die, & conualefcence du Roy . . . . .	360
Chant pastoral. A Monfei- gneur le Cardinal de Lorraine, qui ne pouuoit ouyr nouuelles de son ioueur de Flustes . . . . .	334	Sur la maladie de s'Amye. . . . .	366
Chant de ioye. Au retour d'Espaigne, de Messei- gneurs les Enfans . . . . .	336	France à l'Empereur. A son arriuee . . . . .	367
Chant Royal, Chrestien. . . . .	337	<b>RONDEAUX.</b>	
Chant Royal, dont le Roy bailla le refrain . . . . .	340	<i>De l'Adolescence.</i>	
Chant nuptial du Roy d'Ef- coffe, & de Madame		Rondeau, duquel les let- tres capitales portent le nom de l'Autheur . . . . .	371
		Responfe à un Rondeau, qui se commençoit ,	

	Pages.		Pages.
Maistre Clement mon		D'un, qui se plainct de	
bon Amy . . . . .	372	Mort, & d'Enuie. . . . .	387
X A un Creancier . . . . .	372	D'un, qui se complainct	
Du Disciple soustenant son		de Fortune . . . . .	388
Maistre . . . . .	373	A madame de Bazauges . . . . .	388
Dun, qui incite une ieune		Du confict en douleur . . . . .	389
Dame à faire Amy. . . . .	374	Par contradictions . . . . .	390
De l'Amoureux ardent . . . . .	374	Aux amys, & sœurs de feu	
A une mesdisante . . . . .	375	Claude Perreal, Lyon-	
A un Poëte ignorant . . . . .	376	nois. . . . .	390
De la ieune Dame, qui a		Du Vendredy Sainct . . . . .	391
uieil Mary. . . . .	376	De la Conception nostre	
Du mal content d'Amours	377	Dame. . . . .	392
De l'absent de s'Amye . . . . .	378	De la ueuë des Roys de	
De l'Amant douloureux. . . . .	378	France, & d'Angleterre	
A Monsieur de Pothon . . . . .	379	entre Ardres, & Guynes	392
De la mort de Monsieur		De ceulx, qui alloient sur	
de Chiffay. . . . .	380	Mule au Camp d'Attigny	393
A un Poëte François. . . . .	380	Au Roy . . . . .	394
Au seigneur Theocrenus,		D'un lieu de plaifance . . . . .	394
lisant à ses disciples . . . . .	381	D'aucunes Nonnains. . . . .	395
A Estienne du Temple . . . . .	382	D'alliance de Penfee. . . . .	396
Estienne Clavier à Marot. . . . .	382	De sa grande Amye . . . . .	396
Responce audiect Clavier . . . . .	383	De trois Alliances . . . . .	397
A Iehanne Gaillarde, Lyon-		Aux Damoyelles peref-	
noise . . . . .	384	feufes d'escrire à leurs	
Responce de ladiete Gail-		Amys. . . . .	398
larde . . . . .	384	De celuy, qui nouvelle-	
A celuy, dont les lettres		ment a receu lettres de	
Capitales portent le		s'Amye . . . . .	398
nom . . . . .	385	De trois couleurs, Gris,	
De Madame la Duchesse		Tanné, & Noir . . . . .	399
d'Alençon, Sœur unique		D'un foy deffiant de sa	
du Roy . . . . .	386	Dame. . . . .	400
A ses Amys . . . . .	386	De celuy qui ne pense	
		qu'en s'Amye . . . . .	400

	Pages.		F
De celuy, qui entra de nui&t chez s'Amye. . .	401	De la mal mariee, qui ne ueult faire Amy. . . . .	
Du content en Amours. . .	402	De l'inconstance de Yfa- beau . . . . .	
D'un delai&ffé de s'Amye .	402	Rondeau parfaict. A fes Amys apres sa deli- urance . . . . .	
De celuy, de qui l'Amye a.fai&t nouuel Amy. . .	403		
D'un Amant marry contre sa Dame . . . . .	404	<i>Du Recueil.</i>	
D'alliance de Seur. . . . .	404	L'Adieu de France à l'Em- pereur . . . . .	
D'une Dame ayant beauté & grace. . . . .	405		
A la ieune Dame, melan- colique & folitaire. . .	406	CHANSONS.	
A une Dame, luy offrant cueur & seruice. . . . .	406	<i>De l'Adolescence.</i>	
A une Dame pour la louer. .	407	Chanfon I. . . . .	4
A la fille d'un Pain&tre d'Orleans, belle entre les autres. . . . .	408	Chanfon II. . . . .	4
Du baifer de s'Amye. . . . .	409	Chanfon III. . . . .	4
Pour un, qui est allé loing de s'Amye. . . . .	409	Chanfon IIII. . . . .	4
De la Paix trai&tée à Cam- bray par trois Prince&ffes	410	Chanfon V. . . . .	4
A Monfeigneur de Belle- uille . . . . .	411	Chanfon VI. . . . .	4
Sur la de&uife de Madame de Lorraine, Amour, & Foy. . . . .	411	Chanfon VII. . . . .	4
De l'Amour du Siecle an- tique . . . . .	412	Chanfon VIII. . . . .	4
Responce par Victor Bro- deau au precedent. . . . .	413	Chanfon IX. . . . .	4
D'une Dame, à un Impor- tun . . . . .	413	Chanfon X. . . . .	4
		Chanfon XI. . . . .	4
		Chanfon XII. . . . .	43
		Chanfon XIII. . . . .	43
		Chanfon XIIIII. . . . .	43
		Chanfon XV. . . . .	43
		Chanfon XVI. . . . .	43
		Chanfon XVII. . . . .	434
		Chanfon XVIII. . . . .	434
		Chanfon XIX. . . . .	435
		Chanfon XX. . . . .	436
		Chanfon XXI. . . . .	436



Pages.	Pages.
Chanfon XXII . . . . . 437	De Iane Gaillarde, Lyon-
Chanfon XXIII. . . . . 437	noife . . . . . 455
Chanfon XXIII. . . . . 438	De ma Dame la Ducheffe
Chanfon XXV. Du Iour	d'Alençon. . . . . 455
de Noël. . . . . 439	A Yfabeau. . . . . 456
Chanfon XXVI. . . . . 440	Du iour des Innocens . . 456
Chanfon XXVII. . . . . 440	D'un Songe . . . . . 457
Chanfon XXVIII. . . . . 441	Du moys de May, & d'Anne 457
Chanfon XXIX. . . . . 441	D'un baifer refusé . . . . 458
Chanfon XXX. . . . . 441	Des Statues de Barbe, &
Chanfon XXXI. . . . . 442	de Iaquette. . . . . 458
Chanfon XXXII. . . . . 443	De Madamoyfelle du Pin. 459
Chanfon XXXIII. . . . . 444	De Madamoyfelle de la
Chanfon XXXIII. . . . . 444	Chapelle . . . . . 460
Chanfon XXXV. . . . . 445	Du Roy & de fes perfec-
Chanfon XXXVI. Pour	tions . . . . . 460
la Brune . . . . . 445	A Lynote Lingere mefdi-
Chanfon XXXVII. Pour	fante . . . . . 461
la Blanche. . . . . 446	Abel à Marot . . . . . 461
Chanfon XXXVIII. . . . . 446	Refponce par Marot . . . 462
Chanfon XXXIX. . . . . 447	A Maiftre Grenouille, Poë-
Chanfon XL. . . . . 448	te ignorant . . . . . 462
Chanfon XLI. Compofee	A un nommé Charon, qu'il
par Heroet. . . . . 449	conuie à foupper . . . 462
Chanfon XLII. . . . . 450	Au Roy. Pour commander
	un acquit. . . . . 463
	A Monfieur le grand Maif-
	tre. Pour eftre mys en
	l'efat. . . . . 463
	Le Dixain de May qui fut
	ord, Et de Feurier qui
	luy fait tort . . . . . 464
	Du depart de s'Amye . . 464
	D'Anne qui luy iefta de
	la Neige . . . . . 465

## ÉPIGRAMMES.

*De l'Adolefcence.*

A Monfieur Cretin, foue-  
rain poëte françoys . . 453

*Du Recueil.*

A Monfieur de Chaf-  
ant. . . . . 454  
De . . . e, & de Iaquette. 454

Pages.	Pages.
A Anne. Pour estre en fa grace. . . . . 465	Responſe par un Greffier de la maiſon de Monſei- gneur d'Orleans, qui cuydoit que Marot euſt fait le precedent huic- tain. . . . . 475
De la Venus de Marbre preſentee au Roy . . . 466	Replique ſur ladiſte Ref- ponſe, par Marot. . . 476
La meſme Venus . . . . 466	De Dolet . . . . . 476
Vne Dame, à un qui luy donna ſa Pourtraicture. 467	A un quidem . . . . . 477
Sur la deuife : Non ce que ie penſe. . . . . 467	A Benef. . . . . 477
A Anne, qu'il regrette . . 468	Du rys de Madame d'Alle- bret. . . . . 477
De la Statue de Venus, endormie. . . . . 468	Des cinq pointz en Amours. . . . . 478
De Martin, & Alix . . . . 468	De Anne, à ce propos . . 478
A Monſieur Braillon Mede- cin . . . . . 469	A Selua, & à Heroet . . . 479
A Monſieur Akakia Mede- cin, qui luy auoit enuoyé des uers Latins . . . . 469	De Heleine de Tournon . 479
A Monſieur le Coq mede- cin, qui luy promettoit guerifon . . . . . 470	De Phebus, & Diane. . . 480
Audiſt Coq . . . . . 470	De Diane . . . . . 480
A Monſieur l'Amy, Mede- cin . . . . . 470	Par une ſçauante Damoy- felle. . . . . 480
A Pierre Vuyard. . . . . 471	A ladiſte Damoyfelle. . . 481
Au Roy. Pour auoir cent Eſcuz. . . . . 471	De Blanche de Tournon . 481
Du Lieutenant criminel, & de Samblançay . . . . 472	A Yfabeau. . . . . 482
D'une Eſpouſee farouche. 472	De Diane. . . . . 482
Que ce mot, Vifer, eſt bon langaige. . . . . 473	D'un importun. . . . . 483
De l'Abbé, & de ſon Valet. 474	De Diane. . . . . 483
De frere Thibault. . . . 474	A Madamoyſelle de la Gre- liere . . . . . 484
A deux freres Mineurs, par le ieune Brodeau. . . . 475	De Madamoyſelle de la Fontaine. . . . . 484
	A Coridon. . . . . 485
	De Ouy, & Nenny . . . 485
	Du conuent des Blancz Manteaulx. . . . . 485

Pages.	Pages.
D'entretenir Damoyfelles. 486	Contre les Jaloux. . . . . 498
D'un Pourfuyuant en amours . . . . . 486	A une Dame, touchant un faux Rapporteur . . . 499
A celle qui fouhayta Marot auffi Amoureux d'elle, qu'un sien Amy . . . . 487	Pour une qui donna la deuife d'un Neud à un Gentilhomme. . . . . 499
Du Partement d'Anne . . 487	A deux Sœurs Lyonnoifes. 500
De Madame Yfabeau de Nauarre. . . . . 488	A une Amye. . . . . 500
Pour une Dame qui donna une teste de Mort en deuife. . . . . 488	A Renee. . . . . 500
A la femme de Thomas Seuin. . . . . 489	A Madamoyfelle de la Roue 501
Marot, A fes Disciples . . 489	A ladiète Damoyfelle. . . 501
Du beau Tetin. . . . . 490	Pour une Mommerie de deux Hermites. . . . . 502
Du laid Tetin . . . . . 492	A la bouche de Diane . . 502
A Anne. Pour lire fes Epigrammes . . . . . 493	A une qui faifoit la longue. 503
A Merlin de fainct Gelais. 494	A une qui luy fait chere par maniere d'acquiêt . . . 503
A foy mefmes. De Madame Laure. . . . . 494	De Cupido, & de fa Dame 504
De la Royne de Nauarre. 494	De fa mere par alliance . 504
A François Daulphin de France . . . . . 495	De la Duché d'Estampes. 504
Pour Madamoyfelle de Talar, au Roy. . . . . 495	Du Paffereau de Maupas. 505
De l'Amour chafte . . . . 496	Pour Monsieur de la Rochepot qui gagea contre la Royne que le Roy coucheroit avecques elle. . 505
Epigramme, qu'il perdit contre Heleine de Tournon. . . . . 496	La Royne de Nauarre, en faueur d'une Damoyfelle . . . . . 506
La Royne de Nauarre refpond pour Tournon . . 497	Refponce pour le Gentilhomme. . . . . 506
Replique à la Royne de Nauarre. . . . . 497	A une Dame, pour l'aller ueoir . . . . . 507
Du Roy, & de Laure. . . 498	De Charles Duc d'Orleans 507
	A une Dame aagee, & prudente. . . . . 508
	A Anne qu'il fonge de nuit 508

Pages.	Pages.
De Marguerite d'Alençon, sa sœur d'alliance . . .	D'une Dame de Norman- die . . . . .
508	518
De la Dame, & de soy- mesmes. . . . .	Responce de ladicte Dame. . .
509	518
De Iane Princeesse de Na- uarre. . . . .	Replicque à la dicte Dame. . .
509	519
De Madamoyelle du Brueil	De Anne qu'il ayme fort. . .
510	520
Du Conte de Lanyuolare. . .	Au Roy de Nauarre. . . . .
510	520
De Albert Ioueur de Luz du Roy . . . . .	Du retour du Roy de Na- uarre. . . . .
511	520
D'Anne iouant de lespi- nette . . . . .	De Madame de Laual en Dauphiné. . . . .
511	521
Pour Madame d'Orfonuil- liers. Au Roy de Na- uarre. . . . .	De l'entree des Roys, & Royne de Nauarre à Cahors. . . . .
511	521
A sa commere. . . . .	Pour le May planté par les Imprimeurs de Lyon deuant le Logis du Sei- gneur Triuulfe. . . . .
512	522
A Monsieur de Iully . . .	A Madame de Pons. . . . .
512	522
Il conuie trois Poëtes à dif- ner. . . . .	A Renee de Partenay. . . . .
513	523
Du Sire de Montmorency Connestable de France. . .	Du Moys de May, & de Anne . . . . .
513	523
D'un doux Baifer . . . . .	De son Feu, & de celluy qui se print au Bosquet de Ferrare . . . . .
514	524
A Anne, luy declairant sa pensée . . . . .	Au Roy . . . . .
514	524
A Iane. . . . .	A Monsieur Preudhomme Treforier de l'Espargne . . .
514	525
A la Royne de Nauarre. . .	A Anne tencee pour Marot . . .
515	525
A Anne, du iour de Sainte Anne . . . . .	A deux ieunes hommes qui escriuoyent à sa louenge. . . . .
515	526
Des Cerfs en rut, & des Amoureux. . . . .	D'une mal mariee . . . . .
516	526
A Maurice Sceue Lyonnois	A une, portant Bleu pour couleurs. . . . .
516	527
Au Poëte Borbonius . . .	A Crauan sien amy, ma- lade . . . . .
516	527
Il falue Anne. . . . .	
517	
Dialogue de luy, & de sa Mufe . . . . .	
517	

Pages.	Pages.
A Monsieur le Duc de Ferrare . . . . . 528	De Viscontin, & de la Calendre du Roy . . . . . 533
A ses Amys, quand laiffant la Royne de Nauarre fut receu en la maison & estat de ma Dame Rennee Duchesse de Ferrare 528	D'un gros Prieur . . . . . 534
Huictain fait à Ferrare . . . 529	De la Ville de Lyon . . . . . 534
A Monsieur Castellanus, Euesque de Tules . . . . . 529	A une, dont il ne pouoit offer son cueur . . . . . 534
A la Ville de Paris . . . . . 530	A Pierre Marrel, le merciant d'un Cousteau . . . 535
Pour le Perron de Monseigneur le Daulphin, au Tournoy des Cheualiers errans . . . . . 530	A Geoffroy Bruslard . . . . . 535
Pour le Perron de Monseigneur d'Orléans . . . . . 531	De Martin, & de Catin . . . 536
De Monsieur du Val, Tréforier de l'espargne . . . 531	De Alix, & de Martin . . . . . 536
Responce de du Val . . . . . 532	Des Poëtes François. A Salel . . . . . 536
De Madame de l'Estrange 532	D'un Cheual, & d'une Dame . . . . . 537
A l'Empereur . . . . . 533	D'une Dame desirant ueoir Marot . . . . . 537
	A une Dame de Lyon . . . . . 538
	Responce par ladicte Dame 538
	A Monsieur Craffus, qui luy uouloit amasser deux mil escuz . . . . . 539
16	185



I

